

Les Préludes

Copyright © 2006 Emmanuelle Boudaliez,



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Édition du 2 septembre 2007
(www.shantighar.org)

Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

Saint Paul

*Un enfant que personne n'aime cesse d'être un enfant ; il n'est plus qu'une
petite grande personne sans défense.*

Gilbert Cesbron

Chapitre 1

– Monsieur Taylor, qui renvoyez-vous si durement ? C'est ainsi que vous accueillez les visiteurs à mon bord ?

La voix était forte, énergique, mais chaleureuse. Son propriétaire apparut immédiatement, un homme de taille moyenne, bien charpenté, à l'épaisse barbe grisonnante mangeant le bas d'un visage sans beauté, érodé, buriné, tanné par des années de vie au grand air, tour à tour glacé par les vents du Pacifique Sud ou brûlé par le soleil des tropiques. Il se présentait dans toute la force d'une cinquantaine à peine entamée. Deux prunelles d'un bleu de porcelaine de Delft ôtaient à ce masque de loup de mer ce que les traits pouvaient avoir de dureté.

– Je rêve ? reprit-il en s'approchant. Un enfant ici ?

– Oui, capitaine. Et il s'obstine à vouloir vous voir !

– C'est donc chose faite, garnement ! Maintenant file !

– Mais capitaine ! s'écria l'enfant d'une voix pressante, conscient de l'urgence qu'il y avait d'exprimer la raison de sa présence à bord. C'est pour travailler ! Comme mousse !

– Comme mousse ? Et pourquoi donc ?

– Capitaine, intervint Taylor, ne perdons pas notre temps ! File, gamin, sinon tes fesses font tâter de mon pied !

– Non, reste, tu vas m'expliquer !

Et, sous les yeux de Taylor, estomaqué, le capitaine empoigna l'enfant par le bras et le traîna vivement vers le carré.

– Bon, c'est quoi cette histoire ? Tu veux être mousse ?

Calé dans son fauteuil, le capitaine considérait d'un œil perçant le frêle personnage qui se tenait devant lui. Huit ans ? Neuf ? Peut-être dix... Difficile à évaluer. Il n'avait que la peau sur les os, ses vêtements de bonne qualité étaient salis et déchirés par endroits. Plus que tout, c'était son regard qui impressionnait, celui d'un adulte avant l'heure, durci par une terrible souffrance. C'était d'ailleurs à cause de cette expression où se mêlaient le désespoir, la peur, la volonté, qu'il avait souhaité en savoir plus. Car il n'avait pas oublié ce qu'il avait été lui-même quinze ans plus tôt, lorsqu'au retour d'un de ses voyages, il n'avait trouvé pour l'accueillir que deux tombes toutes fraîches, celles de sa femme et de sa fille emportées à quelques jours d'intervalle par le choléra. Il était resté une nuit entière dans le jardin de sa maison désormais vide, prostré, accablé, incapable de larmes ou de sanglots. Puis, le lendemain, un autre homme, il était allé chez le notaire, lui avait demandé de liquider ses affaires, avait rassemblé quelques souvenirs qu'il n'aurait pu vendre, puis s'en était revenu à son bâtiment qu'il n'avait dès lors plus quitté.

Devant ce petit garçon, raidi dans une évidente douleur, il retrouvait les sentiments qui l'avaient saisi autrefois, l'incompréhension devant un malheur si injuste, la révolte, l'abattement et la détermination farouche de faire face.

– Oui, capitaine.

Décidemment, le gamin n'était pas loquace. Il fallait lui arracher les paroles de la bouche.

– Tu sais que ce n'est pas franchement habituel qu'un gosse comme toi vienne se proposer pour être mousse. Qu'est-ce qui t'amène ? Tu as désobéi à tes parents ? Tu t'es enfui de chez eux ?...

L'enfant serra les dents. Son regard se fit encore plus dur.

– Non, finit-il par dire. Je n'ai plus de parents. Ils sont morts. Je suis seul ! Il faut que je gagne ma vie !

– Tu pourrais aller dans un orphelinat...

– Jamais ! rugit le gamin. Je veux être marin !

– Tu n'as vraiment personne qui peut te recueillir ici ?

– Personne ! Prenez-moi ! Je vous en supplie ! Je travaillerai dur. Je ne vous décevrai pas ! Mais ne me laissez pas à terre ! Il y a trop de dangers !

– Parce que tu crois qu'en mer, il n'y en a pas ?

– C'est pas pareil !

– Ecoute, petit : le *Golden Star* appareille pour Londres dans quelques heures, à la prochaine marée. Il faut compter quatre mois de traversée, peut-être plus, peut-être moins selon le temps. Nous doublerons le Horn. Des hommes y meurent de froid, sont blessés ou tombent à la mer. Les tempêtes peuvent y être affreuses. Ce n'est vraiment pas la place d'un enfant de ton âge !

Le petit garçon l'écoutait sombrement. A ses derniers mots, sa bouche se tordit sous l'effet d'une colère désespérée.

– Vous me refusez donc cette place ? demanda-t-il d'une voix rendue rauque par les sanglots dominés. Il n'allait pas s'abaisser à pleurer devant l'homme qui aurait pu devenir son supérieur.

En connaisseur d'hommes, le capitaine apprécia à sa juste valeur cette réplique et la manière dont elle lui avait été faite. Ce gamin savait ce qu'il voulait.

Hélas, le temps pressait. Il devait prendre une décision. Il ne pouvait s'éterniser à savoir ce qui serait mieux pour l'enfant. De plus, il avait besoin d'un mousse, le précédent ayant disparu en pleine mer quelques semaines plus tôt. Il n'était exclu qu'on ne l'eût quelque peu poussé car c'était une mauvaise graine détestée de l'équipage. Quant à l'histoire de l'enfant, elle était plausible : le bush australien était souvent le lieu de sordides crimes. Il ne paraissait pas avoir inventé sa souffrance. Et malgré sa mise négligée, sa saleté, sa physionomie prévenait en sa faveur. Il ne mentait certainement pas sur le drame qui avait endeuillé sa jeune existence.

Le capitaine s'éclaircit la gorge.

– Puisque que tu me dis être vraiment seul au monde, je te garde. A toi de me prouver que tu as la vocation de marin. Tu seras peut-être plus protégé ici qu'à terre ! ajouta-t-il comme pour lui-même.

– Oh merci, capitaine ! Je ne veux pas retourner là-bas !

– Tu as été menacé ? demanda l'adulte mû par un pressentiment à cette remarque insistante.

Visiblement terrifié, le petit garçon hocha la tête.

– Ils ont tué toute ma famille !

– C’est pour leur échapper que tu es venu te réfugier ici ?

A nouveau, l’enfant opina, cette fois sans un mot.

– Bon, tu seras donc mousse de cabine. Il faut que je t’inscrive sur le registre du bord. Comment t’appelles-tu ?

– Emmanuel.

– Emmanuel comment ? Ton nom de famille ?

– Emmanuel, c’est tout !

Tout en écrivant, le capitaine songeait que ce nom était inhabituel. Il resta un moment la plume en l’air, agité de multiples questions. Un prénom original, pas de nom de famille, des origines mêlées – l’enfant était indubitablement métis avec sa peau si brune et ses yeux si bleus –, un assassinat auquel il avait échappé, tout cela faisait du nouveau venu un écorché vif et un mystère ambulante.

– Bon, et tu as quel âge ?

A cette question, pour la première fois, l’enfant parut paniqué et extrêmement gêné.

– Tu ne sais pas ? Dépêche-toi ! Tu es assez grand pour savoir ton âge ! Alors, neuf ? Dix ?

– Je... je suis né le 18 février 1860...

Impossible ! Il faisait deux à trois ans de plus. Il devait se tromper. Agacé par toute cette situation dans laquelle il ne parvenait plus à démêler le vrai du faux et il se sentait piégé, il brusqua les choses et sans plus insister, inscrivit un chiffre sur livre.

– Maintenant, signe ! Une croix suffira !

Mais l’enfant, prenant la plume, écrivit son nom en toutes lettres, d’une main sûre et ferme, déjà personnelle. Le capitaine, fort étonné, se trouva conforté dans sa certitude qu’il avait raison et que le nouveau mousse était beaucoup plus âgé qu’il ne voulait bien l’admettre.

– Bien, te voilà donc mousse de cabine. Monsieur O’Brien, mon maître d’équipage et monsieur Taylor, mon second que tu as déjà rencontré seront chargés de ton éducation. Pour l’instant, fais-toi le plus petit possible jusqu’à ce que nous soyons en mer ! Personne n’a envie de t’avoir dans les pattes en ce moment !

On était au début de janvier 1867 à Port Augusta. Le *Conqueror* y avait jeté l’ancre quelques jours plus tôt pour en repartir aussi vite qu’il était venu. Et Emmanuel, laissé pour mort dans le désert australien, surgissait ainsi, famélique, mais vivant. Son histoire était celle qu’il avait laconiquement racontée au capitaine : prisonnier de ceux qui lui avaient dit avoir assassiné sa famille (n’avait-il pas entendu les coups de feu et vu Ismaël tomber ?) il avait fait route vers Port Augusta sans comprendre vraiment les projets des bandits. Il était terrorisé par ces hommes qui n’avaient pas reculé devant le crime et qui le menaçaient tout en essayant de le faire participer à diverses rapines. Rudoyé, à peine nourri, il avait suivi la petite troupe, désireux de fuir, mais n’osant le faire de peur d’être perdu dans l’immensité du continent inconnu. Le nom de Port Augusta revenait régulièrement dans les conversations. Il avait donc décidé d’attendre les événements jusque là et de tenter sa chance dans ce qui semblait être un port. C’était ainsi que, trompant la vigilance de ses géôliers durant la nuit, il avait abouti sur les quais et jeté son dévolu sur le premier bâtiment qui lui avait semblé en partance.

L'Emmanuel qui, comme l'avait ordonné le capitaine, s'était fait le plus petit possible dans l'agitation du pont, n'avait plus rien de celui que Douglas, puis Ismaël avaient rendu à sa vraie nature d'artiste et d'enfant. Le drame auquel il avait assisté l'avait replongé dans le monde de la séparation fatale, brutale, totale. Alors qu'il venait de se retrouver une famille solide, qu'il vénérât son oncle Douglas comme un père, qu'Ismaël était revenu de chez les morts pour l'entourer de son amitié, tout s'était écroulé à nouveau. Du jour au lendemain, sa première famille avait sombré dans un abîme sans qu'il lui soit possible de comprendre ce qui s'était passé –un trou noir, vertigineux occupait l'espace de ces années dont il ne se souvenait plus– ; et là l'horreur éclatait dans toute sa force : Ismaël, Diana, Tante Sophie, Oncle Douglas, Oncle Paul, tous les autres membres de l'expédition, morts, décimés, assassinés. Lui seul restait en vie, dans ce désert de cadavres. Que faire, désormais ? Mourir aussi ? Il y songea. Brièvement. Ni Ismaël, ni Oncle Douglas n'auraient approuvé. Alors, il fallait vivre. Faire son deuil de la musique pour se tourner vers la mer. Elle aurait peut-être une réponse pour lui, celle de le prendre pour l'emmener retrouver ses chers disparus. Il était fort reconnaissant au capitaine de l'avoir accepté. Il savait qu'il avait vraiment eu de la chance, son âge étant un handicap, mais il n'avait consenti à mentir à ce sujet. Et plutôt que de retourner à terre, il aurait préféré se cacher dans une cale et devenir passager clandestin. Une fois en mer, il n'aurait pas risqué grand-chose sinon une terrible raclée. Ensuite, il aurait travaillé et tout serait rentré dans l'ordre. Tous les cyclones, toutes les brimades d'un équipage, tous les mauvais traitements n'étaient rien en comparaison de la vie durant ces quelques semaines avec les assassins de sa famille.

Tandis qu'Emmanuel, tapi à l'arrière, cherchait à se fondre dans le paysage, le *Golden Star*, porté par une bonne brise qui gonflait ses voiles, laissait derrière lui Port Augusta. C'était un petit trois-mâts carré déjà ancien, peu rapide, mais solide dont l'équipage comptait vingt hommes, vingt-et-un maintenant, si le mousse pouvait prétendre être autre chose qu'une bouche inutile à nourrir. Le second, Peter Taylor et le maître d'équipage, Jim O'Brien, n'en avaient pas cru leurs oreilles quand le capitaine leur avait incidemment annoncé qu'il avait trouvé un mousse. Taylor avait assez vu l'intéressé pour savoir que c'était folie pure.

– Une nursery, voilà ce que nous allons être ! Il faudra sans doute lui donner le biberon et lui changer ses couches !

O'Brien avait jeté un coup d'œil à la forme qu'il voyait de loin avant d'hausser une épaule désabusée. Que faire ? C'était la décision du capitaine. Il faudrait bien faire avec. Au moins avec une mauviette pareille, on ne risquerait pas les mauvais coups du précédent mousse, c'était déjà une consolation.

La nuit tombait lorsque le *Golden Star* perdit de vue les côtes australiennes. James Larkin, le capitaine, en profita pour présenter correctement le mousse aux deux officiers en leur demandant de veiller à son éducation maritime.

– Il est drôle, le capitaine, grommela Taylor, narquois, une fois que son chef se fut éloigné. Faire un marin de ce bébé ! Allez, toi, va te coucher et qu'on ne te voie pas avant demain ! Mais à six heures, debout et au travail !

– Oui, monsieur, mais.... j'ai... j'ai faim !....

Ni Taylor, ni O'Brien ne pouvaient se douter du courage qu'il avait fallu au petit garçon pour parler, ni combien pareil aveu était exceptionnel. Emmanuel n'était pas connu pour être affamé. Admettre l'être était signe de sous nutrition

avancée. D'ailleurs, il se serait cru à nouveau à Londres, au plus noir des jours de famine avec sa sœur Diana.

Le pare à virer que lui envoya aussitôt Taylor était destinée à lui apprendre très rapidement que son rôle était d'obéir sans condition et surtout pas de demander quoi que ce fût.

Sous la douleur, les yeux d'Emmanuel s'emplirent de larmes, ces larmes qu'il retenait depuis tant de jours. Il les aplatit aussitôt d'un geste farouche, angoissé à l'idée de donner de lui-même une image de faiblesse.

– C'est l'heure du biberon, sans doute ! ricana Taylor, méchamment. Désolé, ici, on n'en sert pas.

– Sauf mon respect, monsieur, intervint O'Brien en posant son énorme main sur l'épaule du mousse dans un geste qui se voulait protecteur, cet enfant a besoin de manger, comme nous tous.

– Pour qu'il gâche la nourriture en ayant le mal de mer ?

– Il ne l'a pas encore eu, il me semble.

– Cela ne saurait tarder. C'est bon, ajouta-t-il avec un soupir d'exaspération, emmenez-le à Gupta !

Satisfait d'avoir eu gain de cause, O'Brien entraîna l'enfant vers la cuisine tenue par Gupta, un Indien d'une trentaine d'années, être doux et effacé qui tenait le double rôle de bouc émissaire de l'équipage et de maître-coq. Il ouvrit la porte d'une ruade.

– Trouve donc quelque chose à manger pour ce petit tas d'os ! grommela-t-il d'un ton bourru. C'est le nouveau mousse.

Gupta leva les yeux de sa marmite à cette entrée abrupte. Malgré son calme proverbial en toutes circonstances, il ne put masquer une expression de surprise en découvrant l'insolite spectacle.

– Oui, je vois que nous sommes d'accord, poursuivit O'Brien. Mais c'est ainsi. Il faudra faire avec. Dès qu'il a mangé, tu lui trouves un coin pour dormir !

– Bien, maître !

Le bosco referma la porte laissant Emmanuel en tête à tête avec le cuisinier qui le considérait d'un air pensif mais qui ne tarda pas à prendre la parole car il avait senti que l'enfant défaillait, à la fois de terreur et de faim. Le temps des réflexions n'était pas venu : il fallait avant tout rassurer le bambin et le nourrir. Car O'Brien l'avait bien décrit : «un petit tas d'os». On ne pouvait être plus juste.

– Tu meurs de faim, n'est-ce pas ? demanda l'Indien avec un sourire bienveillant.

Il avait un fort accent qui le rendait parfois difficile à comprendre, mais ses inflexions étaient harmonieuses et pleines de gentillesse, comme son visage.

La gorge nouée, l'enfant ne put que hocher la tête.

– Je m'appelle Gupta, continua le coq tout en coupant une énorme tartine et en la beurrant copieusement, privilège de l'escalier. Il est probable que nous nous verrons beaucoup. Au moins, tu ne risqueras pas de mourir de faim.

Il ajouta quelques tranches de saucisson sur le beurre et tendit le tout à l'enfant qui le dévora en quelques instants : c'était la première fois depuis la disparition de sa famille qu'il mangeait aussi bien.

– Merci, monsieur.

Maintenant, trouver un endroit pour dormir ? Dans l'immédiat, il se dit que le mieux serait de le mettre dans le hamac de l'ancien mousse. Il aviserait le

lendemain et en référerait à ses supérieurs. Car il lui semblait une mauvaise idée de mettre cette fragile créature trop en butte aux brimades des matelots.

Recru d'angoisse, de fatigue, de chagrin, Emmanuel avait sombré quasi instantanément dans le sommeil, tout habillé comme il le faisait depuis une dizaine de jours tandis que Gupta retournait à ses fourneaux, l'esprit encombré de questions. Et il savait qu'il n'était pas prêt d'avoir des réponses : personne ne lui parlait à bord que pour l'insulter, le rabrouer, le ridiculiser, le brimer ou le commander. Lui-même s'exprimait très rarement. Sa nature discrète, silencieuse, respectueuse des autres, ses origines indiennes lui avaient valu la suspicion, presque l'antipathie de ses compagnons. Il était arrivé à bord huit ans auparavant, au hasard d'une escale et d'une défection de son prédécesseur. Il s'était trouvé au bon endroit au bon moment. Le second, qui cherchait un remplaçant de toute urgence, connaisseur d'hommes, avait deviné qu'avec ce jeune inconnu, le travail serait irréprochable et les ennuis inexistant. Un instant, il avait cru que l'Indien était un Intouchable voulant échapper à sa condition. Mais il s'était vite aperçu qu'au contraire, il n'y avait rien de servile chez le nouveau venu. Ses gestes, ses rares paroles, son maintien, une distinction certaine indiquaient qu'il avait fréquenté la haute société, y avait même peut-être appartenu. Ce passé était son mystère et personne ne l'interrogea dessus. L'essentiel était qu'il fit bien le travail qu'on attendait de lui. Ce qui fut le cas. Mais malgré ses indéniables compétences dans le domaine culinaire, les autres marins, rustres, sans éducation, solidaires de leurs conditions précaires supportaient difficilement à leurs côtés la présence d'un terrien, d'un sale bourgeois, qui osait prendre le contre-pied de tout ce qu'ils faisaient : il ne buvait pas – jamais une goutte d'alcool ne franchissait ses lèvres, même quand le second doublait les quarts après un coup dur –, ne fumait pas, ne chiquait pas, ne jurait pas, ne descendait pas à terre pour fréquenter les hôtes ou les bordels des ports. Il était aussi propre qu'il le pouvait, rasé de près, ne conservant qu'une petite moustache et cherchait toutes les occasions de se laver, avec un soin maniaque, ce qui en faisait la risée de ses compagnons. Ces derniers, à la critique féroce et facile, admettaient pourtant la chance qu'ils avaient d'avoir une qualité de nourriture bien supérieure sur le *Golden Star* à celle qu'ils auraient eu sur un autre bâtiment. Gupta bravait les pires conditions pour apporter aux matelots leurs deux repas quotidiens et il était très rare qu'il leur servît quelque chose de froid.

Le réveil d'Emmanuel dans le poste d'équipage fut un véritable cauchemar. Il découvrit le monde des hommes dans toute son abjection, victime innocente offerte en holocauste à des êtres sans scrupules ni moralité. Car sa présence n'était pas passée inaperçue et certains matelots crurent amusant de s'en prendre à lui. Heureusement, Taylor qui estimait qu'il tardait trop vint le chercher et de ce fait, arrêta à temps les débordements malsains des plus stupides et des plus virulents. Il entra dans une violente colère : c'était un homme d'une austérité redoutable en ce qui concernait les affaires de mœurs. Il n'était pas question que quelques dépravés profitent de la situation. Pour bien marquer son indignation, il retrancha le quart de toute la bordée pendant trois jours, sans chercher à savoir qui étaient les coupables. Pour lui, la faute était collective. Personne ne broncha, signe que la plupart se sentaient fautifs, mais le soir suivant, l'affaire se régla entre marins : Irving, un repris de justice, Thomas-le-muet qui cognait pour se faire comprendre, Holloway, aussi maigre qu'un hareng séché et qui terrorisait les plus faibles de sa bordée, Jackson

une tête brûlée qui se rebellait constamment contre l'autorité du second, ces hommes furent mis à la raison par Austin, un colosse de près de deux mètres, presque aussi large que grand et dont, pour se moquer, on disait qu'il allait faire couler le bateau sur lequel il montait. Mais on ne plaisantait pas longtemps avec Austin. Sa carrure et sa force exceptionnelles incitaient au respect et on ne se souciait généralement pas de mettre le tranquille géant en colère. Aussi, lorsqu'il eût affirmé que le prochain qui toucherait un cheveu du mousse aurait affaire à lui personnellement et qu'il en informerait ses supérieurs, personne, pas même Jackson ne crut bon de le contredire. François, dit «Le Pape», un Canadien égaré hors de son séminaire pour des raisons connues de lui seul, lui apporta clairement son soutien. Les regards échangés ne furent guère amicaux, mais la question de l'éducation du mousse était définitivement réglée : il appartenait à l'arrière et non à l'avant.

Une fois Emmanuel sorti des griffes de ses tortionnaires, il eut à subir de la part de Taylor un terrifiant discours dont il ne retint que l'interdiction formelle de frayer avec les matelots à moins d'une permission expresse de ses supérieurs, en l'occurrence, lui Taylor, le capitaine et le maître d'équipage. Le reste des explications, ordres, interdictions fut perdu dans un tourbillon de détresse. Emmanuel cessa d'être Emmanuel pour n'être plus qu'un mousse, l'élément le plus faible et le plus méprisé de l'équipage. Ah, il était loin le temps du *Conqueror* où sa position de mousse lui donnait tous les privilèges ! Inutile de comparer. Il fallait avancer et travailler, ce pour quoi il était à bord. Penser ne servirait qu'à l'affaiblir. D'ailleurs, il n'en eut pas le temps. Il fut remis par Taylor aux mains de Gupta.

La traversée s'annonçait belle. Le second vint rejoindre le capitaine sur la dunette.

– Bonjour, capitaine. Je voulais vous demander : je suppose que le bébé couchera dans le petit rouf ?

– Bonjour, monsieur Taylor. Vous m'étonnerez toujours. C'est vous qui vous souciez du mousse après tout ce que vous m'avez reproché hier soir ?

La veille, en effet, Taylor avait eu l'audace de faire remarquer à son chef le ridicule – il n'était pas allé jusqu'à parler de stupidité, mais le pensait très fort – d'accueillir ce bébé au maillot qui serait un poids plutôt qu'une aide.

L'homme aux yeux très pâles ne sourcilla pas

– Je vous ai dit ma pensée, capitaine. Je ne reviens pas dessus. Même si je ne peux, en toute conscience, l'approuver, votre décision m'engage. Il y a un bébé à bord dont il faut faire un marin, un bon de préférence. Je ne me déroberai pas aux conséquences, bonnes ou mauvaises, de votre choix.

Cette réplique dépeignait Taylor. Il y avait près de vingt ans que cet officier discret, sobre et compétent avait fait son apparition aux côtés de James Larkin. Il s'était incrusté au *Golden Star* comme une bernicle à la coque. Après que le capitaine eût lui-même renoncé à toute vie terrestre à la suite du cruel deuil qui l'avait frappé, les deux hommes avaient semblé indissociables, au moins dans l'attachement qu'ils avaient pour leur bâtiment qu'ils ne quittaient jamais. On aurait pu supposer qu'unis par un même destin, ils eussent noué des liens d'amitié. Mais ils étaient ainsi faits l'un et l'autre, qu'après tout ce temps de vie commune, rien ne décelait dans leur comportement une quelconque intimité. Ils vivaient côte à côte, courtoisement comme deux étrangers qui s'estiment et se respectent, ignorants qu'ils étaient aussi inséparables que des frères siamois.

Jamais James Larkin ne songeait à son *Golden Star* privé de son second et Taylor n'avait jamais envisagé de quitter un si bon capitaine.

Quant à l'équipage, il était cosmopolite avec une forte dominante anglo-saxonne et possédait les défauts et les qualités de son espèce. Plus de la moitié des effectifs avait de réelles aptitudes et connaissances, surtout chez les gabiers dont Austin, malgré son poids sur le marchepied était le chef incontesté. Par contre, il existait un petit groupe d'individus au sein desquels on retrouvait Jackson et ceux qui s'en étaient pris au mousse qu'il ne fallait pas perdre de vue. Taylor était l'homme idéal pour faire face, année après année, traversée après traversée, à ces pauvres bougres et les obtenir d'eux ce qu'il voulait. Froid, calme, toujours maître de lui, il se faisait obéir sans difficulté parce qu'on le savait juste, aussi capable de doubler la ration de rhum pour encourager ses hommes que d'en étendre un sur le pont avec deux dents cassées s'il estimait qu'une telle sanction était méritée. Il était respecté, il était obéi et plus rare chez un second, il était apprécié. Capitaine, second et bosco formaient donc un trio exigeant mais remarquablement plus humain que sur bien des longs courriers au sujet desquels circulaient de telles rumeurs. Il n'y avait pas de lieutenant en raison de la taille modeste du bâtiment. O'Brien remplissait ces fonctions.

Dès le premier jour, le mousse surprit ceux qui le côtoyèrent, particulièrement Gupta. Tout d'abord, malgré le vent qui fraîchissait, il ne fut pas plié en deux par le mal de mer. Or Gupta se souvenait de ses premiers jours à bord du vieux voilier : il avait été malade à en mourir et malgré les nausées qui soulevaient son cœur, il avait dû continuer à préparer à manger dans l'étroit et étouffant réduit qui lui servait de cuisine. L'enfant n'était pas non plus désorienté par le royaume de filins, de cordages, de toile du *Golden Star*, ni par le vocabulaire employé. Il évoluait sur le pont, savait se diriger, contournait légèrement les obstacles, faisait la différence entre les manœuvres courantes et les dormantes, bref, n'était-ce sa taille miniature dans cet environnement, il paraissait à sa place. Il comprenait vite, exécutait de même et bien. Au cours de cette première journée, au milieu de ses activités nombreuses et contraignantes, il apprit à connaître celui qui allait devenir un compagnon de tous les instants. Si le coq était faible et méprisé par l'équipage, le mousse l'était encore plus. Une âme mesquine en aurait profité pour assurer sa médiocre supériorité par des brimades, des humiliations, profitant ainsi du pouvoir ou de la reconnaissance dont le privaient les marins. Mais Gupta était d'une autre trempe. Souffre-douleur de l'équipage, il savait ce qu'étaient la solitude, la méchanceté, la souffrance. Il n'eut donc qu'un désir : apporter à ce petit être si fragile, si démuné, ce que lui-même ne recevait plus de personne : la douceur, l'affection, le réconfort, une simple présence amicale. Mais il avait déjà compris que malgré son très jeune âge, le mousse ne se laisserait pas aborder si facilement. Sans connaître les raisons qui l'avaient propulsé sur le pont du voilier, il pouvait les deviner. L'enfant, sombre et volontaire, ne favorisait pas les contacts, se contentant de laconiques «oui, monsieur», «non, monsieur», «bien monsieur» ou «merci, monsieur». Et Gupta n'était pas de ceux qui fouillent dans le passé d'autrui pour lui extorquer des récits. Par expérience, il avait acquis la certitude que les drames, les deuils, les malheurs se géraient seuls. Il devait donc se contenter d'être là, muet aussi, parce qu'il arrivait un moment où les mots ne servaient à rien. Il faudrait du temps, une infinie patience, une tranquille obstination, pour atteindre l'âme endolorie du nouveau venu. Gupta possédait

ces qualités. Rien ne le pressait. La traversée serait assez longue pour arriver à ses fins.

De son côté, James Larkin n'était pas fier de lui. Avec le recul, il voyait avec d'autres yeux celui qu'il avait imposé à son voilier et à son équipage. En fait, c'était surtout parce que Taylor l'avait accablé de reproches qu'il avait commencé à se dire qu'il avait été inconscient d'avoir cédé aux grands yeux bleus qui l'avaient supplié d'accéder à sa demande à Port Augusta. Il en voulait à l'enfant d'avoir ainsi, involontairement, fait appel à son point le plus vulnérable. Il en voulait à Taylor de voir juste et de l'avoir critiqué ouvertement. Il s'en voulait à lui-même de sa faiblesse. Et pour couronner le tout, à chaque fois que son regard croisait la silhouette menue du mousse, il retombait dans la certitude qu'il n'aurait pu agir autrement. Se trouver ainsi coupable et récidiviste l'exaspérait.

Le second n'avait aucun de ces débats de conscience. Par le simple fait qu'il avait rejoint l'équipage, le mousse était soumis à la loi universelle à bord des long-courriers : marche ou crève. Il était une fonction, il n'était plus une personne. Peu importait son âge, ses capacités physiques, il lui fallait être, comme les autres, un infime rouage du gigantesque engrenage du trois-mâts. Secrètement, Taylor espérait que la situation ne s'éterniserait pas. Cela prouverait au capitaine son erreur. C'était la première fois qu'il souhaitait mettre son supérieur en mauvaise posture mais l'affaire dépassait les bornes. Personne n'avait intérêt à la survie du mousse, pas même lui-même : cette existence n'était pas concevable pour un bébé pareil. Il finirait bien par se blesser, passer par-dessus bord ou par se montrer incapable d'accomplir les tâches requises.

Pour mener son projet à exécution, il poussa à leurs limites les recommandations de James Larkin concernant l'éducation du nouveau venu. Il fit ce qu'il n'aurait pas imaginé faire à l'égard d'un adulte qui lui, n'aurait rien eu à prouver. Le mousse, lui, devait justifier sa présence à bord, la nourriture qu'il prenait sur les rations communes, la place qu'il occupait. Un enfant normalement constitué n'eût pas résisté plus de quelques jours. Emmanuel ne l'était pas. Physiquement, il avait connu la misère, le froid, la faim ; il avait enduré les coups du capitaine Harrison, ceux de Francis, plus récemment les menaces et les brutalités de ceux qui l'avaient enlevé. Sur le *Conqueror*, il avait aguerris ses petits muscles grâce à des exercices réguliers et adaptés. Moralement, il était le digne héritier des deux hommes qui avaient remplacé pour lui le père manquant : il avait appris d'eux les plus hautes valeurs humaines, le courage, l'endurance, le sens de la perfection, celui de l'honneur. Les difficultés étaient faites pour être surmontées. L'adversité devait être vaincue. Quelles que fussent les conditions dans lesquelles il se trouvait, il savait qu'il devait garder la ligne de conduite enseignée par ses deux maîtres, obéir aux adultes, les respecter, accomplir son travail le mieux possible. Rester fidèle aux leçons de vie de son oncle Douglas et d'Ismaël, c'était les garder vivants auprès de lui. Il avait besoin de ces deux phares allumés pour continuer à avancer et à agir. Car son cœur n'était qu'un abîme de souffrance. Il flottait au-dessus, n'ayant plus, pour vivre que cette volonté d'être à la hauteur de la situation. Il se résumait à cette idée, se refusant inconsciemment à entrer dans un monde de sentiments. Ressentir des émotions était trop dangereux. Il fallait à tout prix se protéger. Ceux qu'il avait aimés étaient morts ou avaient disparu dans le néant. Il était indispensable de ne pas s'attacher.

Cette résolution était plus difficile à tenir qu'il ne l'imaginait. Censurer son

cœur ne posait pas de problème sauf quand il s'agissait de Gupta. De tous ceux qu'il rencontrait, seul l'Indien était bon pour lui : il lui parlait gentiment, de sa voix douce aux sonorités inhabituelles. Il s'arrangeait pour mettre de côté des morceaux de choix ou pour lui réserver de petites friandises. Il lui expliquait très patiemment ce qu'il devait faire, lui montrait quand c'était nécessaire, ne le rabrouait pas quand il faisait des erreurs. Par contre, il le félicitait ou le remerciait toujours quand il lui avait rendu service. Il ne lui avait posé aucune question indiscreète, laissant dormir les morts chéris de son univers macabre. Tous ces éléments n'avaient pu laisser le sensible Emmanuel indifférent, loin de là. Mais instinctivement, il se faisait violence pour maintenir une saine distance de sécurité entre lui et le coq. S'attacher à lui aurait été une faiblesse.

Il fut presque heureux quand il découvrit, quelques jours après son arrivée, qu'il y avait un chat à bord. Il crut pouvoir en faire un ami. Tous ses efforts s'avèrent vains. La bête, immense, était quasiment sauvage et ne se laissait point approcher. Elle se repaissait des rats de la cale, ne fréquentant que son antre obscur et feulant dès qu'un humain passait à sa portée. Rien de commun avec Altaïr et Sirius. Emmanuel en fut quitte pour des regrets. Il se souvenait du réconfort soyeux des deux chats du *Conqueror*. Là encore, il s'agissait d'un autre monde.

Après quinze jours de mer, le capitaine se décida à sortir de la réserve hautaine qui avait suivi les reproches de Taylor. Ce n'était pas par manque d'intérêt car il observait beaucoup en silence. Seulement, il se méfiait de lui-même, savait ce que son équipage pensait et ne voulait surtout pas être accusé de favoritisme ou de gâtisme. Ce qu'il voyait du mousse l'incitait à une certaine confiance : le gamin se fondait remarquablement dans son environnement ce qui était bon signe. Néanmoins, cette opinion toute extérieure ne suffisait pas. Il fallait connaître l'avis de ceux qui avaient plus particulièrement la charge de cette recrue pour le moins «ridicule» selon les propres termes du second.

Ce fut d'ailleurs vers ce dernier qu'il se tourna en priorité pour recueillir son jugement. Quelque chose comme une mimique moqueuse plissa les yeux de Taylor lorsqu'il entendit la question de son supérieur, ce qui était sa manière d'exprimer son humour :

– Je dois faire amende honorable, capitaine. Votre bébé est à la hauteur de la situation.

Sans vouloir relever l'insistance insolente de cette attribution, James Larkin insista :

– Vous voulez dire que ma folie n'a pas eu les conséquences désastreuses que vous redoutiez ?

– Je veux dire que ce bébé vaut largement son prédécesseur.

James Larkin lui lança un coup d'œil perçant :

– Mais, Monsieur Taylor, vous lui faites là un compliment.

– Non, capitaine. Je constate un fait, rétorqua le second, impassible.

Du côté d'O'Brien, la rudesse native n'était jamais dépourvue de chaleur.

– Fichtre, capitaine, j'aurais jamais imaginé cela ! Il est né avec un aviron dans la main, ce marmot de malheur ! Et il a déjà navigué, cela se voit ! Je l'ai retrouvé dans les barres de perroquet, aussi à l'aise là-haut qu'un bébé dans son berceau ! Voyez-vous, capitaine, ce gosse, c'est un adulte dans un corps d'enfant. Il ira loin, vous pouvez m'en croire.

James Larkin termina sa revue par le coq.

– Je n'ai que du bien à en dire, capitaine.

– C’est bref. Vous le voyez pourtant beaucoup !

– C’est suffisant, capitaine, répondit l’Indien, connu pour son laconisme qui n’avait rien d’impertinent.

James Larkin dut donc se contenter de cette réponse qui confirmait pourtant les appréciations du bosco et du second. Il se sentait fort soulagé. Depuis le départ de Port Augusta, il avait redouté le pire. Il pouvait donc désormais s’autoriser à considérer le mousse comme un être humain et non comme un fauteur de troubles potentiel. Pour marquer cette étape, il le convoqua au carré dans l’après-midi.

Le mousse se présenta sans tarder, pieds nus, les vêtements usés mais correctement mis, les cheveux bien peignés, le visage et les mains propres. Nul doute que Gupta était passé par là, lui qui était toujours soucieux de présenter au monde extérieur l’apparence la plus digne possible. En le voyant ainsi, frêle, le visage tellement marqué par une souffrance lancinante, les yeux à la fois vifs et douloureux, le capitaine songea combien il était triste qu’un enfant si jeune fût contraint de gagner laborieusement sa vie à bord d’un long-courrier. Peut-être l’orphelinat eut-il été préférable...

– Je voulais tout d’abord te dire que je suis très content de ce que j’ai entendu dire sur toi, commença James Larkin pour échapper au malaise que provoquait chez lui le regard grave et profond du mousse posé sur lui. Tu fais très bien ton travail.

Emmanuel ne crut pas devoir répondre à cette remarque. Il garda le silence, attendant la suite. Le capitaine, dérouté par ce comportement si maîtrisé, sentit un certain agacement monter en lui. Il essaya d’y échapper en ajoutant :

– En récompense, je me propose de t’apprendre à lire et à écrire. Cela pourra t’être utile par la suite.

Si James Larkin s’était attendu à des exclamations d’enthousiasme et des remerciements frénétiques, il en fut pour ses frais. Le mousse cilla à peine. Tant d’indifférence était exaspérante. A moins que cela ne témoignât d’un problème particulier. Mais le capitaine ne vit que l’immédiat, ce mutisme insultant.

– Tu pourrais quand même te montrer satisfait de cette proposition ! gronda-t-il, de plus en plus énervé par le comportement du gamin. C’est pour toi que je fais cela, pour que tu aies un avenir un peu meilleur !

Emmanuel se recroquevilla dans ses vêtements, sans toutefois baisser les yeux. Au prix d’un gros effort sur lui-même, il éleva une voix timide et enrouée :

– J’apprécie votre bonté, capitaine... mais...

– Mais quoi ? aboya James Larkin qui se retenait pour ne pas expédier l’enfant hors de sa vue avec un bon coup de pied au derrière.

– Je sais déjà lire et écrire...

– Montre donc. Assieds-toi !

Comme le capitaine avait déjà tout préparé pour la leçon qu’il s’était disposé à donner, le mousse n’avait qu’à obéir.

– Ecris ! Ce que tu veux !

Emmanuel trempa la plume dans l’encrier et traça rapidement quelques mots sur une feuille blanche.

– Montre !

L’enfant lui tendit la feuille.

D’une écriture nette, aux lettres bien formées, il avait écrit :

«Toulemonde est mort. Je suis tousseul»

Ce fut au tour du capitaine de rester silencieux. Sa colère était tombée d'un coup, laissant place à la surprise, à la gêne et à la tristesse. Ces quelques mots étaient riches d'enseignement. D'une part, ils prouvaient, à voir la manière habile dont ils étaient tracés que l'enfant n'avait pas menti et qu'il maîtrisait parfaitement la calligraphie. L'orthographe laissait à désirer, mais on sentait une certaine logique derrière les fautes. Quant au sens, il trahissait la blessure béante qui avait valu au mousse de fuir la terre et de se retrouver à bord. Solitude totale. Irrémédiable. Terrible lucidité aussi. Que faire devant pareil aveu ? Réagir ? Ignorer ? Interroger ? Un bref coup d'œil au petit garçon l'assura qu'il n'y avait eu chez lui aucun désir d'apitoyer. Il conservait son maintien calme et réservé, mettant d'emblée une grande distance entre lui et son supérieur.

– Chapeau, mon garçon ! Tu as une bien jolie écriture ! Qui t'a appris tout cela ?

La question spontanée et qui ne pensait pas à mal faillit déstabiliser le gamin dont l'expression vacilla soudain sous l'assaut du désespoir avant de se reprendre par la force de sa volonté :

– Les morts, capitaine, articula-t-il d'une voix rauque.

A trop vouloir bien faire, James Larkin finissait par perdre pied. Le mousse le déconcertait par cette familiarité avec la mort et son obstination à éloigner de lui toute sympathie intempestive.

Il y eut un long et pesant silence dont James Larkin se demandait sincèrement comment sortir. Il fut donc stupéfait quand il entendit :

– Capitaine, il faut m'apprendre autre chose ! J'aimerais tellement savoir autant de choses que vous !

Un rayon de soleil semblait avoir soudain envahi le carré : le visage si sombre du mousse s'était éclairé. Ses yeux lugubres avaient repris un éclat lumineux dans lequel brillait la lumière indubitable de l'intelligence. James Larkin, stupéfait, se demandait s'il ne rêvait pas : était-ce vraiment le même enfant ? Sous ces dehors farouches, un être enthousiaste se cachait-il ? Emmanuel était beau ainsi, le regard animé, l'expression ardente, tout son corps tendu dans l'anticipation de découvrir de nouveaux horizons !

Le capitaine qui, quelques minutes plus tôt, s'apprêtait à renvoyer durement son mousse, s'engouffra dans la brèche ouverte : il décida de donner sa chance à l'orphelin et à répondre à sa demande.

Chapitre 2

Au cours de cette première leçon, ce fut sans doute James Larkin le grand gagnant : pédagogue novice, il découvrit non seulement un élève avide, presque boulimique de savoir et qui, grâce à sa rapidité de compréhension, son intuition, suppléait à ses maladresses, mais aussi un enfant qui possédait déjà un solide bagage de connaissances dans tous les domaines. Sachant bien qu'une question aurait risqué de le replonger dans son mutisme, il ne se permit aucune remarque, se contentant d'admirer la métamorphose de la triste chenille en un éblouissant papillon. Mais il n'en était pas moins perplexe : le mousse sortait de l'ordinaire par la vivacité de son intelligence et par l'étendue de sa culture. Dans ce cas, il n'avait rien à faire sur un bateau... ni dans un orphelinat, d'ailleurs, admit le capitaine pour lui-même. Au moins, à bord, il pourrait bénéficier d'un enseignement adapté dans les disciplines scientifiques. Car, c'était décidé, il était impossible de laisser un tel cerveau en jachère.

Avant de le laisser partir avec quelques devoirs, James Larkin se risqua à dire :

– Le jour de ton arrivée, tu m'as bien dit que tu étais né en 1860...

Emmanuel, encore sous le coup de l'enthousiasme de cette étude qui l'avait comblé, répondit très spontanément :

– Oui, capitaine, le 18 février.

Cette fois-ci, il n'avait manifesté aucun embarras, ni hésitation. Son regard était lumineux et droit. A des lieues de ce qu'il avait été en entrant dans le carré une heure plus tôt. Comme s'il ne s'était pas agi du même enfant.

– C'est bien. Nous allons faire du bon travail ensemble.

– Je vous remercie, capitaine!

Pensif, James Larkin laissa partir le mousse. O'Brien avait peut-être deviné les choses avant lui en parlant d'un adulte dans un corps d'enfant. Mais un enfant si jeune... C'était là que le bât blessait.

Le soir même, le capitaine fouilla dans de vieux effets personnels dont il ressortit plusieurs livres qu'il regarda amoureuxment. Sur la première page, ce nom chéri «Emily Larkin», fit naître en lui une longue et pénible rêverie. Il s'en arracha à grand peine pour feuilleter ces ouvrages avec l'œil critique de l'enseignant. Il dut être satisfait par ce qu'il trouva car le lendemain, le petit mousse s'appliquait sur des exercices de calcul pris dans un livre ayant appartenu à la fille du capitaine.

Grâce à l'étude et à la fréquentation quotidienne du maître du *Golden Star*, Emmanuel aurait peut-être pu surmonter le choc de la tragédie qui lui avait ôté une nouvelle fois ses plus chères affections. Il trouvait dans ces moments d'étude un indicible réconfort qui lui permettait de fuir des sujets de tristesse obsédants.

Mais si cette heure arrachée aux durs travaux auxquels il était soumis était un fanal d'espérance dans sa vie, elle ne pesait pas lourd devant la cruelle discipline que lui imposait le second, déterminé à obtenir de lui l'excellence à tous les niveaux. L'homme était implacable, il eut rapidement l'occasion de s'en apercevoir.

A quelques jours de là –il y avait environ trois semaines que le *Golden Star* avait quitté l'Australie et qu'il cinglait vers l'Amérique–, une bourrasque amena tous les hommes sur le pont pour réduire la voilure. Rien de bien impressionnant pour un équipage rompu aux tempêtes du Horn ou aux cyclones de l'Océan Indien. Les voiles hautes furent ferlées, comme de coutume.

Ce fut alors que Taylor, s'avisant de la présence du mousse dont il pouvait remarquer les grands yeux inquiets suivant le parcours des grosses vagues, lui intima l'ordre d'aller faire un tour dans la hune et de passer quelques heures là-haut pour dompter sa peur. Emmanuel parut frappé de stupeur. Son visage se décomposa de terreur. Jamais encore il n'était monté dans la mâture par gros temps et cet exercice qui le ravissait par mer calme lui apparaissait soudain terriblement redoutable. Pas autant cependant que les quelques coups bien assénés qui se mirent à pleuvoir devant son hésitation et qui le jetèrent dans les enfléchures, petit animal terrorisé, se cramponnant au premier cordage venu avec l'énergie du désespoir et de l'horreur.

– Ne m'oblige pas à te pousser davantage sinon, c'est la nuit que tu vas passer là-haut !

Emmanuel était arrivé à la limite de ses forces. Il voulait obéir coûte que coûte et ses membres lui refusaient tout service. Soudain, il sentit un corps qui se plaquait contre le sien. Il hurla, un hurlement perçant qui fut couvert par le bruit du vent et d'une lame qui déferla sur eux.

O'Brien n'attendit pas un deuxième assaut de la mer. Arrachant le mousse à son étreinte de survie, il sauta sur le pont au moment où une nouvelle vague balayait le pont d'avant en arrière. Ils furent projetés contre le grand mât, mais le bosco parvint à s'agripper à un épar et à ne pas se laisser emporter. Rapidement, profitant d'une accalmie, il rejoignit l'arrière où James Larkin qui n'avait assisté qu'à la dernière partie de la scène, les accueillit par ces mots :

– Non mais ! Ce gosse est idiot ou quoi ? Je m'en vais lui passer l'envie d'obliger un marin à risquer sa vie pour lui...

Et avant qu'O'Brien ait pu réagir, il avait déjà envoyé le mousse au sol avec deux vigoureux pare-à-virer. Il s'apprêtait à frapper de nouveau quand le maître d'équipage arrêta son bras vengeur :

– Capitaine, me permettez-vous une remarque ?

– Je vous écoute, monsieur O'Brien !

– Le mousse n'est pas monté de son plein gré...

James Larkin le toisa avec mépris :

– Vous voulez sans doute insinuer qu'il y a dans mon équipage un imbécile meurtrier ?

– Je n'insinue rien, capitaine. Je constate.

Le scepticisme dédaigneux du capitaine irritait grandement l'impétueux Irlandais qui, serrant les dents, tourna les talons, craignant de se laisser aller à des excès de langage inacceptables.

L'ensemble de l'incident n'avait pas duré plus de trois minutes.

James Larkin resta sur la dunette, d'une humeur massacrant, résolu à s'en prendre au monde entier, au bosco, à l'équipage, au mousse, à tous ceux

qui l'humiliaient en lui susurrant qu'il n'était pas irréprochable. Dans son mécontentement se glissait une grande part de culpabilité et de frayeur rétrospective. Car il ne mettait pas en doute la parole d'O'Brien. Ce qui voulait dire que, d'une part, quelqu'un s'était montré délibérément stupide en contraignant le mousse à risquer sa vie et d'autre part que lui, le capitaine, avait frappé un innocent. Deux éléments qui faisaient gronder en lui la colère d'avoir été injuste et celle de ne pas être maître de la situation, puisqu'il ne savait pas qui était coupable. Or, rien ne l'irritait plus que de savoir que quelque chose d'important lui échappait.

Une heure plus tard, Gupta monta apporter du café au capitaine. Normalement, cela aurait dû être le service du mousse, mais en son absence, il avait cru devoir ne pas attendre plus longtemps. Il frémit en voyant avant toute chose le visage cramoisi de son supérieur dont il connaissait bien les violentes et soudaines colères. Son regard tomba alors sur un corps minuscule, recroquevillé sur lui-même, trempé dans ses vêtements déjà trop minces pour ces latitudes. Il fit immédiatement le lien entre la position du mousse et la fureur de son chef. Que s'était-il passé dont il n'avait pas été témoin ? L'enfant avait-il commis une très grosse faute ?

Navré, il trouva dans son affection naissante pour l'enfant le courage de sortir de son habituel mutisme :

– Capitaine, le mousse est-il malade ?

Le capitaine se tourna d'un bloc vers le coq, les yeux injectés de sang :

– Que m'importe ? Qu'il crève !

Et d'un pied rageur, il poussa brutalement le corps inerte. Gupta fut horrifié par cette violence aveugle. Il fit un geste pour venir au secours de l'enfant.

– Mêlé-toi de tes affaires, veux-tu ? File !

Malgré le geste de menace non équivoque, l'Indien songea un instant à défier l'autorité pour ne pas être complice de tant de cruauté à l'égard d'un plus faible, d'un enfant qu'il avait appris à apprécier. Une courte réflexion l'incita à ne pas provoquer davantage l'agressivité du maître du lieu. Une intervention courageuse pouvait avoir de dramatiques conséquences et conduire à plus de mal que de bien. Dans l'état actuel des choses, James Larkin était inaccessible à toute persuasion ou tout discours rationnel. Il fallait lui laisser le temps de se calmer, ce qu'il ferait à son rythme. Il fallait seulement espérer qu'il ne s'en prendrait pas encore plus violemment au petit garçon, cause première de son courroux à ce qu'il semblait.

Gupta se retira donc la mort dans l'âme avec le sentiment d'avoir trahi l'enfant. Il était plongé dans de bien tristes réflexions quand soudain, O'Brien passa sa tête hirsute dans l'embrasement de la porte :

– Hep ! t'as vu le mousse ?

Le coq sursauta, manquant de renverser sur lui une casserole d'eau bouillante. Cette intrusion était totalement inusitée.

– Oui, maître...

– Toujours à l'arrière ?

– Oui, maître...

Il n'eut pas le loisir d'en dire plus, encore moins de demander des explications. La porte claqua sur ses interrogations. Le bosco avait disparu.

Taylor était au pied du grand mât quand O'Brien l'interpella durement :

– Monsieur, votre intention est-elle que le mousse meure de froid, de terreur ou de pneumonie ?

Le second échangea avec son maître d'équipage un regard dépourvu de toute aménité.

– Non, répondit-il sous la forme d'un grognement plus que d'une dénégation audible.

– C'est pourtant ce qui risque de se passer puisque vous n'avez pas reconnu votre responsabilité dans ce qui s'est passé.

– En quoi est-ce ma faute si ce bébé a désobéi et vous a obligé à intervenir ? Il n'avait qu'à pas être si inepte !

– C'est vous qui...

O'Brien s'arrêta à temps dans son insulte. Taylor qui l'avait cependant parfaitement comprise le transperça de l'éclat glacial de ses yeux trop clairs avant de capituler sous le feu irlandais. Sans hâte, plein de ressentiment, il partit vers la dunette où il trouva le capitaine qui n'avait pas décoléré et aux pieds duquel ballottait rudement le mousse à chaque coup de roulis.

Après quelques minutes à considérer l'état de la mer et du ciel où s'élargissait une embellie tout en pensant à la manière dont il pouvait intervenir sans s'humilier – ce qui lui apparaissait très difficile – Taylor finit par prendre son courage à deux mains pour dire :

– Capitaine, il serait peut-être bon que le mousse rentre... Il risque...

– Vous aussi, vous vous y mettez ? interrompit James Larkin d'une voix revêche. C'est une conspiration ou quoi ? Ne doit-il pas payer pour ses actes idiots ou ceux de l'individu qui, soi-disant, l'aurait fait monter dans la hune ?

Taylor avala sa salive avant de répondre :

– Justement, capitaine, le responsable, c'est moi !

Il crut un instant que James Larkin allait lui écrabouiller le visage tant son expression devenait mauvaise, mais l'homme savait se maîtriser. Il se contenta de gronder :

– J'attends vos explications !

Les yeux trop pâles de Taylor n'exprimèrent aucune émotion, ni honte, ni contrition, ni embarras.

– Vous m'avez bien dit de faire de ce gosse un marin, n'est-ce pas ?

James Larkin respira profondément. Son teint redevenait lentement proche de la normale.

– Autant qu'il est possible, monsieur Taylor.

– Eh bien, pourquoi ne serait-il pas monté dans la mâture aujourd'hui alors qu'il le fait régulièrement quand personne ne le lui demande ?

James Larkin regarda durement son second en essayant de deviner s'il se moquait vraiment de lui en posant une pareille question. Il ne rencontra qu'une expression d'une neutralité qui confinait à l'indifférence.

– Aujourd'hui, la mer est plus forte que de coutume, monsieur Taylor.

– Oh, capitaine, pas tant que cela !

– Certes, monsieur Taylor. Pour vous, comme pour moi et pour nos hommes. Mais il s'agit ici d'un enfant ! Et de par sa taille, il ne peut voir les mêmes choses que nous. Je sais que je vous ai dit souhaiter en faire un marin et je maintiens cette décision. Par contre, je pensais pouvoir compter sur votre bon sens pour adapter vos exigences aux réalités ! Vous venez de faire preuve d'une conduite criminelle dont je ne vous croyais pas capable. Vous me décevez beaucoup, monsieur Taylor.

Le second blêmit. En quinze ans de carrière auprès de James Larkin, jamais celui-ci ne lui avait manifesté une telle désapprobation. Cette chute dans l'es-

time d'un homme qu'il admirait, auquel il vouait des sentiments proches de la dévotion fut pour lui le plus cruel des blâmes. Le capitaine lui ayant sèchement signifié de s'éloigner, il se retira sans un mot de regret ou d'excuse, le cœur plein de haine : le mousse paierait cher pour cette humiliation. Désormais, la guerre à mort était ouverte.

Le temps étant redevenu correct, James Larkin quitta la dunette en fin d'après-midi pour se retirer dans sa cabine, laissant derrière lui le mousse, toujours recroquevillé sur le pont, sans chercher à savoir s'il était mort ou vivant. Par ce geste d'abandon, il voulait dégager sa responsabilité et placer les autres, notamment Taylor, en face des leurs. Pourtant, c'était un acte de cruauté délibérée dont il se rendait coupable car personne n'oserait venir en aide au gamin en disgrâce de crainte d'être accusé d'avoir pris ouvertement parti contre son chef. Tant d'acharnement était surprenant chez un homme plutôt connu pour son humanité malgré des principes très stricts en ce qui concernait la discipline à bord. Comment l'expliquer sinon par le fait que James Larkin, comme les autres, possédait sa part d'ombre et d'orgueil ?

Comme tous les matins, ce fut un coup léger à sa porte qui lui donna le signal du lever. Il avait fort mal dormi, peu à l'aise avec sa conscience. Il était même remonté une fois sur le pont, en pleine nuit, sous le prétexte d'une saute de vent qui n'existait que dans son imagination, pour s'assurer que le mousse n'y était plus. Quelqu'un était donc intervenu, bravant sa colère. Cette certitude le soulagea à peine. Dans l'obscurité, il repensait à ce petit être blessé peut-être, certainement frigorifié, qui s'était toujours montré irréprochable dans son service et maintenant dans son étude. Quels effets néfastes une si grande frayeur pouvait-elle avoir sur lui ?

On frappa à nouveau.

– Oui, entrez !

C'était le mousse en personne, lui apportant comme tous les jours son café matinal, un mousse aux vêtements sinon propres, du moins secs et corrects – sans nul doute, Gupta y était-il pour beaucoup – dont seul le regard trahissait les ravages occasionnés par l'expérience de l'après-midi précédente. Qu'avait-il compris de ce qui lui était arrivé ? Il n'avait pas obéi à Taylor, il avait obligé O'Brien à risquer sa vie pour sauver la sienne, il avait donc commis deux énormes fautes. Pour preuve irréfutable de ce crime, il avait été frappé pour la première fois par le capitaine, homme généralement fort bienveillant à son égard, comme il le constatait lorsqu'il travaillait avec lui.

Venir affronter ce matin là le maître du lieu qu'il avait si gravement offensé avait submergé d'une folle terreur son cœur déjà si fragilisé. Il luttait contre elle comme il le pouvait, raidissant ses jambes qui flageolaient sous lui. Mais il ne pouvait dissimuler l'expression d'animal aux abois qui défigurait son petit visage maigrichon. Et pourtant, il n'avait pas reculé quand Gupta lui avait préparé l'habituel plateau : fidèle à sa ligne de conduite et aux principes enseignés par ses morts chéris, il ferait son devoir et ne se soustrairait pas à son châtement.

James Larkin ne vit qu'un ensemble pitoyable qui n'avait aucun point de commun avec le brillant élève dont les réparties et les raisonnements le laissaient souvent pantois. «Pauvre gosse» songea-t-il, remué jusque dans ses fibres les plus intimes par ce spectacle navrant. Il aurait bien serré contre lui cet être si démuné. Pour cela, il aurait dû abandonner la pudeur instinctive qui paralysait chez lui toute expression d'affectivité. Il ne savait plus être tendre depuis la

mort de sa femme et de sa fille. Manifester ses sentiments lui faisait peur. Il redoutait le ridicule. Un capitaine qui voulait être respecté ne pouvait se permettre de verser dans la sensiblerie.

– Merci, se contenta-t-il de dire d’une voix plus rude qu’il ne l’aurait souhaité. Tu viens cet après midi pour ta leçon, n’est-ce pas ?

La physionomie du mousse changea imperceptiblement à cette question. Il attendait des coups, une remontrance, une punition et rien n’était venu que l’assurance d’un retour à la normalité.

– Oui, capitaine.

James Larkin se raccrochait à l’espoir que grâce à l’étude quotidienne, il pourrait établir des relations plus conviviales avec son mousse. Il fut déçu dans ses attentes : Emmanuel, tout jeune qu’il était, savait ne pas mélanger les choses. D’un côté, il y avait le domaine intellectuel dans lequel brillaient ses capacités supérieures. Plongé dans un problème de mathématique, il se révélait vif, spontané, n’hésitant pas à poser des questions, à contredire, à pousser son professeur dans ses retranchements. D’un autre, il y avait sa vie privée, lourde de souffrances qu’il ne consentait pas à évoquer et sous le joug desquelles il ployait dès qu’il n’était pas sollicité dans son désir d’apprendre. Il n’en fallait pas davantage pour que l’intérêt au départ superficiel du capitaine devienne un attachement profond à l’égard de ce petit être hors du commun qui représentait un défi par sa personnalité si contrastée. Les leçons se prolongèrent au détriment des tâches harassantes dont le second le submergeait en plus de son travail auprès de Gupta. James Larkin aimait ces moments, où petit à petit, il oubliait sa fonction. Il s’autorisait à abandonner son masque de chef pour adopter celui de conseiller, de guide, presque d’ami. Hélas, Emmanuel, lui, ne baissait pas sa garde. Malgré la satisfaction évidente qu’il retirait de ces moments privilégiés, il maintenait toujours la censure qu’il exerçait sur son cœur. Car à ses yeux, personne ne pouvait rivaliser avec les morts. Il leur vouait une fidélité à toute épreuve. Il ne laisserait personne les détrôner. Qui aurait pu prétendre à de l’affection de sa part quand Ismaël, Douglas et Diana recueillaient tous ses trésors d’amour ? James Larkin, aussi gentil fût-il, n’était que son capitaine, l’homme qui le tolérait malgré son jeune âge, l’homme qui consentait à l’instruire, l’homme qui lui permettait de ne pas mourir de faim.

Un autre homme suivait avec intérêt l’adaptation du mousse à bord. Gupta, lui, s’il savait que le capitaine s’était institué son professeur, ignorait tout du papillon. Il n’avait droit qu’à la chenille, sombre, laborieuse, distante et toujours pleine de bonne volonté. Mais il s’inquiétait de cette tristesse persistante, de ce mutisme, d’une nervosité accrue, d’une perte d’appétit qui le rendait parfois incapable d’avaler. Cette détérioration remontait à l’incident de la bourrasque. Si l’humidité, le froid n’avaient eu aucune conséquence sur son état physique, le choc moral avait dû être extrême. Comme il partageait le petit rouf avec lui, le charpentier et le bosco, il constata combien son sommeil était morcelé et perturbé par des cauchemars récurrents.

Aussi Gupta se résolut-il à une démarche audacieuse pour lui qui était toujours tellement en retrait de tout : il alla trouver le capitaine pour lui exposer la situation et ses craintes. C’était de sa part faire violence à son tempérament discret et réservé. Mais il s’était fixé pour mission de faire ce qui était en son pouvoir pour aider l’orphelin dans une vie si dure. Il n’y faillirait pas.

James Larkin écouta avec attention les propos concis du coq qui décrivit le problème sans fioritures et le remercia vivement d’être venu le trouver pour lui

parler. Il l'engagea à poursuivre dans cette voie et à l'informer de tout ce qu'il estimerait utile concernant le mousse. Gupta promit, s'inclina et, son devoir accompli, se retira derrière ses fourneaux.

O'Brien fut appelé.

– Le mousse est-il remonté dans la mâture depuis... depuis l'autre jour ?

L'Irlandais planta son regard clair dans celui de son chef.

– Non, capitaine. D'ailleurs, on le voit à peine sur le pont.

– Assurez-vous que ce n'est pas la peur qui l'empêche de monter.

– Oui, capitaine.

– Si c'est la peur, aidez-le à la dominer. Je veux qu'il remonte là-haut pour son plaisir comme il le faisait avant. Quand il fait beau, naturellement.

– A vos ordres, capitaine !

Plus emporté que Taylor, plus irascible, plus démonstratif, O'Brien était aussi beaucoup plus humain. Il aimait sincèrement le petit mousse qui avait le don de l'attendrir, lui, le farouche bosco qui menait son équipage d'une main de fer. L'obstination de l'enfant à réussir tout ce qu'il faisait, sa bonne volonté, décelable dans tous ses gestes, sa politesse qui n'avait rien de servile avaient suscité sa sympathie puis une franche admiration. Après les remarques du capitaine, il s'aperçut vite qu'en effet le petit garçon était terrorisé à l'idée de poser ne fût-ce qu'un pied sur le pont, à plus forte raison sur les enfléchures. Il n'en fut pas surpris : le mousse avait reçu un rude choc quelques jours plus tôt. Il avait vu la mort en face, ce qui n'est jamais particulièrement réconfortant.

Le bosco ne s'embarrassa pas de circonlocutions pour exécuter les ordres de son capitaine. Il alla droit au but, comme il l'aurait fait avec n'importe lequel de ses hommes. Le gosse avait eu une peur légitime. Il s'agissait de la vaincre immédiatement. Il faisait assez beau. Austin, dont la force tranquille inspirait un indéniable sentiment de sécurité, était chargé de lui réapprendre à monter.

L'enfant, même s'il pouvait entendre et comprendre le langage de la raison, se figea aussitôt d'horreur, l'estomac contracté, les muscles raidis, les yeux exorbités. O'Brien ne resta pas à le considérer, craignant de se montrer faible. Il eût fallu un cœur d'airain pour rester insensible à cette expression de terreur chez un être qui d'ordinaire maîtrisait si bien ses émotions. Mais céder n'aurait fait que reculer le problème. Heureusement, le mousse lui-même en était conscient : il n'avait pas été éduqué à reculer devant la difficulté. D'ordinaire, il devait faire face seul et là, il avait la chance d'avoir le brave Austin pour l'aider. Aussi, quelques minutes plus tard, après une montée fort laborieuse, parvint-il aux barres de perroquet, solidement soutenu par le corps massif du gabier. La brise fouettait son visage convulsé par la peur et l'effort qu'il venait de fournir ; le soleil réchauffait ses membres glacés ; le *Golden Star* traçait un sillage écumeux dans une mer d'un bleu-roi ; Austin le regardait avec beaucoup de gentillesse. Petit à petit, sa respiration se régularisa. Il se détendit, retrouvant dans ces hauteurs solitaires le sentiment de plénitude qui était le sien sur le *Conqueror*, seul ou en compagnie de son cher Oncle Douglas. Cette vague venue du passé le fit basculer dans le chagrin intense que la peur lui avait fait oublier pour un moment. Pourtant, cet écorché vif trouva dans sa douleur même l'aiguillon nécessaire pour alimenter sa volonté à la dominer. Il se battait, autant contre sa faiblesse que contre les éléments extérieurs. Aussi, quand Austin parla de redescendre, fit-il un signe affirmatif puis ajouta :

– Il faut recommencer. Pour que j'y arrive seul.

Le gabier ne fit aucune objection. Cette tâche n'était pas la plus désagréable qu'il eût rencontrée à ce jour, loin de là.

Lorsque la journée s'acheva, Emmanuel, endolori par dix ascensions dans la mâture, assista au coucher de soleil perché seul sur la vergue de la grand hune de misaine.

O'Brien, après avoir entendu le rapport encourageant d'Austin et constaté de ses propres yeux qu'il était réel, put rapporter au capitaine le succès de sa mission.

– Merci, Monsieur O'Brien. J'avoue que je suis surpris d'une réussite aussi rapide.

– Moi aussi, capitaine. Ce gamin est pétri d'une pâte peu commune. Beaucoup le traitent de bébé et c'est un tort. C'est tout sauf un bébé. S'il a peur, ce sont plus des ordres des hommes que des fureurs de l'océan... Et on peut le comprendre !

Ayant clairement exprimé son blâme à l'égard du second, il n'en dit pas plus, laissant le capitaine très satisfait du comportement de son mousse.

Il restait à James Larkin de savoir si cette victoire allait apaiser les inquiétudes du coq. Cette fois, ce fut lui qui fit la démarche vers lui. Gupta, toujours très digne, très correct, lui donna les renseignements demandés avec une promptitude et une précision qui témoignaient de son sincère intérêt pour l'enfant : Emmanuel paraissait plus calme, moins apeuré, mangeait davantage et plus régulièrement.

De fait, un autre élément était venu contribuer à assurer au mousse un semblant d'équilibre nerveux. A vivre une grande partie du temps avec Gupta, il n'avait pas été sans remarquer combien il différait du reste de l'équipage et par contre, ressemblait à certains matelots du *Conqueror*. Il n'ordonnait jamais : il sollicitait. Il faisait toujours en sorte que le travail soit adapté aux forces, à l'âge et aux capacités de son petit aide. Son silence habituel, ses manières courtoises, son sourire affectueux qui ne demandait rien en échange étaient sécurisants. Lentement, il se créa entre ces deux êtres si taciturnes une certaine intimité au point que l'enfant avait fini par faire ses exercices et ses lectures auprès du cuisinier alors qu'il aurait facilement pu chercher à s'isoler. Gupta en était heureux, même s'il ne s'autorisait pas à le manifester. Il se contentait d'un regard bienveillant et encourageant, ne voulant pas effaroucher son compagnon par des paroles. Il attendait patiemment son heure.

Elle vint alors qu'il n'y était pas préparé. Un matin, tandis qu'il épluchait des pommes de terre, le petit mousse osa élever la voix pour demander ce qu'était cet instrument qui décorait la cuisine, incongru au milieu des casseroles et des marmites. Il y avait aussi, au-dessus de la porte, le portrait d'un homme jeune, au visage rayonnant d'intelligence, d'une beauté singulière, vêtu avec opulence. Emmanuel le contemplait avec admiration, se demandant si c'était le dieu que priaient les marins en difficulté. Le feu des yeux noirs, le demi-sourire des lèvres, la grâce et la noblesse des traits, la richesse des vêtements, créaient sur la personnalité si sensible de l'artiste une impression profonde. Mais parce qu'une idée du sacré s'alliait à ce portrait, il garda pour lui sa curiosité, craignant de faire se briser le rêve en le mettant en mots. Il se contentait de l'adorer à tout instant, en silence, comme une divinité qui pouvait lui venir en aide et ramener à la vie ses morts chéris. Par contre, la présence d'une flûte ne pouvait qu'alimenter les braises musicales qui couvaient dans son cœur et que les circonstances n'avaient jusqu'alors pas ranimées. Car il y avait maintenant trois

mois qu'il n'avait pas fait de musique. Le *Golden Star* n'avait aucun musicien, juste quelques mauvais chanteurs, menés par O'Brien. Or le musicien avait besoin de son oxygène, même raréfié. C'était ce qui l'avait poussé à parler ce jour là, contre toute attente, après plusieurs semaines d'observation silencieuse. Il ne pouvait plus y tenir.

– C'est une flûte de mon pays, expliqua Gupta, ravi de cette ouverture qui n'était pas celle qu'il avait imaginée mais qu'il ne referma pas. On l'appelle murali. Celle-ci est en argent. C'est l'instrument du Dieu Krishna qui est un des dieux hindous de ma religion.

Les yeux du petit mousse brillèrent comme jamais. La musique. Un dieu. Il ne s'était donc pas trompé : le portrait représentait Krishna. Le beau jeune homme ne pouvait qu'être un dieu. Et de plus, c'était un dieu musicien !

– Oh, monsieur Gupta, murmura-t-il, tout ému par son audace, vous pourriez en jouer ?

L'Indien le sentait vibrer sans pouvoir deviner que c'était de joyeuse anticipation. Il s'imaginait que c'était de peur de se faire rabrouer. Son premier mouvement fut donc de le rassurer.

– Cela te ferait plaisir ?

– Oui, c'est triste un instrument dont on ne joue pas !

Le cuisinier détacha donc la flûte de son support après s'être essuyé les mains. C'était la première fois qu'il se risquait à le faire depuis son arrivée. Il n'avait jamais voulu provoquer l'équipage en lui imposant des sonorités inhabituelles qui auraient élargi encore davantage le fossé qui les séparait. Ce jour là, il n'y pensa pas. Seules comptaient pour lui les prunelles étincelantes posées sur lui. Ce n'était pas encore un sourire, mais enfin, l'expression lugubre s'estompait.

Lorsqu'il porta la flûte à ses lèvres et en sortit les premiers sons, Emmanuel ferma les yeux, s'enfonçant dans une extase radieuse. Bouleversé par l'expression d'un si pur bonheur, l'Indien se laissa aller à une improvisation foisonnante de thèmes propres à son pays, lui-même emporté par le tourbillon de son passé soudain ressuscité.

– C'est pas bientôt fini, non ? hurla soudain la voix furieuse de Jackson, suivi de près par son irruption dans la cuisine. C'est quoi, ce cirque ? Donne-moi cela !

Et, profitant de l'effet de surprise, il arracha la flûte des mains de Gupta.

– Attrapez, vous autres !

L'affaire aurait pu se terminer ainsi, la victime n'étant pas de nature à se révolter, ni à se plaindre. C'était compter sans l'unique auditeur du récital que l'interruption violente avait plongé dans un état de rage presque suicidaire. Il bondit de son coin comme un ressort pour saisir l'instrument au vol. Malgré le croc en jambe que lui fit Jackson, il se releva aussitôt et s'agrippa à l'aveuglette au premier marin venu.

– Rendez-lui sa flûte ! Vous n'avez pas le droit !

Un éclat de rire insultant ponctua cette affirmation.

– Pas le droit ? Pas le droit ? Tu crois que tu vas nous en empêcher, bébé ?

Ils étaient une demi douzaine à se moquer de lui et à le narguer, puis à le frapper, de plus en plus durement. Gupta se lança dans la bagarre, non pas pour récupérer sa flûte, mais pour défendre l'enfant. Un méchant choc à la tête le renversa sur le sol de sa cuisine tandis que le mousse, pressé de toutes

parts par des hommes qui s'excitaient de ce combat si inégal, s'effondrait sous le nombre et la violence des coups.

– Qu'est-ce que cela signifie ? beugla O'Brien en envoyant Holloway rebondir contre le bastingage, le nez en sang. C'est un assassinat ou quoi ? Six contre une mauviette pareille, çà vous déshonore !

Avec un ensemble parfait, les matelots reculèrent, hostiles, mais contraints d'affronter leurs chefs. Taylor, voyant du grabuge, s'était à son tour approché, silencieux.

– Et toi, qu'as-tu à dire ? reprit le bosco en s'adressant au mousse qui, dégrisé par l'avalanche de coups reçus, les vêtements déchirés, le corps contusionné, la lèvre fendue, se remettait lentement debout.

– Monsieur O'Brien, vous rechercherez activement les responsables d'un désordre que nous ne saurions tolérer. Pour l'instant, à l'ouvrage !

L'intervention du second soulagea momentanément les coupables qui ne rechignèrent pas à reprendre leur travail interrompu. Le mousse aurait bien fait de même mais les adultes n'en avaient pas fini avec lui.

– Tu n'as rien à dire, toi ?

Le mousse resta silencieux, tête baissée, attendant une autre question à laquelle, il le savait, il ne répondrait pas non plus.

– Laissez, monsieur O'Brien, je m'en occupe. Ce gosse m'a gravement désobéi. Je lui avais ordonné de ne pas se mêler aux hommes, quoi qu'il arrivât. Vous voyez le résultat !

Le maître d'équipage serra les dents. Depuis l'incident de la bourrasque, il se méfiait du second : il craignait que sous le couvert de l'éducation qu'il voulait donner au mousse il ne se montrât inutilement injuste et cruel. Il n'avait pas vraiment de preuves. Juste des suspicions. Il se promit de garder les yeux ouverts, même si privilégier le malheureux gamin n'aurait servi à rien.

– S'il vous plait, maître, où se trouve Emmanuel ?

C'était Gupta qui venait lui poser cette question, le seul à bord qui, avec le capitaine, redonnait une identité au mousse en le nommant par son nom. Mais un Gupta méconnaissable dont la tête était surmontée d'un large turban. O'Brien, une fraction de seconde, se demanda pourquoi l'Indien s'habillait soudain comme les hommes de son pays. Il ne resta pas longtemps dans l'erreur. Le linge était maculé de sang.

– Que t'est-t-il arrivé ? s'écria le bosco, sidéré de constater que l'affaire ne s'arrêtait pas là puisque le tranquille cuisinier y avait été mêlé d'une manière ou d'une autre.

Gupta hésita avant de murmurer :

– Rien, rien. Dites moi seulement où est Emmanuel...

L'expression d'inquiétude peinte sur le visage basané de l'Indien était trop intense pour qu'O'Brien hésitât à lui répondre, avant d'avoir lui-même des renseignements.

– A l'arrière, avec monsieur Taylor.

– Blessé ?

– Non. Enfin, un peu malmené par les hommes. A toi de me dire pourquoi. J'imagine que tu le sais.

Gupta regarda un moment l'honnête physionomie de l'Irlandais, ses yeux clairs, si différents de ceux du second, puis jugeant qu'il pouvait lui faire confiance, lui expliqua comment le mousse s'était trouvé un des acteurs prin-

cipaux du litige. Le bosco écouta avec attention, la mâchoire crispée de colère. Mais il n'extériorisa pas davantage son indignation.

– Autrement dit, il y a eu vol, accompagné de coups et de blessures. Je m'en occupe! Auparavant, viens que je te refasse un pansement propre.

O'Brien mena son affaire rondement. D'ailleurs, ce ne fut pas pour lui une tâche très difficile, le récit de l'événement ayant fait rapidement le tour de l'équipage. Les coupables ne furent pas soutenus par leurs compagnons qui estimaient leur conduite déloyale à l'égard du cuisinier. L'intervention du mousse fut diversement appréciée selon les hommes et les sentiments de mépris, de haine, d'indifférence ou d'amitié qu'ils avaient pour lui.

Au coucher du soleil, Austin, toujours lui, se présenta devant le bosco, tenant entre ses énormes mains la flûte du cuisinier.

– De la part des camarades, maître.

O'Brien ne lui posa aucune question. Il lui suffisait d'avoir récupéré la flûte sans même avoir à se mêler de l'affaire. Il devinait que l'intervention de l'herculéen gabier avait dû refroidir certains esprits échauffés. Austin était un élément très modérateur dans l'équipage. Il avait aussi des arguments extrêmement efficaces.

Taylor, impassible, écouta le récit rapide que lui fit son maître d'équipage.

– Le quart des six coupables sera retranché pendant huit jours. Je ne veux plus d'incidents inadmissibles de ce genre. Comment va le cuisinier?

– Une grosse plaie au cuir chevelu. Plus spectaculaire que sérieux, heureusement. Où est le mousse? J'ai besoin de lui!

– Vous vous en passerez pour ce soir, monsieur O'Brien. Il est juste qu'il soit puni pour sa désobéissance!

– Désobéissance, certes, monsieur, mais pour s'opposer à un vol, lui, un enfant contre six hommes!

– Très juste. C'est la preuve d'un caractère droit et énergique. Il n'hésite pas à se mettre du côté de la justice, même quand cela peut lui nuire. Cela m'ôte-t-il la nécessité de le punir pour avoir ignoré mes ordres?

O'Brien sentait confusément que la logique du second était tordue.

– Vous voulez dire qu'il aurait encouru votre mépris s'il vous avait obéi parce qu'il se serait alors conduit comme un lâche et qu'en agissant comme il l'a fait, il mérite votre blâme? Dans les deux cas, il était perdant! Quelle horrible situation!

– Il en est digne! trancha le second.

Le bosco prit peur. Cette réplique lui semblait signer l'arrêt de mort du mousse. Le jeu de Taylor était clair, désormais : il détestait le gamin et le placerait toujours dans une situation impossible de manière à l'accabler. Même parfait, ce qu'il ne pouvait pas être, Emmanuel n'avait aucune chance de satisfaire son terrible maître. Et pourquoi? Parce que justement Taylor connaissait la valeur de son adversaire. Le bébé ne se laissait pas faire. Il résistait en donnant le meilleur de lui-même. Et Taylor ne supportait pas qu'on lui résiste. Surtout pas quand il s'agissait d'un enfant.

O'Brien n'insista pas. Il ne fallait surtout pas prendre le second de front. Il se promit, une nouvelle fois, de veiller sur le plus faible des membres de son équipage. C'était son devoir : il n'acceptait pas l'injustice.

Chapitre 3

Le lendemain, Emmanuel réapparut à l'aube, comme de coutume, sauf que ce jour là, il se mouvait avec peine. Son visage portait la trace des coups de la veille, mais Gupta qui avait remarqué qu'il ne s'était pas couché comme de coutume, soupçonna la main du second de s'être en plus abattue sur lui avec férocité. Il l'avait entendu évoquer une punition devant le capitaine. Le motif en était uniquement que le mousse avait désobéi en s'occupant des affaires de matelots. James Larkin avait estimé que c'était juste : tout comme Taylor, il ne souhaitait pas le voir frayer avec l'équipage. Il l'avait fait savoir très clairement au mousse lors d'une confrontation avec lui. Emmanuel n'avait pas tenté de se défendre en parlant du vol dont Gupta avait été victime. Il avait écouté gravement les remontrances du capitaine, ne craignant qu'une chose, que celui-ci ne le punisse vraiment en le privant de leçons. Il en fut quitte pour une sévère raclée, appliquée par le second, qui alla bien au-delà des quelques coups de garcette recommandés par son chef.

Le coq devina tout cela car naturellement, ce ne fut pas le mousse qui avoua quoi que ce fût. Il trouva dans son indignation le courage d'un geste qu'il ne se serait pas permis autrement : il accueillit l'enfant par un baiser rapide et remit de l'ordre dans sa tenue. Le mousse se rétracta à ce contact, ce qui ne l'empêcha pas de fixer sur le cuisinier un regard intense.

– Vous rejouerez ? demanda-t-il comme si rien d'autre ne pouvait compter.

Gupta n'avait pas l'habitude des initiatives linguistiques de son petit compagnon. Ni de cette expression ardente. Il ne pouvait naturellement pas imaginer qu'il était en présence d'un artiste prêt à tous les sacrifices pour retrouver un enchantement de sons. Peu importait : si l'enfant trouvait un peu de bonheur en écoutant sa flûte, pourquoi pas ?

– Les matelots n'apprécient guère, tu as pu le constater, objecta-t-il cependant désireux de ne pas revivre un épisode comme celui de la veille.

– Oh, fit le mousse en couvant le précieux instrument des yeux. C'était si beau...

Tout le soleil qui avait un moment irradié les traits douloureux disparut comme par enchantement. Gupta retrouva sa physionomie de tous les jours, lugubre et prématurément vieillie. Il en éprouva un tel chagrin qu'il se promit de faire renaître la lumière dans les yeux limpides.

– Ce sera beau encore, tu verras, dit-il gentiment. Ne t'inquiète pas !

Une lueur d'espoir parut dans les prunelles de pervenche. Le mousse, rassuré sur son avenir musical, s'attaqua à son travail avec une énergie proche de l'enthousiasme. Gupta, pensif, se dit que décidément, ce gamin lui réserverait toujours des surprises.

James Larkin remarqua ce changement lui aussi. Il avait cru qu'avec l'incident de la veille et ses reproches, son élève allait adopter une attitude craintive. Loin de là ! La leçon fut un feu d'artifice de bonnes réponses, de questions pertinentes, d'analyses recherchées.

On aurait pu conclure à une adaptation réelle à cet univers rude. Le capitaine qui ne le voyait qu'en des moments privilégiés le crut. Gupta, lui, ne s'y trompa pas. L'enfant mettait dans tout ce qu'il faisait un excès maladif. Il se consumait d'un feu intérieur qui le rongéait comme un ulcère, creusant ses joues, mettant de larges cernes sous des yeux agrandis par l'épuisement. Jamais pourtant, on ne pouvait lui reprocher une défaillance, ni dans son travail, ni surtout dans les défenses qu'il avait dressées pour protéger son intimité. Car il ne déviait pas de sa ligne de conduite : fidèle au souvenir des morts, il les gardait jalousement dans son cœur, ne permettant à personne d'autre d'y pénétrer. Seule l'étude avait le droit d'accéder dans cette forteresse, mais elle était emmurée dans un donjon sans communication avec le reste. Quant à introduire un autre être humain dans son panthéon, il ne fallait pas y songer. C'était perdu d'avance. Il se contentait de tolérer le capitaine et Gupta parce qu'ils se montraient très discrets en ne cherchant pas à se mêler de ce qui ne les regardait pas.

On approchait du redoutable Cap Horn quand un autre genre de cataclysme secoua le réduit qui servait de cuisine. Emmanuel eut le triste privilège de susciter une terrible explosion de colère du coq lorsqu'il lui demanda confirmation au sujet du portrait du dieu Krishna. La réaction de l'Indien fut d'une violence inouïe. Il allongea une paire de claques au curieux et le secoua rudement, à lui en faire perdre la respiration en criant :

– Est-ce que je te demande des comptes sur ton passé ? Je t'interdis de faire allusion à ce portrait !

Le mousse, terrifié, détala dès qu'il le lâcha et comme, dans sa panique, il ne regardait pas où il allait, il s'étendit aux pieds de Taylor après un joli vol plané. Sans chercher à comprendre, le second lui enseigna à sa manière brutale qu'on ne coute pas bêtement sur le pont d'un bâtiment. Aussi douloureux que fussent les coups de Taylor, ils étaient moins cuisants que ces deux gifles reçues d'un homme si calme, si doux pour lequel il découvrait soudain qu'il ressentait une certaine affection. Qu'avait-il dit, qu'avait-il fait pour mériter d'être ainsi rejeté ?

La journée fut terrible. La nuit le fut plus encore. Pour la première fois depuis son arrivée sur le *Golden Star*, la vanne des larmes, des sanglots, du désespoir se rompit. Toute la souffrance des deuils accumulée explosait soudain, secouant son petit corps de hoquets et de spasmes qu'aucune pudeur ne retenait plus. La solitude le submergeait. Il ne pouvait plus lutter contre elle. Il ne souhaitait plus qu'une chose, mourir, quitter cette vie trop dure, ces hommes indignes de confiance, rejoindre ceux qui le méritaient, ceux qui, sans la mort, ne l'auraient jamais abandonné. Oncle Douglas n'avait-il pas veillé sur lui quand il avait ses terribles cauchemars ? Diana n'avait-elle pas dormi avec lui pour le protéger lorsqu'ils vivaient à Londres ? Oh, les bras de sa sœur ! Comme il aurait été doux de se nicher contre elle, de respirer son doux parfum, de se réchauffer à son contact ! Mais non, Diana était morte, tout comme Ismaël, Oncle Paul, Tante Sophie, Oncle Douglas. Il n'avait plus qu'à mourir lui aussi. Il avait commencé à s'attacher au cuisinier et celui-ci l'avait trahi. Vivre ne servait plus à rien. Ni Oncle Douglas, ni Ismaël ne pouvaient exiger de lui une

survie à ce prix.

Ses larmes redoublèrent et d'une voix lamentable, il se mit à appeler celle qu'il avait trop peu connue, celle dont il ne se souvenait pas, mais qui, il le savait, avait bercé de douceur et d'amour ses premières années et qui, seule, pourrait apaiser son immense détresse :

– Maman... Maman... Viens me chercher... Maman...

Le sommeil l'emporta enfin dans son royaume d'oubli, là où un peu de tendresse imaginaire pouvait lui être accordé.

Gupta avait fonctionné toute la journée comme un automate, incapable de penser, dans un état second. La nuit venue, il ne rejoignit pas le poste. Il ne l'aurait pu. En dépit du vent qui forcissait et de la mer qui grossissait, il resta sur le pont, déterminé à ne pas esquiver la confrontation avec lui-même. Comment avait-il osé se laisser dominer par sa colère au point de frapper celui qu'il avait juré de protéger ? Et pourquoi cette colère aussi soudaine que dévastatrice ? Oh, c'était simple. Il n'avait pas besoin de réfléchir longtemps. Il savait très bien pourquoi il s'était ainsi déchaîné. Parce que par sa question innocente, qui fournissait même la réponse, le mousse avait rouvert la plaie qui avait amené l'Indien sur le *Golden Star*. Plaie béante, suppurante, aussi déchirante qu'au premier jour. Il avait cru qu'elle s'était cicatrisée parce qu'il avait refusé d'y toucher depuis huit ans. Il l'avait enfouie dans les profondeurs de son être. Il avait fait comme s'il l'avait oubliée. Ce silence, cette relégation n'avaient servi à rien. La blessure demeurait. A force de la nier, il s'était rendu faible, vulnérable, odieux. Car il avait attiré dans le marécage de ses égarements un orphelin sans défense qui luttait déjà contre les fantômes de son propre passé. C'était un crime inqualifiable. Indigne de tout ce qu'il avait toujours voulu être. Indigne du jeune homme du portrait.

La nuit passa trop lentement à son gré. Il aurait voulu être déjà au lendemain afin d'affronter sa victime et de l'assurer de son profond repentir, de cette tendresse qu'il n'avait jamais cessé d'éprouver pour lui. En fait de lumière, ce fut l'ouragan. En fait d'ouvrage, ce fut le combat démesuré de l'homme contre les éléments en furie. Comme les autres, il fut happé par le tourbillon de la lutte pour la survie. Le redoutable Horn avait décidé de monnayer durement le passage du petit voilier.

Le vacarme, les mouvements désordonnés du bateau, les ordres aboyés par Taylor et O'Brien avaient réveillé le mousse en sursaut. Craignant d'avoir trop dormi, les paupières boursoufflées des larmes de la veille, il rejeta sa trop mince couverture et, sans plus se poser de dilemme existentiel, sortit sur le pont. Il semblait faire encore nuit noire. Une pluie torrentielle glaciale empêchait de voir à cinq mètres. Les vagues balayaient le pont sans relâche. Dans cette obscurité déchirée par des éclairs aveuglants, la bataille des éléments paraissait redoutable. L'enfant, déjà trempé, grelottait. Personne n'avait songé à lui fournir des vêtements ou des bottes.

Soudain, par-dessus le fracas du tonnerre, le claquement des manœuvres dans le grément, il entendit un terrible hurlement. Il n'eut pas le temps de se demander d'où il venait. Un corps s'écrasa devant lui avec une prodigieuse violence, faisant rejaillir sur lui des débris de bouillie humaine aussitôt balayés par une nouvelle lame. C'en était trop après le choc de la veille. Les nerfs du petit garçon, déjà tellement éprouvés, lâchèrent à nouveau. Il se mit à râler, épouvanté, en regardant le spectacle morbide.

– Bougre d'idiot ! jura Taylor. Dégage !

Le mousse n'était pas en état de bouger. Les coups du second, pour une fois plus impatients que méchants, ne parvinrent même pas à le sortir de cette stupeur effrayée. Ils l'expédièrent au bas de l'échelle qui menait au carré où il resta prostré, hagard, jusqu'au retour du capitaine qui, pendant de longues heures, était demeuré sur le pont à lutter avec ses hommes et qui rentrait brièvement pour avaler quelque chose de chaud.

James Larkin trébucha sur le corps recroquevillé avec un juron.

– Ah, tu es là, toi ? Que fais-tu donc ?

L'enfant était tout aussi incapable de parler que de remuer. Il claquait des dents, les yeux exorbités. Le capitaine, épuisé par une veille prolongée, n'était pas en état de supporter les manifestations de faiblesse d'autrui. La venue de Gupta avec du café brûlant et de la nourriture reconstituante lui donna un interlocuteur sur lequel décharger son exaspération :

– Voilà ! Nous y sommes ! Il fallait s'y attendre avec un bébé pareil ! Pourquoi diable l'ai-je enrôlé ? J'aurais dû me douter qu'il ne me causerait que des ennuis !

Gupta s'interposa fermement entre son supérieur et le corps du petit garçon.

– Sauf votre respect, capitaine, il a des circonstances atténuantes.

– Vraiment ?

– Irving lui est presque tombé dessus.

– Comment cela ? rugit James Larkin.

– L'accident s'est produit au moment où il arrivait sur le pont pour me rejoindre. Il était aux premières loges et a tout reçu. Ce n'est pas un spectacle pour un enfant, ni pour personne.

Cette nouvelle, énoncée avec beaucoup de calme, dégrisa brusquement le capitaine. Sa colère tomba comme par enchantement.

– Pauvre gosse ! soupira-t-il en regardant l'enfant d'un air de profonde commisération. Pourquoi faut-il que rien, rien ne lui soit épargné ?

Il laissa Gupta l'enrouler dans une couverture et verser entre ses lèvres décolorées quelques gorgées de café sucré. Le breuvage amer le fit grimacer.

– Fistounet, m'entends-tu ?

Se sentant un peu mieux grâce à la boisson chaude et aux frictions très énergiques du cuisinier, prompt à effectuer les gestes indispensables, le mousse bégaya, plus par habitude que par conviction :

– Oui, capitaine.

– Alors, écoute. Je t'interdis, tu entends, je t'*interdis* de mettre le bout de ton nez sur le pont avant que je ne te le dise expressément. Tu comprends ? C'est moi seul que tu dois écouter et personne d'autre. Est-ce clair ?

La voix était si rocailleuse que le mousse prit pour de la fureur ce qui n'était que la conséquence d'une trop grande sollicitation des cordes vocales. Tremblant, terrifié, redoutant d'autres coups, il hochait la tête :

– Oui, capitaine.

Si le passage du Horn compta pour l'équipage parmi les plus féroces qu'il ait jamais eu à affronter, pour l'enfant, au contraire, après cette pénible entrée en matière, il signifia repos forcé, détente et presque bonheur. Tous les tourments des adultes lui furent épargnés. Il sentait bien le vieux voilier craquer de toutes ses membrures sous les assauts de la mer, entendait les chocs sourds quand il tombait lourdement au creux d'une lame mais il était à l'abri, il n'était pas exposé de plein fouet au froid ni à l'humidité comme les marins. Il avait complètement perdu la notion du jour et de la nuit. Les heures se succédaient sans qu'il ne voie personne. Deux fois Gupta brava le danger pour venir lui

apporter quelques petites douceurs, une boisson chaude –l’incident du portrait semblait oublié–. Le reste du temps, il resta seul avec, à sa disposition, la bibliothèque du capitaine et quelques vivres qu’il lui avait laissés. Il ne s’ennuya pas, profitant de cette opportunité pour lire tous ces ouvrages, en grande partie des récits de voyages, mais aussi quelques romans de Dickens, Jane Austen, des sœurs Bronte, les pièces de Shakespeare... Rien ne lui semblait trop difficile : il lisait, comprenant ce qu’il pouvait et surtout s’échappait à sa manière de l’univers sordide et limité dans lequel il vivait. Et puis, il écrivait, s’amusait à continuer les exercices de ses livres de mathématique et de physique. Il s’était même préparé du papier rayé pour composer un peu, essayant de retranscrire de mémoire l’étrange musique jouée par Gupta. Ce fut pour lui une période bénie : il ne travaillait pas et surtout, il était protégé de la méchanceté de Taylor qui devait être trop occupé pour daigner se souvenir de sa malheureuse carcasse et lui trouver des occupations plus viriles. Il l’apercevait parfois quand il descendait prendre un peu de repos. Dans ces cas là, il se cachait dans un coin obscur. Épuisé, le second n’avait qu’une envie, se jeter sur sa couchette et dormir une ou deux heures. Le capitaine faisait de même.

Alors que la mort rôdait sur le pont et mettait en danger tous les occupants du *Golden Star*, Emmanuel, pourtant si désespéré qu’il avait souhaité en finir avec la vie avant la tempête, ne songeait plus au suicide : il passait de longs moments à rêver au passé, à revivre des moments heureux auprès de sa sœur, d’Ismaël, d’oncle Douglas sans que cela le mène à souhaiter une issue négative. Il était triste, bien sûr mais son quotidien étant plus acceptable, il semblait moins dans la certitude que son existence était sans issue.

L’escale à Buenos Aires après un mois d’enfer liquide et glacial eut pour but de débarquer deux blessés graves et de renouveler les vivres frais et l’eau. Bien qu’elle ne durât que quarante-huit heures –l’armateur n’aimait pas ces retards qu’il jugeait toujours superflus– Gupta trouva le temps, entre deux courses de ravitaillement, d’acheter quelques vêtements pour le mousse dont les loques faisaient mal à voir. Il avait bien essayé de lui ajuster un pantalon et une chemise, mais ce n’avait pas été un succès. James Larkin qui vit apparaître un enfant enfin chaudement vêtu remercia le cuisinier d’avoir eu cette initiative qui pourtant lui revenait de droit puisqu’il avait pris l’orphelin avec les seuls habits qu’il avait sur le dos. Il voulut donc financer ces dépenses. Il se heurta à un refus hautain et comprit qu’en insistant, il se serait montré humiliant. Il se contenta de mettre l’argent de côté pour l’enfant, sachant qu’un jour, il en aurait bien besoin.

Quant aux relations entre le mousse et le cuisinier, elles étaient revenues ce qu’elles avaient été avant l’incident, distantes et sans hostilité. Emmanuel regardait avec une adoration accrue le portrait du beau jeune homme inconnu. Il était heureux d’avoir souffert à cause de lui : un tel dieu méritait bien un sacrifice.

Trois semaines plus tard, le *Golden Star* franchissait la ligne dans les réjouissances habituelles bien qu’il n’y eût aucun néophyte à baptiser. L’équipage avait cru que le mousse aurait été concerné et leur aurait ainsi donné l’occasion de s’amuser un peu à ses dépens avec la bénédiction de leurs chefs qui pour une fois n’auraient pu le leur interdire. Ils en furent pour leurs frais et leur frustration. Interrogé par le capitaine, Emmanuel avait admis à contre cœur qu’il avait déjà participé à cette cérémonie. Son visage changea tellement en le disant, son attitude durant la leçon fut si farouche que James Larkin devina

que par sa question innocente, il avait dérangé des souvenirs qui essayaient de s'estomper. Aussi lorsque Taylor se hasarda à sous-entendre qu'il avait peut-être menti pour éviter d'en passer par un bain forcé, le capitaine se montra-t-il catégorique : le mousse était déjà baptisé.

Malheureusement, le mal était fait. La remontée vers la Manche par de bons vents portant n'apporta aucune amélioration, loin de là. Lorsque le *Golden Star* relâcha à Londres en août 1867, Emmanuel était plus fermé et lugubre qu'il ne l'avait jamais été.

La chaleur oppressait la capitale qu'il avait quittée dix-huit mois plus tôt. Il reconnaissait ces quais sur lesquels il était arrivé avec le capitaine Harrison lorsqu'il avait été arraché à sa famille. C'était là aussi qu'il s'était fait un ami d'Ismaël Raynes, venu le chercher dans la hune, le protégeant des coups du capitaine. Et puis, c'était l'époque de la musique, celle qu'il faisait, celle qu'il écoutait. Plus que tout, c'était l'amour maternel de Diana toujours prête à le câliner, à l'embrasser, à lui dire qu'il était le meilleur des enfants. Son corps avait froid, il avait faim, mais son cœur était chaud de la tendresse de sa sœur qu'il recevait autant qu'il donnait.

Passé révolu. Il ne restait plus rien de ce monde. Pas même l'horrible capitaine Harrison. Londres n'était plus qu'un squelette. Et son cœur n'était qu'un pauvre organe frigorifié, affamé, dépérissant faute de nourriture appropriée. La musique, son oxygène, était inaccessible. Comment aurait-il pu retrouver son professeur ? Se présenter devant lui ?

L'interdiction de ses supérieurs de descendre à terre ne lui coûta pas. Qu'eût-il fait dans ces rues qui lui auraient constamment rappelé l'étendue de sa perte et de son malheur ? Mieux valait courber l'échine sous le travail à bord qu'affronter ce que sa mémoire lui rappelait déjà bien assez. L'épuisement lui apporterait peut-être le soulagement d'un peu d'oubli. Il pouvait toujours l'espérer. Et attendre avec impatience le moment où le *Golden Star* reprendrait la mer.

Gupta ne pouvait que remarquer cette attitude plus sauvage que jamais, lui qui était toujours particulièrement attentif à ce petit compagnon de son quotidien. Il réfléchit longuement pour savoir de quand elle datait. Elle avait commencé au passage de la ligne et s'était aggravée avec l'arrivée à Londres. Il fut donc convaincu du lien entre ces événements et son histoire. Dans l'espoir de susciter une réaction autant que de lui faire plaisir, il sollicita de Taylor l'autorisation de l'emmener à terre durant quelques heures où il était en permission. Étrangement, le second ne fit pas d'objection. Emmanuel, quant à lui, ne put retenir ses larmes quand Gupta lui annonça sa victoire et il était évident à le voir que ce n'étaient pas des larmes de joie. Il les essuya vite, cependant, ne voulant pas peiner le cuisinier qui paraissait si heureux d'être parvenu à lui accorder ces heures de liberté.

Le capitaine, mis au courant, vit cette initiative d'un très bon œil. Il donna au mousse un peu d'argent avec pour mission de s'amuser et de le dépenser sans crainte. Emmanuel compta et recompta ses pièces, émerveillé d'être à la tête de ce qui lui semblait une fortune. Il passa une bonne partie de la journée à tergiverser sur la manière dont il allait l'utiliser. Il voulait absolument faire un cadeau au cuisinier et au capitaine. Non sans mal, Gupta l'en dissuada. Il l'incita à la place à faire un tour de chevaux de bois et à manger un beignet bien gluant. Puis, le voyant en arrêt devant un livre de chants illustré, il le lui offrit. L'enfant, d'émotion, de joie et de surprise, lui sauta au cou pour

l'embrasser. C'était tellement contraire à son comportement depuis six mois que le coq faillit tomber à la renverse.

Hélas, cette ouverture n'eut pas de suite, loin de là. Au point que Gupta finit par croire qu'il avait été victime d'une hallucination.

Le trois-mâts resta deux mois à Londres puis, chargé de divers produits manufacturés, reprit la mer en direction de l'Australie, cette fois de Sydney dont la ville en constante expansion attirait matériaux et objets de luxe pour les habitants toujours plus nombreux qui décidaient de s'y établir. Dès le départ, James Larkin se demanda s'il arriverait un jour à doubler la pointe de Bretagne. Les vents d'octobre soufflaient en rafales et le rejetaient vers les côtes de France, l'obligeant à de constants changements d'amures qui épuisaient l'équipage. Après une descente enfin favorable vers les Açores, puis le Golfe de Guinée, le *Golden Star* se trouva encalminé dans le Pot au Noir pendant quelques interminables semaines, sous un soleil de plomb. Taylor dut imposer des restrictions d'eau. La tension montait à bord : avec l'inaction, les langues et les esprits s'échauffaient autant que la température. O'Brien devait souvent ramener le calme par la force.

Le mousse ne fut pas oublié. Malgré les avertissements du second et du maître d'équipage, un certain nombre de matelots en avaient fait leur bouc émissaire, s'acharnant sur lui par simple désœuvrement dans un amusement dont ils mesuraient à peine la cruauté. Tromper la vigilance de leurs chefs et des modérés acquis à sa cause occupait leurs journées. Mis en garde par Taylor et déjà échaudé avec l'affaire de la flûte, l'enfant essayait bien d'éviter les rencontres avec ses persécuteurs, mais pouvait difficilement s'empêcher de satisfaire ses besoins naturels. C'était dans ces occasions que les tourmenteurs se déchaînaient. Il subissait leurs railleries et leurs assauts sans un mot, comme si un autre que lui était atteint. Et quand Taylor le trouvait entre leurs mains, il ne protestait jamais de son innocence. Il se laissait punir passivement, indifférent, muet, ne versant pas une larme. De quoi rendre fou un homme qui avait décidé de briser cette forte tête. Emmanuel n'avait même plus peur du second. Du moins pas plus que de la vie elle-même. Il se murait en lui-même, effectuant son travail de manière mécanique, absente.

Gupta qui, depuis Londres, était soucieux, ne savait plus que faire. Le mousse ne venait plus s'asseoir à ses côtés pour travailler, il lui répondait à peine, il n'avait même pas réagi à la suggestion du coq de faire de la musique. La flûte les aurait rapprochés et il rejetait sans appel toute tentative qui aurait risqué d'induire une certaine intimité. James Larkin, d'après ce qu'il lui avoua un jour, n'était pas mieux loti. Le mousse travaillait encore, mais enfermé dans un mutisme délibéré. Il ne s'intéressait plus comme avant, ne posait plus de questions, ne demandait pas d'exercices supplémentaires. Le capitaine tenta tout : la colère, la douceur, la persuasion, la violence verbale, l'arrêt momentané des leçons, rien n'y fit. Emmanuel se ramassait sur lui-même, son petit visage de pierre et attendait la fin de l'orage. C'était épuisant. James Larkin passa par une phase où il se força à se désintéresser du problème. Cela dura une semaine. Il céda le premier : il ne pouvait rester les bras croisés sans rien faire. Le comportement de l'enfant l'exaspérait parce qu'il le plaçait devant ses limites d'être humain, de capitaine, d'éducateur. Il était démuni. Il y avait quelque chose d'infiniment redoutable dans cette volonté implacable de ne pas parler. Et d'insultant pour ceux qui auraient souhaité lui venir en aide. James Larkin, tout comme Gupta, souffrait de la situation : il prenait conscience que l'orphe-

lin lui était devenu très cher, qu'il ne le considérait pas avec le détachement habituel qu'il avait pour les membres de son équipage. Mais que faire ?

Lorsqu'il apprit, de la bouche de Taylor, l'accident qui avait frappé Gupta en ce jour de Noël, en plein Océan Indien sa première pensée fut pour le mousse et non pour le blessé. Il pressentit, de manière plus inconsciente que raisonnée la tragédie qui risquait d'en découler.

Le malheureux cuisinier qui n'avait jamais eu le pied très marin avait été victime d'une brusque embardée du *Golden Star* : il avait chuté de l'échelle de dunette et été projeté contre la rambarde avec une telle violence que ses compagnons n'avaient relevé qu'un pantin disloqué dont les heures étaient comptées.

Le mousse avait été le témoin impuissant de la scène. Il avait regardé, l'œil sec, la physionomie dure, les marins transporter dans le poste le corps brisé. Il avait compris ce que cela signifiait. La mort venait de se rappeler à son bon souvenir.

Taylor qui s'apprêtait à le réprimander pour rester immobile à ne rien faire recula lorsque les matelots refluèrent sur le pont. Austin s'en détacha pour venir vers l'enfant.

– Gupta désire te voir, dit le gabier sans pouvoir cacher l'émotion que lui causait cette commission.

Le mousse pénétra seul dans le poste, pour la deuxième fois de sa vie. Ses yeux s'habituaient lentement à la demi obscurité et il s'avança vers le cadre où gisait l'Indien, éclairé par un fanal. Dès qu'il fut proche, le coq murmura d'une voix à peine audible, altérée par la souffrance :

– Je vais mourir...

– Tu as de la chance, l'interrompit gravement l'enfant.

– Peut-être, reprit Gupta, un instant désarçonné par cette remarque trop sincère, mais il faut attendre... son heure... Je ne regrette pas la vie... Elle n'était pas... si facile... Je regrette... seulement... de te laisser... derrière moi... J'ai si peur... pour toi... Emmanuel... mon petit... Emmanuel... promets-moi... promets-moi... de ne... pas cesser... de... lutter... Jamais... jamais... Même si tu... veux tellement... mourir... Pro... mets... moi...

Le mousse tremblait de tous ses membres en écoutant ce discours haché, haletant, où chaque mot semblait le dernier. Ce n'était pas la mort qui l'effrayait tant – il l'avait déjà vue de près lors du décès de la tante Julia – mais ces grands yeux sombres, déjà voilés par l'agonie et qui, ayant deviné sa détermination s'y opposaient de leurs ultimes forces. Il hésita. Donner son accord, promettre, ce n'était pas une décision facile, ni souhaitée. Cela l'engageait à long terme. Il le savait. Et tout son être se révoltait à cette idée.

L'anxiété intolérable qu'il lut dans les prunelles noires l'obligea enfin à répondre, oppressé :

– Je... te le... promets...

– Re... dis... le... que... je... puisse... mourir... en... paix...

Emmanuel, vaincu par les dernières volontés du mourant, capitula :

– Puisque tu... me le demandes... je te promets de lutter... et... de... ne pas... chercher... à mourir...

Un doux sourire se répandit sur le visage de Gupta. Ses traits retrouvèrent la bienveillance qu'ils avaient naturellement. A cette vue qui lui rendait l'homme qu'il fréquentait chaque jour, la résistance du mousse céda. Il laissa enfin exploser son cœur trop longtemps comprimé :

– Gupta, Gupta ! Ne meurs pas ! Ne me laisse pas seul !

L'Indien essaya de répondre. Il agita les lèvres. Aucun son n'en sortit. Une expression de terrible angoisse affola son regard.

– Gupta! Je t'aime! Je t'aime! s'écria Emmanuel en se jetant sur le corps déjà paralysé et en couvrant de baisers et de larmes le visage du mourant. Je t'aime!

C'était tout ce qu'il pouvait dire dans son intense bouleversement. Les lèvres de Gupta s'écartèrent : son dernier adieu se transforma en un sourire apaisé d'où toute angoisse avait disparu.

Ce fut ainsi que James Larkin et Taylor les trouvèrent, Gupta figé dans la sérénité de l'inconnu, le mousse sanglotant, agrippé à lui comme s'il attendait qu'il l'emmène avec lui vers les rivages de l'Au-delà.

Avec la promptitude propre aux gens de mer, le cadavre était à peine refroidi qu'il était déjà cousu dans une toile, une gueuse de fonte attachée aux pieds, prêt à être livré aux flots. L'équipage, tête nue, attendait que le second lise les formules rituelles avant de précipiter le corps dans les flots. James Larkin, du haut de la dunette, dominait la scène. Un incident perturba quelques instants le déroulement habituel de la cérémonie. Le mousse, étrangement pâle, presque diaphane, minuscule dans cette foule d'hommes, s'approcha soudain de Taylor et lui prit d'autorité le livre de prières des mains. Ce fut fait si fermement, si calmement que l'intéressé, stupéfait de cette audace contraire aux traditions, ne songea même pas à réagir alors qu'en d'autres circonstances, il aurait étendu le gamin raide sur le pont pour cet acte inqualifiable, proche de la rébellion et de l'insolence.

Après un instant de flottement, le second se contenta d'indiquer du doigt à l'enfant ce qu'il devait lire.

La voix frêle du mousse, aux accents chantants, cette voix que certains n'avaient encore jamais entendue, s'éleva alors dans le silence environnant, prononçant les paroles d'espérance et de confiance du rite des chrétiens : un païen rejoignant par des mots inconnus des deux le disciple d'une autre religion.

La prière achevée, Taylor fit un signe. Deux matelots soulevèrent la planche. Le corps glissa dans l'Océan Indien, anonyme parmi les anonymes.

Le lendemain, lorsqu'Emmanuel vint pour sa leçon quotidienne, raidi dans une attitude impassible et détachée qui ne masquait ni son teint grisâtre, ni son regard noyé de détresse, le capitaine l'observa un long moment en silence avant de lui dire :

– Fistounet, j'ai à te parler.

Le mousse avala sa salive avec effort. Il devint livide.

– Je vous écoute, capitaine, murmura-t-il cependant à sa manière polie, presque distinguée, qui détonait avec son apparence.

James Larkin ne se pressa pas pour parler. Même en ces circonstances tragiques, qui venaient de lui ôter un protecteur, un homme pour lequel il avait une profonde affection désormais connue de tous, l'enfant affectait de ne pas se laisser toucher par les événements. Il se contraignait à une indifférence de façade. Il s'interdisait l'expression de tout sentiment, dans l'espoir que cela puisse le faire basculer dans le monde des adultes, comme si son jeune âge lui avait interdit de manifester ce qu'il estimait être la moindre faiblesse.

– Fistounet, dit enfin le capitaine en utilisant comme toujours en petit comité ce terme plein de gentillesse, il y a plusieurs mois de cela, Gupta est venu me trouver pour m'informer que s'il lui arrivait malheur, il te faisait son héritier. Le contenu de ce sac t'appartient donc désormais. Le reste de ses

affaires sera tiré au sort parmi les matelots. A sa demande, je conserve l'argent qu'il me confiait depuis huit ans et qui, selon son désir, te sera remis quand tu quitteras le *Golden Star* et que tu seras assez grand pour en faire bon usage. Je ne te donne pas de leçon aujourd'hui et même, je te donne congé pour le reste de la journée. J'en ai informé Monsieur Taylor et Monsieur O'Brien.

Le mousse n'avait pas bronché. Sa seule ambition avait été, à l'évocation du cuisinier, de ne pas céder à son affreux chagrin et surtout de ne pas le dévoiler en public. Déterminé à y parvenir, il n'avait rien compris de ce que le capitaine lui avait dit. Il dut cependant prendre dans ses bras le sac assez volumineux que lui tendait son supérieur et, comme on lui avait appris à toujours remercier quand on lui donnait quelque chose, il bégaya un vague merci avant de quitter le carré.

Il ne s'autorisa à fondre en larmes que dans le réduit exigu qui lui servait de couchette, serrant contre lui son trésor, ce sac qui représentait désormais la présence de Gupta sur cette terre. Enfin, pour la première fois, il possédait quelque chose ayant appartenu à quelqu'un qu'il aimait. De ses parents, rien, de Douglas, d'Ismaël, de Diana, rien non plus. Pas même son violon adoré. Il pleura longtemps tenant contre sa poitrine oppressée la toile grossière comme s'il s'était agi d'une personne réelle. Ce fut l'inconfort de ce contact qui lui donna l'idée d'ouvrir le sac pour voir ce qui était si dur contre sa joue. Il découvrit d'abord le portrait du dieu Krishna, encore plus beau vu de près, la flûte murali, quelques vêtements chauds, une couverture et enfin une enveloppe à son nom. Après une interminable hésitation, il se décida à décacheter cette dernière. Il y avait une lettre qu'il déplia et se mit à lire.

«Mon Petit,

Tout d'abord, ne me pleure pas. Où que je sois, je suis maintenant plus heureux que je n'étais. La mort n'est rien pour celui qui part car, que peut-il craindre d'elle ?

En partant, la seule angoisse que j'ai est à ton sujet. J'ai peur que tu ne te décourages de vivre parce que tu as déjà rencontré tant de difficultés et sans doute de morts dans ta courte vie, parce que moi aussi, je suis mort puisque tu lis cette lettre.

Emmanuel, la vie est dure, très dure, c'est vrai, mais il faut être plus fort qu'elle. Comme toi, j'ai tout perdu : famille, patrie, amis. Comme toi, je suis arrivé sur le Golden Star seul, sans personne. Pendant huit ans, je suis resté seul. Et puis, tu es arrivé et la vie est devenue plus souriante parce que j'avais un ami.

Maintenant, mon petit, je vais te confier un secret. Tu te souviens de ma terrible colère le jour où tu m'as demandé si l'homme du portrait était le dieu Krishna. Pardonne-moi. Je m'en veux tellement de ma réaction. C'est que je n'étais pas près pour cette question. Tu peux le comprendre, toi qui n'as jamais été capable de parler de ton passé. Aujourd'hui, je peux te dire la vérité. Garde-la précieusement. Je te la confie. Il s'agit du maharajah de Gundahar, un jeune homme hors du commun, un artiste, une âme généreuse et passionnée, un ami merveilleux et fidèle. Il était Indien, comme moi, avec un seul idéal, faire de notre terre un lieu d'égalité, de paix, de fraternité et de liberté. Il rêvait d'abolir les castes, ces groupes qui cloisonnent la société indienne. Naturellement, personne ne voulait

le comprendre. Il a dû lutter contre les membres de sa famille, de sa caste, contre certains habitants de son royaume, il s'est fait de terribles ennemis. Il a fini par tout perdre, lui aussi, parce qu'il voulait apporter aux hommes une société idéale pour laquelle ils n'étaient pas prêts. Sa femme, son bébé, ses parents, beaucoup de ses amis ont été massacrés. D'autres, plus chanceux, ont fui, comme moi.

Cet homme, Emmanuel, admire-le, non pas pour son apparence physique, aussi séduisante soit-elle, mais pour son cœur et ses qualités humaines. Qu'il te serve de modèle quand tu crois que ta vie ne vaut plus la peine d'être vécue.

Car le prince Gundahar haïssait tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la lâcheté. Il gardait la tête haute devant la souffrance, même si les larmes coulaient de ses yeux. Je ne l'ai jamais vu capituler. Il n'était pas toujours facile de suivre la voie qu'il montrait, ni pour lui, ni pour ses amis, mais cette voie-là est la seule digne d'un cœur noble. Tu as assez d'intelligence et de courage pour le comprendre.

Rappelle-toi, Emmanuel : la souffrance est amenée par les hommes mais c'est aussi par l'homme que la souffrance peut être vaincue. Le but de ta vie doit être de faire reculer les limites de cette souffrance en la dépassant. Et pour cela, il faut aimer les hommes, les bons et les mauvais. Un jour, tu comprendras que, quand il ne reste rien à tes yeux, il y a encore l'Amour qui se cache et que tu dois donner pour trouver.

Mon petit, sur ce dernier message, je te laisse. N'oublie pas que les morts t'aiment et veillent sur toi pour que tu vives. Ne les déçois pas. Vis, pour respecter le souvenir et l'amour des morts pour toi.

Ton ami pour toujours,

Gupta»

Gupta s'était particulièrement appliqué à tracer ses caractères dans un alphabet qui n'était pas le sien mais qu'il maîtrisait parfaitement. Et pourtant, Emmanuel relut cette lettre plusieurs fois. Sans comprendre. Sans vouloir comprendre. Car il se révoltait contre le message si clairement exprimé : vivre. Alors que tout le poussait à mourir. Seulement, il avait promis sur le lit de mort du cuisinier. Il lui avait promis de ne pas chercher à mourir. Il fallait tenir sa promesse non seulement pour cet ami auquel il avait témoigné trop tard de son affection, mais aussi pour l'homme au portrait, le maharajah de Gundahar. Il devait être digne de l'un comme de l'autre. Digne des morts en vivant. Est-ce ainsi qu'il pourrait témoigner de son amour pour Diana, Ismaël, l'oncle Douglas, les deux Indiens ? Fallait-il vraiment croire ceux qui disparaissaient ainsi de son existence en l'y laissant seul à se débrouiller. C'était injuste. Pourquoi devrait-il vivre quand les autres mouraient ?

Vingt fois au cours des semaines qui suivirent, il fit preuve d'une témérité suicidaire. Une main secourable, un ordre, une gifle, une bourrade venaient dresser une barrière infranchissable entre lui et le Roi des Aulnes. Il n'était pas autorisé à mourir, à trahir la parole donnée. La mort ne voulait pas de lui.

Avec le décès de Gupta, sa vie, déjà peu souriante, devint franchement un enfer. Le cuisinier avait été remplacé par Clarke, une bête brute, fidèle exécuteur

des ordres de Holloway lequel détestait le mousse. Il fallait bien quelqu'un pour assurer la préparation des repas. L'homme, paresseux, s'arrangeait pour ce que ce soit son aide qui fasse l'essentiel du travail. Loin de lui en être reconnaissant, il saisissait tous les prétextes pour le brimer, l'insulter, le frapper. Il se réservait les meilleurs morceaux tandis qu'il laissait au mousse les plus mauvais. L'enfant, à l'appétit pourtant insignifiant, crevait de faim. Sa sous-alimentation l'affaiblissait, rendant les erreurs plus fréquentes et plus visibles. Taylor ne le tolérait pas. Il maintenait sa fêrue sur le mousse et veillait avec un soin jaloux que personne ne se permette le moindre débordement à son encontre. Si par hasard, il prenait un matelot en flagrant délit de méchanceté à l'égard de l'enfant, l'homme était sévèrement puni. Ce mélange de haine, de rigueur, de cruauté était terrible.

James Larkin, déjà soucieux avant la mort de Gupta, avait du mal à penser à autre chose que l'avenir du mousse. Petit à petit, il avait dû se résoudre à interrompre les leçons : Emmanuel ne s'intéressait plus à rien, ne faisait même plus l'effort de remplir les lignes d'un exercice, de répondre à une question facile. Il n'avait plus aucun désir d'apprendre. Rien ne suscitait plus sa curiosité. C'était très mauvais signe. Taylor et O'Brien confirmèrent que son service laissait aussi de plus en plus à désirer.

Que faire ? Assister, impuissant à la rapide dégradation de cet enfant brillant qui s'abandonnait à la mort ? Trouver une solution d'urgence ? Laquelle ? Qu'est-ce qui pouvait empêcher Emmanuel de sombrer, de souhaiter rejoindre ses morts chéris ? Il aurait fallu lui redonner une raison d'espérer, de se raccrocher à la vie. D'aimer. D'accueillir l'amour des autres. Mais quel amour ? Celui d'un vieux capitaine ? Il n'avait que cela à lui offrir et l'enfant lui avait fait comprendre qu'il ne le voulait pas. Il n'avait pas de famille à qui le confier. Un orphelinat était hors de question. Rien, il ne voyait rien. Le moins pire de tout était de garder l'enfant à bord, avec une charge de travail moindre et donc de prendre un autre mousse pour le soulager.

Le capitaine, en arrivant à Sydney en mars 1868, submergé qu'il était par son travail, n'avait plus aucun temps à consacrer à ce sujet. Pris par les activités de déchargement, les querelles avec la douane, les chicaneries de la bureaucratie, les avaries à réparer, la course pour trouver du fret, les difficultés d'approvisionnement, il ne voyait quasiment plus l'enfant qui se gardait bien de se rappeler à son souvenir. De plus, Taylor profitait des occupations harassantes de son chef pour soustraire définitivement le mousse à son influence. Il fallait en finir. Il le surchargea de travail, jusqu'à tard dans la nuit puisqu'il ne descendait pas à terre, lui faisant refaire dix fois, vingt fois les mêmes tâches, l'obligeant à porter des colis qui lui rompaient le dos. L'enfant qui ne tenait debout que par un suprême instinct de volonté subissait sans broncher, sans penser, corps déjà sans âme. Puis un soir, il s'effondra d'épuisement, ses jambes refusant de le soutenir davantage avec sa charge. Taylor joua alors le dernier acte de sa tragédie. Il sortit un coutelas de sa poche et appuya lentement sa lame tranchante sur le cou d'oiseau. Au contact glacial, l'enfant ne put retenir un gémissement d'effroi, première réaction humaine depuis longtemps. C'était une chose de vouloir mourir. C'en était une autre de regarder la mort approcher pas à pas. La terreur lui fit oublier Gupta, le maharajah de Gundahar, Oncle Douglas, Ismaël, tous ces modèles de courage. Au comble de l'épouvante, ses intestins cédant sous la force de l'émotion, il bégaya d'une voix lamentable :

– Non, non, je vous... en supplie!...

avant de se laisser aller aux larmes indignes qui le livraient désormais au mépris du second.

Taylor, son forfait accompli, tourna des talons sans un mot.

Chapitre 4

James Larkin travaillait dans le carré quand François dit «Le Pape» vint l'informer qu'un homme du nom de Le Quellec voulait lui parler.

– J'ai interdit qu'on vienne me déranger! rugit-il, furieux de la liberté qu'avait prise le matelot. Tu seras privé de sortie à terre pendant une semaine.

– Capitaine, répliqua le marin, paniqué à cette idée, c'est pas de ma faute : il vient depuis huit jours. Chaque jour, je lui réponds «non» et aujourd'hui, il a dit qu'il forcerait son passage si je ne transmettais pas sa demande!

– Fais jeter ce malotru sur le quai et qu'on n'en parle plus!

– Je peux pas, capitaine, rétorqua Le Pape. Pas un monsieur comme lui!

– Un *monsieur*! Un *monsieur*! répéta le capitaine, moqueur. Il ne faut pas grand-chose pour t'impressionner.

Exaspéré de voir son travail interrompu, James Larkin ne pouvait se défendre d'une certaine curiosité : quel pouvait être ce visiteur persévérant qui menaçait ce jour là de mettre un terme à son attente patiente? Le nom de Le Quellec lui était totalement inconnu. Il soupira, résigné par avance à son après-midi gâchée et fit signe au marin d'introduire l'inconnu. Après tout, par prudence, mieux valait voir de quoi il s'agissait. On ne savait jamais comment les choses pouvaient tourner.

Comme l'avait dit Le Pape, il aurait été du plus mauvais goût de se défaire *manu militari* de l'homme qui entraît dans le carré. Son allure aisée, sa mise soignée et élégante indiquaient son origine sociale. Son visage ouvert était de ceux qui, au premier coup d'œil, inspirent la sympathie : il exprimait l'intelligence, la bonté, l'humour. Un sourire fin, spirituel, errait sur ses lèvres tandis que ses yeux bleus brillaient avec une expression amusée et bienveillante. Une odeur de parfum cher et inconnu à bord envahit le carré à sa suite.

– Le capitaine Larkin?

– Lui-même! glapit le capitaine, dépité de constater que son visiteur avait beaucoup d'atouts dans son jeu et peu disposé, en conséquence, à se montrer aimable. La présence de ce terrien l'insupportait. Devant lui, il se sentait rabaissé.

– Yves Le Quellec, salua brièvement le nouveau venu dont l'accent trahissait les origines. Ingénieur civil travaillant sur les problèmes d'approvisionnement d'eau dans la ville de Sydney.

– Enchanté! fit sèchement le capitaine comme il aurait dit le contraire. Que me vaut l'honneur de cette intrusion?

Un bref mouvement de sourcils de l'ingénieur l'avertit qu'il serait préférable de jouer la carte de la conciliation que celle de la provocation.

– C'est très simple, capitaine : vous avez bien à votre bord un mousse qui répond au nom d'Emmanuel ?

James Larkin, complètement pris au dépourvu par cette question inattendue, ne put dissimuler son trouble. Qu'est-ce que cela signifiait ? Venait-on lui demander des comptes à cause de cet enfant dont il ne savait rien ?

– Est-ce une enquête ? Qui vous envoie ? De quel droit venez-vous m'interroger sur les membres de mon équipage ?

– Vous êtes étrangement agressif, capitaine, comme si quelque chose vous gênait, répondit Yves Le Quellec très calmement, avec la supériorité que lui donnait le fait qu'il savait exactement le pourquoi de sa présence à bord. Je pourrais vous répondre que, étant venu ici depuis huit jours, sans pouvoir réussir à vous aborder, j'ai eu le loisir d'observer votre équipage. Mais ce n'est pas cela qui m'amène...

– Alors qu'est-ce ?

– Avez-vous le temps de m'écouter tranquillement ?

– Je suppose que je n'ai pas le choix, grommela James Larkin, furieux d'être pris au piège.

– Ce serait dommage de me mettre à la porte maintenant que j'ai réussi à entrer, répliqua Yves Le Quellec avec un sourire qui voulait détendre l'atmosphère.

– C'est bon. Asseyez-vous.

– Merci, fit l'ingénieur en prenant place.

– Je vous écoute.

– L'affaire qui m'amène ici et qui m'a fait insister pour être reçu remonte à une semaine. Rappelez-vous : il y avait une tempête. Même dans l'entrée de la baie, la houle déferlait en gros rouleaux. Mes deux fils n'ont rien trouvé de mieux à faire ce jour là qu'à jouer les apprentis navigateurs, désobéissant aux ordres de leurs parents, naturellement. Gwénaël, le plus jeune, est, comme il se devait, tombé à la mer. Yannick, resté dans la barque, ne pouvait lui venir en aide sans chavirer. C'est alors que le secours est venu de l'eau elle-même sous la forme d'un autre enfant à peine plus âgé que mon aîné. Il a soulevé Gwénaël, l'a hissé dans la barque et a ramené celle-ci sur la plage avec ses deux occupants tremblants et reconnaissants. Yannick a réussi, non sans mal, à le convaincre de monter à la maison puisqu'il fallait porter Gwénaël. Imaginez notre joie et notre effroi à ce retour dramatique. Yannick nous a fait le récit que je viens de vous résumer. Nous avons alors voulu remercier le sauveur de nos enfants qui, devant nous, faisait preuve d'une terreur surprenante pour quelqu'un dont le courage et la présence d'esprit venaient de se manifester de manière si spectaculaire. Lorsque ma femme, dans sa gratitude, a voulu donner libre cours à son émotion et l'embrasser, il a reculé comme pour éviter un coup. Il aurait sûrement détalé si la porte était restée ouverte. Nous avons alors voulu savoir d'où il venait, comment il se trouvait là de manière si providentielle. Après bien des hésitations, il a fini par murmurer qu'il venait du *Golden Star*, sous les ordres du capitaine Larkin. Il était tellement pitoyable dans son désir de nous quitter au plus vite que nous n'avons pas cru devoir ajouter à son épouvante en le questionnant plus avant et en le gardant auprès de nous contre son gré. Je l'ai alors redescendu en voiture au port. Il faisait déjà presque nuit et il était donc trop tard pour espérer rencontrer le capitaine. D'ailleurs, à peine la voiture était-elle sur le quai qu'il m'a échappé et s'est enfui. Je n'ai pas insisté, ayant la ferme intention de revenir le lendemain. Voilà donc comment

ma famille a fait la connaissance d'Emmanuel, mousse à bord du *Golden Star*, et dont le capitaine me refuse quotidiennement sa porte depuis huit jours. Vous comprendrez donc pourquoi je me suis montré si obstiné.

Pendant ce récit, James Larkin n'avait cessé de triturer sa moustache et de donner tous les signes de la plus vive agitation. Emmanuel avait disparu deux jours la semaine précédente. Il était revenu un soir, sans un mot d'excuse ni d'explication, muet comme à son habitude. Le capitaine, le second et le bosco, tous les trois d'accord sur la gravité de la faute, avaient décidé de châtier le coupable de manière à lui ôter toute envie de recommencer : le mousse, en raison de son jeune âge, n'avait pas le droit de descendre seul à terre, encore moins de disparaître si longtemps et de revenir indifférent à tout. En fait, les adultes avaient eu très peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Malheureusement, les uns et les autres, tout à leur soulagement de le voir de retour, se concentrèrent davantage sur la violation délibérée de la règle que sur les raisons qui avaient pu y amener. Ils sentaient aussi que s'ils ne le reprenaient pas en main, le mousse était prêt à toutes les bêtises et à un total laisser aller dans la discipline. Après avoir connu des mois et de mois de quasi perfection, ils ne pouvaient tolérer cette dégradation dans le comportement.

James Larkin songeait à tout cela avec honte, remords et rage : comment avait-il pu se montrer si aveugle ? Que faisait Emmanuel dans l'eau, à bonne distance du port, un jour de tempête ? Cela ne faisait aucun doute, il avait fui le *Golden Star* pour mettre fin à ses jours. Le hasard avait mis sur son chemin ces gamins en perdition. Son sens du devoir avait été plus fort que ses pensées morbides : il les avait sauvés. Et contraint par le destin, il était revenu à bord où le châtiment s'était abattu sur son dos autant pour sa faute que pour son absence totale de repentir.

Comme le capitaine ne faisait pas mine de parler, épouvanté par ce qu'il était en train de découvrir, l'ingénieur reprit :

– Me direz-vous quelque chose sur cet enfant ?

Avec un immense effort, le capitaine s'obligea à émerger des sombres pensées qui l'assaillaient.

– Que voulez-vous savoir ?

– Tout !

– Ce sera bref.

En quelques phrases, James Larkin raconta sa première entrevue avec le mousse.

– Il est donc totalement orphelin ?

– Je crois qu'on peut difficilement être plus seul au monde.

La belle figure de l'ingénieur s'était assombrie. Il resta silencieux un long moment avant de reprendre la parole :

– Capitaine, mon intention, en venant vous trouver était non seulement de vous mettre au courant de l'acte de dévouement de votre mousse, certain qu'il ne s'en serait pas vanté, mais aussi de vous demander ce que nous pouvions faire pour lui. Payer est un mot trop mercantile pour exprimer notre reconnaissance. Et pourtant, c'est ce que nous voudrions essayer de faire tout en sachant que rien de ce que nous pourrions faire ne sera jamais à la hauteur de notre bonheur préservé grâce à son courage et sa rapidité d'intervention. Vous venez de me dire que cet enfant est sans famille. Alors, je vous dis brusquement, comme je le pense : est-ce que vous accepteriez de nous le confier pour que nous l'élevions comme notre fils, à l'égal de Yannick et de Gwénaël ?

James Larkin regarda son visiteur comme si celui-ci était devenu complètement fou. Cet homme qu'il ne connaissait pas un quart d'heure plus tôt lui proposait la chose la plus extravagante qui fût : donner une famille à son mousse ! Son premier instinct fut de se réjouir. Il se rabroua aussitôt. Même si son plus cher désir était d'arrêter la dérive d'Emmanuel, il ne s'agissait pas de faire n'importe quoi. Bien au contraire. L'état de l'enfant exigeait un luxe de précautions.

– Je ne vous connais pas, monsieur, dit-il froidement.

– Pardonnez-moi, capitaine, répondit le jeune ingénieur à sa manière chaleureuse et spontanée. Vous avez raison. C'est absurde de ma part de vous avoir présenté les choses ainsi. Je me suis laissé emporter par mon besoin éperdu de témoigner de ma gratitude au sauveur de mes enfants. Bien sûr que vous ne pouvez pas répondre. D'ailleurs, vous ne devez pas répondre. Il faut que je vous laisse le temps de vous faire à cette idée, que vous appreniez à savoir qui nous sommes, si nous sommes dignes de confiance. A titre indicatif, que puis-je vous dire ? Que ma femme et moi sommes d'origine française, comme vous avez pu vous en apercevoir à mon accent. Nous vivons ici depuis six ans. Un oncle un peu farfêlu m'a laissé une colossale fortune à la seule condition que je vienne habiter dans sa maison, du côté de Vaucluse. L'Australie, ce pays neuf où il y avait tant à faire me séduisait. En tout breton, il y a un aventurier et un rêveur. C'est ainsi que nous sommes venus habiter Sydney avec Yannick. Gwénaél est né l'année suivante. Mais plutôt que des discours, pourquoi ne viendriez-vous pas juger sur pièce et dîner ce soir à Ti-Ar-Mor, notre maison ? Vous verriez ainsi ma femme et nos deux loustics. Et puis ensuite, vous prendrez à loisir tous les renseignements possibles sur nous.

La vivacité aimable d'Yves Le Quellec déconcertait le capitaine. Tout allait trop vite.

– Monsieur, avant que nous allions plus loin, il me faut vous dire la vérité. Emmanuel est certes orphelin mais il est en plus très malade.

– Nous le soignerons.

– Je crains que vous ne compreniez pas : quand je dis « malade », c'est de mort qu'il s'agit. Et je ne crois pas que le remède existe. Vous voyez, je vous fais confiance. Je vais vous dire ce que je n'ai dit à personne d'autre. Emmanuel est un enfant brisé. Il est arrivé à bord il y a quinze mois, suite au décès, à l'assassinat semble-t-il, des membres de sa famille. C'est pour cela que je l'ai accepté à bord. Il a fait face pendant quelques mois puis tout a basculé. Le dernier événement en date, la mort brutale du seul homme de l'équipage auquel il témoignait d'un peu d'affection, a fait accélérer son délabrement moral. Cet enfant ne souhaite plus vivre. J'en ai eu la preuve tout à l'heure quand m'avez dit qu'il avait sauvé vos enfants. Sa présence à cet endroit n'était pas naturelle. Elle avait un but : celui de mettre fin à ses jours en se noyant. Il a raté sa tentative. Il recommencera.

– Même s'il lui est donné la famille qui lui manque ?

– Ne le prenez pas mal, monsieur. Cette famille arrive trop tard.

– Cela veut dire que vous ne nous laisserez même pas essayer ?

– Je n'ai pas dit cela, répliqua doucement James Larkin en réponse à l'explosion désolée de l'ingénieur. Je dis que la situation est telle qu'Emmanuel est tout aussi incapable de rester à bord que de le quitter. Avant de savoir si votre femme et vous êtes dignes d'accueillir cet enfant, il faut régler l'essentiel : pouvez-vous le faire en sachant que la mort est au bout du chemin ? Est-ce

réaliste de prendre Emmanuel chez vous pour seulement assister ses derniers instants et vous heurter à un terrible échec ? Vous avez une femme certainement aussi généreuse que vous...

– Plus !

– Et vos deux enfants. Vous ne pouvez leur imposer cette situation désespérée. Vous n’avez même pas parlé à votre femme !

– Capitaine, je vais vous dire une chose fondamentale –et je n’ai pas besoin d’en discuter avec Marie pour savoir qu’elle m’approuverait–, il y a une semaine, notre vie aurait pu chavirer dans le deuil, notre insolent bonheur s’écrouler à tout jamais. Si nous sommes aujourd’hui une famille heureuse et aimante, c’est grâce à Emmanuel. La peur est derrière nous. Et vous ne m’ôterez pas de l’idée que quelqu’un qui a su sauver des vies humaines n’est pas irrémédiablement perdu. Je veux croire qu’il y a encore de l’espoir.

– Monsieur, je vous entends. Je vous admire, je vous respecte et je vous aime pour ce que vous dites. Je viendrai ce soir. Mais je vous supplie de ne rien cacher à votre famille de ce que je vous ai raconté. J’ai peur pour vous.

– Vous êtes bien pessimiste.

– L’expérience. Je constate des faits. J’ai assisté à la transformation de cet enfant qui n’a connu de la vie que les séparations et les deuils. J’ai essayé de faire tout ce que j’ai pu pour enrayer cette dégradation. Rien n’y a fait : le poids des morts est trop lourd pour le garder chez les vivants.

– S’il était dans un meilleur état, vous consentiriez à nous le confier ? Je veux dire, vous-même n’êtes pas hostile à cette solution ?

– Je vous l’ai dit, vous arrivez trop tard. Il y a un an, vous auriez eu toutes vos chances. J’aurais considéré la question.

Yves Le Quellec se leva.

– Capitaine, je pense que comme homme de mer, vous n’êtes pas sans croire en Dieu. Je ne puis donc qu’ajouter une chose : mettons cet enfant entre les mains de Celui dont il porte le nom.

– Gardez la foi qui vous anime, monsieur. Elle seule peut faire un miracle.

Les deux hommes, aussi émus l’un que l’autre, se serrèrent vigoureusement la main.

– Je rentre. La voiture viendra vous chercher vers six heures. Nous sommes à une heure un quart du centre. Cela vous convient-il ?

– Parfaitement.

James Larkin reconduisit son visiteur à la coupée, bafouilla un au-revoir distrait et le regarda s’éloigner d’un air préoccupé qui n’échappa à aucun des marins présents sur le pont. Puis il redescendit dans le carré.

Les commentaires allèrent bon train dans l’équipage suite à cette visite inattendue. Le *Golden Star* ne recevait jamais quiconque d’extérieur au service. Or, il était évident que l’homme venu à bord était un total étranger au monde de la mer. Qu’avait-il voulu pour perturber à ce point le capitaine qui n’avait pas pour réputation d’être pris facilement au dépourvu ? C’était un peu inquiétant. Le travail s’en ressentit et Taylor qui détestait tout ce qui était inhabituel fut plus sévère que jamais.

A six heures sonnantes, une voiture s’arrêta sur le quai, juste devant le *Golden Star*. James Larkin, habillé avec un soin extrême, rasé de près, confia son bâtiment au second, en des termes si laconiques que celui-ci, intimidé, ne crut devoir poser aucune question. Il se passait des événements étranges. Depuis

quinze ans qu'il le connaissait, jamais le capitaine n'avait mis pied à terre pour rendre visite à quiconque. Que signifiait ce changement soudain et insolite ?

Ti-Ar-Mor était une grande bâtisse blanche, d'architecture plus française que britannique par son classicisme sobre et élégant, nichée dans un rafraîchissant écrin de verdure. Elle rappela à James Larkin les maisons de planteurs de Louisiane ou les demeures créoles de l'île de la Réunion. Ses vastes proportions n'avaient rien de désagréable ni de pesant. Elles respiraient l'harmonie, la beauté, la plénitude. C'était un havre de paix dans lequel il faisait certainement bon vivre.

Yves Le Quellec, qui avait entendu les chevaux, apparut sur la terrasse à colonnade et descendit l'escalier à la rencontre de son visiteur.

– On pourrait presque y mettre votre *Golden Star* tout entier, n'est-ce pas ? dit le jeune ingénieur en souriant, conscient des regards effarés que posait le capitaine sur leur maison. Mon oncle était un richissime excentrique aux goûts de luxe et de démesure ! Rassurez-vous, nous ne sommes pas comme lui ! Nous regrettons souvent nos manoirs bretons, trapus, d'un aspect plus sombre mais plus chers à notre cœur. Que nous le voulions ou non, nous restons des fils de la lande, du vent, des ajoncs et de la bruyère. Il nous manque le granit, les ardoises et le mugissement d'une bonne tempête de suroît ! Entrez donc, je vous en prie !

James Larkin, saisi familièrement par le bras, se laissa entraîner dans un immense hall de marbre blanc dans lequel il ne vit qu'un monumental escalier. Le lieu l'écrasait. Or si lui, qui était un homme mûr pouvait se sentir si mal dans un pareil lieu, comment le petit Emmanuel avait-il dû réagir ? Quoi d'étonnant qu'il eût été terrifié, autant par les habitants que par la blancheur éclatante de la pierre ? Le contraste entre cette maison et le *Golden Star* était trop extrême, même pour un adulte.

Il fut introduit dans une pièce inondée par la lumière dorée du couchant. Presque aveuglé, il n'en vit d'abord que les plantes grimpantes et luxuriantes qui en rompaient les proportions, lui donnant une atmosphère intime et agréable. Des senteurs délicates et variées chatouillaient les narines sans monter à la tête.

– Je vous présente ma femme, Madame Le Quellec, dit l'ingénieur avant de lui laisser le temps d'apercevoir par lui-même la forme qui s'avavançait vers eux.

Troublé, James Larkin leva brièvement les yeux avant de s'incliner très bas devant la maîtresse des lieux.

Marie Le Quellec avait vingt-huit ans. C'était une femme mince, élancée, distinguée, aux magnifiques yeux bleus, aux abondants cheveux châtain clair, rassemblés en un lourd chignon sur la nuque. Son expression était celle d'un bonheur pensif. Bonheur parce qu'elle avait tout pour être comblée et qu'elle le savait. Pensif parce qu'elle ne pouvait jamais oublier ceux qui avaient moins de chance qu'elle. James Larkin, en se redressant, osa de nouveau jeter un coup d'œil sur celle qui, après tant d'années, venait lui rappeler le passé et devenir l'incarnation de la féminité. Depuis son deuil, c'était la première fois qu'il approchait une femme d'aussi près. Marie Le Quellec le considérait avec un doux sourire. Son regard direct, chaleureux, dont l'insistance tranquille ne trahissait ni effronterie, ni provocation, avait un charme inexprimable.

– Bonsoir, capitaine. Je suis bien heureuse de faire votre connaissance. Soyez le très bienvenu ici.

Sa voix à l'imperceptible accent français – ce qui n'était pas le cas d'Yves – alliait franchise, harmonie et délicatesse. James Larkin ne pouvait s'empêcher de voir et d'entendre en se mettant à la place de son petit mousse. Il lui semblait qu'un cœur d'enfant ne pouvait que fondre devant tant de grâce et de bonté. Seulement, Emmanuel était-il encore un enfant ? Était-il encore accessible à des sentiments humains ?

Un coup frappé à la porte interrompit le cours de ses pensées ;

– Ce sont nos deux diables qui viennent vous dire bonjour ! expliqua l'ingénieur en ouvrant. Voilà Yannick qui a neuf ans et Gwénaël qui a cinq ans...

– J'ai presque six ans ! contredit le benjamin, un enfant fluët, à la peau très claire, aux cheveux blonds et frisés, ressemblant aux anges de l'école italienne du quinzième siècle. Ses yeux, bleus comme ceux de ses parents, pétillaient d'une gaîté malicieuse.

La vie au grand air, l'exercice physique, une nourriture copieuse avait fait de Yannick un solide garnement, plein de vie et débordant d'énergie. Sa vigueur contrastait avec la fragilité apparente de son cadet, de même que son teint hâlé, ses cheveux foncés, ses yeux bruns, pailletés d'or. Mais le même sourire épanoui, la même aisance, la même insouciance laissaient à penser qu'ils avaient une enfance heureuse et sans contrainte.

James Larkin, habitué depuis quinze mois au visage sombre, prématurément mûri de son mousse, reçut ce bonheur comme une gifle insolente. Il avait oublié ce qu'était la réalité d'un enfant de huit ou neuf ans, sa capacité à rire, à plaisanter, à se faire câliner. Cette vue si heureuse et le souvenir antagoniste qu'elle apportait dans son sillage lui firent très mal. La gorge nouée d'émotion, il reçut les baisers déconcertants des deux garçons.

– Dites, capitaine, vous voudrez bien qu'Emmanuel vienne habiter avec nous, n'est-ce pas ? s'écria aussitôt Gwénaël qui rien n'intimidait.

– Nous serions si contents ! Il est tellement courageux ! ajouta Yannick qui ne voulait pas être en reste.

– On partagera tout avec lui !

– On l'aime déjà beaucoup, vous savez !

– Assez, les enfants ! interrompit leur père avec une fermeté bienveillante. Il est largement temps d'aller vous laver maintenant.

Sans rechigner, les deux garçons dirent bonsoir au capitaine et à leurs parents avant de se retirer. On les entendit encore causer avec animation et plein de rires tandis qu'ils montaient à leur chambre.

Après leur départ, James Larkin resta silencieux et grave, ne pouvant chasser de son esprit les pénibles pensées que cette rencontre avait apportées. Les Le Quellec ne le troublèrent pas, étant eux-mêmes hantés par le saisissant contraste entre la mine resplendissante de leurs rejetons et l'aspect famélique du mousse ainsi que sa visible détresse. Ils savaient désormais tous les deux le pourquoi de cette attitude : il s'agissait d'un orphelin qui devait durement gagner sa vie pour survivre.

– Vous avez là de beaux et gentils enfants, madame, remarqua enfin le capitaine pour échapper à son malaise et éviter de se montrer trop impoli en éternisant son silence.

– Gentils quand ils ne font pas de bêtises, répliqua Marie Le Quellec en souriant. Comme tous les enfants !

– Ils semblent aussi désireux que vous d'accueillir Emmanuel !

– Plus encore ! Je leur ai dit la vérité le concernant, après en avoir parlé à Marie. Ils en ont été profondément bouleversés, ne pouvant imaginer qu'un enfant à peine plus âgé qu'eux puisse être soumis à la dure loi d'un bâtiment au long cours, parce qu'il n'avait personne au monde. Ils ont alors spontanément dit, l'un et l'autre : alors, il vient habiter chez nous ! Cela avant même que nous n'évoquions cette possibilité. Vous voyez donc que ce n'est pas uniquement ma décision.

– C'est vrai, renchérit Marie Le Quellec qui avait fait asseoir son visiteur dans un confortable fauteuil de cuir. Et c'est tellement naturel.

– Pardonnez-moi de vous contredire, madame. Ce n'est pas naturel d'accueillir dans votre famille un enfant qui se meurt de ne pas aimer ! Et cet enfant n'est pas plus âgé que votre aîné. Il n'a que huit ans !

– Huit ans ? s'écrièrent ensemble Yves et Marie Le Quellec.

– Si j'en juge par ce qu'il m'a dit, oui.

– C'est impossible. Il fait tellement plus. S'il avait vraiment huit ans, cela voudrait dire qu'il n'était encore qu'un bébé quand il est venu se présenter à votre bord !

– Il était très jeune, en effet, reconnut le capitaine Larkin. Je me suis senti piégé. Le rejeter, c'était le livrer peut-être à ceux qui avaient assassiné ses parents, c'était le condamner à une mort plus ou moins rapide. J'en étais à l'appareillage. Je n'avais vraiment pas le temps. Je l'ai inscrit sur le registre du bord.

– Mais que pouvait-il faire ?

– Il a fait beaucoup.

– Trop ! Pauvre gosse ! C'était insensé de votre part, capitaine ! Vous l'avez broyé !

– Marie ! protesta l'ingénieur qui voyait sa femme s'enflammer d'indignation.

– Désolée, Yves ! Désolée, capitaine ! Il faut que je dise ce que j'ai sur le cœur !

– Madame Le Quellec, les reproches que vous me faites si vigoureusement, je me les suis faits. Seulement, il était trop tard. Et je peux vous dire qu'Emmanuel ne m'a pas laissé l'occasion de le prendre en pitié. Il s'est toujours comporté de manière irréprochable, sauf dans les derniers temps.

– Il a accompli le vrai travail d'un mousse ? Rien d'étonnant à ce qu'il ne soit plus qu'une loque !

– Non, madame, reprit gravement le capitaine Larkin. Ne mélangeons pas l'aspect moral à l'aspect physique. Le travail à bord était rude, parce que nous sommes un long courrier, que la vie en mer est une lutte perpétuelle. Mes hommes et plus particulièrement mon second et mon maître d'équipage, ainsi que le cuisinier quand il était vivant, ont toujours fait en sorte, comme moi, de prendre en considération l'âge de notre mousse. C'était la moindre des choses.

– Pourquoi est-il si maigre alors ? attaqua Marie, décidément virulente.

– J'en arrive à l'aspect moral. Emmanuel s'est enfermé dans son monde de morts. Il a fini par être happé par lui. C'est lui qui a créé la solitude dans laquelle il est actuellement. Il s'est refusé à s'attacher, à se laisser aimer. Ce n'est pas nous qui avons barricadé les portes, c'est lui. A bord, il ne parle avec personne. Depuis la mort de Gupta, notre cuisinier et l'ami d'Emmanuel, c'est le blocage complet, une chute inexorable dans les ténèbres. Avec tout ce que

je vous dis là, ne pensez-vous pas qu'il est téméraire, insensé, dangereux de vouloir accueillir un enfant si désespéré, si malade chez vous ?

– Mais, capitaine, au contraire ! Nous serons utiles !

James Larkin avala difficilement sa salive.

– Madame, et vous, monsieur, il faut que les choses soient bien claires entre nous. Ma réticence n'est pas liée au fait que je ne connais rien de vous, croyez-le bien. Depuis six mois, je cherche une solution pour cet enfant qui m'est devenu aussi cher que s'il était mon propre fils. Et je ne la trouve pas. Vous apparaissez comme des sauveurs sur sa route et sur la mienne. Mon premier mouvement a été de me jeter à votre cou pour vous remercier d'offrir à Emmanuel un avenir prometteur, celui que je voudrais tant lui donner. Je ne l'ai pas fait. Pourquoi ? Parce que, comme je l'ai dit à monsieur Le Quellec quand il est venu me voir, ce n'est pas un enfant que vous accueilleriez mais la mort. Je n'ai pas le droit de vous l'imposer. Je n'ai pas le droit de trahir cet enfant non plus.

– S'il est condamné dans les deux cas, pourquoi ne serait-ce pas auprès de nous ?

– Pour la simple raison que le *Golden Star* reste un environnement qui lui est familier tandis qu'ici, c'est l'inconnu. Puisque la mort est la seule issue, autant que ce soit moins angoissant pour lui !

– Cela veut dire, capitaine, que vous n'entrevoiez aucune lueur d'espoir ?

– Hélas !

– Mais, insista Marie, têtue, il a sauvé nos enfants. Il ne veut donc pas attirer tout le monde dans son malheur. C'est positif ! Même s'il n'y a qu'une chance sur cent, sur mille, allez-vous la lui refuser ? Croyez-vous que ce soit seulement dû au hasard qu'il ait sauvé Yann et Gwénaél ? Ne voyez-vous pas là le doigt de la Divine Providence ? Qu'il soit encore en vie après quinze mois chez vous, qu'il ait accompli cet acte de dévouement, que nous vous propositions d'en faire notre fils, ne pensez-vous pas que ce soit un signe ?

Malgré son souci, James Larkin ne put retenir un sourire. La véhémence de la jeune femme le touchait. S'il hésitait à donner son accord, c'était aussi parce qu'il lui coûtait énormément de se séparer de son mousse, sur un constat d'échec. Il aurait tant voulu le sauver, détruire son univers de fantômes. Cette famille saurait-elle accomplir ce qu'il n'avait su faire ?

Le repas fut triste, la conversation laborieuse. Emmanuel était dans tous les silences, même si les propos tentaient d'être légers.

– Madame, monsieur, dit enfin le capitaine au moment où il allait prendre congé. J'ai réfléchi. Il ne sert à rien de tergiverser davantage. J'ai le devoir de prendre une décision : puisque aucun de mes arguments n'a su vous convaincre, j'accepte de vous confier mon petit mousse. Je crois que vous avez mesuré l'étendue de la tâche qui vous attend, que vous savez que vous avez plus de chances de rencontrer la mort que la vie sur la voie que vous avez choisie. J'ai fait l'impossible pour vous mettre en garde. Malgré cela, vous persistez dans votre but. Soit. Que Dieu soit avec vous...

– Oui... «Emmanuel»... Peut-être est-ce un signe aussi ?

– Qui sait ? murmura James Larkin.

– Quand pensez-vous nous confier votre petit mousse ?

– Le plus tôt possible. A quoi bon attendre ?

– Demain ?

James Larkin comprima un haut le cœur. Le lendemain ? Si vite ? Il aurait à peine le temps de se faire à cette idée, de préparer l'enfant à ce départ. Mais reculer ne servirait à rien.

– Soit.

Le rendez-vous fut fixé au tout début de l'après-midi.

La nuit qui suivit fut mauvaise pour tous. Les Le Quellec qui n'étaient pas fous oscillaient entre la confiance et l'inquiétude. Ils avaient fait face devant le capitaine, mais en tête à tête, ils durent s'avouer qu'ils n'en menaient pas large. Ce n'était pas une mince affaire que d'introduire un enfant comme Emmanuel dans leur foyer. On ne pouvait dire que James Larkin leur avait masqué la réalité. Il avait tout fait pour les dissuader de poursuivre leur audacieux projet. Mais Yves et Marie ne voyaient véritablement qu'une chose : si le petit mousse était vraiment condamné, autant que ce soit après avoir tout tenté pour le sauver. Puisque, malgré toute sa générosité, le capitaine s'était montré incompetent, ce dont on ne pouvait le blâmer, il convenait de se tourner vers d'autres solutions. Radicales. Nouvelles. Toute action valait mieux que ce *statu quo* qui s'avérait une impasse mortelle. Cela ne voulait pas dire qu'ils envisageaient l'avenir avec sérénité. Le défi était de taille. Sans la foi qui les animait l'un et l'autre et qui fondait la force de leur couple, ils auraient renoncé.

De son côté, James Larkin, devant la séparation toute proche, s'affolait de ce qu'elle représentait pour l'enfant. De son propre chagrin, il faisait fi. Il était adulte. Il se devait d'être fort. Mais Emmanuel, son fistounet ! Cet enfant qu'il avait appris à chérir dans le secret de son cœur ! Comment allait-il vivre cet éloignement au plus mauvais moment de son existence, alors qu'il venait d'être rigoureusement puni pour sa fugue inexplicquée ? N'y verrait-il pas un ultime châtement pour sa faute ? Si ses plus proches protecteurs se défaisaient de lui, c'était qu'il était indigne d'être mousse, d'appartenir au monde du *Golden Star*, de vivre. Voilà ce qu'il risquait de penser. Et pourtant, comment reculer l'échéance ? Il était tellement malade, tellement étranger à tout ce qui le touchait. Le choc de quitter son bâtiment créerait-il un sursaut de vie ? Tout au long de cette terrible nuit qui passait à la fois trop vite et trop lentement, le capitaine tergiversa, tantôt prêt à s'opposer au départ de l'enfant, tantôt au contraire, désireux de le favoriser. Lorsqu'il se leva, après des heures d'insomnie, il était brisé.

La matinée, qu'il avait espérée tranquille et propice à un entretien avec son mousse, ne fut qu'une succession d'ennuis, de déplacements, de contretemps, comme si tout le monde s'était ligué pour l'empêcher de s'appesantir sur ses problèmes. Il eut juste le temps de se changer avant que les Le Quellec ne s'annoncent. Il n'avait même pas pu prévenir ni l'intéressé, ni les officiers. Aussi le cœur lui manqua-t-il lorsque le couple monta sur le pont, véhiculant une élégance discrète totalement incongrue sur le vieux voilier. Les quelques marins présents faillirent en avaler leur chique. James Larkin pour lequel cette rencontre était aussi pénible que son retour dans le Devon après la mort de sa femme et de sa fille fit descendre ses visiteurs dans le carré et demanda à un des matelots présents, curieux comme les autres, d'aller quérir le mousse.

L'enfant était dans l'entrepont avec d'autres marins à effectuer de grands nettoyages sous la supervision du second. Lorsqu'il entendit l'ordre d'en haut à la suite de son nom, son effroi fut tel qu'il trébucha, renversant un seau d'eau sale sur le pantalon impeccable de Taylor. Gris de terreur, il resta immobile à considérer stupidement le désastre, attendant que les coups pleuvent tandis

que résonnaient à ses oreilles les quolibets de ses compagnons. Taylor, les pieds trempés, fit preuve d'une magnanimité inhabituelle : au lieu de s'acharner sur le coupable – que, par le passé, il avait sévèrement battu pour beaucoup moins – il se contenta de poser sur lui un regard dans lequel on aurait pu déchiffrer une expression proche de la pitié.

– Allez, va ! grommela-t-il sans cette dureté qui d'ordinaire caractérisait tous ses ordres.

Le mousse, redoutant les coups qui n'étaient pas venus, s'imaginait qu'il ne perdait rien pour attendre, que cette clémence inédite était une nouvelle forme de torture. Il recula, à peine assez fort pour tenir debout et disparut sous les moqueries et les rires des matelots. Seul Taylor semblait ne rien trouver d'amusant au spectacle. Il retrouva son ton autoritaire pour exiger de ses hommes qu'ils frottent un peu plus énergiquement.

Emmanuel, défaillant, tituba plus qu'il ne marcha vers l'arrière, se demandant ce qui avait pu motiver cette comparution devant le capitaine alors qu'il était en disgrâce auprès de lui depuis sa fugue. En entendant des sons monter du carré, il s'arrêta net. James Larkin n'était pas seul. C'était de mauvais augure. Des visiteurs à bord ne pouvaient qu'apporter avec eux la désolation. Pour lui, la prison, la maison de redressement, peut-être la mort ? Que faisait-on aux déserteurs ? Il l'avait lu dans certains ouvrages. Il lui semblait bien que c'était la pendaison. Il voulait bien mourir, mais de la manière qu'il avait prévue. Pas de manière infâmante.

– Avance, fistounet ! cria James Larkin qui avait aperçu son ombre par l'écoutille.

Emmanuel hésita. Au prix d'un très gros effort, il obéit parce qu'il était dressé à toujours obéir, parce que l'obéissance était moins coûteuse en énergie qu'une fuite vers l'inconnu. Il n'avait plus assez de ressort en lui pour prendre une décision extrême.

Yves et Marie Le Quellec, la gorge serrée, regardèrent le mousse descendre l'échelle, misérable dans ses hardes malodorantes. Il semblait encore plus rachitique que la semaine précédente, si cela était possible. Dans son visage émacié, rendu anguleux par le bonnet crasseux qui emprisonnait ses cheveux, ses yeux semblaient immenses. Des abîmes d'une détresse insondable.

– Fistounet, reprit le capitaine, effrayé par les progrès du mal et résolu à aller vite en besogne pour le bien de tous. Reconnaîs-tu ce monsieur et cette dame ?

L'enfant avait peureusement baissé la tête.

– Nous nous sommes rencontrés il y a quelques jours, tu ne te souviens pas ?

L'accent étranger de cette voix frappa l'oreille toujours sensible du petit musicien. La mémoire lui revint brusquement. Alors, pris d'une nouvelle attaque de panique, il songea à fuir.

Il ne fut pas assez rapide. Un bras entourait ses chétives épaules et l'entraîna vers la lumière que donnait la claire-voie. Il ne put même pas esquisser un mouvement de défense dérisoire. Une rafale de souvenirs s'était soudainement abattue sur lui, lui ôtant toute possibilité de faire le moindre mouvement : l'odeur lui était familière. Pas celle du tabac, ni celle du poisson pourri, ni de la sueur, ni de l'humidité. Aucune odeur familière au *Golden Star*. Une odeur d'avant. Celle qui évoquait les délicats parfums fleuris de Sophie et de Diana. Celle qui ressuscitait le passé et ses morts. La voix fraîche, jeune, pleine de tendresse, fit monter un terrible sanglot à sa gorge.

– Si, bien sûr, tu te souviens. Tu croyais que nous avions oublié. Mais un papa et une maman n’oublient pas quand on sauve leurs enfants. Et c’est pourquoi nous sommes ici, pour en parler avec ton capitaine, car naturellement, tu ne lui as rien dit, petit cachottier !

Marie Le Quellec le souleva, étonné qu’il fût si léger et, malgré sa saleté et sa rigidité, n’hésita pas à l’asseoir sur ses genoux. Dans son idée, un contact physique était nécessaire pour ébaucher une relation.

– Non, tu n’as rien dit, fistounet ! continua James Larkin, d’un ton de doux reproche. Tu m’écoutes, dis ?

Le capitaine pouvait à juste titre se poser et lui poser la question : l’enfant paraissait inaccessible à toute parole.

– Oui, capitaine, bégaya le mousse qui luttait à la fois contre la peur et le désespoir, le garrot du présent et les assauts cycloniques du passé.

– Ce monsieur et cette dame sont donc venus me parler de ton acte de dévouement. Je peux te dire que je suis très fier de toi, mais je leur ai aussi dit que cela ne m’étonnait pas de toi car tu as toujours été un petit garçon extrêmement courageux durant ta vie à bord sous mes ordres. Ils m’ont demandé des précisions sur toi et j’ai cru devoir les leur donner, à savoir que tu es orphelin et que tu n’as pour toute famille qu’un vieux voilier, et cela depuis quinze mois. Ils m’ont alors immédiatement proposé de t’accueillir chez eux afin de t’élever comme leur fils, au même titre que les deux enfants que tu as sauvés. Ils m’ont demandé si j’acceptais de te confier à eux, puisque je suis malheureusement le seul qui ai une responsabilité à ton égard. Après beaucoup de réflexion, j’ai répondu «oui» parce que je t’aime. Tu as huit ans. Tu sais beaucoup de choses. Il en est que tu ignores : il est temps que tu redeviennes enfin un enfant comme tous les autres, que tu joues, que tu t’amuses. La vie à bord du *Golden Star* était l’unique solution pour toi le jour où tu es venu me trouver à Port Augusta. Aujourd’hui, j’ai la possibilité de te donner une famille, une enfance, une éducation, alors, je te les donne de grand cœur.

Rien ne permettait de dire qu’Emmanuel avait compris les propos confus du capitaine qui, dans son désir d’être bien compris, avait surchargé son discours. La tête obstinément baissée, il regardait le sol, toujours raidi dans une attitude de lutte contre lui-même qui faisait que Marie devait faire des efforts pour le maintenir assis. D’une main, elle le retenait. De l’autre, elle caressait son cou d’oisillon.

Le silence menaçant de se prolonger, James Larkin ajouta avec lassitude, comme épuisé :

– Va, tu peux aller rassembler tes affaires...

Le mousse n’avait pas loin à aller, ni grand-chose à prendre. Il revint peu après avec le sac ayant appartenu à Gupta et dans lequel se trouvaient ses seules richesses : le portrait du prince Gundahar, le livre de chants offert à Londres par le coq, sa flûte et sa lettre. Il y avait aussi entassé ses quelques vêtements et sa couverture.

Personne n’avait parlé durant sa courte absence. James Larkin était bouleversé et au bord des larmes : l’absence de réactions de l’enfant lui était fort pénible. Quant aux Le Quellec, ils envisageaient l’avenir avec de plus en plus d’inquiétude. Ils s’étaient attendus à ce que le mousse manifeste des émotions aux paroles du capitaine : révolte, refus, crainte, joie, soulagement, regret. Mais il n’y avait rien que cette terrible apathie. On pouvait se demander si, à force d’être brisé, son cœur n’avait pas cessé de battre.

Gênés, les Le Quellec prirent congé aussitôt. Qu'auraient-ils pu ajouter ? La situation était fort éprouvante pour tous. Mieux valait abrégé ces moments que chacun vivait comme un supplice. James Larkin accompagna ses visiteurs jusqu'à la coupée.

– Tu ne dis pas au-revoir au capitaine ? demanda l'ingénieur alors qu'ils allaient se séparer et qu'Emmanuel, indifférent à tout, n'avait aucun réflexe de politesse. Va vite !

Mécaniquement, mû par la force de l'habitude, l'enfant obtempéra et fit deux pas qui le rapprochèrent de James Larkin tandis que discret, le couple descendait l'attendre sur le quai, ne voulant pas être de trop dans leurs adieux.

Le capitaine considéra longuement la forme longiligne arrêtée devant lui. Son mousse. Son fistounet. Cet enfant si brillant lorsqu'il avait mis le pied sur le *Golden Star* la première fois et qui le quittait comme un corps sans âme. Que s'était-il passé ? Pourquoi ce gâchis ? Qui en était responsable ? Lui, James Larkin ? Qu'avait-il fait qui avait conduit à ce désastre ? Qu'aurait-il dû faire pour l'éviter ? C'était d'autant plus douloureux qu'il aimait profondément cet enfant sur lequel il avait reporté toute l'affection qu'il n'avait pu donner à sa femme et à sa fille. Emmanuel, dans le secret de son cœur, était devenu le trésor de sa vieillesse. Mais il l'ignorait... Sans lui, le *Golden Star* ne serait plus jamais le même, ni son capitaine non plus.

– Fistounet, nous nous reverrons, je te le promets. Je ne t'abandonne pas, au contraire ! Je veux que tu en sois convaincu ! C'est par affection pour toi que je te confie à ces braves gens qui sauront te redonner le goût de vivre. Je veux le meilleur pour toi. Au revoir, fistounet. A très bientôt...

Emmanuel, à ces paroles prononcées d'une voix tremblante par son supérieur, releva furtivement la tête, manifestant qu'il n'était pas si inaccessible que cela à ce qu'il entendait et vivait. Dans ses yeux mauves, presque violets, bouillonnait un magma de sentiments poussés à leur paroxysme. James Larkin sut qu'il serait hanté tout le reste de son existence par cette terrible expression qui transperça son cœur. Tant de souffrance, de haine, de rancune, de reproche, mêlé à un amour indicible explosaient dans ce regard soudain à nu ! Cela ne dura qu'une fraction de seconde, mais si riche, si lourde, si dense ! Puis, l'enfant baissa ses paupières diaphanes d'épuisement. Privé de l'éclat sauvage des prunelles tourmentées, le visage reprit son aspect sinistre d'incommunicabilité totale. James Larkin, vaincu par son émotion, effleura d'une main timide le bonnet durci de crasse avant de redescendre dans le carré, seul.

Chapitre 5

Du gaillard d'avant, Taylor, O'Brien et quelques matelots avaient assisté, au comble de l'étonnement, au départ du mousse encadré d'un homme et d'une femme distingués et riches s'il fallait en juger par l'élégante voiture qui les attendait sur le quai. Cet événement pour le moins insolite, associé à la physionomie soucieuse du capitaine, à sa sortie nocturne, la première depuis des années formait un ensemble étrange qui méritait des explications.

Prétextant une question urgente à régler, le second céda à la curiosité et descendit dans le carré.

Le capitaine ne l'entendit pas venir. Il était assis à la table, la tête dans les mains, le dos voûté, dans une attitude de complet découragement. Taylor regretta d'avoir comme violé le secret de cette intimité douloureuse. Honteux de s'être montré indiscret, il recula sur la pointe des pieds. Ce fut alors que James Larkin remarqua sa présence.

– Qu'y a-t-il, monsieur Taylor ?

La voix elle-même avait changée, étouffée qu'elle était par le poids de pensées oppressantes. Taylor vit soudain avec terreur un vieil homme là où quelques heures plus tôt, il y avait un quinquagénaire dans toute la force de l'âge. Cette vision très brève s'estompa quand il se redressa, l'œil plus perçant, mais durci d'angoisse.

– Pardonnez-moi de devoir vous retourner la question, capitaine. Etes-vous malade ?

– Malade ? Non, non...

Le ton était absent. De quoi assurer Taylor qu'il n'avait pas été écouté, ni entendu.

– Qu'y a-t-il donc, capitaine ? Que puis-je faire pour vous ? Vous êtes pâle, tremblant. Je ne vous ai jamais vu ainsi. Vous m'inquiétez !

James Larkin haussa les épaules d'un mouvement désabusé, sans répondre.

– Est-ce que cela un rapport avec la visite de ces... gens ? insista le second, à bout d'arguments.

Le regard bleu s'acéra brusquement.

– Oui ! Oui ! s'exclama-t-il dans un cri qui ressemblait à un sanglot. Oui ! Et le petit n'a rien compris ! Il ne peut rien comprendre !

– Moi non plus, je ne comprends pas, avoua Taylor.

– Vous ? Vous ?

Cette fois, ce fut un rugissement qui sortit de la gorge du capitaine.

– Qu'avez-vous besoin de comprendre ? Ce bébé que vous méprisez...

– Que j'admire...

– Depuis quand ? Ce serait nouveau ! Eh bien, mon bébé, puisque vous l'appellez ainsi, savez-vous ce qu'il a fait durant sa disparition, cette fugue inexplicable ?

Taylor, mal à l'aise, secoua la tête.

– Il a sauvé de la noyade deux gamins dans la baie. Alors qu'il était en train de mettre fin à ses jours... Vous rendez-vous compte ? Il ne veut plus vivre et malgré cette résolution, son sens du devoir reste le plus fort !

Taylor était blême.

– Et... et où est-il, maintenant ?

– C'est là qu'est l'horreur de la situation ! Les parents des gamins qu'il a sauvés ont voulu le recueillir. Mais c'est trop tard. Emmanuel est trop malade. Il va mourir et mourir loin de nous !

Le second se laissa tomber sur un siège sans la permission de son chef. Celui-ci était beaucoup trop préoccupé pour prêter attention à pareil détail.

– Capitaine, dit enfin Taylor après un long moment de réflexion et de silence.

– Oui ?

– Savez-vous pourquoi le b... le mou... enfin, Emmanuel a fui ?

– Comment le saurais-je ? rétorqua le capitaine, hargneux. Depuis quand me fait-il des confidences ?

Taylor sentit toute l'amertume de cette réponse. Il hésita à poursuivre.

– Moi, je le sais.

– Vraiment ?

L'intérêt du capitaine s'était réveillé. Jalousie ou sincère désir de savoir ?

– Je lui ai fait croire que j'allais le poignarder.

James Larkin le considéra avec une expression qui passa graduellement de l'incrédulité à l'horreur.

– Quoi ? Mais pourquoi ? Pourquoi vous en êtes-vous pris à ce malheureux enfant ? Que vous a-t-il fait ? En quoi a-t-il mérité que vous le traitiez ainsi ?

Le second paraissait fort ému, lui qu'on ne pouvait accuser d'être l'esclave de sa sensibilité.

– Si vous souhaitez m'entendre en confession, je suis prêt à tout vous dire.

James Larkin cacha son visage dans ses mains crispées, puis, après les avoir écartées, reprenant le contrôle de lui-même, ordonna de sa voix habituelle :

– Je vous écoute, monsieur Taylor. Parlez !

– Capitaine, l'homme qui va vous parler n'a rien à voir avec celui dont vous allez entendre l'histoire. En une semaine, il s'est passé bien des choses en son cœur et en son esprit.

– Parlez !

– Tout remonte au jour où vous avez imposé au *Golden Star* un mousse qui n'était, soyons honnêtes, qu'un tout petit enfant. Au lieu de décharger les hommes, le coq en particulier, d'une part d'ouvrage, vous leur demandiez d'assurer un rôle protecteur en plus de leurs attributions. J'étais furieux contre vous, contre votre imprévoyance. J'étais persuadé que vous aviez tort et que j'avais raison. Je me suis juré de vous le prouver. C'est pour cela qu'un jour de temps assez gros, j'ai envoyé le gamin dans la mâture, avec pour tout résultat de recevoir un blâme de votre part. Alors, je me suis vengé : le mousse a payé pour l'humiliation bien involontaire qu'il m'avait infligée. J'ai exigé de lui des qualités d'endurance, de courage, de maturité dignes d'un homme mûr. Je l'ai poussé jusqu'à ses limites. J'admets avoir été dur, très dur, toujours dans le but d'accéder à l'excellence. Un apprentissage impitoyable qui aurait brisé tout

autre que lui. Cette joute morale s'est prolongée jusqu'à la semaine dernière. J'ai craqué. Je n'en pouvais plus d'être battu sur mon propre terrain. A traitement d'exception, réaction d'exception aussi. J'ai réussi à briser cette forte personnalité. La fugue en a été la conséquence. Je passe sur mon angoisse les deux jours de son absence. Je dis bien angoisse. Car si j'avais vaincu, je n'étais pas soulagé pour autant, loin de là. Je me méprisais. Je m'étais comporté de manière totalement indigne, juste pour avoir la satisfaction d'avoir le dernier mot. Et ce dernier mot risquait d'être la mort. J'avais voulu une honteuse capitulation, pas la mort. Quand le petit est revenu si soudainement, j'ai respiré. Je n'étais pas un criminel. Même, le visage buté et le silence du gamin me redonnaient des pensées que j'aurais aimé ne plus avoir. J'ai alors fait preuve d'une odieuse lâcheté en vous laissant le punir, mais je n'étais pas prêt à m'humilier devant vous pour le salut d'un gosse que je ne parvenais plus ni à détester, ni à mépriser. Et puis, tout à l'heure, il y a eu la goutte d'eau qui a fait déborder le vase : vous m'avez dit que le petit avait su sauver la vie de ses semblables, alors que lui-même était au fin fond du désespoir. Encore une leçon qu'il me donnait. Tout a basculé. Capitaine, je vous remets ma démission.

James Larkin sursauta à cette conclusion abrupte. Il avait écouté ces aveux à la fois révolté et admiratif. En effet, il fallait que Taylor eût été singulièrement bouleversé pour faire preuve d'une telle confiance à l'égard d'un supérieur qu'il avait jusqu'alors traité courtoisement et sans familiarité excessive.

– Non, murmura-t-il, je la refuse.

– Comment ? rétorqua le second avec une violence inouïe. Vous osez la refuser alors que vous prétendez aimer votre mousse ?

James Larkin posa sur lui un regard triste et calme.

– C'est parce que je l'aime que je ne veux pas le souiller par une décision qu'il ne souhaiterait pas et qui ressemblerait à une vengeance. Il ne mérite pas qu'on lui impute des sentiments mesquins.

– C'est vrai, admit Taylor à regret.

– C'est moi qui aimerais vous faire souffrir tout ce qu'a souffert Emmanuel silencieusement. Je peux dire que vous avez un élève qui vous fait honneur car il n'a jamais rien laissé transparaître de ce que vous lui faisiez subir et qui ne correspondait pas à son jeune âge. Vous chasser ne résoudrait rien. J'en retirerais à peine une inavouable satisfaction. Non, votre plus grand châtiment sera votre remords. Parce qu'Emmanuel risque de mourir sans avoir retrouvé l'estime de lui-même, cette estime qu'il n'avait jusque là pas encore perdue.

– Mourir ?

James Larkin poussa un profond soupir.

– Il ne faut pas tout mélanger, même si cela est difficile maintenant. Vous n'êtes pas sans savoir que cet orphelin décline de jour en jour depuis le passage de la Ligne, il y a environ un an. Nous avons même évoqué ensemble son changement de comportement depuis la mort de Gupta et cette indifférence morbide qu'il mettait dans ses moindres actions, comme s'il ne se rattachait plus à la vie. Je ne pense honnêtement pas que vous êtes responsable de son attirance pour la mort. Elle existait dès son arrivée puisqu'il venait de perdre toute sa famille. Il s'est interdit de s'attacher par fidélité aux disparus. Je ne saurais même pas dire si votre exigence à son égard était salutaire ou non. D'un certain côté, elle l'obligeait à lutter et la lutte, c'est la vie. C'est une manière de voir les choses qui n'atténue en rien votre faute. Car la détresse de cet enfant a dû être inimaginable. On a beau être sur un long courrier et ne pas s'appesantir

sur les duretés de l'existence, là, cela faisait quand même beaucoup. J'ai confié Emmanuel à ces braves gens si désireux de lui manifester leur reconnaissance. J'ai longuement hésité. Si je l'ai fait, c'est pour donner au petit une ultime chance de se raccrocher à l'existence. Mais je crains qu'il n'ait pas en lui les ressources nécessaires pour accepter l'amour. Il faut de la volonté pour cela et Emmanuel n'en a plus.

Taylor laissa retomber sa tête sur ses mains. Il paraissait très abattu. Ses yeux trop pâles manquaient de leur aplomb habituel.

– Vous avez raison, capitaine. Le plus terrible châtiment que vous puissiez m'infliger est de me laisser vivre à vos côtés, sur les lieux de mon crime, avec la certitude que le petit mourra en se méprisant.

Sans ajouter un mot, il se leva et remonta sur le pont, laissant James Larkin à ses tristes pensées.

Au bout d'une heure un quart de trajet, Yves et Marie Le Quellec étaient épuisés. Ils avaient échangé des banalités dans l'espoir de susciter une réaction de leur petit protégé qui, tapi dans un coin de la voiture, s'efforçait de prendre le moins de place possible. Rien n'y avait fait, ni la traversée des quartiers commerçants, ni la route qui s'élevait pour rejoindre le district d'Alexandria, découvrant le superbe panorama de Port Jackson. Emmanuel, serrant dans ses bras son précieux baluchon, était bien loin d'être en état de s'émerveiller de tant de nouveautés. Son esprit n'avait pour tout horizon que la terrible punition qui venait de s'abattre sur lui, celle qu'il avait redoutée. Il venait d'être arraché au *Golden Star* pour n'avoir pas respecté ses lois. Il avait fugué. Alors, le capitaine, le jugeant indigne de rester à bord, l'abandonnait, le livrait à ces inconnus pour qu'ils le dressent, pour qu'il leur serve d'esclave. Quels devaient être ces nouveaux maîtres pour que leur joug soit encore plus féroce que celui de Taylor? Comment, dans ces conditions, l'enfant aurait-il été intéressé par le paysage ou les propos anodins des Le Quellec? Il se sentait aspiré dans un gouffre sans fond, peuplé de personnages maléfiques dont la seule raison d'être était de le faire souffrir le plus longtemps possible. Pourquoi n'était-il pas mort? Pourquoi devait-il vivre? Hélas, même se suicider exigeait de lui des forces qu'il n'avait plus!

Gwénaël et Yannick se précipitèrent sur la voiture dès qu'ils l'entendirent entrer dans la cour.

– Alors? crièrent-ils en même temps en étirant le cou pour mieux voir. Emmanuel est avec vous?

Yves Le Quellec sortit le premier, masquant l'ouverture. Il mit un doigt devant sa bouche pour recommander le calme aux deux garçons qui, depuis le matin, ne tenaient pas en place, fous de joie à l'idée de recevoir leur nouveau compagnon de jeux.

– Il est très fatigué. Il faudra être très doux avec lui.

– Bien sûr! hurla Gwénaël de sa voix stridente. On l'aime beaucoup. Je lui ai fait un dessin. Regarde, papa, le dessin que j'ai fait!

– Pas si fort, Gwénaël, répliqua Yves en lui serrant le bras avec un regard sévère. Qu'est-ce que je viens de dire?

Yannick, plus conscient du sérieux mécontentement de son père, tira son frère en arrière.

– Laisse!

Yves Le Quellec put alors prendre Emmanuel, aussi raide qu'une barre de fer et le déposer à terre, où il fut happé par deux paires de bras enthousiastes. Marie descendit la dernière, considérant d'un œil triste cette réception si chaleureuse. Elle avait pitié de ses garçons qui n'allaient pas tarder à être déçu par tant de froideur et de mutisme. Elle éprouvait aussi une infinie compassion à l'égard du petit mousse qu'elle imaginait à juste titre terrifié par cet accueil débordant de bons sentiments. Que pouvait-il comprendre de ce qui lui arrivait ? Faisait-il le lien entre cette famille et les gens qu'il avait vu si brièvement la semaine précédente ? Elle n'en était pas convaincue.

– Kinou ! Couché !

Cette remarque s'adressait à un jeune chien qui batifolait allégrement autour des enfants, reniflant en particulier le nouveau venu. Cerné de toutes parts, Emmanuel reculait comme il le pouvait. Un obstacle invisible barra son chemin. Son épouvante fut telle que ses intestins malmenés se vengèrent pour sa plus grande humiliation.

– Il n'est pas méchant, dit gentiment Yves Le Quellec sans se douter qu'il était la première cause de l'effroi du gamin. Il veut jouer. Couché, Kinou ! Yannick, va l'attacher. Nous l'emmènerons tout à l'heure pour une promenade. Viens, mon petit Emmanuel, nous allons te montrer ta chambre. Je crois que tu as grand besoin de repos...

– Oh, fit Gwénaél, déçu. Il ne va pas s'amuser avec nous ?

– Pas tout de suite, répondit Marie en embrassant son benjamin. Il est très fatigué, papa te l'a dit. Sois gentil et laisse-le un peu seul...

– Mais...

– Obéis à Maman, coupa Yves d'un ton sans réplique.

Emmanuel, plutôt tiré et poussé que mû par sa propre volonté, entra dans le grand hall qui l'écrasa de sa majesté bien qu'il eût toujours les yeux rivés au sol. Il eût tout donné pour retrouver son réduit inconfortable sur le *Golden Star*.

La chambre était à l'étage. Yves comprit qu'il était vain d'attendre que le petit garçon escalade seul ces marches : il était paralysé de terreur. Il lui fallut donc prendre les grands moyens, c'est-à-dire soulever le corps trop maigre, trop rigide, d'une saleté repoussante, d'une odeur non moins pénible. Il le fit à contrecœur, son amour théorique venant de se heurter à une instinctive répulsion.

– Voici ta chambre, dit Marie qui les avait précédés.

C'était une pièce très claire, à la charmante tapisserie bleu pâle, parsemée de petites fleurs blanches. Deux grandes fenêtres en angle donnaient à l'Est et au Nord, la faisant bénéficier d'une splendide vue sur la baie et d'un ensoleillement quasi-permanent. Le mobilier en chêne trahissait son origine bretonne comme en témoignait le délicat travail de sculpture retraçant des scènes de la vie quotidienne au pays lointain. Sur les murs, des gravures choisies spécialement avec l'aide de Yannick et Gwénaél montraient le désir des Le Quellec de ne pas rompre avec l'héritage maritime du petit mousse : cartes anciennes, peintures et aquarelles de bateaux, instruments nautiques, objets exotiques de collectionneur dont un gigantesque sabre d'abordage. Devant la fenêtre se dressait un bureau massif que les garçons comparaient en riant à une forteresse et qui leur avait beaucoup servi dans leurs jeux. À côté, s'élevait une petite bibliothèque dont les rayonnages étaient déjà couverts de livres. Au pied de celle-ci, on trouvait un coffre à jouets ouverts, débordant d'objets qui n'étaient pas toujours

dans leur première jeunesse mais qui, Yannick et Gwénaél avaient assuré, pouvaient encore procurer des heures d'amusement à leur nouveau propriétaire.

– Tu peux tout regarder, tout toucher. Tout est désormais à toi. Nous allons te laisser prendre le bain que Joséphine a préparé pour toi. Prends ton temps et repose-toi !

Estimant inutile d'attendre une réponse qui ne viendrait pas, le couple se retira discrètement. L'ingénieur s'accouda à la balustrade en marbre blanc qui dominait le grand escalier. Dehors, on entendait les cris des deux garçons et les aboiements de Kinou. Au moins eux s'en donnaient à cœur joie.

– Te l'avouerai-je ? dit Yves en français. J'ai peur !

La jeune femme s'assit sur un pouf à ses côtés.

– Tu n'es pas le seul, mon ami ! Mais tu n'en as pas le droit ! Songe à ce malheureux enfant qui est presque mort de peur pour des raisons objectives...

– Les miennes le sont aussi. Je sais, c'est mal à moi, mais il faut que je te le dise... Je ne l'aime pas. C'est physique. Il... me répugne !

Le jeune ingénieur regarda sa femme d'un air contrit, navré d'avoir ainsi dévoilé des pensées si peu honorables, mais conscient qu'il lui fallait être honnête.

– Mon chéri, tu n'as pas à avoir honte. Je te comprends, tu sais. Ce serait surprenant que tu trouves ce pauvre gamin attirant. Il n'a rien pour plaire : il dégage une odeur infecte, il semble qu'il va perdre plusieurs kilos en se lavant, la frayeur rend son visage hideux. Il est normal que nous n'ayons pas pour premier réflexe de le serrer dans nos bras et d'embrasser sa peau crasseuse. Mais c'est pourtant vers ce but que nous devons tendre en ne nous arrêtant pas à son aspect physique.

– Je doute qu'il nous laisse beaucoup de chance de l'approcher.

– Regretterais-tu notre décision ? s'enflamma Marie.

– Non, non... mais je doute !

– Ne sois pas si horriblement pessimiste...

– Réaliste...

– Non, pessimiste ! Si nous succombons au doute, nous sommes fichus et Emmanuel l'est aussi. Nous avons un défi à relever. Le seul moyen d'y parvenir, c'est de nous fixer de très modestes objectifs et de nous réjouir à chaque minuscule victoire. Après ce que nous a dit le capitaine, c'est vrai que la tâche paraît impossible. Mais si nous avançons pas à pas, ce sera plus facile. Il ne faut pas essayer d'imaginer ce que la situation sera dans deux jours, dans une semaine, dans un mois. C'est aujourd'hui qui compte. C'est tout. C'est la vie qui coule encore dans les veines de cet enfant. Nous devons devenir des fourmis avec la grâce de Dieu.

Yves, peu convaincu, soupira sans répondre.

Lorsque Marie revint dans la chambre, Emmanuel était dans le cabinet de toilette, juché sur une chaise, essayant en vain d'atteindre le haut d'un carreau avec une éponge. Elle ne put dissimuler sa surprise.

– Que fais-tu là ?

Le petit garçon sursauta violemment. Puis, l'expérience lui ayant prouvé, par le passé, qu'il valait mieux être sur un terrain stable pour affronter coups et reproches, il se laissa glisser de la chaise en tremblant. Son visage maigrichon était couleur de cendre. Mais, dressé à dominer ses plus terribles peurs, il répondit d'une voix défaillante :

– Je nettoyait, madame. Je vais refaire si c'est mal fait.

Marie Le Quellec n'en crut pas ses oreilles. Penser que l'enfant, devant un bain bien chaud, n'avait eu comme idée que de se servir de l'eau pour laver autour de lui ! C'était inimaginable ! D'un geste spontanée, la jeune femme voulut donner libre cours à son émotion en embrassant celui qui croyait être coupable d'une terrible faute. Pour toute réaction, Emmanuel se rétracta comme un escargot de manière à laisser le moins d'endroits de son corps accessibles à des coups.

– Petit lapin, s'écria-t-elle d'un ton désolé – ignorant que pour un marin, même apprenti, cette dénomination était fâcheuse –, c'est moi qui suis stupide en n'ayant pas été là pour t'expliquer. Bien sûr, tu ne pouvais pas savoir. Cette eau là, c'est pour te laver.

Un bain, lui ? Il ne s'était pas lavé depuis combien de mois ? Il se souvenait vaguement de quelques ablutions avec Gupta, mais depuis, rien. Le pire n'était pas cette eau fumante et odorante. C'était la présence de cette dame auprès de lui. Elle l'avait embrassé comme le faisait Diana, sa petite maman, comme Ismaël et oncle Douglas. Même le cher Gupta l'avait un jour embrassé ainsi. Les morts... Dans son univers, il n'y avait que des ombres et une écrasante solitude. Pourquoi, mais pourquoi cette dame transportait-elle avec elle ce parfum si particulier qui ressuscitait sa sœur ?

– Déshabille-toi, mon lapin, reprit Marie Le Quellec qui ne supportait pas que s'instaure un silence éprouvant. En parlant, elle avait, à tort ou à raison, le sentiment de faire reculer la peur. Son propre malaise, certainement.

Emmanuel ne bougea pas. Marie répéta sa demande tout en joignant le geste à la parole. Elle ne s'attendait pas à une telle vivacité de réaction. L'enfant se rebiffa à la tentative de défaire l'assemblage compliqué de nœuds et de boutons qui permettaient à ses haillons de tenir sur lui.

– Si, il le faut ! insista la jeune femme. Tu ne vas pas te baigner tout habillé quand même. Ne bouge pas, je risque de te couper !

La jeune femme s'était armée d'une paire de ciseaux pour venir à bout de nœuds récalcitrants.

– Voilà, on y arrive. Ne t'inquiète pas. Je suis une maman. Tous les petits garçons sont faits pareil.

Emmanuel avait cessé de lutter dès qu'il avait compris qu'il avait affaire à trop forte partie. Ce n'était pas assez de l'arracher au capitaine Larkin pour le réduire en esclavage : il fallait qu'il soit complètement humilié, livré sans défense à la méchanceté de ces inconnus.

Marie Le Quellec, découvrant le petit corps dans sa pitoyable nudité, trouva matière à réfléchir. Ce qu'elle avait pris pour un réflexe de pudeur puritaine était certainement bien davantage une attitude de dignité farouche qui lui interdisait de montrer au monde extérieur comment on le traitait à bord du *Golden Star* : d'une maigreur qu'elle pressentait mais qu'elle n'avait pas imaginé aussi extrême, il portait gravé sur sa peau, sur ses membres, les stigmates d'une existence sous les mauvais traitements, sans parler des furoncles et autres panaris provenant d'une mauvaise hygiène et du contact constant avec la mer. Il était couvert d'ecchymoses, d'écorchures et de plaies diverses, certaines infectées.

– Dans l'eau maintenant ! C'est encore chaud ?

Emmanuel, sans résister, avait enjambé la baignoire et s'était laissé glisser dans l'eau savonneuse. Avec beaucoup de délicatesse, Marie prit un gant de toilette et, tout en commentant d'un ton badin l'épaisseur de crasse sur ses genoux et ses pieds, s'occupa d'en venir à bout.

– Je ne te fais pas mal, au moins ? Dis-moi, surtout ! Tu sais, niveau saleté, je crois que Yannick est capable de te battre ! Tu devrais le voir quand il rentre de la plage ! Puis-je enlever ton bonnet ?

N’obtenant pas de réponse, elle ôta cet objet dégoûtant, découvrant alors une tignasse fort longue et grouillante de poux. Jusqu’à son décès, Gupta s’était toujours arrangé pour couper l’abondante chevelure du mousse et le maintenir dans un état de propreté aussi grand que possible. Mais depuis deux mois, Emmanuel avait été complètement livré à lui-même, personne ne prenant soin de lui.

– Dois-je couper tes cheveux ?

– Si vous le voulez, madame, murmura l’enfant d’une voix quasiment inaudible.

Marie regretta d’avoir posé cette question qui avait amené une réponse servile, la seule qu’Emmanuel fût capable de faire dans son état.

– C’est toi qui décides. Simplement, s’ils sont courts, ils seront plus faciles à peigner.

– Il y aura moins de poux aussi ! précisa le petit garçon qui manifesta ainsi une certaine capacité à intervenir de manière spontanée.

– Très juste ! approuva Marie en souriant. Quand tu seras débarrassé de ces bestioles, tu pourras laisser tes cheveux repousser. Ils sont bien beaux !

– Merci, Madame.

Il y avait un réel soulagement dans le regard qu’il lui lança très brièvement.

Un quart d’heure plus tard, il renouait avec son malaise : il venait d’enfiler des vêtements ayant appartenu à Yannick, propres, en parfait état, fleurant bon la lavande, mais qui, tout en flottant sur lui, lui battaient les mollets. Il osa refuser obstinément d’enfiler des chaussures, étant habitué depuis trop longtemps à vivre pieds nus. Marie, déjà très satisfaite de cette transformation qui redonnait figure humaine au mousse, n’insista pas. Elle avait franchi une première étape en lavant l’enfant et en instaurant un semblant de dialogue avec lui sur le chapitre des cheveux.

Yves Le Quellec qui se morfondait en attendant sa femme se dit en la voyant apparaître avec leur protégé qu’un simple lavage avait fait des merveilles : le mousse avait perdu cette apparence rebutante qui rendait si difficiles les élans vers lui. Nul doute qu’éclairé par un sourire, un regard vif et pourvu de rondeurs enfantines son visage pourrait avoir un certain charme. On n’en était pas là !

– Les garçons nous attendent pour aller à la ferme ! annonça l’ingénieur.

– Parfait ! Descendons donc !

Emmanuel hésita à avancer, comme pris de vertige en haut des marches. Mais il ne laissa pas Yves Le Quellec l’approcher. Le voyant esquisser un mouvement vers lui, il se décida à descendre, rendu gauche par sa raideur et la gêne que constituaient pour lui ses vêtements si propres.

Dès que la porte extérieure fut ouverte, Kinou surgit, exubérant comme toujours, suivi de Yannick et Gwénaël qui gambadaient en hurlant, comme à leur habitude. Le jeune chien avait déjà sa taille adulte. Il posa ses pattes antérieures sur les épaules du petit mousse et balaya son visage de grands coups de langue affectueux.

– Doucement, Kinou ! ordonna l’ingénieur en prenant le collier de l’animal pour le tirer en arrière.

Mais Emmanuel avança une main timide pour caresser la fine tête du colley qui jappa de joie. Ce que voyant, Yves le lâcha. Kinou, frénétique, agitait

vigoureusement sa queue et donnait d'impératifs coups de museau à l'enfant pour qu'il continue à s'occuper de lui.

Les garçons interrompirent cette procédure d'appivoisement réciproque.

– Viens! On court!

Ils s'emparèrent chacun d'une main du petit mousse et l'entraînèrent sur le sentier qui menait à la ferme distante d'environ cinq cents mètres. Le chien, ravi de la promenade, filait comme une flèche.

Yves et Marie les laissèrent s'éloigner tous les quatre pour les suivre à une allure plus modérée.

– Le petit a été maltraité à bord du *Golden Star*, dit la jeune femme. Ce n'est pas étonnant qu'il soit terrorisé par les adultes.

– Maltraité ou simplement rudoyé? s'enquit Yves, prudent. Tu sais, la vie à bord d'un long courrier n'est pas rose, surtout pour un jeune mousse...

– Moi, j'appelle cela des mauvais traitements!

– Oui, mais tu n'as aucune idée...

– Non, bien sûr, mais je constate, mon ami. C'est un gamin qu'on a laissé complètement à l'abandon sur le plan de la santé : il est d'une maigreur affligeante, ses mains et ses pieds sont déformés par l'infection. J'ai dû percer plusieurs abcès à ses doigts. Et en plus, il porte la marque d'une récente raclée. Et crois moi, ce n'est pas une chute accidentelle qui est cause des meurtrissures qui le couvrent!

Marie paraissait si sûre de ses affirmations qu'Yves en fut ébranlé.

– C'est vrai qu'il fait peine à voir. Nous demanderons à Louis de l'examiner.

– Et nous exigerons des explications de la part du capitaine. Son rôle était de veiller sur son mousse...

– Ma chérie, je crois que tu ne mesures pas ce que les mousses doivent endurer. De plus, n'oublie pas ce que le capitaine a dit : Emmanuel était un mur et avait cessé de communiquer depuis la mort du cuisinier. N'oublie pas qu'il ne nous a pas masqué la réalité en nous disant que nous ne le recueillions que pour qu'il meure avec nous. Il était donc bien conscient du drame.

– Il aurait pu faire quelque chose!

– Pour cet enfant qui se laissait mourir? Emmanuel avait besoin d'une famille. D'amour et de tendresse. Comment peux-tu trouver cela sur un bateau?

– Le capitaine n'aurait pas dû le recueillir...

– Facile à dire pour nous maintenant. Il a fait ce qui lui a semblé le meilleur au moment où il l'a fait, avec les données qu'il avait.

– C'est trop dur de se dire que le petit va mourir. Je refuse!

– Et c'est pour nous la seule manière de nous battre pour qu'il vive. Tiens, nous voici arrivés... Et il n'y a qu'Emmanuel.

Le petit mousse était accroupi au pied d'une meule de foin à contempler une belle chatte qui veillait sur cinq adorables chatons. Il avait saisi une brindille de paille avec laquelle il faisait faire des cabrioles aux peu farouches bestioles. De loin, les Le Quellec regardèrent le paisible spectacle que cette scène leur offrait. En deux occasions maintenant, Emmanuel qui refusait tout contact avec les êtres humains, manifestait qu'il savait en établir un avec les animaux. C'était déjà un bon début.

Du bâtiment de la ferme s'échappaient des rires et des cris. Marie Le Quellec y pénétra à son tour. Comme de coutume, les garçons étaient allés saluer la fermière qui leur avait servi d'office un bon bol de lait tout frais et une part de gâteau. Non pas qu'ils fussent privés chez eux, mais c'était la tradition.

Yves, resté seul, s'approcha de l'enfant qui en voyant son ombre grandir sur le sol se figea soudain, comme pris en faute.

– Continue, lui dit-il en souriant. Ils sont mignons, n'est-ce pas ?... Tu en voudrais un ?... Lequel préfères-tu ?...

Il crut ne jamais avoir de réponse. Mais après une interminable hésitation, Emmanuel désigna une petite boule soyeuse, au long poil gris et aux merveilleux yeux bleus. Il le fit sans oser redresser la tête.

– C'est comme moi. Il est superbe. C'est un excellent choix. Eh bien, tu peux le prendre avec toi. Il est à toi !

Très lentement, l'enfant se hasarda à regarder timidement l'homme qui lui parlait avec ce fort accent mais des intonations agréables. Comme chez Marie Le Quellec quelques minutes plus tôt, il retrouvait des sentiments qu'il avait cru morts en même temps que ses affections. De même que la jeune femme lui rappelait sa sœur et sa tante, l'ingénieur avait en lui quelque chose de son oncle Douglas, d'Ismaël et même d'oncle Paul. Ne pouvant comprendre, dans son cerveau embrumé par la peur, que cette ressemblance était son salut et non sa perte, il y sentit une terrible menace. Ces nouveaux maîtres chez lesquels le capitaine l'avait placé en châtement de sa fugue ne pouvaient avoir aucun lien avec sa famille tant aimée. Ils allaient le courber plus bas que terre, essayant par tous les moyens de lui faire payer sa faute. Ainsi, cette proposition d'avoir un chat était une question piège. C'était certainement une perfidie, une hypocrisie afin de le mettre en mauvaise posture. Taylor était un expert dans ce genre de traquenards desquels il était impossible de se sortir. Quoi qu'il fit, Emmanuel savait par expérience, que ce serait le mauvais choix. Il n'y en avait pas de bon. Le dialogue était truqué.

– Mais si, insista Yves Le Quellec qui avait saisi la boule duveteuse et la tendait à l'enfant. C'est pour toi. Je t'assure. Prends le.

Terrifié, Emmanuel secoua la tête, ne sachant pas s'il valait mieux refuser clairement ou accepter. Dans les deux cas, c'était l'échec garanti.

– On voit que tu en meurs d'envie, reprit l'ingénieur. Ne crains rien, c'était prévu...

– Je... je... ne peux... pas, bégaya l'enfant qui imaginait quelle serait la réaction de Taylor s'il revenait avec le chaton.

– Et pourquoi ?

– Il est trop... petit... pour chasser... les rats... Il.. faut... le laisser... avec sa... sa maman...

– Quels rats ? demanda l'ingénieur sans réfléchir.

– A bord... Il... y... a ... déjà un... gros... chat...

Yves comprit alors que dans la tête d'Emmanuel rien n'était clair quant à son avenir ou au pourquoi de sa présence avec eux. Il s'efforça de se faire le plus rassurant possible.

– Ce n'est pas du *Golden Star* qu'il s'agit, mais de chez nous. C'est avec nous que tu vas vivre désormais. Le *Golden Star*, c'est fini. Allez, prends cette bestiole, qu'elle s'habitue à toi !

Mis ainsi en demeure d'obéir, l'enfant s'empara habilement du chaton et tout en le caressant des ses doigts déformés par les phlegmons, se prépara à être frappé pour avoir osé discuter un ordre de son supérieur. De son discours, il n'avait retenu qu'une chose, une terrible nouvelle. Jamais il ne reviendrait sur le *Golden Star*. C'était fini. Le vieux voilier rejoignait le royaume des ombres, lui aussi. Et cette fois, c'était de sa faute : il avait fui. Le capitaine en avait

tiré les conclusions logiques. Puisque le mousse ne voulait pas rester à bord, il irait voir ailleurs si sa vie allait être meilleure.

Le retour fut horrible. Épuisé par la faim et la terreur, le petit garçon ne parvenait même pas à courir avec Yannick et Gwénaél. Il titubait, comme pris de boisson. Yves Le Quellec voulut le prendre dans ses bras pour faire les derniers mètres. Emmanuel ne vit dans son geste qu'un coup en partance. Il tenta de fuir, trébucha sur un caillou et tomba lourdement. Incapable de se contrôler malgré tous ses efforts, il fut pris de spasmes d'autant plus douloureux qu'il ne pouvait vomir que de la bile. La crise fut brève et pour cause. A bout de résistance physique et nerveuse, il perdit connaissance.

Joséphine, la bretonne qui avait élevé Madame Marie comme elle l'appelait et qui, avec son mari Mazhev, l'avait suivi jusqu'à Sydney, abandonna ses fourneaux dès qu'elle fut avertie du malaise du nouveau venu. Si elle n'avait pas encore pointé le bout de son nez, c'était par prudence, les Le Quellec ayant souhaité que le mousse soit introduit progressivement aux divers habitants de Ti-Ar-Mor. Mais elle mourait d'envie de voir sa frimousse. Qu'il eût besoin d'elle combla son désir de se rendre utile. Si son mari avait été très silencieux durant la discussion de la veille pendant laquelle toute la famille avait parlé de l'éventualité d'accueillir un enfant en danger de mort, elle avait donné son avis de manière très véhémement. Elle vivante, il était hors de question que «l'héroïque sauveur» de ses gamins mourût ailleurs que sous son aile protectrice. D'ailleurs, elle avait à sa disposition plusieurs armes, secrètes ou non, des herbes, des cataplasmes et de délicieux petits plats dont elle avait la ferme intention de gaver le mousse.

Comme à son habitude, elle éloigna d'elle tout le monde pour rester en tête à tête avec le malade. Personne ne sut ce qu'elle avait fait pendant deux heures mais personne ne fut étonné non plus quand elle redescendit annoncer à la ronde que l'enfant avait fini par s'endormir.

– Dame, le petiot, il va te falloir des farz pour te l'engraisser, grommela-t-elle à sa manière bougonne en regardant ses maîtres d'un air désapprobateur comme si elle les rendait responsables de l'état de maigreur du gamin. C'est pas Dieu possible. On croirait entendre les os qui s'entrechoquent dès qu'il bouge ! J'en ferai pas mon compliment au capitaine quand je le verrai ! Au fait, Madame Marie, qu'est-ce que je fais du chat ?

Malgré les cris de Joséphine, le chaton fut dûment installé dans la chambre d'Emmanuel, dans une caisse au fond de laquelle on avait placé un vieil oreiller. Et dans le cabinet de toilette, on mit une autre caisse remplie de sciure de bois pour ses fonctions naturelles. La brave bretonne n'était pas du tout contente de cet arrangement, voyant en cette créature féline une incarnation du diable qui, pour prouver sa méchanceté et sa perfidie, ne manquerait pas une occasion de s'acharner sur le papier peint, les tentures, les tapis et le bois des meubles. Ce à quoi Yves répondit que la préservation des biens matériels passait bien après le bien-être d'Emmanuel et que celui-ci avait besoin de s'intéresser gratuitement à un animal. Comme il était hors de question de faire entrer Kinou dans la maison, un chat pourrait avoir des effets bénéfiques.

– Encore heureux que ce ne soit pas un singe ! fulmina Joséphine contrariée, en claquant la porte derrière elle.

L'ingénieur et sa femme échangèrent un sourire malicieux. Joséphine n'aurait pas été Joséphine si elle n'avait pas grogné pour la moindre chose. Elle ronchonnait tout le temps, par la force de l'habitude mais ne réussissait pas à

convaincre quiconque de sa mauvaise humeur. Les quatre Le Quellec l'adoraient et n'auraient pas imaginé vivre sans sa chaude présence si maternelle. Grâce à elle, les aînés, surtout Marie, trouvaient l'exil moins pesant en retrouvant chez elle les manières et le parler de leur terre natale.

Le répit accordé par Joséphine fut de courte durée. Après le dîner, lorsque Gwénaél et Yannick furent couchés et endormis, Marie pénétra dans la chambre d'Emmanuel. Le lit était vide de l'occupant qui aurait dû s'y trouver. A défaut, niché au bas de l'oreiller, le petit chaton gris dormait profondément.

L'enfant s'était-il enfui ? Avait-il cherché à retourner sur le *Golden Star* ? Marie regarda avec attention dans tous les recoins. Elle finit par remarquer la porte fenêtre ouverte. Emmanuel était là, sur le balcon, allongé à même la pierre, frissonnant dans l'air nocturne. Il gémissait faiblement dans son sommeil agité de cauchemars à en juger par son petit visage souffreteux qui se crispait de manière spasmodique. Marie le considéra avec une infinie compassion avant de le recouvrir doucement d'un gros édredon afin qu'il n'attrape pas froid au petit jour. Combien de nuits avait-il ainsi passées, dans un semblable dénuement pour qu'il préférât la dureté de la pierre au confort d'un lit douillet ? Comment ne pas songer que le capitaine avait eu tort de briser sa jeunesse en lui imposant une existence soumise aux rigueurs de l'océan et de la vie en compagnie d'hommes brutaux et sans pitié ? Il lui semblait que dans ce cas là, le mieux avait été l'ennemi du bien.

Chapitre 6

En se réveillant le lendemain matin, Emmanuel semblait n'avoir aucun souvenir des événements qui l'avaient amené à Ti-Ar-Mor. Lorsque Marie vint s'informer s'il était levé, elle le trouva recroquevillé sur lui-même dans l'angle de la pièce. Il se mit à trembler en la voyant, mais étrangement, son épouvante délia sa langue. Au milieu de propos incohérents, il la supplia de le ramener au *Golden Star* qu'il n'aurait jamais dû quitter. Il ne comprenait pas où il était. Ce qu'il savait, c'est qu'il allait être battu. Il serait enfermé dans la cale avec les rats. On l'obligerait à faire des heures de peloton. Il ne voulait pas rester là. Il voulait rejoindre le bord.

Ces paroles, échappées de sa bouche sous le désordre de son esprit, firent très mal à Marie Le Quellec qui y trouvait confirmation de ses suspicions : elles trahissaient l'atmosphère de violence dans laquelle le mousse avait baigné depuis des mois et qui l'avait rendu pareil à un animal aux abois. Quoi qu'en dît Yves, elle s'insurgeait contre l'aveuglement du capitaine qui n'avait rien vu, rien fait pour adoucir l'existence du gamin. C'était trop facile d'affirmer que le gosse n'avait pas envie de vivre parce qu'il pleurait la mort de ses proches. Elle se promit de l'attaquer sur ce sujet dès qu'elle serait à nouveau confrontée à lui. Elle lui dirait clairement ce qu'elle pensait.

Dès qu'elle parla, après l'explosion verbale du mousse, elle assista à son repli : il reprit aussitôt une attitude de résignation terrifiée. Le son d'une voix humaine évoquait-elle pour lui tant de méchanceté ? Que faire ? Etre naturelle, c'est-à-dire ignorer cette peur en faisant comme si de rien n'était ou se taire et attendre patiemment ? Il n'y avait pas de solution miracle. Y avait-il même une solution ?

Elle réussit sans mal à ce qu'Emmanuel descende avec elle, petite créature soumise, uniquement préoccupée de ne pas lui déplaire. Elle fut donc extrêmement surprise quand, au bas des marches, il lui toucha le bras. Elle s'arrêta aussitôt. Le visage émacié, les trop grands yeux bleus étaient durcis d'une expression de sombre détermination. On voyait qu'il était presque paralysé de frayeur mais qu'il avait décidé de transcender cette peur comme s'il n'avait désormais plus rien à perdre.

– Madame, s'il vous plait, battez-moi, fouettez-moi très fort, mais après, laissez moi retourner sur le *Golden Star*.

Suffoquée, Marie Le Quellec ne trouva rien à dire.

– Dites au capitaine. Il peut me battre. Il peut me tuer. C'est normal. Mais je ne veux pas rester ici. Je veux retourner à bord. S'il vous plait, dites au capitaine !

Ces quelques phrases avait obligé la jeune femme à reprendre le contrôle d'elle-même. Elle avait la preuve qu'Emmanuel n'avait rien compris à ce qui lui arrivait et qu'il assimilait à un enlèvement en punition d'une faute imaginaire. Il interprétait de manière totalement erronée le changement de son existence. Il fallait absolument, pour l'apaiser, essayer de l'amener à rectifier ses erreurs.

– Mon lapin, dit-elle, aimant décidément cette appellation peu marine qui lui paraissait le comble de l'affection. Ce n'est pas pour te punir que tu es venu ici. Tu as entendu le capitaine. Il t'a dit qu'il voulait que tu sois heureux et pour être heureux, un enfant, surtout aussi jeune que toi, a besoin de la sécurité d'une famille. C'est nous qui allons devenir ta famille maintenant. Etais-tu si heureux à bord du *Golden Star* ?

Emmanuel fit un geste évasif. Son atroce chagrin lui donnait soudain la force de communiquer. Si par hasard, il pouvait persuader cette dame de le laisser repartir sur son voilier, dans son univers qu'il n'aurait jamais dû quitter...

– J'avais du travail et je mangeais. C'est assez pour vivre.

– Mais ici, avec nous, tu n'auras pas besoin de travailler...

– Je veux travailler ! interrompit Emmanuel qui croyait entrevoir le supplice auquel il allait être livré. Je veux travailler. Sur le *Golden Star*, on ne m'empêchait pas de travailler. On ne m'empêchait pas de manger ! Oh !...

Comme si la lumière s'était brusquement faite dans son esprit sur la nature inéluctable de son châtement, il se tut, soumis à ce nouveau malheur. Marie en profita pour essayer à tout prix de changer le cours de ses pensées qui lui paraissaient symptomatiques d'une totale confusion entre ce qu'il redoutait et ce qu'il vivait.

– Mon petit, écoute-moi, je t'en supplie ! Tu n'as rien compris ! C'est pourtant tout simple. Tu viens vivre chez nous comme notre enfant. Tu vas être exactement comme Yannick et Gwénaél. Tu joueras, tu riras, tu mangeras et tu n'accompliras plus ces travaux qui te cassent le dos et t'abiment les mains. Je serai ta nouvelle maman parce que tu fais maintenant partie de notre famille. Comprends-tu ?

Emmanuel l'avait laissée parler. Son regard devenait progressivement d'une intensité presque effrayante.

– On dit « adopté », n'est-ce pas, madame ?

Marie le regarda avec admiration et surprise. Cette mise au point linguistique était pour le moins imprévue de la part de l'enfant.

– Bravo ! s'écria-t-elle, radieuse. Tu as parfaitement compris !

– Je ne veux pas ! hurla le petit garçon, repris par un de ses tremblements où se mêlaient la rage et l'épouvante. Je ne veux pas. Vous n'avez pas le droit. Je sais ce que vous allez faire ! Vous allez être comme le monsieur qui m'a adopté. Il me détestait. Il me battait tout le temps ! Vous, ce sera pareil ! Je ne veux pas être adopté ! Je veux retourner sur le *Golden Star* ! Oh, s'il vous plaît !

La jeune femme, bouleversée par ces bribes d'aveux, terribles dans le mystère qu'ils laissaient entrevoir, ne savait comment calmer l'infortuné Emmanuel qui s'était jeté à ses genoux dans une ultime supplication. Il ne pleurait pas – les larmes étaient réservées à l'intimité –, mais son angoisse grandissait à en devenir démesurée. Marie tenta de le toucher pour l'assurer par des gestes affectueux qu'il n'avait rien à craindre, qu'il était en sécurité, qu'il était aimé. Hélas, le petit garçon ne pouvait concevoir qu'un être vivant fût gentil à son égard. Seuls les morts étaient doux, bons, tendres. Il se rétracta avec un hoquet, le visage convulsé, et se redressa. Les principes éducatifs de Taylor refaisaient surface,

l'obligeant à feindre la maîtrise de lui-même. Oh, pourquoi avait-il eu l'audace impudente d'implorer un adoucissement à son malheur ? Comment avait-il osé se révolter contre son sort ? Il allait être affreusement puni par ces gens et par le capitaine quand il saurait la vérité, mais c'était bien ce qu'il méritait pour s'être exprimé sans permission. Maintenant que ses nouveaux maîtres savaient la vérité, ils se serviraient de cette connaissance pour faire peser sur lui un joug implacable auprès duquel sa vie à bord du *Golden Star* aurait été un délice de douceurs. Conscient qu'il n'avait plus qu'à se taire et à subir, il baissa la tête.

Marie Le Quellec se sentait cruellement démunie : jamais encore elle n'avait rencontré un enfant qui refusât ses baisers et ses étreintes. Que pouvait-elle faire ? Ni paroles, ni gestes. C'était une situation inédite. Peu confortable.

Une porte bruyamment ouverte, des pas précipités dévalant l'escalier avec des cris de Sioux, interrompirent le cours de ses tristes réflexions. Elle fut happée par le tourbillon des ses garçons qui se pendirent à son cou avec une exubérance plus latine que celtique. Emmanuel ne fut pas oublié et reçut lui aussi sa part d'embrassades chaleureuses et quelque peu brusques.

– Venez manger, mes trésors !

– Ça sent bon, maman !

– Oui, Joséphine a certainement fait un gâteau !

De fait, la brave bretonne, le visage rougi par la chaleur de ses fourneaux, avait dressé une table appétissante, débordante de victuailles de toutes sortes dont un énorme gâteau breton tout frais avec de la purée de framboises, péché mignon de Gwénaél.

– Alors, le petiot a bien dormi ? demanda-t-elle de son ton bourru en voyant le mousse entrer avec les autres. Tu sais, la vieille Joséphine s'y connaît mieux que les médecins pour s'occuper des petits garçons comme toi. Viens me donner un baiser, mon garçon !

L'enfant, incertain, trouvait la voix revêche, mais c'était sécurisant : elle lui rappelait O'Brien, toujours le premier à s'emporter, à grogner, à insulter et qui pourtant, dans l'équipage, était tellement humain. Il redoutait moins ces manières rudes que la douceur de Marie qu'il jugeait soit perfide, soit l'apanage d'un monde révolu. Timidement, il avança vers la brave femme qui l'enserra dans ses bras robustes, sans s'offusquer le moins du monde de ses hésitations et du fait qu'il ne lui rendait pas son étreinte.

– Que veux-tu boire, mon petiot ? Du thé, du café, du chocolat, du lait ?

L'embarras des richesses rendit muet le pauvre Emmanuel.

– Rien, madame, dit-il malgré tout, sachant que les adultes aiment toujours beaucoup quand on répond à leurs questions.

– Comment rien ? rétorqua Joséphine avec sa rudesse irascible qui n'avait rien de méchant, mais qui fit se rapetisser l'enfant. Non mais ? Cela n'a que la peau et les os et ça ne mange pas ! Tu ne vas quand même pas refuser que la vieille Joséphine te nourrisse, hein, mon p'tit gars. Allez, assieds-toi ! Je vais te donner du lait pour commencer, du bon lait tout frais. Rien de tel pour te rendre grand et fort !

Muni de son bol de lait, Emmanuel se garda bien de s'asseoir à la grande table. Il se retira dans le coin le plus éloigné de la cuisine et s'accroupit. Marie Le Quellec fut assez rapide pour empêcher Joséphine de manifester ouvertement sa désapprobation. La brave femme se tint coite parce que le regard de sa maîtresse était éloquent, mais elle se vengea en remuant bruyamment ses casseroles. Tout cela ne lui plaisait guère.

Le petit garçon qui n'était plus habitué à boire du lait l'avalait avec beaucoup de peine. Mais il savait qu'un repas était un repas, chose rare et précieuse, qu'il fallait accepter quand il se présentait et pour ne pas mécontenter ceux qui avaient l'extrême obligeance de se rappeler qu'il avait un estomac. Clark avait par trop tendance à l'oublier.

Aussitôt le lait achevé, il se leva et, profitant de ce que Joséphine s'occupait des garçons, prit un torchon pour essuyer la vaisselle.

– Non mais, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'écria la vieille bretonne en voyant ce qui se passait. Laisse-moi cela tout de suite ! C'est mon travail !

Emmanuel n'en pouvait plus d'angoisse, de désespoir, d'incompréhension. A sa plus grande honte, le lait avalé à contrecœur atterrit sur le carrelage. Pour la première fois, Joséphine parvint à refouler le jet des propos peu amènes qui montaient à ses lèvres : elle commençait à entrevoir qu'avec le nouveau venu, elle devait prendre sur elle de tempérer ses interventions. Marie Le Quellec la sauva d'un embarras grandissant en ignorant l'incident.

– Laisse-le faire pour l'instant, murmura-t-elle tout en regardant d'un air pensif le petit garçon qui s'était empressé de nettoyer le sol. Il est complètement perdu. Il faut qu'il ait quelque chose à se raccrocher, qu'il effectue les tâches qui devaient être les siennes à bord. Sinon, il va perdre pied.

Yannick et Gwénaél avaient depuis longtemps cessé de vouloir comprendre quoi que ce soit. Cela les dépassait et cela commençait à ne plus être amusant du tout. Sauf pour une chose : leur mère n'était même plus disponible pour les mettre en garde contre les dangers de la gourmandise. Aussi ne lésinèrent-ils pas l'un et l'autre sur la quantité de gâteau breton et de purée de framboises qu'ils engloutirent subrepticement. Et ils quittèrent la table, l'estomac un peu surchargé. Qu'importait ? Il y avait des aubaines à ne pas négliger !

– Joséphine, tu demanderas à Mazhev d'aller prévenir le docteur de Hautefort pour qu'il vienne dès qu'il le pourra...

– Pour le petiot ?

– Oui, j'ai besoin de ses conseils !

– Les miens ne suffisent pas, alors ?

Conciliante, Marie répondit gentiment :

– Le problème n'est pas là, ma chère Joséphine. C'est que le petit est vraiment très bas et nous n'avons pas le droit de faire la moindre erreur. Cela ne veut pas dire que tes tisanes et tes décoctions sont inutiles, au contraire. Emmanuel, mon trésor, va donc jouer dehors avec les garçons. Tu as très bien travaillé. Merci.

L'enfant qui avait lavé tout ce qui pouvait l'être dans une cuisine comme il n'en avait jamais vu, obéit précipitamment, laissant les deux femmes à discuter son cas.

Yannick et Gwénaél hurlèrent de joie en le voyant apparaître. Ignorant qu'il pût avoir le moindre sentiment de peur en leur présence, ils l'entraînèrent dans leur salle de jeux, lui montrèrent avec force détails et cris enthousiastes tout ce qui leur appartenait, les jouets qu'ils aimaient particulièrement, essayèrent de le faire jouer aux osselets, au Nain Jaune, au jeu de l'oie, à la guerre. Emmanuel regarda sans un mot, rangea tout ce qu'ils dérangeaient, s'ennuya et les ennuya si bien qu'ils décidèrent d'aller au jardin. Ce fut alors que le petit mousse qui se sentait de plus en plus mal se mit à chanceler. Il voyait à peine le ballon que Yannick lui adressait et le relançait très mal. L'aîné des Le Quellec se retint pour ne pas l'insulter. Il le trouvait vraiment d'une bêtise sans pareille.

Gwénaël, pourtant beaucoup plus jeune, était un meilleur partenaire. Dépité, il donna un fort coup de pied dans le ballon destiné à son frère mais qui, malencontreusement dirigé, atteignit Emmanuel à la tête.

L'enfant s'effondra sans un cri et ne se releva pas. Affolés, les deux garçons hurlèrent pour alerter leur mère.

Le médecin ne put venir que dans la soirée. Louis de Hautefort faisait partie de ces nobles pauvres et dignes qui, loin de considérer le travail comme une déchéance, avaient voulu sortir de leur misère pécuniaire en tentant l'aventure. A trente ans, il était arrivé en Australie avec un diplôme de médecine en poche et s'était rapidement débrouillé pour se faire une clientèle car il ne ménageait pas sa peine. Sa femme Henriette l'avait suivi dans sa nouvelle vie. Ils avaient deux enfants, Maximilien, âgé de huit ans et Estelle, bébé de deux ans.

Il y aurait pu –ou dû– avoir entre les Hautefort, aristocrates ruinés et laborieux et les Le Quellec, bourgeois prospères, un sentiment de jalousie, voire de franche antipathie. Il n'en était rien. Ces deux familles françaises, reléguées au bout du monde, arrivées à quelques mois d'intervalle, s'apprécièrent et sympathisèrent vite. Elles se voyaient très souvent et leurs rapports étaient ceux d'une amitié sincère. Pourtant, les points de divergence étaient nombreux entre ces couples d'origine dissemblable, suscitant de très vives discussions entre les hommes dont l'approche de la société humaine était opposée. Louis de Hautefort tenait plus que tout à recréer, puis à préserver son prestigieux passé. Sa femme et lui donnaient des réceptions, des bals, des fêtes, sans ostentation mais avec faste : ce comportement était le seul qui leur fût naturel. Ils étaient convaincus de l'importance de leur rang qu'ils tenaient d'ailleurs avec une distinction qui n'avait rien d'artificiel. Grâce à quoi, ils s'étaient fait une place chez les notables de la ville et cela en dépit de leurs racines françaises dans un monde très anglo-saxon.

Les Le Quellec, eux, demeuraient loin, très loin de ce tourbillon mondain dans lequel ils n'étaient pas à l'aise et qui même, pour être tout à fait honnête, leur était franchement désagréable. Les Hautefort ne savaient pas tellement comment interpréter cette réserve. Ils n'étaient pas sûrs de la position financière de leurs amis : Yves travaillait comme ingénieur, mais semblait n'avoir aucunement besoin de ce salaire pour vivre tout à fait honorablement. Leur maison était superbe, dans un cadre splendide. Simplement, elle était excentrée par rapport à la ville, ce qui leur plaisait et aurait été un gros handicap pour les nobles français.

Si Yves et Marie n'avaient cru devoir consulter que leur conscience et leur entourage très immédiat quand ils avaient pris la décision d'accueillir Emmanuel comme leur fils, Louis de Hautefort, mis devant le fait accompli, fut proprement scandalisé. Il n'avait même pas appris l'accident des deux garçons, ni la manière providentielle dont ils avaient été sauvés. Il ne voyait qu'une chose : un mousse ne pouvait être, par essence, que menteur, voleur, fourbe, stupide et criminel en puissance. Une sorte de déchet de la société en quelque sorte et destiné à le rester, en y ajoutant l'ivrognerie et la débauche en prime, dès qu'il grandirait. Sauver les deux fils Le Quellec témoignait d'un certain courage, il fallait l'admettre. Cela méritait une récompense, une somme d'argent, un habit neuf et l'affaire était réglée. Mais accueillir un va-nu-pieds de cette espèce, l'insérer dans une famille, en faire un fils à l'égal des deux autres, c'était de la folie furieuse. Prendre chez soi l'enfant de ses amis devenu orphelin était déjà une gageure, mais ouvrir les portes de sa maison à un inconnu, un gosse des

rues ou des mers dont on ne savait rien ! Il fallait avoir complètement perdu le sens commun !

Yves et Marie Le Quellec l'écoutèrent déverser son trop plein de rancœur et de fiel, sachant qu'il était inutile puisqu'ils avaient déjà mis leur projet à exécution, puis, une fois qu'il eût marqué une pause respiratoire dans sa diatribe, ils lui demandèrent seulement d'examiner l'enfant, avouant sans ambages qu'ils avaient de vives inquiétudes quant à son état de santé.

Lorsque le médecin redescendit, il était d'une pâleur totalement inhabituelle.

– J'ai dit que vous étiez fous de prendre le risque d'accueillir chez vous un gamin inconnu. Vous l'êtes doublement, triplement, davantage même. Débarrassez-vous de lui au plus vite ! Rendez-le à celui qui l'avait avant ! Vous courez à la catastrophe !

Ce fut Marie qui trouva la force de parler la première :

– Louis, dit-elle d'une voix ferme, épargnez-nous vos remarques désobligeantes. Ce qui est fait est fait et nous ne reviendrons pas en arrière. Nous avons agi en connaissance de cause, sachant que le petit était très gravement malade, risquait même de mourir. C'est notre choix. Nous voulons seulement savoir si vous, médecin, pouvez quelque chose pour lui. Allez-vous lui refuser le secours de votre science parce que vous condamnez notre action et le milieu auquel nous l'avons arraché ?

Le regard de Louis de Hautefort alla du jeune ingénieur à sa femme tandis qu'il mordillait sa moustache bien coupée. Il semblait hésiter.

– Je ne sais lequel du médecin ou de l'ami doit vous répondre...

– Commencez donc par le médecin : vous avez examiné Emmanuel. Quel constat faites-vous ?

– Le gosse est épuisé par la faim et les mauvais traitements.

– Tu vois, Yves, j'avais raison ! triompha Marie. Est-ce que cela met sa vie en danger ?

– Je ne peux pas me prononcer. Parce que le gosse ne voulait pas que je le touche. J'ai dû me fâcher. Et c'est maintenant l'ami qui va vous parler : vous avez là une mauvaise graine. Il ne fait pas de doute que ce gamin est déjà perversi...

– Il n'a que huit ans, protesta Yves.

– Huit, peut-être dix ou douze. Vous n'en savez rien. De toutes les façons, quel que soit son âge, il a grandi dans les mauvais exemples. Vous pensez qu'il est orphelin. Posez-vous la question « pourquoi ? ». Si ses parents ont été assassinés, c'est probablement dans un règlement de comptes entre bandes rivales. Il a pu aussi mentir, faire de grosses bêtises et espérer s'en sortir en disparaissant à bord d'un long-courrier. Et les mauvais traitements, allez-vous m'objecter ! Pour moi, c'est une tentative de ses aînés de le dresser un peu et de rectifier ses mauvais penchants. A voir son visage farouche, son regard féroce, il est bien endurci. Et coriace à la douleur. J'ai essayé de nettoyer tant bien que mal les plaies qu'il avait aux doigts. Il n'a pas versé une larme et pourtant, vous pouvez m'en croire, ce n'était pas une partie de plaisir. Tout ceci pour vous dire, mes amis, que votre générosité est folle. Avez-vous pensé à l'influence néfaste que ce gosse va avoir sur vos enfants ? Il va les attirer dans le mal...

– Pour l'instant, il paraît plus terrorisé qu'autre chose !

– Marie, s'écria le médecin en levant les bras au ciel, soyez réaliste ! Et voyez clairement ce qui se présente à vous sans l'idéaliser. En ce moment, vous

imaginez ce garçon. Vous en faites un héros chevaleresque et romantique parce qu'il a sauvé vos fils. Mais ce n'est pas cela du tout. Je peux vous assurer que je n'ai pas vu de terreur mais beaucoup de haine. Et j'ai été content qu'il soit assez affaibli par la faim parce que je pense qu'autrement, il se serait violemment débattu et opposé à moi.

– Vous me demandez d'être réaliste, Louis, mais j'ai l'impression que vous n'exprimez là que votre parti pris...

– Parce que j'ai vu autre chose que vous ?

– Parce que vous voyez la fonction de mousse avant l'enfant...

A ce moment, Joséphine frappa à la porte et annonça l'arrivée du capitaine Larkin.

– Faites entrer !

James Larkin ne tarda pas à apparaître, s'excusant de venir les déranger alors qu'ils avaient de la visite. Il avait très mauvaise mine comme s'il n'avait pas dormi la nuit précédente. Louis de Hautefort le toisa. Par principe, il méprisait les gens de mer, du haut en bas de l'échelle, les accusant, entre autres, de mœurs dissolues favorisant le transport de toutes sortes de maladies d'un point à l'autre du globe. Si, de plus, le marin était anglais, cela ajoutait une terrible tare à un dossier déjà lourdement chargé.

– Je ne suis pas «de la visite», comme vous dites, déclara le noble avec hauteur. Je suis ami de monsieur et madame Le Quellec et aussi médecin. C'est à ce double titre que je suis ici ce soir. Parce qu'ils m'ont demandé mon avis sur ce gosse qui a été mousse sur votre rafiote. Je ne vous félicite pas sur son état. Aviez-vous décidé de le laisser mourir de faim pour le dompter ? Est-ce une forte tête qu'il a fallu mater par des corrections régulières ? Vous devez être satisfait d'avoir trouvé de braves cœurs compatissants et niais qui vous ont proposé de le prendre ! Un bon débarras, n'est-ce pas ? Au stade où il en est, il ne pouvait aller bien loin et devenait plus encombrant qu'utile ! Cela aurait été salement embêtant pour vous s'il avait claqué sous vos mauvais traitements !

– Je ne vous permets pas ! interrompit furieusement le capitaine dont le visage avait pris sa teinte violacée de mauvais augure.

– Que m'importe ? rétorqua Louis de Hautefort, très remonté. Je vous dis les choses comme je les vois et comme je les pense.

– Louis, calmez-vous, intervint Marie Le Quellec, suppliante. Cela ne sert à rien d'être si vindicatif.

– Marie, et vous aussi, Yves, je fais ce que je dois ! C'est par amitié pour vous que j'essaie de vous protéger contre vous-même, contre votre absurde naïveté.

L'ingénieur était resté étonnamment silencieux durant toute la discussion. Chacune des remarques de son ami retentissait en lui et il s'en voulait d'y prêter un aussi fort écho. Il commençait à se dire qu'ils avaient peut-être agi de manière beaucoup trop impulsive.

– Je voudrais avoir la parole, moi aussi, dit alors le capitaine qui, à force de serrer les poings et de contrôler sa respiration, avait pu recouvrer un peu de son calme.

– A quoi bon ? vitupéra le noble français. Pour essayer de justifier l'injustifiable ?

– Monsieur, s'écria James Larkin en se levant vivement, je n'ai pas l'habitude d'être ainsi traité, surtout pas par le premier venu, fût-il médecin. Par égard pour nos hôtes, je vous éviterai l'humiliation de vous apprendre le respect, mais...

– Croyez-vous que je m’abaisserais à recevoir une leçon d’honneur d’un homme tel que vous ?

– Messieurs, messieurs ! implora Marie, désolée.

– Oui, messieurs, assez ! intervint Yves Le Quellec d’un ton très ferme. Cela suffit. Louis, tu as dit ce que tu avais sur le cœur. Maintenant, s’il te plaît, laisse la parole au capitaine ! Veuillez vous rasseoir !

Echangeant un regard dépourvu de toute aménité, les deux hommes reprirent place dans leurs fauteuils respectifs.

– Si je comprends bien, je dois avant tout me défaire d’une accusation de mauvais traitements à l’égard de mon mousse. Je vais vous dire toute la vérité : en quinze mois, j’ai porté deux fois la main sur lui. Deux. Une première fois quand il a mis en danger la vie d’un de mes marins. La deuxième fois est plus récente : elle a suivi la fugue durant laquelle il a sauvé les enfants de monsieur et de madame. Il fallait que je sévisse. Estimez-vous que c’est trop ?

– Si ce n’est vous, ce sont donc les membres de votre équipage ! Ce gosse est couvert de meurtrissures.

James Larkin sentit qu’il devait être prudent. Il ne souhaitait pas mêler Taylor à cette affaire.

– Mes hommes ne sont pas des anges, je le reconnais. Mais je pense qu’ils n’ont pas dépassé ce qui est normalement tolérable à bord d’un long courrier. Personnellement, ce n’est pas cela qui m’inquiète car, voyez-vous, monsieur, les blessures intérieures de cet enfant sont bien plus redoutables que les marques de quelques brutalités physiques.

– Il serait bon que vous disiez à monsieur de Hautefort ce que vous nous avez dit concernant Emmanuel, plaça Yves.

– Oh, ce ne sera pas long : simplement, c’est un enfant qui se laisse mourir depuis quelques semaines parce qu’il refuse de se laisser happer par l’engrenage de l’amour et des affections terrestres. Il vit avec les morts qui peuplent sa mémoire et rien d’autre n’a d’importance.

– Trop facile ! Attribuer son mauvais état général à des problèmes moraux ! Vous ne savez qu’inventer !

– Monsieur, je suis sérieux. Je n’invente rien. Emmanuel se laisse mourir, de faim entre autres. Il peut aussi faire des tentatives pour mettre fin à ses jours. C’est ainsi qu’il s’est trouvé à sauver les deux garçons. Cela fait plusieurs mois que j’essaie d’enrayer cette lente descente dans le néant, je l’ai dit à monsieur Le Quellec quand il est venu me voir...

– C’est vrai. D’ailleurs, vous étiez si soucieux que vous ne voyiez que la mort comme issue et vous ne vouliez pas nous confier un enfant si malade...

– Et moi je dis que vous déplacez les problèmes, que le capitaine prend prétexte d’un factice désespoir pour cacher les sévices dont est victime le gosse.

– Assez, messieurs ! Assez ! Nous ne devons avoir qu’un seul objectif, sauver Emmanuel !

– Et dans quel but ? rétorqua le médecin. Qu’il détruise votre famille ? J’aimerais mieux le voir mort !

– Louis, ne vous faites pas plus cruel que vous n’êtes !

– Ce n’est pas de la cruauté, Marie, c’est du bon sens ! Je m’use la salive à vous expliquer que rien de bon ne peut sortir de ce gosse !

– On voit que vous ne savez pas de qui vous parlez !

– Oh, vous le marin, taisez-vous, c’est à madame que je m’adresse !

– Louis, ne recommence pas ! protesta Yves que cette houleuse discussion épuisait.

– Ca suffit ! J’en ai plus qu’assez. Vous êtes sourds et aveugles ! Débrouillez vous, après tout. Vous êtes insensés tous les deux. D’abord en accueillant un vaurien sans origines et sans éducation qui risque de vous claquer entre les doigts. Ensuite parce que, s’il guérit, il s’empressera de vous prouver sa bassesse. Je vous ai dit ce que j’avais à vous dire, en toute amitié. Mais vous ne voulez pas entendre. Tant pis. Bonsoir !

A grandes enjambées, Louis de Hautefort traversa le salon et claqua la porte intérieure, puis l’extérieure. Quelques instants plus tard, on entendit le pas des chevaux et le roulement de la voiture.

Marie et Yves Le Quellec demeurèrent assis sans un mot. James Larkin, bien embarrassé de sa personne, resta aussi silencieux, attendant les événements.

Ce fut la jeune femme qui la première secoua l’espèce d’accablement qui les avait tous saisis.

– Capitaine, je voudrais que vous veniez voir le petit. Il ne comprend rien de ce qui lui arrive. Il a réclamé de revenir à bord !

– Pour que je continue à le maltraiter, c’est cela ?

– Je ne vais pas dire que le médecin a totalement tort. Le petit a certainement eu un apprentissage très musclé. Est-ce normal ou non, je l’ignore. Mais je crois qu’il vous est attaché et que vous devez lui parler. Il voit sa présence chez nous comme un enlèvement. Venez avec moi !

Le capitaine, laissant l’ingénieur prostré dans ses pensées, suivit la jeune femme qui s’arrêta sur le palier, appuyée à la balustrade. Elle resta un long moment immobile, la tête baissée, avant de relever des yeux pleins de larmes.

– Louis est notre meilleur ami, murmura-t-elle. Si notre meilleur ami est capable de nous traiter ainsi, que diront ceux qui ne nous connaissent pas ? Nous allons certainement avoir beaucoup de réactions de ce genre, incompréhensibles pour nous, normales pour les autres. Notre décision va choquer, surprendre, révolter. Les gens vont nous renvoyer sans égard ces sentiments hostiles. Il nous faudra ramer à contre courant, convaincus du bien fondé de nos actes et constamment secoués par les assauts de violentes critiques. Et pourtant, il s’agit seulement d’un enfant malade et sans famille... Entrez, capitaine, c’est là.

Emu par la visible détresse de la jeune femme, James Larkin obéit sans un mot, se contentant de lui adresser un regard appuyé. Il se retrouva seul dans la pièce sombre, éclairée par une lampe posée sur le bureau. Ce ne fut que lorsque ses yeux se furent habitués à l’obscurité qu’il distingua la silhouette d’Emmanuel accroupi sur le balcon. Comme l’enfant ne l’avait pas entendu entrer, il put l’observer jouant avec son petit chat. Puis, voulant manifester sa présence, il toussota. Emmanuel interrompit brusquement son geste, se raidit, demeura indécis un instant. Ayant reconnu le visiteur, il se précipita vers lui et s’effondra à ses pieds en sanglotant.

– Oh, capitaine ! Je vous en supplie ! Ne me laissez pas ici ! Je vous en supplie ! Je veux retourner avec vous ! Vous pouvez me battre très fort pour mes bêtises. C’était très mal à moi, mais je ne recommencerai pas ! Je vous le promets. Ne me laissez pas tout seul ! Pardonnez-moi et reprenez-moi ! Je vous en supplie !

Le malheureux Emmanuel qui, en quinze mois sur le *Golden Star* n’en avait jamais dit autant, s’accrochait désespérément aux pans du manteau du

capitaine. Il était à ce point hors de lui-même et de sa terreur qu'il ne résista pas quand James Larkin lui fit lâcher prise pour mieux le serrer dans ses bras, bouleversé par ce premier contact physique avec cet enfant qui avait auparavant repoussé toutes ses tentatives d'approche. Il le souleva pour l'étreindre contre sa large poitrine. Emmanuel se laissa faire, allant même jusqu'à passer ses bras autour de son cou et à nicher son visage dans sa barbe.

Le cerveau du capitaine travaillait sous pression. Que signifiait cette soudaine familiarité ? Le plus évident était de penser que la situation se débloquait. D'une manière ou d'une autre, elle cessait d'être figée. La crainte d'être abandonné à nouveau avait créé un déclic : l'enfant préférait la dure réalité du voilier à l'inconnu de Ti-Ar-Mor. Il était capable d'admettre qu'il éprouvait un certain attachement pour son supérieur. Mais comment lui faire comprendre que son avenir était dans cette famille française et non à bord du *Golden Star* ? Comment l'assurer de son bonheur sans qu'il le vive comme une trahison ? D'autant plus que, rassuré par le sentiment de sécurité que lui apportaient ces bras robustes, cette forte odeur de tabac et de mer, Emmanuel se détendait. Le capitaine sentait son corps s'assouplir, se faire plus pesant, ses sanglots s'espacer. Bientôt, le petit garçon malmené par trop d'émotions sombrerait dans le sommeil.

Et quand il se réveillerait ? Tous ses rêves seraient brisés. Au lieu de se retrouver sur son bâtiment, il serait toujours dans cette jolie chambre bleue, loin du port et loin du capitaine. Quelle terrible déception ! Après la folle espérance, la réalité se ferait plus horrible : le capitaine l'avait à nouveau laissé derrière lui...

Les larmes montèrent aux yeux de James Larkin en imaginant ce qu'éprouverait son petit mousse le lendemain. Non, il était impossible de lui faire vivre une épreuve pareille. Que faire alors ?

Il se résolut à écrire, chose dont il avait d'ordinaire une sainte horreur, n'étant pas un prosateur chevronné. Pour ce faire, il voulut déposer son précieux fardeau sur le lit, aux côtés du chaton qui, n'étant pas idiot, savait déjà quelles étaient les meilleures places. Emmanuel gémit, ouvrit les yeux et prononça quelques paroles indistinctes. James Larkin dut desserrer l'un après l'autre les doigts qui s'agrippaient à lui.

– Dors, je suis là, souffla-t-il avant de fredonner très doucement une mélodie venue des fins fonds de sa mémoire.

Lentement, la respiration de l'enfant devint plus régulière et plus profonde. Il s'était endormi. Le chaton en profita pour se nicher au creux de son cou. James Larkin considéra longuement le trop maigre visage avec ses boucles rebelles, les sillons argentés sur la peau brune et hâlée, les cernes mauves sous les yeux. Saurait-il saisir la chance qui était la sienne ? Il méritait tellement d'être heureux. Comment Taylor avait-il pu vouloir le briser ? C'était un miracle qu'il n'eût pas réussi plus tôt. Peut-être, grâce à cela, y avait-il une éventualité plus grande de succès...

*«Fistounet, écrivit-il de son écriture appliquée et malhabile,
Je t'en prie, lis ces quelques lignes, avant d'entreprendre quoi que
ce soit.
Je t'aime. Profondément. Je t'ai aimé dès le jour où tu es venu te
présenter devant moi à Port Augusta, plein de ta souffrance, de tes
morts et de ta volonté.*

Si tu ne me vois pas à ton réveil, ce n'est pas parce que je t'ai abandonné. Certes, je t'ai quitté, mais pour ton bonheur. Parce que ni moi, ni encore moins le Golden Star ne pouvons t'apporter le bonheur. Tu vas me dire que le bonheur n'est plus possible parce que tu as trop connu la mort. Tu as tort. Tu peux encore être heureux. Je dirai même : tu le dois.

Depuis plusieurs mois, tu te laisses lentement mourir en refusant d'aimer et d'être aimé. Tu t'es construit une prison. Tu t'y es enfermé et tu te refuses à en sortir. Tu refuses qu'on t'aime. Tu as refusé la tendresse de Gupta, tu as refusé la mienne. Je sais que tu penses à te supprimer. Je sais que tu as tenté de le faire le jour où tu as sauvé Yannick et Guénaël. D'un côté, je peux comprendre que tu trouves la vie très dure et celle du Golden Star ne t'a pas aidé. Mais tu as un devoir à l'égard des morts que tu as tant aimés. Tu dois non seulement les aimer, mais accepter d'aimer les vivants aussi. Ce n'est pas une trahison. Ta famille assassinée ne t'en voudra pas d'aimer d'autres qu'elle. Bien au contraire. Être fidèle, c'est accepter l'amour.

C'est pour te donner cet amour que j'ai accepté de te confier à cette famille dont tu as préservé le bonheur : je voudrais que tu les acceptes comme le papa et la maman que tu as perdus quand tu es venu me trouver. Ils ne vont pas les remplacer dans ton cœur. Mais ils seront là pour te donner de l'amour. Tu as besoin de leur amour pour grandir.

Fistounet, je te supplie de croire ce que j'écris là. Ne me déçois pas : tu es un petit garçon qui a toujours fait preuve de beaucoup de courage. Aie celui d'aimer et de te laisser aimer. Pense que c'est le vœu le plus cher de tes chers disparus. Ils seraient si heureux que tu profites de la chance qui t'est donnée.

Bonne chance, mon petit. Je te fais confiance.

Ton capitaine qui t'aime et qui t'embrasse

James Larkin

PS Je te redis une fois encore que cette séparation n'a rien à voir avec ta fugue. Jusqu'à preuve du contraire, donner une famille à un enfant orphelin n'est pas une punition.»

James Larkin était demeuré si longtemps dans la chambre méditant sur chaque mot qu'il écrivait que Marie Le Quellec se permit d'entrer à son tour.

– Excusez-moi, dit-elle après avoir jeté un coup d'œil à l'enfant endormi. J'avais peur qu'il soit arrivé quelque chose.

Le capitaine, fatigué par son gros effort intellectuel, releva la tête. Son regard reflétait une douloureuse sympathie.

– Le pauvre petit voulait revenir à bord...

– Je sais...

– Alors, je lui ai écrit. Je ne voyais que cela... Lisez, s'il vous plait !

La jeune femme refusa. James Larkin insista.

– Si, vous êtes cultivée. Vous êtes mère. J'ai peur de n'avoir pas trouvé les mots justes qui peuvent le toucher...

Par gentillesse, elle se plia à son désir. Elle ne fut pas surprise de découvrir de sentiments si délicats chez un homme que Louis de Hautefort accusait de mauvais traitements à l'égard de l'enfant. James Larkin était tellement désireux de donner le meilleur à son mousse.

– Mais, dit-elle en reposant la lettre, comment va-t-il savoir ce que vous avez écrit ? Il ne nous laissera jamais le lui lire.

Le capitaine fronça légèrement les sourcils dans un souci de compréhension qui pour l'instant lui échappait complètement. Puis, soudain, son visage s'éclaira :

– Il le lira tout seul.

– Comment cela ? Il sait lire ?

– Oui. Très bien même.

Après réflexion, il n'ajouta rien. L'urgent était l'adaptation de l'enfant dans sa nouvelle famille. Les dons d'Emmanuel, s'ils devaient resurgir, le feraient en leur temps et en leur heure. Il était inutile d'en parler.

– Capitaine ?

– Oui ?

– Saviez-vous qu'Emmanuel avait déjà été, comme il le dit, « adopté » ?

James Larkin regarda la jeune femme en face avec une expression de désolation totale.

– Plus rien ne peut me surprendre dans la tragédie de cet enfant, soupira-t-il.

– Une adoption qui a été, semble-t-il, d'après les quelques mots qui lui ont échappé, un cuisant échec. Il m'a clairement signifié qu'il ne voulait pas rester ici pour ne pas revivre la même chose, parce qu'il ne voulait pas être battu comme la première fois !

– C'est plus que je n'en ai jamais appris. Vous n'aviez déjà pas une tâche facile, mais là, cela me paraît infaisable.

– Pour des hommes, oui. Mais nous comptons sur l'Esprit Saint. Regardez, nous avons quand même progressé depuis hier : Emmanuel nous a parlé, vous a parlé. C'est un début !

– J'admire votre foi !

– Soutenez-la par vos prières. Dites-moi, saviez-vous qu'il avait été maltraité ?

Les yeux limpides de la jeune femme fouillaient son cœur. James Larkin ne faiblit pas.

– J'ai été clair avec votre médecin : un long courrier n'est pas un pensionnat de petites filles. Les plus faibles y sont le plus exposés. Et Emmanuel qui est une forteresse de silence, n'a jamais laissé échapper le moindre aveu sur ce qu'il pouvait endurer.

– Par loyauté ? Par peur ?

– Par fierté.

– Pourquoi est-il d'une telle maigreur ?

– Parce qu'il est pris dans un refus général de la vie et de l'amour. Manger, c'est vivre. Il est tellement dégoûté de la vie qu'il ne mange pas. Sa vie s'est arrêtée en même temps que celle de ceux qu'il aimait. Avec ce que vous m'avez dit, je n'oserai pas affirmer qu'il s'agit de sa vraie famille, de son adoptive ou d'autres encore. Je constate seulement qu'il les aimait assez pour refuser de s'attacher à nouveau, par fidélité et sans doute aussi par peur que les liens ne

durent pas. Il sait par sa petite expérience de l'existence que l'amour peut être éphémère.

– Croyez-vous que nous pourrions lui faire accepter un nouvel amour durable ?

James Larkin considéra la jeune femme debout devant lui avec une expression voisine d'une tendresse toute paternelle :

– Madame, murmura-t-il d'une voix dont il ne parvenait pas à maîtriser le frémissement d'émotion, qui pourrait réussir si ce n'est vous ?...

Chapitre 7

Il fallut une longue discussion, qui se termina à une heure avancée de la nuit, pour décider de la conduite à tenir les jours à venir. James Larkin estimait qu'il était préférable de cesser de voir son petit mousse, Yves et Marie craignaient que cela ne précipite une issue négative.

– Si je reviens régulièrement, il ne va pas se détacher de moi. Je n'aurais pas imaginé vous dire cela hier, mais il est évident qu'il se raccroche à moi qu'il connaît. Or, le but est qu'il s'adapte à vous le plus rapidement possible.

– Une coupure va être terrible pour lui. Ce sera un vrai abandon.

– Je pense qu'il faut le tenter. J'ai toujours la ressource de revenir vous voir au moindre signal de votre part. Il faut installer cet enfant dans la durée, pas le provisoire...

Le capitaine eut gain de cause parce que le couple ne savait plus trop à quel saint se vouer, ni quelle était la meilleure solution. Moins de quarante huit heures après l'arrivée d'Emmanuel chez eux, ils se sentaient soudain fort démunis.

Le lendemain fut pire. Comme l'avait prévu James Larkin, le réveil de l'enfant se solda par une cruelle désillusion : il n'avait pas quitté cette maison inconnue, il n'était pas revenu sur le *Golden Star*. Son supérieur l'avait abandonné. Cette certitude acheva de le faire chavirer. Il sombra dans une crise de violence destructrice dont il fut la première victime. Il se cogna la tête contre les meubles, martela les murs de ses poings, cassa les carreaux des fenêtres et finit par enjamber le rebord du balcon pour sauter du premier étage, au moment précis où la voiture de Louis de Hautefort s'arrêtait devant le perron.

Le médecin prit immédiatement la mesure de la situation. Il se jeta sur le mousse et l'immobilisa brutalement. Ce n'était plus utile. L'enfant, la tête et les bras ensanglantés, désormais ne cherchait pas à se débattre. Lentement, il prenait conscience de ce qu'il avait fait et dont il était lui-même le premier surpris. La terreur remplaça la colère.

Yves et Marie qui n'avaient rien pu empêcher en raison de la soudaineté et de la rapidité de cette révolte tremblaient encore de tous leurs membres.

– Louis, merci ! s'écria Marie, en larmes.

– Je le mets où ?

– Dans sa chambre.

Il fallut d'abord l'enrouler dans un drap pour empêcher le sang de salir tout sur son passage. Puis, le médecin nettoya les diverses plaies et profondes coupures avant de les panser. Durant toute cette opération, Emmanuel resta dans un état de torpeur proche de l'évanouissement. La crise était passée, le laissant sans force.

– Yves, Marie! dit Louis de Hautefort en retrouvant dans le salon ses amis très choqués, me comprenez-vous maintenant? Etes-vous enfin persuadés du danger qu'il y a pour vous et vos enfants de garder avec vous cette bête sauvage? Quand je vous disais que c'est de la mauvaise graine, je ne pensais pas que la réalité dépasserait mes prévisions les plus pessimistes!

– N'y a-t-il pas une autre explication qu'une nature perversie, Louis?

– Que vous faut-il de plus, Marie? Allez-vous attendre d'être assassinée pour voir la vérité telle qu'elle se présente?

– Emmanuel ne s'en est pas pris à nous, mais à lui.

– Probablement parce que je suis arrivé au bon moment! Ecoutez, tous les deux. Je suis venu ce matin parce que j'ai passé la nuit à réfléchir à ce que vous étiez en train de faire avec ce gosse. Cela me fait peur, très peur et ce qui s'est passé le confirme. C'est pour cela que je veux vous mettre en garde, de toute la force de mon amitié. Ce gosse vous est un étranger. Il a un passé, une hérédité, une éducation que vous ignorez. Vous ne savez pas qu'attendre de lui. Dans le meilleur des cas, c'est un pauvre môme que les mauvais traitements ont abruti. Dans le pire des cas, c'est un vaurien sans foi ni loi, un criminel en puissance. Prenons le meilleur des cas, vous ne m'accuserez pas de noircir la situation. Elle est bien assez sombre ainsi. Si ce que dit le capitaine est vrai, le gosse a des tendances suicidaires. Depuis avant-hier, ses facultés cérébrales viennent d'être fortement ébranlées par un changement brutal dans son existence. Il découvre la douceur après avoir connu la violence, la tendresse après avoir connu des coups, une nourriture abondante après la faim. Il ne peut comprendre ce qui se passe et donc, il sombre, il bascule dans un état voisin de la folie. Et en conséquence, il ne sait plus ce qu'il fait, il se mutile, il s'attaque aux autres. Tuer ce à quoi on aspire au plus profond de son être est une autre forme de suicide. Voilà pour le meilleur des cas. Maintenant, passons au pire...

– Non, attends, Louis, interrompit l'ingénieur dont l'expression reflétait un grand trouble.

Sa femme et lui avaient écouté avec beaucoup d'attention ses propos qui, contrairement à ceux de la veille, étaient sans acrimonie.

– Ce que tu dis fait du sens, reprit Yves lentement. Le changement de vie est tellement radical pour ce petit être qu'il perd ses habituels repères. Et il tombe dans un puits d'angoisse dont il ne sort que par la violence...

– C'est à peu près cela. Mais cela ne veut pas dire que c'est cette version là qui est la vraie...

– Elle me plait. Elle est plus conforme à ce que nous a raconté le capitaine...

– Attention, Yves, attention! Reste lucide! Pense d'où vient ce gosse...

– De l'enfer! trancha Marie. D'un monde de violence et de mort! Je ne mets pas en doute ce que James Larkin nous a dit. Emmanuel a aussi parlé. Assez pour que je sois persuadée qu'il est au bord de l'abîme. Louis, vous avez eu la bonté, l'humilité de revenir alors que vous nous blâmez pour notre décision. Nous vous sommes sincèrement reconnaissants de ce témoignage très fort de votre amitié. Maintenant, dites-nous si vous acceptez aussi de vous associer à notre œuvre de sauvetage?

– En douteriez-vous, Marie? s'écria le noble avec la promptitude d'un cœur chaleureux. Je vous considère tous les deux comme les plus grands insensés que cette terre a jamais portés, mais je ne vous abandonnerai pas. L'ami viendra au secours du praticien et vice-versa si nécessaire. Oui, je reste à vos côtés. Je crois d'ailleurs que ce ne sera pas inutile!

Pour rompre le cercle vicieux de la peur et de l'agressivité, les Le Quellec optèrent pour une attitude de neutralité : ne rien imposer à leur protégé, surtout pas une présence qu'il redoutait, lui apporter dans sa chambre des repas légers, variés et reconstituants sans jamais lui faire la moindre remarque qu'il mangeât ou non, bref, lui créer un environnement harmonieux, stable, affectueux et discret. Une telle attitude de liberté et de tolérance était risquée : Emmanuel pouvait se laisser mourir de faim ; il pouvait mettre le feu à la maison ; il pouvait tout démolir dans sa chambre ; il pouvait aussi fuir. Mais Yves et Marie, le sachant, lui offraient le don total de leur amour, le choix de les accepter ou de les rejeter, le choix de vivre ou de mourir.

Dès le début, l'enfant resta dans sa chambre sans chercher à en sortir, touchant à peine aux plateaux apportés tantôt par Joséphine, tantôt par Marie. Il avait élu domicile sous l'immense bureau où il passait des heures prostré, dans un état de faiblesse et de léthargie qui semblait chaque jour plus grand. C'est qu'il ne comprenait rien de ce qui lui arrivait. Il avait redouté un dur esclavage. A la place, il était logé comme un roi, mieux que sur le *Conqueror*. Il ne travaillait pas, personne n'exigeant quoi que ce fût de lui. Les visages qui l'approchaient plusieurs fois par jour et qu'il regardait à la dérobée, étaient plein d'une douceur bienveillante, tout comme leur voix. Qu'est-ce que cela signifiait ? Son cœur était lourd à en mourir parce qu'il n'avait plus son environnement habituel et pourtant, il ne mourait pas. Il avait voulu mourir à nouveau quand le capitaine s'était volatilisé. Il n'avait réussi qu'à se faire très mal ce qui lui valait des soins réguliers par la plus âgée des deux femmes. Les carreaux avaient été remplacés et personne n'avait mentionné l'incident. Taylor ne devait pas être au courant non plus, sinon il serait accouru pour le châtier de manière exemplaire.

Le plus simple pour mourir était de ne plus manger. D'ailleurs, il n'avait pas faim. Ce fut la présence du chaton qui le raccrocha à la vie parce qu'il était tellement vivant, tellement joueur. Qui aurait pu résister à ses cabrioles et ses miaulements séducteurs ? Surtout pas un amoureux des chats comme l'était le mousse ! Et pourtant la bestiole lui rappelait Altaïr, Sirius et leurs deux petits, le *Conqueror* et tous ceux qu'il portait. Alors, il pleurait en appelant ses êtres chers prématurément disparus. Il voulait Ismaël, Diana, son oncle Douglas, ses premiers parents. Pas ces inconnus.

Et pourtant, ce n'était pas si simple. Car il y avait ses trésors, le tableau du maharajah de Gundahar, la lettre de Gupta et celle du capitaine. Et ce qu'il retirait de leur vue, de leur lecture allait dans le sens opposé à la mort. Leur message était clair : un message de courage, de dignité, d'amour, de loyauté envers les morts qui passait par la lutte. Le capitaine allait même jusqu'à vouloir que ces inconnus remplacent ses parents disparus. Comme si c'était possible. D'un autre côté, ce serait bien doux d'aimer et d'être aimé. Etre tenu dans des bras affectueux. Etre embrassé. Qu'en dirait le maharajah de Gundahar ? Approuverait-il ? Et Taylor ? Cet homme étrange qui exigeait toujours de lui le meilleur et à quel prix ? Accepterait-il ?

Les jours passaient ainsi. Emmanuel oscillait au gré de ses pensées contradictoires. Ce conflit intérieur l'écartelait, le lacérait, le brisait dans ce qui restait de son intégrité. Et pourtant sa nature ardente ne cessait pas de lutter.

Petit à petit, il se surprit à manger davantage, à grignoter des gâteaux, des fruits, à avaler des crudités, à dévorer du pain beurré. Le repos qui était le sien depuis qu'il avait quitté le trois-mâts lui faisait du bien. Il sentait ses forces

revenir. Ses plaies étaient en bonne voie de cicatrisation. Ses mains avaient repris une taille normale et n'étaient plus déformées par les panaris. Ayant moins mal, il dormait aussi de manière moins morcelée.

Tirailé entre deux pôles opposés, il découvrait les vertiges de la solitude et l'angoisse laissée par une liberté complète. Là, il n'avait rien d'autre à faire qu'à penser, sans se préoccuper d'autre chose. Ce fut donc l'épouvante quasi insurmontable de se retrouver constamment face à lui-même qui lui donna le courage d'affronter le monde en dehors de sa chambre, monde certes terrifiant, mais qu'il préférerait encore à ce tête à tête perpétuel avec les remous de son être tourmenté.

Il descendit alors le monumental escalier, prêt à détalier à la moindre alerte. Tout se passa naturellement. Joséphine, dans la cuisine, réussit à garder un calme olympien, ce qui, la connaissant, était héroïque. Comme elle écosait des petits pois, Emmanuel s'installa à la table et fit de même. Puis, il essuya la vaisselle. Au moment du repas, il s'éclipsa, pour réparaître l'après-midi. Cette fois, il s'arma d'une fourche pour aider Mazhev dans les écuries.

L'habitude fut prise. Vif, serviable, l'enfant prit sa place dans la maison en se rendant utile de mille manières. Il savait même prendre des initiatives ce qui était un signe évident qu'il allait mieux. Il paraissait toujours plus effarouché qu'hostile, ne desserrant guère les dents, disparaissant aux heures des repas, revenant ensuite. Joséphine, devant ses maîtres, ne tarissait pas d'éloges : Emmanuel était un acharné du travail bien fait. Les Le Quellec ne cachaient pas leur satisfaction. L'enfant était décidément très loin du portrait qu'en avait dressé Louis de Hautefort. Il semblait aussi, qu'en lui ayant laissé cette liberté totale pendant quelques jours, ils avaient fait un bon choix. Considéré comme mourant à son arrivée, le petit mousse n'avait pas fait d'autre crise de violence, n'avait pas manifesté de tendance suicidaire, n'avait pas cherché à fuir pour rejoindre le *Golden Star* et pour finir laissait à penser qu'il s'appropriait lentement. L'espérance commença à renaître dans le cœur des Le Quellec.

Lorsque, quelques temps après ces débuts prometteurs, l'enfant trébucha dans l'escalier qui menait à la cuisine, il resta figé sur place dans l'attente de son châtiment : le bol et les œufs brisés dégoulaient de marche en marche. Joséphine se précipita vers lui.

– Oh, mon trésor ! Tu t'es blessé ! Ne crains rien ! Ce n'est certainement pas grave ! Viens, nous allons nettoyer cette vilaine plaie !

Emmanuel ne bougea pas. Oui, il avait une profonde entaille au genou. Le sang coulait en abondance le long de sa jambe. Qu'importait ? Il avait cassé un beau bol et une demi douzaine d'œufs. C'était bien plus terrible ! Il se souvenait de la raclée infligée par Clark quand il avait laissé échapper une bouteille qui s'était brisée en mille morceaux.

Or, Joséphine l'avait pris dans ses bras, assis sur une chaise et épongeait le sang en s'inquiétant de savoir s'il avait très mal. Elle faisait preuve d'une telle douceur, d'une telle tendresse alors qu'il s'attendait à des coups qu'il en fut bouleversé. C'était trop. Il allait devenir fou. Ce n'était plus Joséphine, c'était Diana. Diana qui était morte et qui lui parlait ainsi. Non, il ne pouvait le supporter. Se redressant brusquement, il repoussa la brave femme d'un geste brutal, s'arracha à son étreinte et courut s'enfermer dans sa chambre.

La pauvre Joséphine en resta assise de stupéfaction outragée. Allez donc faire du bien aux gens malgré eux ! Le docteur avait raison : ce gosse était de la mauvaise graine, un criminel en puissance. Il commençait par être violent,

puis il assassinerait ! C'était un être dangereux, aussi imprévisible qu'un fauve ! Il fallait que ses maîtres s'en débarrassent au plus vite !

La matinée ne s'était pas écoulée que la brave femme avait déjà tout oublié de sa légitime colère et qu'elle trouvait à son petit agresseur des circonstances atténuantes. Avec sa seule expérience de gamin battu, cruellement maltraité au moindre incident, Emmanuel n'avait pu que s'imaginer le pire après avoir cassé le bol. Il attendait une gifle, un coup de pied, un coup de garcette, peut-être bien pire et pour la première fois depuis des mois, le pire ne s'était pas abattu sur lui. Que penser ? Tout s'écroulait.

Joséphine n'éprouvait plus pour le petit garçon qu'une infinie compassion. Elle hésita jusqu'au soir à en référer à ses maîtres, craignant leurs réactions. Elle avait pourtant promis de ne rien leur cacher de ce qui concernait l'évolution du mousse. Or jamais celui-ci ne s'était encore attaqué aux personnes. Cette escalade dans la violence correspondait à ce qu'avait annoncé le docteur. Cela pouvait donc inquiéter Les Le Quellec et les obliger à assurer la sécurité de leur entourage.

Comme elle l'avait prévu, ils furent extrêmement mécontents et parlèrent de sévir. Le gamin dépassait les bornes. Il fallait lui montrer que la tolérance avait ses limites et qu'on n'accepterait jamais qu'il frappe les gens pour quelque motif que ce soit.

Joséphine arrêta le jeune ingénieur qui s'apprêtait à aller chercher le coupable.

– Monsieur Yves, je vous en supplie, écoutez-moi. Laissez-moi intercéder pour cet enfant. Je comprends bien vos raisons et votre colère. Mais ce petiot m'afflige. Vous allez justement lui accorder ce qu'il attend : un châtiment. Il vit comme cela depuis des mois : une bêtise, un coup, une faute, le fouet, une erreur, encore un coup. Il faut rompre ce cercle vicieux !

– Mais qui parle de le frapper ? s'écria Yves, scandalisé.

– Personne, monsieur Yves, personne. Il n'y a qu'Emmanuel à le croire. Et quelle punition pouvez-vous lui donner ? Le priver de dessert ? Il ne mange pas. Le confiner dans sa chambre ? Il n'y est déjà que trop. Lui tenir un discours sévère ? Cela ne sera rien d'autre qu'une des nombreuses harangues sous lesquelles il a courbé la tête sur le *Golden Star*, à supposer qu'il vous comprenne...

– Tu veux dire que nous n'avons aucun moyen de le punir quand il fait quelque chose de grave ? C'est inadmissible. Il doit se soumettre aux mêmes lois que les autres. Nous ne pouvons accepter ses débordements.

– Monsieur Yves, reprit la vieille bretonne sans se décourager, déterminée à avoir le dernier mot dans cette affaire, c'est moi qu'il a frappée et j'entends bien être la seule à exercer mon droit d'autorité. Ne me faites pas regretter de vous avoir dit la vérité ! Je suis certaine qu'Emmanuel n'a pas besoin d'être puni pour savoir qu'il a mal agi ! Il en est bien conscient, croyez-moi ! Mais le pauvre enfant ne sait plus ce que sont l'amour et les gestes de tendresse. Cela lui fait peur. Il faut lui réapprendre que l'amour est plus fort que tout, l'assurer qu'ici, ce n'est pas la violence quotidienne du *Golden Star*...

– Je te comprends, ma chère Joséphine, répondit Yves Le Quellec, fort ému par la bonté de la brave femme qui défendait pied à pied le salut d'un petit garçon malade. Je t'aime encore plus de te sentir si dévoué à Emmanuel, mais comprends-nous aussi. Si nous n'intervenons pas cette fois-ci, le malheureux risque de recommencer la prochaine fois où il ne se maîtrisera plus. Un jour peut venir où Yannick et Gwénaél seront attaqués à leur tour. Il faut que nous

les protégions. Nous avons une grande responsabilité et nous ne pouvons agir à la légère !

– Une fois, monsieur Yves ! Une seule fois ! Ne laissez pas la terreur durcir à nouveau ses pauvres yeux si désemparés. Depuis quinze jours, vous savez qu’il commençait à éclore, qu’il acceptait notre présence, qu’il travaillait avec nous ! Ne gâchez pas tout ! Oubliez pour cette fois ! Laissez-moi régler seule ce problème avec lui ! S’il y a une prochaine fois, ce que je ne crois pas, je vous laisserai faire !

L’ingénieur regarda d’un air interrogateur sa jeune femme restée très silencieuse durant cette discussion animée.

– N’hésite pas à te laisser convaincre par notre bonne Joséphine, mon ami, dit Marie avec un sourire. Tu ne te bats plus que par raison. Ton cœur t’entraîne à passer l’éponge. Joséphine est le lien d’amour entre Emmanuel et nous. Si nous intervenons maintenant, il va lui retirer le petit peu de confiance qu’il commençait à lui faire. Il faut laisser le temps à l’amour. Soyons patients et acceptons aussi que l’avancée du petit ne soit pas linéaire, mais procède par paliers avec des régressions !

Yves Le Quellec ne demandait qu’à céder. S’il n’avait cru de son devoir de protéger les siens –ébranlé qu’il était par les propos très critiques du médecin à chaque fois qu’il venait se rendre compte de la progression des événements– il se serait abstenu d’apparaître comme un bourreau d’enfants. Il se soumit donc aux deux femmes, tout en insistant pour qu’à la prochaine incartade –il fallait tout prévoir– du mousse, celui-ci apprenne nettement que ce n’était pas tolérable.

Personne ne vit Emmanuel les deux jours suivants. Était-il dans sa chambre ou non ? Les plateaux revenaient intacts. On se serait cru deux semaines plus tôt. L’incident l’avait-il rejeté dans un dégoût de lui-même et de la vie ? Aussi pénible que fût cette incertitude, aucun des Le Quellec ne se sentit le droit de chercher à rompre ce désir d’isolement.

Le surlendemain, Joséphine qui revenait de la ferme, vit surgir devant elle un corps fluet, apparition qui l’effraya tant qu’avant de l’identifier, elle avait renversé son panier. Ce qui ne l’empêcha pas de songer avec humour que c’était vraiment une très mauvaise période pour manger des œufs autrement qu’en omelette sur le sol.

– Oh, madame, s’écria Emmanuel, en larmes. Pardon ! Pardon ! Je ne voulais pas ! Vous pouvez me battre très fort. Je le mérite. Je suis un très méchant garçon. Pardon ! Je ne voulais pas...

L’enfant avait perdu les quelques grammes péniblement gagnés la semaine précédente. Son visage sali était hâve, avec de grands cernes sous ses yeux d’un bleu intense. Ses vêtements fripés et poussiéreux confirmèrent l’inquiétude qu’avait eu Joséphine : l’enfant avait certainement passé ces deux jours dehors, hésitant sur la conduite à tenir.

– Taratata, mon p’tit gars ! bougonna-t-elle en attirant le gamin à elle, à la fois brusque et maternelle. Si tu t’imagines que je suis fâchée après toi, tu te trompes et tu connais bien mal la vieille Joséphine ! Viens plutôt manger de la bonne mousse au chocolat que j’ai gardée pour toi !

Emmanuel ne se défendit pas. Il continuait de pleurer comme si la source de ses larmes n’allait jamais se tarir. Sans savoir comment, il se retrouva dans la cuisine, assis devant une énorme part de mousse au chocolat servie avec une

part tout aussi gigantesque de gâteau breton encore tiède. Machinalement, il prit la cuillère, mais demeura immobile, pensif, avant de lever la tête.

– Madame, dit-il avec effort, d’une voix altérée par la peur, pourquoi ne me fouettez-vous pas ?

Joséphine, à l’autre bout de la table, s’arrêta net de peler ses pommes. Une telle question était navrante, tout comme était bouleversante cette expression d’effroi due à l’incompréhension.

– Tu estimes donc avoir fait quelque chose de mal ? demanda la Bretonne, bien résolue à profiter de cette perche inopinément tendue pour nouer un dialogue.

Emmanuel hocha vigoureusement la tête tandis que ses yeux se remplissaient à nouveau de larmes.

– Je ne voulais pas, murmura-t-il. J’étais si malheureux !

– Et tu crois que la punition normale pour quelque chose de mal est d’être battu ? poursuivit Joséphine, surprise et satisfaite que l’enfant eût consenti à lui répondre.

– Oui, avoua Emmanuel, craintif, après un instant de réflexion. C’était comme cela sur le *Golden Star*. On fait une faute. On est puni.

– Qui te punissait ? Le capitaine ?

Joséphine n’avait pu résister à la curiosité. Elle espéra que sa hardiesse et son imprudence ne seraient pas une monstrueuse erreur. Son soulagement fut immense en entendant Emmanuel répliquer :

– Non. Pas lui. Les autres. Ça dépendait. Je suis petit, vous comprenez. Je fais plein de bêtises. Il faut bien me dresser. Pourquoi vous ne faites pas pareil ? Sur le *Golden Star*...

– Tu crois donc que les lois du *Golden Star* sont valables partout ? interrompit Joséphine en rapprochant sa chaise de l’enfant.

– Elles ne le sont pas ? s’étonna Emmanuel qui sentait s’effondrer les fondations de son univers et qui en souffrait atrocement.

– Oui et non, admit la Bretonne qui, percevant ce malaise, ne voulait pas l’aggraver. Une faute reste une faute. Mais toute faute n’appelle pas une punition...

Emmanuel comprenait de moins en moins. Son regard reflétait une profonde angoisse.

– A quoi cela va-t-il te servir si je te fouette, dis-moi ?

Mis en demeure de trouver une réponse, il chercha frénétiquement dans son expérience : Taylor le battait, les marins aussi. Il devait y avoir une raison.

– Vous serez soulagée, bégaya-t-il enfin. Cela vous fera du bien !

Joséphine rattrapa de justesse un commentaire acide qui n’eût pas manqué de troubler encore davantage le malheureux Emmanuel.

– Je n’ai aucun besoin d’être soulagée, rétorqua-t-elle avec un bref sourire, et si j’en avais besoin, ce ne serait pas en tapant sur toi que je le serais ! Mais toi ? En serais-tu plus heureux ?

Emmanuel ne s’était jamais posé autant de questions concernant sa vie à bord du *Golden Star*. Il était le plus faible, le plus ignorant. Son lot était de se faire corriger par les adultes qui voulaient le faire devenir un homme. Il n’y avait pas d’injustice. Pas de raison de se révolter. Il n’était pas sur le *Conqueror*.

– Mais madame, c’est normal ! gémit-il, affolé par ce que les propos de la vieille femme impliquaient. On doit toujours dresser les mauvais garçons et les faire souffrir pour leur faire comprendre qu’ils ont fait quelque chose de mal.

– Tu crois vraiment que tu as besoin de souffrir pour comprendre que tu as fait une bêtise ?

Emmanuel renifla et essuya sa morve d'un revers de manche. Il était perdu dans cette dialectique qui démâtait ses convictions de plusieurs mois.

– Je suis mauvais. Je dois subir les conséquences de mes actes pour devenir meilleur. C'est une manière de réparer.

– Oui. *Une* manière ! s'exclame Joséphine, victorieuse, estimant que l'enfant ne cessait de répéter des phrases d'adultes soucieux de justifier leur cruauté. Il y en a d'autres. Ce que tu as vécu sur le *Golden Star* n'est pas ce qui se vit ici. Sur un bateau, la discipline et les punitions ne peuvent pas être les mêmes que dans une maison entre des gens qui s'aiment. Réfléchis un peu : quand Yannick et Gwénaél ont fait cette énorme bêtise qui t'a obligé à risquer ta vie pour les sauver, leur papa et leur maman ne les ont pas battus, ce qui n'aurait servi à rien. Ne crois-tu pas qu'ils avaient déjà eu leur punition par la peur qu'ils avaient éprouvée ? On leur a seulement interdit de se servir du bateau et d'aller à la plage sans autorisation et sans surveillance.

– Oui, mais moi, c'est différent, reprit Emmanuel avec l'énergie du désespoir parce qu'il perdait pied sans cette conception révolutionnaire de l'existence. Je suis un vaurien, un mousse et un orphelin alors...

– Alors, rien ! trancha Joséphine promptement. Qui t'a mis ces sornettes dans la tête ? Qui t'a dit que tu étais un vaurien ?

– Le docteur ! Il a dit qu'un mousse ne peut faire que le mal, que c'est normal que je sois battu parce que j'étais un mauvais garçon !

– Tu racontes n'importe quoi ! interrompit Joséphine, contrariée par ce qu'elle entendait, qu'il lui faudrait régler plus tard avec ses maîtres. Pour ta peine, mon p'tit gars, mange moi vite cette crème et ce gâteau. Mais auparavant, viens m'embrasser !

Emmanuel hésita à obéir à un ordre si net. D'ordinaire, c'était Joséphine qui déposait sur son front un petit baiser matinal. Là, c'était à lui de faire le pas. Aller vers autrui lui paraissait encore une démarche très difficile.

Sophie, Diana, Gupta, Ismaël... *tu as un devoir à l'égard des morts que tu as tant aimés... Etre fidèle, c'est accepter l'amour... Ne me déçois pas... Je te fais confiance... Il faut aimer les hommes... Les morts t'aiment et veillent sur toi pour que tu vives... Ne les déçois pas... Ne me déçois pas... Oncle Douglas, le maharajah de Gundahar... Ismaël...*

L'enfant luttait contre lui-même, épouvanté par le cataclysme dont il sentait l'imminence. Il tremblait. Il défaillait.

Joséphine prit les grands moyens, ne voulant pas que la situation s'éternise. Elle le souleva dans ses bras vigoureux, l'assit sans façon sur ses genoux et le serra contre sa généreuse poitrine en couvrant de baisers son petit visage humide. Emmanuel, un moment raidi de frayeur et de volonté de rejet, cessa soudain de lutter. C'était trop doux de se pelotonner ainsi. Oui, il acceptait cet amour qui lui était donné. Non, il ne se rebiffait plus contre ces démonstrations de tendresse. Qu'il était bien ! Pourquoi avait-il tant hésité à se laisser dorloter ? Épuisé par cette vague d'amour qui le submergeait, il enfouit sa tête dans l'épaule de la brave femme et laissa couler des flots de larmes qui étaient presque des larmes de bonheur.

Chapitre 8

Du bonheur, Emmanuel en eut bientôt plus encore qu'il ne l'eût jamais imaginé.

Le surlendemain, il travaillait dans le potager, bêchant avec une ardeur que Mazhev désapprouvait toujours quand il lâcha brusquement son outil et demeura immobile, comme pétrifié. Le Breton le considéra avec un intérêt mêlé de crainte : les subtilités et les remous intérieurs de l'orphelin lui échappaient complètement. Il ne cherchait pas à les comprendre. Il les acceptait seulement, puisque ses maîtres avaient fait ce qui était bien et que cela, finalement, ne le regardait pas. Mais il redoutait constamment une action imprévisible du gamin : il n'était pas sûr de savoir réagir de la bonne manière. Ce ne fut donc pas sans inquiétude qu'il le vit abandonner là son travail et courir vers la maison. Il le perdit alors de vue. Après avoir rallumé sa pipe, il se remit à son ouvrage en se demandant pour la centième fois si ses maîtres avaient vraiment eu raison d'accueillir ce malade.

Emmanuel n'avait cure de ces angoisses bien naturelles. Tapi au pied du balcon, au milieu d'un massif de fleurs, il n'était plus le mousse terrifié du *Golden Star*, il n'était plus l'enfant désespéré qui souhaitait mourir pour rejoindre sa famille. Car il n'y avait plus ni passé, ni présent, ni avenir.

Il y avait seulement la musique.

Et quelle musique ! Celle du piano. Celle de Mozart. Il ne se souvenait pas du nom de l'oeuvre, mais il savait que sa tante Sophie la jouait avec brio sur le *Conqueror*. Il n'avait aucun doute. Que c'était bon d'entendre à nouveau ces sons tant aimés ! Son cœur se brisait sous cette émotion si profonde ! Il aspirait cette musique dont il avait été si longtemps privé qu'il pensait qu'elle était morte en même temps que ceux qui la pratiquaient. L'excès d'oxygène qu'elle apportait à ses poumons atrophiés le suffoquait. Ses fonctions vitales se paralysaient, ne gardant actives qu'une respiration oppressée et l'ouïe. Il n'était plus qu'une oreille. Il entendit ainsi Mozart, Chopin, Scarlatti, Schubert et Beethoven. Il reconnut certaines pièces. D'autres étaient nouvelles. Toutes étaient admirables.

Lorsque le silence le ranima, le soleil déclinait à l'horizon et il ne pouvait plus bouger ses membres, tant il était resté longtemps dans la même position inconfortable. Il fallut attendre un peu pour que la circulation revienne progressivement, avec des picotements très désagréables.

Dès qu'il le put, il se remit debout, raide et gauche, et n'eut plus qu'une idée : rejoindre le lieu de l'enchantement pour l'investir à son tour. Il n'était plus le même. Un feu ardent le dévorait, l'obligeant à secouer son inertie physique et à agir.

Ne sachant pas comment pénétrer dans le saint des saints par l'intérieur de la maison, il n'eut aucun scrupule à se hisser sur le balcon et à pousser le battant de la fenêtre. La pièce était vide d'humains mais contenait de quoi ravir son âme d'artiste : un piano à queue trônait au centre avec autour quelques chaises, des pupitres et même une boîte qui, par sa forme oblongue, trahissait ce qu'elle contenait. Un salon dédié à la musique, comme chez Tante Sophie !

Lentement, il s'avança vers l'instrument, non par peur d'être surpris – il avait complètement oublié qu'il pût y avoir des habitants – mais par respect. Il l'ouvrit d'un geste ferme avant de caresser les touches d'ivoire et d'y poser ses lèvres avec la vénération des fidèles venant baiser le bois de la Croix un Vendredi Saint.

Puis, il s'assit sur le tabouret après l'avoir hissé à la bonne hauteur. Il resta longtemps devant le clavier, se contentant d'effleurer les touches, sans rompre le silence. La musique qui soudain jaillissait dans son cerveau passerait-elle dans ses doigts déformés par quinze mois de travaux ingrats ?

La pression fut bientôt trop forte. Elle se traduisit par un accord magistral, dissonant, dans les graves du piano, suivi d'une série de croches haletantes, descendantes qui couraient les unes après les autres en une fuite hagarde. Petit à petit la folle poursuite ralentit pour laisser place à un chant élégiaque dans lequel surgissait des thèmes empruntés à des maîtres ou, plus humblement, au répertoire des marins.

Aux premières notes, les Le Quellec avaient interrompu leur dîner, incapables d'avaler une bouchée de plus. Ils étaient tous rassemblés autour de la table familiale, les parents, les enfants, Joséphine et Mazhev. Tous. Sauf, comme d'habitude, Emmanuel. Ils se regardèrent. Interloqués. Abasourdis.

– Serait-ce donc lui ? demanda l'ingénieur à voix très basse.

– Qui d'autre ? répliqua Marie de la même manière.

– Il joue mieux que toi, Maman ! décréta Gwénaél qui voyait dans la véhémence chaotique du pianiste une mesure de son talent.

Non, bien sûr, il ne jouait pas mieux que Marie Le Quellec mais pour un enfant qui venait de passer quinze mois à bord d'un long courrier, il jouait sacrément bien. Il prouvait qu'à une période de sa courte existence, il avait étudié cet instrument et qu'il ne manquait pas de dons. Quel était donc ce nouveau mystère ?

Abandonnant là leur repas, les six convives entrèrent discrètement dans le salon. Les derniers rayons du couchant éclairaient le visage qu'ils connaissaient si sombre et qui, sous une lumière toute intérieure, rayonnait d'un bonheur intense.

Un malencontreux éternuement de Mazhev rompit brutalement le charme. En une fraction de seconde, Emmanuel avait dégringolé de son tabouret et s'était réfugié sous le piano pour échapper au terrible châtement qui allait fondre sur lui.

– N'aie pas peur !

– Viens !

Avec bon sens, Joséphine éloigna les garçons qu'elle ramena à la cuisine finir leur dîner, laissant les parents seuls à s'occuper du petit garçon terrorisé.

L'ingénieur, plein de bonnes intentions, usa de sa force pour sortir Emmanuel de sa cachette.

– Monsieur, monsieur, ne me battez pas ! Je vous...

Il n'acheva pas, redevenu le mousse terrifié qui devait faire face sans broncher aux pires punitions. Navré, Yves Le Quellec sentant bien que toute action, toute parole, étaient inutiles, voire néfastes, le laissa s'affaisser sur lui-même.

Marie, elle, se concentra sur l'essentiel : elle s'assit sur le tabouret et se lança dans le premier des *Nocturnes* de Chopin. Dès la fin de la première mesure, Emmanuel redressait timidement la tête. Deux lignes plus loin, des larmes inondaient ses joues creuses. A la fin du morceau, il était dressé sur ses genoux, l'œil vif, la physionomie pleine de ravissement et d'émotion.

– Encore, s'il vous plaît, madame, murmura-t-il, sans perdre cette expression d'amour intense.

La jeune femme se serait bien attardée à considérer ce visage métamorphosé par une extraordinaire fusion musicale, mais il y avait plus urgent. Elle prit donc le recueil des *Nocturnes* et les joua les uns après les autres, accumulant les fausses notes tant elle était émue. Mais elle savait aussi que jamais elle n'avait mis autant d'elle-même dans une interprétation, ce qui masquait les imperfections.

Ce fut Yves qui l'arrêta : Emmanuel, épuisé par une journée si faste, s'était paisiblement endormi sur le tapis.

– Larkin aurait pu nous prévenir, grommela l'ingénieur lorsque sa femme le rejoignit après avoir couché le petit garçon.

– Prévenir ? Mais de quoi ? Ce n'était pas à bord du *Golden Star* qu'Emmanuel allait manifester ses dons artistiques !

– Alors, ma chérie, cela veut dire qu'il avait travaillé le piano avant de mettre les pieds sur le voilier ?

– Tout à fait. A entendre ce qu'il reste de ses connaissances après ces mois d'épreuve, on peut considérer qu'il était formidablement doué.

– Et qu'il venait d'une bonne famille...

Marie fronça les sourcils :

– Oui et non. Rappelle-toi qu'il nous a dit avoir été adopté et que l'homme était dur pour lui. On peut imaginer qu'ayant découvert ses dons précoces, des êtres sans scrupules...

– Tu as raison, ma chérie, c'est de l'imagination toute pure ! Ne complique pas à outrance une situation déjà bien assez confuse !

– Je ne complique pas. J'essaie d'y voir clair, ce qui n'est pas facile. Il faut faire coïncider cette adoption, sa vie sur le *Golden Star*, ses huit ans et son aptitude à jouer si bien. Je m'étonne moins que cet enfant soit un écorché vif. Qu'il a dû souffrir durant ces mois comme mousse ! Ce qui était déjà terrible pour un enfant normalement constitué devient insoutenable pour un artiste.

– Tu penses vraiment qu'il est un artiste ?

– Es-tu sourd, mon ami ?

L'ingénieur sourit :

– Non, j'ai entendu, comme toi, mais je suis moins connaisseur que toi, donc plus sceptique. Et puis, je ne suis pas aussi désireuse que toi d'avoir un fils musicien !!!

La jeune femme adressa une grimace espiègle à son mari qui la taquinait là pour son regret souvent exprimé que ni l'un ni l'autre de ses garçon ne manifestât un quelconque intérêt pour la musique. Yannick avait capitulé après quelques semaines d'étude. Gwénaël n'était même pas tenté par l'expérience et sa mère n'avait pas insisté. Mais plus que la satisfaction d'avoir peut-être

un disciple, ce qui l'animait, c'était l'espérance d'avoir enfin trouvé un chemin conduisant au cœur de l'enfant.

Dans l'immédiat, on assista à un repli. Comme à chaque fois qu'il se produisait quelque chose d'inhabituel, donc de menaçant, dans sa vie, Emmanuel regagna sa forteresse sous le bureau de sa chambre. C'était là, au contact des deux lettres, du portrait, de la flûte, de son chat, qu'il reprenait des forces pour affronter à nouveau le monde.

Cette retraite dura peu. La musique l'attirait comme un aimant. Pour elle, il était prêt à braver tous les dangers. Il n'avait plus peur.

Il descendit donc, furtivement, comme de coutume, pour s'enfermer dans la salle de musique.

Jouer. Progresser. Travailler. Etudier. Retrouver la dextérité de ses doigts. Tels étaient ses buts. Et il s'employa à les atteindre.

Du matin au soir, oubliant l'aide qu'il fournissait d'ordinaire à Joséphine et à Mazhev, il plia ses mains à la discipline exigeante d'exercices sans cesse répétés, apportant à l'étude la même application acharnée qu'il avait pour tout ce qu'il entreprenait. Il faisait tout avec excès.

Il n'oublia pas le violon. Il avait ouvert la boîte oblongue et s'était emparé de l'instrument pour le faire sonner non plus de Bach ou de Paganini, mais de hornpipes et de reels dont les sonorités celtiques ne passèrent pas inaperçues de ses fervents auditeurs bretons. Qu'il le voulût ou non, son répertoire était fortement teinté d'algues, d'iode, d'ajoncs et de bruyère...

Pendant plusieurs jours ce fut ainsi. Marie Le Quellec lui avait abandonné la place, sentant combien il avait besoin de ce temps pour lui-même : les improvisations dans lesquelles il se lançait étaient le miroir de son âme. Elles reflétaient ce qu'il était avant tout, un tempérament ardent, volontaire, passionné, ayant soif du grand, du beau, du sublime. Elles trahissaient aussi la fracture de son être, cette dissonance entre sa sensibilité d'artiste, sa jeunesse trop tôt brisée et la vulnérabilité qui en résultait.

Bien que Marie estimât qu'il fallait attendre avant d'intervenir, elle fut contrainte de renoncer à son idée : une nuit, à trois heures du matin, la maison fut réveillée par le son du piano que le silence amplifiait. Et quels sons ! L'enfant, toujours muré dans son malheur comme un prisonnier dans son donjon s'acharnait à déchiffrer, non sans talent, l'Etude Révolutionnaire de Chopin.

– Va lui dire d'aller se recoucher ! grommela l'ingénieur qu'un sommeil interrompu mettait de très mauvaise humeur pour la journée suivante et qui se moquait allégrement de savoir si jouer cette œuvre à huit ans était un signe de génie ou de folie. Elle le tirait des bras de Morphée et c'était cela qui importait.

Marie ne bougea pas. Elle écoutait. Elle admirait. C'était beau d'imaginer le petit garçon fluet, si fragile face à la vie et aux hommes, seul dans la nuit, étirant ses doigts pour atteindre les larges accords, et capable de traduire, par la musique une telle force intérieure. Ce n'était pas le fait qu'il sût jouer qui rendait la jeune femme confiante en l'avenir. C'était qu'il sût jouer ainsi : Emmanuel apparaissait de plus en plus comme un être de vie, de courage, d'héroïsme, soulevé par un souffle puissant qui chassait les miasmes de la peur. A cet instant là, malgré les inévitables fausses notes, Marie Le Quellec fut certaine qu'Emmanuel allait sortir des griffes du désespoir et de la terreur.

– Va donc, insista Yves, la sortant de sa rêverie. Si c'est moi, je vais faire un malheur.

La jeune femme sourit dans l'ombre, avant d'obtempérer. Satisfait d'avoir été écouté, l'ingénieur se retourna, mit sa tête sous l'oreiller et essaya de se rendormir.

Absorbé qu'il était dans son travail de déchiffrage, Emmanuel n'entendit pas la porte s'ouvrir ni se refermer. Il se débattait avec un problème de doigté, recommençant sans défaillir la même mesure, essayant de placer là le troisième doigt, puis changeant pour le pouce avant d'opter pour une autre solution et de griffonner sur la partition le fruit de sa trouvaille. Marie s'abîma à nouveau dans ses réflexions. Le peu qu'elle voyait du visage du petit artiste prouvait que, dans cette communion avec le maître polonais, avait surgi chez lui une émotion très proche du bonheur, un bonheur très profond, très pur, très intériorisé.

– Fais attention à cet endroit là, murmura soudain la jeune femme comme l'enfant répétait la même faute. Il s'agit d'un sol naturel.

Cela avait été plus fort qu'elle. Au moment même où elle prononçait ses mots, elle se dit qu'elle avait tort et que l'escargot allait rentrer sous sa coquille. Etrangement, Emmanuel ne manifesta ni surprise, ni épouvante à la vue de ce professeur emmitoufflé dans une robe de chambre et surgi à ses côtés au milieu de la nuit.

– Et là ? demanda-t-il en désignant une note sur la partition.

– Là, c'est un ré naturel. Ce signe en **x** veut dire que tu as deux altérations. Deux dièses.

Emmanuel, les sourcils froncés sous l'effort qu'il s'imposait, regarda attentivement la partition.

– Donc, reprit-il, là c'est aussi un sol.

– Parfaitement.

Satisfait, Emmanuel rejoua la mesure avant de poursuivre les trois dernières pages. Marie ne l'interrompit plus, recueillie dans son écoute. Certes, cette ébauche était loin d'être parfaite, mais sous les maladresses inévitables d'un enfant qui avait retrouvé son piano après deux ans de séparation, qui s'attaquait à un des chefs d'œuvre de la littérature pianistique, on découvrait une âme riche de potentialités, un esprit enthousiaste, seulement tempérés de la maturité imposée par des longs mois de souffrance et la mort d'être chers. Il comprenait cette étude de l'intérieur, ce qui est rarement le cas des jeunes interprètes.

L'enfant plaqua les quatre derniers accords aux sombres gouffres du désespoir avec une conviction retenue que n'eut pas désavoué Chopin. Marie, restée sous l'impression déchirante de cette pièce bouleversante et grandiose, fut prise au dépourvue lorsque deux bras frais et maigres s'enroulèrent autour de son cou et qu'un gros baiser fut déposé sur sa joue. Elle n'eut pas le loisir de réagir. Prestement, probablement épouvanté par l'audace d'un acte aussi spontané, Emmanuel détala sans demander son reste.

La jeune femme demeura seule dans la pièce éclairée par les deux chandeliers du piano. Au fur et à mesure que les minutes passaient, elle croyait de plus en plus avoir rêvé. Ce fut alors qu'elle remarqua, posé sur une chaise voisine, un cadre qu'elle n'y avait jamais vu. C'était le portrait d'un homme d'une vingtaine d'années, d'une saisissante beauté, en costume d'apparat. Qui était-il ? Que signifiait sa présence à cet endroit ? Nul doute qu'il appartenait à Emmanuel mais quel lien avait-il avec l'orphelin ? Un parent proche dont c'était le seul souvenir ? Marie le scruta à la recherche d'un signe, d'une res-

semblance, convaincue que c'était la voie vers la clé du mystère. Puis, la raison vint tempérer les élans de son imagination. C'était ridicule de se laisser aller à divaguer de cette manière ! Au rythme où elle allait, elle aurait des hallucinations et croirait qu'il s'agissait d'un frère aîné ! Un peu de patience. James Larkin aurait certainement une explication beaucoup plus prosaïque à lui fournir.

Sortant de sa torpeur, elle remonta dans sa chambre où Yves, le calme enfin revenu, dormait à nouveau ainsi que l'assurait un ronflement sonore. Elle ne s'arrêta pas à ce détail. Il lui fallait soudain partager son bouleversement, son espérance, sa joie. Sans ménagement, elle secoua le dormeur.

– Quoi encore ? rugit ce dernier, exaspéré par cette nuit trop bruyante.

– Oh, Yves, c'était si beau ! sanglota Marie, vaincue par son émotion.

Les larmes de sa femme réussirent à tirer l'ingénieur de son sommeil.

– Quoi ? Que s'est-il passé ? Tu es malade ?

Le temps que Marie réponde, Yves avait déjà envisagé mille hypothèses les plus farfelues.

– Non, non ! Oh, Yves ! Ecoute ! Emmanuel m'a embrassé !

L'ingénieur ne comprit pas tout de suite. Il fallut que le sens pénétre son esprit encore ensommeillé. Lorsque la vérité se fit jour dans son esprit, petit à petit, il retomba en arrière, sa main serrant celle de sa femme. Emmanuel avait embrassé Marie. Cela, six semaines après que James Larkin leur ait confié son petit mousse en prédisant une mort rapide... On ne pouvait que se réjouir, même s'il était prématuré de chanter victoire. Ce qui était sûr, c'était que l'orphelin progressait, en grande partie grâce à la musique et qu'il laissait de plus en plus parler son tempérament chaleureux.

Les événements se chargèrent de mettre au second plan la musique d'Emmanuel et son grand pas en avant : lorsque Yves Le Quellec était allé trouver James Larkin pour lui donner les dernières nouvelles ainsi qu'il le faisait très régulièrement, il avait découvert le capitaine effondré. D'après l'agent de l'armateur, le vieux voilier n'était plus rentable. Il était donc mis en vente, fort probablement en vue de sa démolition prochaine. Le capitaine et l'ensemble de l'équipage avaient l'assurance d'embarquer immédiatement sur d'autres bâtiments de la compagnie. James Larkin avait aussitôt refusé un poste de commandement sur un beau trois-mâts quasiment neuf. C'était le *Golden Star* ou la démission et la mort. L'ingénieur français mesura très vite, au silence buté de son compagnon, l'ampleur de la catastrophe, non pas d'abord pour cet homme qui, soudé à son voilier comme un escargot à sa coquille, semblait préférer le suicide à une inévitable séparation, mais pour Emmanuel. L'enfant n'avait pas besoin de ce nouveau coup du sort. Allait-il assister non seulement à l'anéantissement d'un bâtiment sur lequel il avait pris racine et avait des souvenirs mais aussi à l'écroulement moral et physique d'un homme qui lui avait donné la chance de survivre quand lui-même songeait à la mort, un homme qu'il aimait peut-être ?

Après d'intenses tentatives pour sortir James Larkin de son mutisme, le sang vif d'Yves Le Quellec alimenta son esprit de décision. Il le quitta sans un mot de plus, résolu à se porter acquéreur de cette coque vétuste dont l'armateur ne voulait plus. Pour les besoins de la cause, il deviendrait armateur pendant quelques années, le temps d'assurer à l'ancien mousse du *Golden Star* une stabilité affective suffisante pour lui faire accepter que les bateaux, comme les hommes, n'étaient pas immortels. Emmanuel, qui avait connu tant de déchirements, tant

de séparations sans retour n'était pas encore en mesure d'en vivre une autre. Il fallait donc empêcher James Larkin de sombrer en lui rendant son bâtiment.

L'ingénieur mena son affaire rondement, dans le plus grand secret. Il était riche : il paya la carcasse à demi pourrie à vil prix. Puis, il se rendit aux chantiers navals afin de programmer les travaux indispensables. On le prit pour un fou. Pourquoi diable ce jeune ingénieur s'entichait-il d'un rafiot pareil alors que pour la même somme il aurait pu s'acheter un beau yacht de course ?

– Vous placez mal votre argent ! décréta un des charpentiers.

Yves Le Quellec ne daigna même pas répondre. Il payait. Il avait le droit d'exiger ce qu'il voulait, sans commentaire.

Lorsque tout fut conclu au niveau administratif et financier et qu'il ne resta plus qu'à avertir le principal intéressé du changement survenu dans sa situation, l'ingénieur lui fit adresser un rendez-vous. Il invita aussi le second, ayant appris que Taylor, comme son capitaine, avait refusé d'être transféré sur un quatre-mâts en partance. Le marin auquel il confia la commission but malheureusement l'argent de la course avant de la délivrer si bien qu'il fut incapable de se souvenir s'il s'agissait de huit heures du matin ou du soir et fut tout aussi confus sur le lieu de la rencontre. Cette imprécision eut pour salutaire effet de sortir le capitaine de sa torpeur égocentrique. Une convocation de l'ingénieur ne pouvait qu'être signe qu'Emmanuel avait besoin d'aide. Le plus surprenant était que Taylor y fût associé, mais qu'importait ? Il fallait faire vite. Les deux hommes prirent donc le chemin de Ti-Ar-Mor dans la soirée, ayant tout le trajet pour échafauder les pires hypothèses sur ce qui avait bien pu amener une brutale aggravation de l'état de l'enfant.

Leur arrivée troubla les Le Quellec pris au dépourvu à la fin de leur dîner. Ils ne comprenaient pas la raison de cette visite. Leur visible inquiétude ne choqua pas les deux visiteurs qui l'attribuaient tout naturellement à la santé d'Emmanuel.

– Que se passe-t-il ? s'écria aussitôt James Larkin, redevenu le capitaine énergique qu'il était normalement.

– C'est à vous qu'il faut le demander, rétorqua l'ingénieur, très étonné de ce soudain revirement.

– Mais, nous n'avons fait que répondre à votre invitation !

– Mon invitation ? s'exclama Yves, qui allait de surprise en surprise.

– Vous ne nous avez donc pas convoqués ?

– Si, mais pour demain, à bord du *Golden Star*.

– Mon Dieu ! soupira Marie, le cœur étreint par une terrible anxiété.

– Vous ne nous avez donc pas demandé de voir Emmanuel ? s'enquit Taylor à son tour.

– Mais pas du tout ! Je voulais vous voir pour une toute autre affaire.

Il y eut un silence durant lequel les quatre adultes se regardèrent gravement. Marie était la plus pâle.

– Nous sommes désolés, murmura le capitaine en se levant pour repartir. Pourvu que notre présence ne gâche pas tout...

– Puisque vous êtes ici, restez. Peut-être que cela sera salutaire et débloquera la situation.

– Que voulez-vous dire ?

Marie Le Quellec reprit :

– Depuis huit jours, les choses vont assez mal. L'attitude du petit est de plus en plus bizarre. On le sent écartelé entre des sentiments contradictoires.

Voilà onze semaines qu'il vit avec nous, à côté de nous devrais-je dire plus exactement. Onze semaines qu'il ne vous a pas vus, ni l'un ni l'autre, qu'il n'a quasiment pas quitté l'enceinte de la propriété, qu'il survit, avec des hauts et des bas, contrairement à toute attente. C'est donc qu'il se remet lentement, tout en nous fuyant. Il accepte Joséphine et Mazhev parce qu'il peut travailler avec eux sans leur parler et qu'il a besoin de travailler. Avec nous, ... que dire ? Que souhaite-t-il ? Que veut-il ? La situation ne peut plus durer. Peut-être que votre présence va l'obliger à un choix...

– Pour lequel il n'est pas prêt, interrompit Yves, soucieux.

Marie Le Quellec secoua la tête.

– Certes, il n'est pas prêt, mais il ne le sera peut-être jamais si nous ne le poussons pas. Il faut l'aider à choisir et c'est en ce sens que je me dis que la venue de ces messieurs est à prendre comme un moyen de précipiter les choses.

– S'il n'est pas prêt à ce choix, intervint James Larkin, n'avez-vous pas peur que cela ne l'entraîne vers une solution radicale ?

– Pourquoi toujours penser que cet enfant va choisir la mort ?

– Le capitaine a raison, Yves : Emmanuel voit dans la mort la fin de ses souffrances, y compris morales. Il n'est pas très rattaché à la vie et il ne faut pas grand-chose pour le faire basculer.

– Ne dramatise pas : il vit encore, que je sache ! Et pourtant, Larkin nous assurait qu'il allait nous tirer sa révérence quelques jours après qu'il nous l'ait confié !

– Cela ne veut rien dire. Ce dont je suis sûre, c'est qu'actuellement, il est déchiré entre sa loyauté à son passé et l'attraction qu'il commence à avoir pour nous. La présence de ces messieurs met l'éclairage sur cette déchirure et va l'obliger à passer d'un côté ou de l'autre.

– Je pense que tu exagères, ma chérie ! Et vous, messieurs ?

James Larkin et Taylor, bien embarrassés, se tinrent cois.

– Je monte voir, décréta Marie Le Quellec. Il faut en avoir le cœur net !

Elle sortit, laissant les trois hommes un peu soulagés d'échapper à ses pronostics si sombres. L'ingénieur, pour détendre l'atmosphère, servit à chacun un verre de très vieux cognac qu'ils avalèrent d'un trait, sans vraiment penser à ce qu'ils faisaient. Même s'ils voulaient prendre avec légèreté les propos de la jeune femme, ils savaient qu'elle pouvait n'avoir pas totalement tort dans ses appréciations.

Quelques minutes plus tard, Marie rentra au salon. Naturellement, elle était seule. Yves se demanda comment il avait pu espérer qu'elle fût avec Emmanuel, celui-ci ne communiquant pas avec eux et évitant d'ordinaire toute rencontre. Pour se donner du courage, il servit à la ronde un deuxième verre de cognac.

– La chambre est vide, dit la jeune femme en s'asseyant. La fenêtre est ouverte. Il est certainement parti. Mais il a laissé ceci.

Elle tenait à la main deux feuilles pliées en quatre, portant chacune le nom de leur destinataire. L'une était adressée à « Monsieur et Madame Lekellek », l'autre au « capitaine ».

La première était aussi la plus brève. Marie la lut à haute voix :

« J'ai peur. Très peur. Je suis si malheureux. S'il vous plaît, ne me laissez pas ! »

L'écriture était ferme et nette. La deuxième, plus longue, avait été griffonnée à la hâte. James Larkin, après une brève hésitation, la lut pour tous :

« Cher capitaine,

Merci pour votre lettre. Moi aussi, je vous aime. Mais je suis très malheureux. Je ne sais plus ce que je dois faire. Je suis un méchant garçon dans cette famille. C'est mal à moi, mais j'ai tellement peur. Parfois, je deviens fou. Ils sont tellement gentils. J'ai peur qu'ils meurent comme Ismaël et Diana. Tous ceux que j'ai aimés sont morts. Sauf vous mais vous êtes parti. J'ai peur, très peur... Je voudrais mourir... »

Un silence pesant suivit la lecture de cette lettre que James Larkin, la gorge nouée, avait eue du mal à terminer. Plus que de long discours, elle disait bien le mal-être du pauvre enfant avalé par la spirale de la mort de ses proches.

– Tu avais raison, Marie, dit enfin Yves en reposant son verre, à nouveau vide. Le petit risque de faire une bêtise. Il a besoin de nous. De nous tous. Venez, Larkin !

– Que vas-tu faire, Yves ?

– Où ? demanda le capitaine.

– Un pressentiment seulement. Mais la mer l'attire. Je crains qu'il ne renouvelle sa tentative à l'endroit précis de la dernière fois.

– Oh, non ! gémit Marie en se laissant retomber dans un fauteuil, ses jambes se dérobaient sous elles.

D'un regard, l'ingénieur intima à Taylor l'ordre de rester auprès d'elle avant de se précipiter dehors, suivi de James Larkin.

L'enfant devait avoir très peu d'avance sur eux, ayant perdu un temps précieux à écrire ses messages. Ils coururent d'abord en direction de Shark Point d'où, malgré l'obscurité, ils avaient l'avantage de voir se dessiner la côte et percevoir un mouvement. De fait, après un instant d'observation, ils virent une silhouette se détacher de celle du canot, sur la plage et courir vers le rivage.

– Venez Larkin ! Là ! Vite !

L'ingénieur ne s'attarda pas à vérifier si le capitaine suivait. Il bondit sur les rochers avec une maîtrise qui prouvait que son enfance en Bretagne avait laissé des traces. En quelques secondes, il atteignit le sable et dut s'arrêter pour enlever ses chaussures qui le gênaient. Puis, avec une nouvelle ardeur, il s'élança vers la mer. Le fugitif y entra déjà. C'était une course contre la montre qui s'engageait. L'ingénieur savait que s'il ne parvenait pas à le rattraper, cette fois-là serait la bonne. Cette pensée décupla ses forces. Il plongea à son tour dans les rouleaux et nagea d'un bras ferme vers l'enfant, gagnant sur lui à chaque brasse. Enfin, il parvint à lui saisir la cheville. Emmanuel se débattit, suffoqua, toussa, perdit le souffle en même temps que toutes ses forces. L'ingénieur le prit alors à bras le corps pour entamer une lente retraite vers la plage, poussé en cela par chaque vague déferlante de la marée montante.

Vaincu sur toute la ligne, l'enfant n'était plus qu'un petit paquet hoquetant, humilié, épuisé qui se contentait par instinct de recracher l'eau salée qui pénétrait dans sa gorge et ses narines. Il était trop bon nageur pour se laisser noyer sans résistance.

James Larkin qui ne savait pas nager attendait sur la plage. Il délivra l'ingénieur de son précieux fardeau et le déposa à quelques mètres de là, à la lisière avec la végétation, sur le sable encore tiède de la chaleur emmagasinée durant le jour. Emmanuel se ramassa sur lui-même, en une sorte de boule contractée.

– Raconte-moi, fistounet, murmura le capitaine d'une voix douce tandis qu'Yves Le Quellec essorait rapidement ses vêtements.

Emmanuel ne parut pas entendre. Sans doute était-il hors de lui d'avoir à nouveau échoué dans sa tentative. Le seul signe de vie était sa respiration haletante.

James Larkin ne se tint pas pour battu. Il posa sa main sur les frêles épaules.

– Bien sûr, tu n'as rien à raconter. Voilà dix-huit mois que tout va très bien pour toi et que tu n'as pas besoin de parler. Je me demande vraiment ce que nous faisons ici alors que tout va si bien pour toi. Ce bain nocturne est d'ailleurs la preuve que tu es en pleine forme !

Yves Le Quellec écoutait sans intervenir, mais inquiet. Cette ironie ne lui semblait pas le meilleur moyen d'amadouer le révolté. Il espérait que le capitaine savait ce qu'il faisait. Après tout, il connaissait son mousse et savait jusqu'où il pouvait aller. Quoique... il n'avait pas particulièrement réussi durant les quinze derniers mois...

– Tu m'as habitué à davantage de politesse, Emmanuel, reprit James Larkin, cette fois d'un ton glacial de sévérité. Quand je te parle, j'aime que tu me répondes !

L'enfant aurait été sourd et muet qu'il n'aurait pas bronché davantage. L'ingénieur se demandait comment le capitaine allait s'en sortir.

– Tu as avalé ta langue ? poursuivit James Larkin qui affectait une fermeté qu'il était bien loin d'avoir. Mais il ne pouvait plus se contrôler. Il lui fallait parler, agir, tout tenter pour détruire ce bastion de mutisme.

– Tu es pourtant bavard quand il s'agit d'écrire, ajouta-t-il en désespoir de cause.

Cette fois, Emmanuel eut un mouvement nerveux. Il ne s'était pas assez blindé contre cette attaque. Le capitaine s'engouffra dans cette brèche inespérée :

– Dis-moi clairement, fistounet : ce bain nocturne était bien un désir de rejoindre ceux que tu aimes?... Gupta, Ismaël, Diana ?...

A la mention de ces noms chéris, prononcés avec une certaine hésitation par James Larkin qui se savait jouer avec le feu, Emmanuel poussa un gémissement de douleur. Il y eut un silence bientôt rompu par ces mots :

– Je ne peux plus ! Je ne peux plus !

Le capitaine, touché au cœur par cet aveu, caressa les boucles rebelles et soyeuses. Il trouvait, en l'urgence de la situation, des gestes quasi-maternels, dont il était lui-même le premier surpris.

– Tu veux que je te dise ce que tu ne peux plus, fistounet ? répliqua-t-il de nouveau plein de douceur. Tu ne peux plus résister à l'amour de ceux qui t'entourent. Car tu as besoin de cet amour pour vivre. Tu le sais. Tu es sensible, depuis quelques semaines, à celui que monsieur et madame Le Quellec te donnent...

– J'ai peur... souffla Emmanuel, pitoyable.

– De quoi ? demanda le capitaine qui tenait avant tout à maintenir le dialogue.

– De tout, soupira l'enfant d'une voix éteinte. C'est trop difficile de vivre...

Il dut relever la tête sous la pression des mains du capitaine qui le forçait à la redresser pour qu'il le regarde. Le visage émacié était inondé de larmes qui, silencieuses, coulaient en abondance.

– C'est toi qui dis cela, fistounet ? Toi que j'ai toujours admiré pour ton courage ? Que t'arrive-t-il ? Vas-tu refuser de vivre, maintenant que ton avenir est assuré ? Ne... ?

Emmanuel se dégagea de la poigne du capitaine d'un geste vif et hostile. Ses yeux humides étincelaient de rage.

– C'est facile pour vous de parler, explosa-t-il avec une vigueur bien loin de l'abattement des minutes précédentes. Vous êtes un homme ! Vous êtes fort ! Vous savez vous battre ! Moi, j'ai huit ans et j'ai toujours tout perdu ! Tout ! Ma famille ! Et puis le monsieur méchant qui m'a recueilli. Et puis Diana. Ismaël. Et mes oncles et ma tante. Et puis pour finir Gupta. Ils ont tous disparu pour toujours. Moi je ne peux plus. Je ne veux plus...

C'était clair. Il ne pouvait ni ne voulait s'attacher à nouveau de peur d'être blessé encore et toujours. Il était arrivé au stade où, à force d'avoir assisté à l'écroulement de son monde, sans cesse reconstruit, sans cesse détruit, le courage et la lâcheté ne signifiaient plus rien pour lui. Courage d'aimer. Courage de se laisser aimer. Pourquoi si tout finissait par la mort ? Après un combat de plusieurs mois, de plusieurs années durant lequel il avait à chaque fois tenté de recréer des liens affectifs, après tant de déceptions surmontées avec vaillance, il s'effondrait. Il ne pouvait plus. Il ne voulait plus.

– N'as-tu pas lu ma lettre ? insista pourtant le capitaine avec sa logique d'adulte.

– Si, cria Emmanuel farouchement. Si. La vôtre. Celle de Gupta aussi ! Mais non, c'est trop dur ! TROP DUR !

– Malgré la musique ?...

A cette question d'Yves Le Quellec, première et unique intervention, l'enfant fit un terrible bond, comme s'il avait été brûlé au fer rouge. Il lança un regard déchirant à l'ingénieur avant d'abandonner la lutte. Le combat était trop inégal. TROP INJUSTE. Il se sentit glisser dans une torpeur qui l'empêchait de parler ou d'entendre. Il voyait seulement des formes s'agiter autour de lui, leurs lèvres bouger dans qu'aucun son ne parvienne à ses oreilles. Petit à petit, elles devinrent floues. Il sombra complètement.

On était au 15 juin 1868. Marie Le Quellec taillait ses rosiers dans son jardin quand une ombre se dessina sur le sol. Croyant à la présence de Yannick ou de Gwénaël, elle n'interrompit pas son travail. Mais le silence se prolongeant de manière totalement inhabituelle pour ses deux garnements, elle se redressa et se retourna pour découvrir la mince silhouette d'Emmanuel, immobile à quelques pas d'elle, ses grands yeux d'un bleu aux reflets presque mauves fixés sur elle. Elle ne l'avait pas revu d'aussi près depuis la dramatique soirée durant laquelle il avait failli perdre la vie autant que la raison. Elle savait ce qui s'était passé. Elle savait que seule la musique maintenait la porte ouverte à une certaine espérance, mais que cette musique elle-même se heurtait à cette terrible loyauté qui faisait qu'Emmanuel refusait de s'attacher à d'autres qu'à ceux qu'il avait aimés et qui étaient morts. De ce conflit, l'enfant n'était encore ni perdant, ni vainqueur. Il continuait de lutter, comme en témoignait la lueur de volonté qui vacillait toujours dans ses prunelles de pervenche.

Marie Le Quellec osait à peine respirer de peur d'effaroucher celui qui avait fait la remarquable démarche de venir vers elle. Il ne s'agissait pas de le faire fuir par une parole malheureuse, un geste inapproprié.

– Le capitaine, il va me reprendre ? Il est venu pour cela avec monsieur Taylor ?

C'était donc cela qui l'inquiétait. Est-ce un souhait de retourner à bord ou une crainte ? Le visage trop sérieux exprimait une infinie angoisse sans qu'il fût possible de déterminer pour quoi.

– Non, pas du tout. Il devait parler avec...

Elle hésita, tremblant de heurter les sentiments de l'enfant.

– ... mon mari.

– Et monsieur Taylor ? Pourquoi il était là aussi ?

– Parce que cela le concernait aussi.

– Ils ne venaient pas tous les deux pour m'emmener ?

– Je peux t'assurer que ce n'était pas le but de leur visite.

Elle marqua une pause avant d'ajouter, sans savoir si c'était une bonne ou une mauvaise chose :

– Ils n'auraient pas pu t'emmener sans te demander ton avis...

Emmanuel haussa une épaule fataliste :

– C'est vous les maîtres. Eux aussi. Moi, je n'ai rien à dire !

Cette réplique fit très mal à Marie Le Quellec qui y voyait la preuve que l'enfant ne s'était toujours pas attaché à eux et qu'il ne considérait pas sa situation comme stable. Le mot de « maître » était tellement cruel, tellement insultant, tellement loin de ce qu'ils essayaient d'être !

– Si, tu as à dire. Tu es libre de partir ou de rester. Personne d'autre que toi ne peut le décider !

– Ce n'est pas ce qu'a écrit le capitaine !

Finalement, mieux valait cette discussion si blessante pour le cœur maternel de Marie : elle était une communication et toute communication avec cet enfant toujours si muet était un progrès.

– Qu'a-t-il écrit ?

– Que vous alliez remplacer mon papa et ma maman !

L'expression était difficilement interprétable.

– Tu le regrettes ? demanda la jeune femme qui redoutait d'entendre un terrible verdict, mais qui le préférait encore à du silence. Contre la haine, elle pouvait se révolter. Contre l'indifférence, elle ne savait comment réagir.

Emmanuel ne baissa pas son regard trop lourd de toute sa souffrance. Il étouffa un sanglot et après une hésitation, écrasa farouchement les larmes qui avaient roulé sur ses joues.

– Non, mais...

Il laissa sa phrase en suspens. Marie le poussa dans ses retranchements. Tout plutôt que le néant.

– Mais quoi ?

– Je ne suis pas comme les autres. Je suis si malheureux...

– Même quand tu joues Chopin ?

A cette mention, un rayon de soleil éclaira fugitivement le visage lugubre.

– C'est différent, murmura Emmanuel avec une mimique qui pouvait passer pour un très vague sourire – Marie voulut croire que c'en était un –. La musique, c'est... tellement... tellement... Je ne sais pas comment dire, madame. Quand je joue, je respire. Et puis, ensuite, j'étouffe...

– En ce moment, tu étouffes, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, Emmanuel fit un signe affirmatif. Il n'était pas sûr de sa voix. Elle lui aurait peut-être refusé tout soutien.

– Sais-tu pourquoi ?

Malgré cette succession de questions, l'enfant ne se rebiffa pas. Il semblait réellement rechercher des réponses à ces interrogations qu'il se faisait peut-être à lui-même.

– Non. Enfin... Je ne sais pas... Je pense aux morts que j'aime. C'est dur parce que je ne dois pas pleurer...

– Et pourquoi ne dois-tu pas pleurer ?

Un éclair de fierté outragée passa dans les prunelles bleues.

– Je n'ai pas le droit, madame. Les larmes, c'est pour les bébés. Les faibles. Je ne veux pas être lâche !

Il s'arrêta un instant. Marie, sentant qu'il n'avait pas achevé d'exprimer sa pensée, le laissa aller à son rythme. Avec une âme aussi secrète, il fallait faire preuve d'une infinie patience.

– Et puis, reprit l'enfant, les sourcils froncés, je ne sais pas comment expliquer. Je suis très triste, je voudrais mourir. Alors que la vie chez vous, c'est tellement agréable. Et moi je suis si méchant. Je suis comme un poisson au bout d'un hameçon. Dites-moi, monsieur Taylor, il veut bien que je reste ici ?

– Mon petit lapin, s'écria Marie dont, décidément, c'était le terme le plus affectueux à ses yeux, c'est toi qui fais le choix. Personne d'autre. Si tu le souhaites, tu peux retourner sur le *Golden Star*, tu peux pleurer toutes les larmes de ton corps parce que tu as perdu tes parents, ta famille, tes amis. Il n'y a rien de déshonorant là-dedans. Tu peux me dire que je ne serai jamais ta maman parce que tu n'en as qu'une et que tu veux lui être fidèle...

Ce fut un hurlement silencieux, déchirant qui jaillit des yeux du petit garçon en réponse aux propos de la jeune femme. Celle-ci s'interrompit, terrifiée par la réaction qu'elle avait provoquée.

– Je... je ne me rappelle pas ma maman...

Un instant, Marie crut qu'il allait éclater en sanglots, mais une fois de plus, la terrible censure s'exerça. Emmanuel hoqueta, avala sa salive et dit seulement :

– Monsieur Taylor...

– J'ai vu monsieur Taylor, Emmanuel, coupa la jeune femme qui jugea bon de crever l'abcès que révélait cette insistance. Il m'a longuement parlé de toi et de lui. J'ai appris des choses très tristes, très dures. Mais c'est un homme dont j'admire la rigueur morale et l'honnêteté scrupuleuse. Il voudrait bien te revoir pour te dire, à toi seul, combien il t'apprécie, combien il regrette son comportement à ton égard...

Emmanuel avait écouté, de plus en plus pâle, respirant à peine.

– Vous a-t-il dit ?...

Il ne put achever. Marie le fit pour lui.

– ... qu'il avait tenté de te tuer au point qu'un soir, tu avais fui le *Golden Star* pour mettre fin à tes jours ? Oui, mon trésor, il me l'a avoué, ce qui n'était pas facile pour lui...

Emmanuel trembla violemment. Son visage se convulsa. Une fois de plus, Marie pensa qu'il était arrivé à la limite de ses forces et qu'il allait enfin se comporter comme un enfant normal. Une fois de plus, elle fut déçue : le petit garçon lui lança un regard intense, le regard d'un être qui se sent mourir et qui sait que le secours n'arrivera jamais à temps. Puis, faisant volte-face, il s'éloigna en courant, légèrement, presque aérien, malgré le poids de plomb qui alourdissait son pauvre cœur.

Marie, restée seule, s'assit sous la tonnelle, épuisée, navrée, vidée de toute son énergie. Il lui fallut un long temps de prière avant de pouvoir commencer à envisager les différents aspects de cette entrevue si pénible. Au second abord, elle n'apparaissait pas aussi négative qu'elle l'avait crue : Emmanuel était venu de son plein gré. Il avait parlé sans y être invité. Plusieurs fois, il avait frôlé des comportements plus conformes à sa situation et à son âge. Il avait tenté d'exprimer avec ses mots le malaise qui était le sien. Il avait involontairement trahi combien il restait sous le joug du second du *Golden Star* dont le nom était revenu comme un leitmotiv dans la conversation. Était-ce vraiment ce Taylor qui l'empêchait de s'enraciner dans leur famille, qui faisait peser sur lui l'interdiction de pleurer, de faire preuve de «faiblesse»? Sans doute ne fallait-il pas négliger son influence néfaste. Mais Marie était désormais avertie. C'était plus facile d'affronter les événements quand on savait ce qui les avait motivés. Le bilan de cette rencontre avec Emmanuel s'avérait positif. L'espoir était permis.

Chapitre 9

La pauvre Marie Le Quellec aurait conçu les plus vives inquiétudes si elle avait deviné qu'au moment même où elle voyait l'avenir sous des auspices si favorables, Emmanuel avait quitté l'enceinte de Ti-Ar-Mor et d'un pas souple et rapide, avait pris la direction de la ville.

L'enfant marchait sans hésitation, déterminé à aller droit au but. Malgré son peu de connaissance des lieux, il trouva ce qu'il cherchait et ne s'arrêta qu'une fois devant le *Golden Star*, lequel, désarmé, attendait d'être mis en cale sèche pour les premiers travaux. D'après ce qu'il pouvait voir, il n'y avait à bord qu'une poignée de matelots désœuvrés qui, faute de mieux, y avaient élu domicile jusqu'à leur nouvel embarquement. Il monta donc sans encombre sur le pont, personne n'étant suffisamment attentif pour remarquer cette petite forme qui se glissait discrètement vers l'arrière. Arrivé devant une porte bien précise, il fit une pause puis frappa quelques coups brefs.

– Qu'est-ce que c'est ? grommela la voix revêche de quelqu'un dérangé dans une activité importante.

A ce son, Emmanuel parut sortir de l'état hypnotique qui l'avait conduit là : soudain, la témérité de sa conduite lui apparaissait dans toute son horreur.

Il n'eut pas le temps de s'appesantir sur ses émotions : la porte s'ouvrit presque immédiatement et Taylor se dressa dans l'encadrement.

Le second crut rêver. Et pourtant c'était bien l'ancien mousse du *Golden Star* qui se trouvait devant lui, à peine moins maigre qu'à son départ, mieux habillé, plus propre, et dont l'expression reflétait sa difficulté à surmonter l'épouvante qui le tenaillait. Que faisait-il là ? Que signifiait sa présence ? Qui l'avait envoyé ? Il avait l'air d'être seul...

– Oui ?...

Emmanuel ne répondit pas. Il en était incapable. Son corps, sa langue, ses oreilles s'étaient paralysés.

– C'est... euh, c'est moi que tu veux voir ?

Taylor se sentait franchement idiot, dans cette situation. Trois mois plus tôt, il aurait su comment agir. Il n'aurait même pas réfléchi. Cela serait venu naturellement. Désormais, c'était impossible. Il n'était plus le même homme.

Au prix d'un effort surhumain, Emmanuel secoua son engourdissement pour hocher la tête. Oui, c'était pour le second qu'il avait quitté Ti-Ar-Mor. Pour lui seul.

– Entre, alors !... Euh... assieds-toi...

Le second recula pour le laisser passer, mais l'enfant ne maîtrisait plus son corps. Malgré les injonctions de sa volonté, il était incapable d'avancer. Il sentait ses jambes se dérober sous lui, son estomac se contractait. Il chancela

avec un terrible haut-le-cœur. Le réflexe de Taylor fut d'étendre les bras pour empêcher sa chute. Dès qu'il eût frôlé le corps raidi, il se retira précipitamment. Un contact physique était inconcevable. Il aurait ressuscité un passé immonde...

Emmanuel tituba jusqu'au bord de la couchette et s'y laissa tomber, la respiration courte et oppressée.

Taylor ne se souvenait pas avoir jamais été dans un état aussi proche de la panique. Il ne savait que faire. Pourquoi le gamin était-il là ? Était-ce les Le Quellec qui lui avaient imposé cette visite en forme de chemin de croix ? Il n'avait pu venir de son plein gré alors que tout prouvait qu'il luttait contre une terreur que des mois de cruauté morale et physique avaient rendue normale.

Il fallait en finir. Le second, devant la nécessité d'intervenir vite et bien, appliqua un des seuls moyens qui lui vint à l'esprit : il ouvrit une petite armoire contenant, outre divers objets personnels, une bouteille de très vieux rhum à peine entamée – c'était un homme qui buvait très peu –. Il versa quelques gouttes du précieux breuvage dans un verre et le fit sentir à l'enfant avant d'en humecter ses lèvres décolorées. Emmanuel fit la grimace.

– Je vais te faire un grog. Tu en as besoin.

Aller dans la cuisine, faire chauffer de l'eau, c'était reprendre le contrôle de lui-même. C'était essayer de réfléchir à la manière de sortir de cette impasse. C'était aussi donner le temps à son visiteur de prendre la poudre d'escampette s'il le souhaitait.

Il s'attendait donc à trouver la pièce vide et l'oiseau envolé lorsqu'il revint. Il l'espérait presque. Mais Emmanuel était toujours là, recroquevillé sur la couchette. Sans un mot, le second lui tendit le grog fumant et odorant.

L'enfant finit par le prendre, mais avec un tel tremblement des mains qu'il se fallût de peu que le liquide ne se renversât. Lentement, il se mit à boire à toutes petites gorgées. C'était parfumé et extrêmement sucré. Taylor n'avait pas forcé sur l'alcool. Fidèle à ses principes, il n'allait pas profiter de l'aubaine, comme l'auraient fait certains matelots malintentionnés, pour chercher à soûler le petit garçon.

Une fois la boisson terminée, Emmanuel resta longtemps immobile, son quart entre les mains. Il n'était pas fier de lui. Il venait de faire preuve d'une indigne faiblesse devant celui qui, pendant quinze mois avait tenté de l'élever au-dessus des réactions naturelles de crainte ou de lâcheté. Le second allait le mépriser encore davantage pour avoir affiché si nettement que ses leçons, apprises dans la souffrance, le renoncement, le déni de son enfance, n'avaient servi à rien. Il avait tout oublié. C'était honteux. Il n'était vraiment qu'un bébé sans tripes, une mauviette. Quel gâchis ! Quoi d'étonnant que Taylor se fût débarrassé de lui. Il était un élève si pitoyable...

– Peux-tu me dire ce que tu fais ici ?

Miné par l'interminable silence, le second avait ainsi interrompu le cours des pensées de son visiteur qui, pris au dépourvu, releva la tête. Taylor fut surpris de voir qu'au lieu de l'abattement apeuré qu'il imaginait, l'expression du gamin était sombre, ardente, combative. Dans sa frimousse maigrichonne, dont le hâle s'était atténué, les prunelles d'un bleu un peu mauve brillaient d'un éclat de volonté presque farouche.

Emmanuel ne répondit pas aussitôt. Savait-il lui-même pourquoi il était là ? Son regard refléta un trouble certain.

– J'avais besoin de vous voir, finit-il par dire.

– Et pourquoi ? demanda Taylor qui, au moment où il parlait, se maudissait pour sa précipitation. Mais c'était trop tard pour avoir des regrets. La question était posée.

Comme toujours, la réponse mit du temps à venir. Car Emmanuel était le premier étonné de se retrouver sur le *Golden Star*. Il savait seulement qu'en quittant Ti-Ar-Mor quelques heures plus tôt, il avait suivi un instinct tout puissant qui lui avait ordonné de se confronter immédiatement à l'homme dont il avait perdu l'estime le jour où il s'était abaissé à le supplier de l'épargner, ne comprenant pas que la menace n'était qu'un moyen d'accéder à une plus grande maîtrise de lui. Il s'était comporté comme un idiot, un vrai bébé. Le résultat ne s'était pas fait attendre : il avait quitté le voilier. Cela faisait trois mois maintenant qu'il vivait loin de cet univers familial. Trois mois qu'il ne savait pas vraiment ce que l'avenir lui réservait. Il était parti sur un échec : coupable de fugue, coupable de trahison envers ceux qui l'avaient sauvé, coupable de s'être avéré indigne de l'intérêt que les adultes avaient eu pour lui. James Larkin n'avait pas semblé lui en vouloir à en juger par la lettre qu'il lui avait écrite. Mais le second ? Cet homme qui avait tout fait pour lui donner des qualités d'adulte, c'est-à-dire les armes nécessaires pour affronter la vie ? Quelle était sa position quant à l'avenir du mousse ? Approuvait-il qu'il ne gagne plus sa vie ? Lui, l'orphelin sans famille, sans racine, le bébé, avait-il le droit d'aspirer à une vie aussi normale que possible ? Ou devait-il songer à reprendre sa vie de labeur à bord du long courrier ? Le seul moyen d'avoir des réponses à ses angoisses avait été pour lui de venir trouver directement l'intéressé. Mais comment lui expliquer que rien de vraiment rationnel ne l'avait amené sur le *Golden Star* ? Piteusement, il se contenta donc d'avouer ce qui était la stricte vérité :

– Je ne sais pas, monsieur. J'avais seulement besoin de vous voir.

Le second resta songeur un moment.

– Moi ou le capitaine ?

– Vous.

La visite était donc tout ce qu'il y avait de plus délibérée. L'enfant marqua un temps de silence, puis reprit :

– L'autre jour, quand vous êtes venu avec le capitaine, c'était pour me reprendre ?

Taylor parut surpris par la question :

– En aucun cas. C'était pour des raisons professionnelles avec... monsieur Le Quellec.

Cette réponse confirmait parfaitement celle de Marie Le Quellec. Deux certitudes valaient mieux qu'une.

– Maintenant, dis-moi, monsieur et madame Le Quellec ont osé te laisser venir me voir ?

Emmanuel regarda gravement le second, puis, gêné, baissa les yeux :

– Ils ne savent pas où je suis, murmura-t-il. Ils savent rarement où je suis.

Que de souffrance contenue dans cet aveu ! Quelle vie les uns et les autres devaient-ils mener ! Les parents, dans l'angoisse constante que l'enfant ne disparaisse mais lui offrant, dans leur infinie délicatesse, le don de la liberté. L'enfant, confronté à cette liberté qui l'obligeait à des choix.

– C'est peut-être pour cela que je suis venu pour voir, reprit Emmanuel après une pause. Je n'en peux plus. Je ne sais pas où j'en suis. Et je me conduis très mal. C'est affreux ce que je peux être horrible. Je ne veux pas l'être pourtant, mais c'est plus fort que moi... Je fuis ces gens qui sont si gentils... Et ils ne

me disent rien. Ils ne me grondent pas quand je fais quelque chose de mal. Ici, c'était bien, c'était clair. Là-bas, je ne sais plus... Je voudrais être normal et je sais que ce n'est pas possible : le docteur me le répète tout le temps : je ne suis qu'un bon à rien parce que je suis orphelin et que je suis mousse. Vous, qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que je dois faire ? Revenir ici si vous m'acceptez ou rester chez monsieur et madame Le Quellec ?

– Tu serais prêt à revenir ici ?

– Si vous voulez de moi, oui.

Emmanuel n'avait pas hésité un instant. Eberlué par une réponse aussi nette, Taylor voulut en savoir davantage :

– Mais le souhaitez-tu ?

Emmanuel réfléchit plus longuement :

– C'est le problème, dit-il enfin, je ne sais pas... Je crois que je voudrais rester chez monsieur et madame Le Quellec... Mais j'ai tellement peur...

– De quoi ?

– Que cela ne dure pas... Qu'ils meurent...

– Pourquoi mourraient-ils ?

– C'est normal... tous les autres sont morts... J'ai l'habitude... alors ce serait plus facile de revenir ici...

Taylor marqua un temps de silence avant de prendre la parole parce qu'il sentait que ses mots allaient revêtir pour l'enfant une signification essentielle.

– Emmanuel, je crois que tu as très bien posé le problème : tu n'es pas hostile au fait de rester chez monsieur et madame Le Quellec mais tu as peur de t'attacher à eux de crainte qu'ils ne meurent. Cela se comprend, vu les expériences de la vie que tu as malheureusement eues. Ceci dit, l'amour n'est jamais perdu...

– Cela n'empêche personne de mourir...

– Non, cela permet de vivre. Ne penses-tu pas que ta vie était plus douce pour toi quand Gupta était là ?

– Il est mort. Après, c'est le vide...

– C'est le vide uniquement parce que tu refuses de t'attacher à nouveau...

– Cela sert à rien de s'attacher à des gens qui vont mourir... Cela ne sert à rien de vivre pour mourir...

– Regrettes-tu l'amour que tu as donné à ceux que tu pleures tant ? N'était-ce pas quelque chose de merveilleux qui te rendait heureux ? Est-ce que cela ne t'a pas rendu fort d'être aimé et d'aimer ? Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

Les yeux d'Emmanuel se remplirent de larmes à ces questions. Oui, il se souvenait de l'indicible bonheur d'être choyé par Diana, d'être l'élève d'oncle Douglas, d'être l'ami d'Ismaël, d'être le compagnon de travail du paisible Gupta...

– Oui, hoqueta-t-il. Je voudrais qu'ils soient toujours là...

– Mais tu peux reconstruire quelque chose d'aussi beau, de différent avec d'autres personnes. C'est cela la vie. Elle nous pousse en avant...

– C'est trop dur de penser que ceux qu'on aime vont un jour nous quitter. Si vite...

Vaincu par son émotion et ses souvenirs, mais prisonnier de l'éducation donnée, l'enfant luttait désespérément contre les larmes de plus en plus abondantes qui affluaient sous ses paupières. Ce que voyant, Taylor s'assit à côté de lui sur la couchette, l'attira doucement à lui et l'entoura de ses bras.

– Pleure, petit, pleure, murmura le second lui qui, pendant des mois, avait nié à son mousse le droit de faire preuve d'autant d'indécence et de faiblesse. Tu en as bien besoin...

Contrairement à toute attente, Emmanuel ne s'effondra pas en sanglotant, mais ne se fit pas violence non plus pour dominer ses pleurs. Le geste de Taylor, si plein d'une vraie sollicitude, en avait comme tari la source. Simplement, son corps s'assouplit et resta de longues minutes à jouir de cette étreinte presque paternelle.

– Il faut que j'y aille, dit-il enfin en se redressant. Maman va s'inquiéter...

L'enfant paraissait complètement épuisé. Était-ce pour cela que le mot de «maman» lui avait échappé si naturellement ? Avait-il même remarqué qu'il l'avait prononcé ?

– Je te raccompagne, décréta Taylor aussitôt.

– Non, merci !

– Si, contredit fermement le second. Il fait sombre maintenant. Ce serait dangereux tout seul.

Emmanuel secoua ses boucles noires. Son regard se fit plus dur.

– Non, merci, répéta-t-il, plus nettement. Je veux être seul.

Taylor n'avait pas pour habitude d'entendre un de ses subordonnés rejeter ainsi son autorité, surtout pas quand il s'agissait de plus faible d'entre eux, de celui qu'il avait tenu sous sa coupe pendant si longtemps. Ce n'était pas cela qui le gênait le plus. C'était surtout parce qu'il craignait pour lui un chemin long et pas toujours sûr.

– Je vous en prie, insista l'enfant, obstiné. Je veux être seul !

Le second pouvait comprendre ce désir de solitude après ce qui venait de se passer. Mais il ne pouvait se résoudre à laisser partir ce petit être épuisé et l'abandonner à la merci d'une mauvaise rencontre.

– Si vous m'aimez...

Aimer, comme aimaient les Le Quellec, avec les risques inouïs que cela comportait ! Aimer de cet amour qui consistait à accepter de souffrir pour permettre à l'être aimé de vivre et d'agir dans la liberté.

Taylor capitula à cette demande si claire.

– D'accord. Rentre, mais surtout... sois prudent...

Emmanuel, debout à la porte, resta un instant indécis, comme s'il ne savait plus que faire devant cette acceptation soudaine. Ce n'était pourtant pas cela qui le troublait. Brusquement, il se retourna vers le second et, d'un mouvement presque sauvage, heurté, maladroit, se hissa sur la pointe des pieds pour déposer sur sa joue rêche un vrai baiser d'enfant. Puis, plantant là un Taylor frappé par la foudre, il disparut aussitôt, avalé par la nuit.

Le second demeura plusieurs jours dans la plus cruelle incertitude quant à l'attitude à adopter après la visite si imprévue de l'ancien mousse du *Golden Star*. Il n'était d'ailleurs toujours pas revenu de sa surprise. Comment l'enfant avait-il trouvé en lui le courage –la folie– de rencontrer l'homme qui aurait dû lui donner tant de raison de fuir loin de sa présence détestable ? Or, même si au départ, Emmanuel avait paru, à juste titre, effrayé il avait parlé avec une confiance dont James Larkin aurait pu se montrer fort jaloux. C'était comme s'il n'avait jamais mis sur le compte d'une haine sans merci les brutalités dont il avait été l'objet. Les avait-ils oubliées ? Était-il à ce point naïf ou avide

d'amour ? De quelle pâte était-il donc pétri, lui qui avait subi sans broncher les rigueurs d'une éducation pour le moins austère ? Pourquoi l'avait-il précisément choisi comme interlocuteur privilégié, au détriment d'un homme plus abordable comme le capitaine qui s'était tellement soucié de lui, qui l'avait instruit avec bonté ? Il y avait quelque chose d'injuste dans ce traitement de faveur qui allait à l'encontre de la logique.

Certes, Taylor aurait pu avoir des réponses à ses questions s'il était monté lui-même à Ti-Ar-Mor. Mais il n'avait pas l'audace d'affronter ses habitants. Il n'aurait pu regarder en face l'ingénieur Le Quellec et sa femme maintenant qu'il s'était déchargé devant Marie du poids de ses aveux. Il lui avait tout raconté, ce soir où ils étaient restés ensemble à attendre le retour de l'enfant, ce petit garçon blessé qui refusait de prendre une décision, qui ne pouvait s'accepter avec son terrible passé et son présent si prometteur. Marie avait écouté comme elle savait le faire, pleine de sollicitude, sans un regard ou une parole de condamnation. Elle avait accordé un pardon total à cet homme bourrelé par les remords et qui, depuis tant de semaines, s'angoissait à l'idée d'avoir empêché un innocent d'avoir accès au bonheur. Elle avait même dû le rassurer en lui affirmant, comme l'avait déjà fait James Larkin avant elle, qu'Emmanuel souffrait davantage de la mort de ses proches que des mauvais traitements et de la haine de son supérieur. Taylor aurait bien aimé le croire mais sa conscience ne l'y autorisait pas. Il n'était pas stupide à ce point. Il savait les crimes qu'il avait commis. Il n'était pas homme à se montrer indulgent pour lui-même.

Inquiet, il le resta de longs, d'interminables jours. Il essayait de se persuader que si quelque chose de vraiment sérieux s'était passé, James Larkin aurait été le premier averti et l'aurait mis au courant. Le capitaine ne paraissait nullement préoccupé. Même, il le trouvait presque guilleret et enthousiaste. Au point de lui proposer de partager la maison qu'il avait décidé de louer à Paddington. N'ayant aucune famille proche, sentant venir l'âge de la retraite, James Larkin s'était décidé à s'établir dans la ville même où son fistounet semblait lui aussi vouloir s'enraciner. Il espérait ainsi le voir grandir, se développer, s'épanouir. Les récents événements lui avaient prouvé qu'il s'était attaché à son petit mousse au point de ne pas souhaiter s'éloigner de lui dans la mesure du possible. Ce n'était pas le fait qu'Emmanuel pût avoir une famille bien à lui qui allait l'empêcher de jouer à ses côtés le rôle d'oncle ou de grand père.

– Taylor, vous êtes seul, je suis seul. Il nous faut attendre six à huit mois avant que le *Golden Star* ne se refasse une beauté. Qu'allez-vous faire durant tout ce temps ? Broyer du noir parce que de tristes souvenirs vous hantent ? C'est vrai : vous m'avez dit, un jour de souffrance de et désespoir, que votre plus grande punition était de vivre à mes côtés. Mais les semaines ont passé depuis. L'avenir n'est pas aussi dramatique que nous le croyions tous les deux. Voilà des années que nous partageons la même existence. Pourquoi cesser ? Acceptez, Taylor. Je pense qu'Emmanuel aura un jour autant besoin de vous que de moi !

Le second hésita, tergiversa, refusa puis, devant l'obstination de son chef, finit par céder. Bien que portant toujours le poids énorme de sa culpabilité, il ne se serait pas séparé sans douleur de l'homme avec lequel il partageait tant de souvenirs. Et puis, il était d'autant plus sensible à ses arguments qu'il présentait qu'en effet le petit mousse le considérait comme un membre important de son histoire. Sa visite impromptue en était un signe.

Taylor désherbait le petit coin de verdure qui portait pompeusement le nom

de jardin devant sa nouvelle maison quand le bruit de sabots se fit entendre dans la rue. Absorbé dans sa tâche, il ne releva la tête qu'au moment où la barrière grinça. Une voiture s'était arrêtée et une fine et élégante silhouette s'approchait de lui. Il crut défaillir en la reconnaissant.

– Bonjour, monsieur Taylor. Pardonnez-moi de vous surprendre dans vos occupations et de ne pas vous avoir prévenu de ma visite. C'était un peu risqué, mais j'avais besoin de vous voir !

Le second s'inclina très bas devant la jeune femme tout en frottant ses mains couvertes de terre.

– Entrez, je vous en prie.

– Merci.

La pièce dans laquelle Marie fut introduite était spartiate. Les deux marins célibataires n'y avaient mis que le minimum, ne prévoyant pas de recevoir aussi rapidement après leur emménagement. Taylor partit se laver pour se rendre plus présentable.

– Oui, je suis venue vers vous parce que je voulais une réponse à ma question : avez-vous revu Emmanuel depuis la nuit tragique durant laquelle vous m'avez parlé ?

Le cœur de Taylor fit un terrible bond dans sa poitrine : que s'était-il passé ? Emmanuel allait-il plus mal ? Marie Le Quellec avait très mauvaise mine, comme quelqu'un qui n'a pas eu son compte de sommeil, mais son expression n'était pas particulièrement sombre.

– Oui, murmura-t-il d'une voix altérée par l'inquiétude. Il y a une douzaine de jours.

– Ah, fit la jeune femme d'un air très satisfait comme si elle avait espéré cette affirmation.

Il y eut un silence que Taylor n'osait rompre bien qu'il fût sur des charbons ardents.

– Ce que je vais vous demander va sans doute vous paraître très indiscret, mais en quelles circonstances l'avez-vous revu ?

Le marin n'avait rien à cacher, bien au contraire. Après ces longs jours d'angoisse durant lesquels il s'était contraint au silence, il appréciait de pouvoir exprimer sa peur, son admiration, ses interrogations. Marie Le Quellec, assise sur une mauvaise chaise, écoutait avec une profonde attention. Elle avait cette qualité d'écoute qui faisait qu'on lui parlait tout naturellement, sans embarras, avec une totale confiance.

– Oh merci, merci, s'écria-t-elle lorsque Taylor eut terminé son récit. Cela me fait du bien de savoir tout cela. Je vous dois des excuses. J'aurais dû venir plus tôt pour vous rassurer, mais voyez-vous, ce n'était pas vraiment possible. Ce n'est que depuis hier que j'ai acquis la certitude qu'Emmanuel était assez fort pour que je m'éloigne un peu...

Les prunelles pâles du second se décolorèrent encore sous l'effet de l'inquiétude.

– Il... il... a été... euh... malade ?

Le visage expressif de Marie Le Quellec s'assombrit au souvenir de récents chagrins.

– On peut le dire comme cela. Vous savez que nous laissons à Emmanuel une totale liberté, à tort peut-être, mais il semble qu'il en ait besoin pour se reconstruire. C'est ainsi qu'un matin, nous l'avons trouvé sur le perron de la maison, en proie à une fièvre de cheval que pendant plusieurs jours, rien

n'a pu faire baisser, ni les cataplasmes, ni les saignées, ni les bains froids. Très rapidement, le délire l'a pris. Il s'est mis à parler en abondance, lui qui d'ordinaire, se tait si volontiers. C'était comme si tout son passé remontait enfin à la surface. Il criait, évoquait un enlèvement, appelait des êtres chers, suppliait qu'on ne le tue pas, qu'on ne le frappe pas. Les nuits étaient terribles. Je les ai passées à côté de lui. Il s'accrochait à moi, terrifié, hurlant dès que je m'éloignais quelques instants, sanglotant comme j'ai rarement entendu un enfant sangloter. Ce n'était que quand je le serrais fortement contre moi qu'il s'apaisait un peu. Alors, je pouvais l'entendre répéter inlassablement : «Maman, maman». Cela finissait par le calmer et il s'endormait. Mais je ne pouvais toujours pas le lâcher. Il se réveillait et tout était à recommencer. Il ne supportait que moi auprès de lui. Les visites quotidiennes du médecin étaient une horreur. Nous avons dû les interrompre. D'ailleurs, les saignées l'épuisaient sans parvenir à atténuer la fièvre. Nous avons vraiment cru le perdre. Et puis, petit à petit, à force de présence, de contacts physiques, d'étreintes, de réconfort, la fièvre a fini par tomber. Les angoisses se sont faites plus discrètes. J'ai pu m'absenter de plus en plus longtemps ou faire semblant. Les nuits sont devenues de plus en plus calmes. Depuis trois jours, il se lève normalement et se plie à nos horaires, mange avec nous, travaille avec Joséphine et Mazhev, quand il n'est pas au piano, bref cherche par tous les moyens à se fondre dans notre vie commune. Oh, bien sûr, tout cela reste très discret, il ne parle quasiment pas, il reste toujours plus ou moins sur la défensive, mais nous avons le sentiment d'un grand pas en avant. Je pense que cette rencontre avec vous, qu'il a voulue, lui a été salutaire. Un peu comme s'il avait eu besoin de votre permission pour s'établir chez nous.

– Ce qui n'empêche qu'il soit terrorisé à l'idée que ce séjour ne soit que provisoire...

– Comme tout ce qu'il a connu jusqu'à présent, c'est très vrai. Viendrez-vous voir votre petit mousse ?

– Moi ? s'écria Taylor, sidéré.

Marie Le Quellec lui sourit avec beaucoup de gentillesse.

– Oui, vous !

– Mais...

– Il n'y a pas de mais. Il est temps que vous ayez des relations normales avec lui. Je pense que c'est plus difficile pour vous que pour lui qui vous admire et vous respecte...

– On se demande pourquoi... soupira Taylor, les larmes aux yeux.

– Non, c'est normal. Vous l'avez éduqué et bien éduqué. Il en est conscient. Il n'a pas vu dans cette éducation de la haine ou de la méchanceté, simplement la nécessité de le rendre un homme alors qu'il n'était qu'un enfant. Et puis, peu importe le passé. Il a besoin de vous comme du capitaine Larkin. Cela lui montrera qu'il peut changer de vie tout en conservant des liens avec sa vie d'avant. Venez-vous ?

– Quoi ? Aujourd'hui ? Maintenant ?

– Oui, je vous ramène avec moi !

– Il le sait ?

– Je voulais lui en faire la surprise...

– Croyez-vous vraiment qu'elle est judicieuse ? Il sort tout juste de sa terrible fièvre...

– Justement, il faut tout de suite établir des situations de normalité. Et puis, il a eu le courage de descendre au *Golden Star*. Vous pouvez avoir celui de monter à Ti-Ar-Mor.

– Si vous êtes certaine...

– Je le suis ! trancha la jeune femme.

Une demi heure plus tard, la voiture s'arrêtait devant le perron de la vaste demeure blanche. Taylor qui avait pris le temps avant de partir de se changer complètement aida galamment Marie Le Quellec à descendre. Yannick et Gwénaél, toujours curieux, vinrent aussitôt aux nouvelles et saluèrent le visiteur avant de disparaître, absorbés par leurs jeux. Alerté par un sixième sens ou par le bruit des chevaux, Emmanuel apparut au bout du balcon, sortant du salon où il faisait de la musique. Il resta un moment immobile, sans chercher à se cacher, silhouette longiligne, pieds nus comme toujours, ses cheveux qui avaient repoussé dansant dans la brise de mer, puis, sur un signe de Marie, s'avança doucement avec une grâce parfaitement maîtrisée qui contrastait avec la brusquerie chaotique de Yannick et de Gwénaél.

– Merci, maman, murmura-t-il en enveloppant la jeune femme d'un regard de quasi adoration. Quelle bonne surprise ! Bonjour, monsieur !

Taylor, très embarrassé de sa personne, ne savait pas quelle contenance adopter. Il considérait avec étonnement cet enfant qu'il lui semblait découvrir pour la première fois, pâle, grandi, le visage marqué par sa récente fièvre, mais dont les yeux si bleus brillaient d'une lumière particulière. Il fut moins dépourvu que dix jours plus tôt quand il sentit sur sa joue un baiser de bienvenue mais le fut encore trop pour oser le lui rendre.

– Je vous laisse, fit Marie Le Quellec en estimant, avec sa délicatesse habituelle qu'il était préférable de s'éclipser. Vous pouvez aller faire un petit tour. Vous reviendrez pour le thé.

Sans leur donner le temps de réagir ou de protester, elle rentra dans la maison, les laissant en tête à tête.

– Allons à la plage, suggéra Emmanuel en descendant les marches du perron.

Ils firent en silence la centaine de mètres qui les séparaient de Shark Point. Le petit garçon s'installa sur les rochers, devant l'admirable baie dont l'animation le fascinait avec ses bateaux entrant et sortant et ceux qui traversaient pour aller à Saint Leonards. Le temps était gris, la température fraîche sans excès et même si des nuages couraient dans le ciel, il ne pleuvait pas.

– Je suis heureux que vous soyez venu, dit enfin Emmanuel, rompant ainsi le silence que Taylor trouvait de plus en plus pesant, mais qui ne semblait pas gêner son jeune compagnon.

– Vraiment ? rétorqua le second du *Golden Star*, s'estimant idiot de dire cela mais n'ayant rien trouvé de mieux.

– Bien sûr, ai-je l'habitude de mentir ?

Cette manifestation d'humeur plut à Taylor qui y voyait, à juste titre, le signe d'une rapide émancipation. Celle-ci ne le surprenait pas : il y avait longtemps qu'il avait compris que le mousse était une personnalité hors du commun. D'ailleurs, elle ne l'aurait pas été qu'elle aurait été brisée par l'éducation rigoureuse qu'elle avait endurée pendant des mois alors que son cœur saignait de trop de morts injustes.

– Pas vraiment, murmura le second.

Il y eut un autre long silence. Emmanuel le rompit une nouvelle fois.

– Monsieur Taylor, j'ai un service à vous demander...

- A moi ? s'étonna le second.
 - Oui, si cela ne vous dérange pas.
 - Je t'écoute.
 - Eh bien voilà, je voudrais utiliser le petit canot là-bas...
- Il désignait une coque retournée sur le sable, hors d'atteinte des vagues.
- Qu'ai-je à voir là-dedans ? C'est à qui ?
 - C'est le canot avec lequel Yannick et Gwénaél ont failli se noyer...
 - Et alors ? Je ne vois pas...
 - C'est interdit de s'en servir. Mais moi, j'aimerais bien...
 - Et tu voudrais que je convainque tes parents de ton talent à manœuvrer ce genre d'embarcation ?

Les yeux bleus brillèrent à cette remarque qui prouvait que Taylor avait parfaitement compris sa mission.

- Oui, en fait, c'est cela.
- Tu n'oses pas demander toi-même ?
- Je pense que ce serait mieux si c'était vous parce que vous êtes marin !
- Il va donc valoir que tu me fasses une démonstration ! Et après, je verrai ce que je peux faire !

Emmanuel bondit sur ses pieds, déjà prêt à l'action.

Une demi heure dans la baie à tirer des bords suffit au second pour juger des compétences nautiques du petit garçon qui faisait preuve d'initiative, de sang-froid et d'intelligence de la mer. Il en fut très surpris car l'enfant n'avait guère eu l'occasion de canoter, mais il était évident qu'il transposait ce qu'il avait appris sur le *Golden Star* à la petite embarcation. Et puis, ce qui transparaissait, c'était la passion qu'il mettait dans cette activité : il était métamorphosé de plaisir.

Marie Le Quellec les attendait pour le thé ainsi qu'elle l'avait annoncé. Elle le prit seule avec l'officier, Emmanuel préférant de beaucoup rejoindre son piano bien-aimé auquel il devait avoir de nombreux secrets à confier.

– Vous avez là un enfant en tous points exceptionnels, déclara le marin une fois assis dans le salon et après avoir vidé deux tasses d'un breuvage qui, bien que préparé par une française, satisfaisait largement ses critères d'exigence britannique.

Il entendait et écoutait avec intérêt les sons qui provenaient de la pièce à côté et qu'il associait désormais au petit garçon.

- Est-ce un avantage ou un inconvénient ? rétorqua Marie avec un soupir.
- Une chance, madame, répondit Taylor après réflexion. Une très grande chance.
- Vous savez, j'en doute beaucoup...
- Pourquoi donc ? Emmanuel est intelligent, a un cœur d'or, une sensibilité...
- Exacerbée, une sensibilité d'écorché vif...
- Où est le mal ?
- Il va souffrir...
- Oui, comme il a déjà souffert. Et il vous fera souffrir aussi parce que souvent, vous serez impuissante à soulager cette souffrance, mais c'est elle qui lui permet de jouer ce qu'il joue, d'être si réceptif à tout ce qui se passe autour de lui.

– Il est d'une fragilité inquiétante. Cela me fait vraiment peur... C'est pour cela que je pense que ce n'est pas une chance qu'il soit exceptionnel.

Taylor avala d'un trait sa troisième tasse de thé.

– Sauf votre respect, madame, je ne peux être d'accord avec vous. Emmanuel est un être d'excès. Il est toujours dans le registre du «trop». C'est sans doute ce qui m'a fait basculer dans un comportement indigne à son égard. Trop mûr, trop sensible, trop silencieux. Pour ce qui est de ses dons artistiques, vous êtes mieux placée que moi. Je ne sais pas si on peut avoir trop de dons...

– Peut-être, quand c'est au détriment de l'enfance, répondit Marie Le Quellec. Je crois que vous l'avez bien défini. «Trop»... Dans le quotidien, ce n'est pas facile à gérer...

– A cause de vos autres garçons ?

Mise en confiance par le regard amical que Taylor posait sur elle –elle avait toujours du mal à imaginer cet homme dans la peau d'un éducateur froid et cruel–, elle se renversa en arrière dans son fauteuil.

– C'est complexe, dit-elle après un silence. Tant qu'Emmanuel vivait cloîtré et effrayé, tout se passait bien avec nos enfants qui ne voyaient en lui qu'un malade ayant besoin de discrétion et de repos. Ils évitaient le plus possible de se trouver sur son passage, ne sachant pas comment réagir. Mais maintenant, Emmanuel consent à vivre avec nous, je vous l'ai dit, il mange à notre table, il est présent dans notre existence. Son comportement n'a rien à voir avec celui de nos galopins qui rient et s'amuse d'un rien. Il se tient sur une extrême réserve, observe tout de manière à se conformer le plus possible à nos usages, ne conçoit pas de quitter la table sans l'avoir débarrassée, sans avoir aidé Joséphine à faire la vaisselle. Il faut que tout soit impeccable avant qu'il consente à aller jouer du piano ou du violon, ses deux activités favorites. Yannick en prend ombrage. Cela a commencé quand le petit a été malade. Il a alors manifesté très ouvertement sa jalousie : il avait le sentiment que sa mère ne lui appartenait plus. C'est vrai que mes nuits et beaucoup de mes journées se passaient auprès du malheureux que je craignais de voir mourir. Il nous a reproché de l'avoir accueilli, de l'aimer plus que lui et Gwénaél, de tolérer de lui des choses qu'on lui interdisait, comme de partir sans permission, de ne pas paraître à table et encore bien d'autres choses. Actuellement, nous devons faire attention qu'il ne s'en prenne pas physiquement à lui, car nous sommes certains que nous n'en saurions rien, Emmanuel n'étant pas de nature à se plaindre. Alors, vous voyez, la situation est loin d'être brillante. Mon mari et moi envisageons l'avenir avec inquiétude parce que nous nous demandons vraiment comment naviguer entre un fils aîné immature et jaloux et un plus jeune auquel nous ne pouvons appliquer les mêmes méthodes éducatives...

Taylor ne répondit pas immédiatement. Il semblait réfléchir intensément à la réponse qu'il allait apporter à cette mère en désarroi.

– Je me demande si je n'ai pas une solution, finit-il par dire.

– Vous ? s'exclama Marie Le Quellec qui ne s'attendait pas à cela.

– Oh, c'est sans doute idiot, mais tout à l'heure, Emmanuel m'a demandé d'intercéder auprès de vous pour qu'il ait la permission d'utiliser le petit voilier que vous avez sur la plage. Je l'ai emmené faire un tour dans la baie afin de me rendre compte de ses compétences. Elles sont parfaites et en plus, il nage comme un poisson. Je ne sais pas ni où ni comment il a appris, mais c'est ainsi. Je me disais donc, après vous avoir écouté, qu'il faudrait permettre aux enfants de mieux se connaître et de partager des activités qui leur plairaient à tous les trois. Nager et faire du bateau semblent de nature à susciter leur enthousiasme. Qu'en pensez-vous ?

– L'idée est bonne, mais comment vais-je les convaincre tous les trois d'avoir une activité commune ?

– Si vous le souhaitez, je m'en charge. Le capitaine Larkin aussi.

– Vous feriez cela ?

– Avec plaisir. Cela nous occupera aussi intelligemment. Parfois, les journées sont longues !

Avant de donner son accord final, Marie Le Quellec voulut vérifier de ses propres yeux que Taylor n'avait pas enjolivé la situation. Yves se moqua gentiment d'elle en la traitant de Saint Thomas et en l'assurant que la seule chose qu'elle gagnerait serait d'avoir eu le mal de mer. Elle n'en démordit pas. Le dimanche après-midi qui suivit, James Larkin, Taylor, l'ingénieur vinrent assister à l'expérience, en compagnie de Yannick et Gwénaél, l'un boudeur, l'autre ravi. Emmanuel, franchement gêné d'être ainsi le centre de tous les regards, se hâta de mettre la voile et de s'éloigner du rivage. Le temps était incertain, avec un vent capricieux qui obligeait à des fréquents changements de bord. Il fallait aussi éviter les nombreuses embarcations qui profitaient comme eux du repos dominical pour s'offrir une petite balade en mer. Et comme toujours, au milieu du chenal, les longs courriers entraient et sortaient du port.

Marie était ravie. Elle agita la main pour saluer ceux qui étaient restés à terre à regarder. Puis elle demanda à Emmanuel si elle pouvait barrer à son tour. L'enfant ne fit pas d'objection. Il réduisit la voilure puis lui abandonna la barre. L'instant d'après, il se retrouva précipité à la mer.

Du rivage, une sorte de clameur parvint à Marie qui, terrifiée par la conséquence de sa maladresse, avait tout lâché. La voile claquait au vent. Le canot tanguait terriblement dans le sillage d'un gros quatre mâts qui, sous petite vitesse, entraînait dans le port. La jeune femme n'osait plus bouger de peur de chavirer complètement.

– Coucou !

La tête d'Emmanuel émergea soudain à tribord, méconnaissable. Car le garçon que personne ne se souvenait avoir jamais vu sourire riait comme un fou, au point qu'il avait du mal à se maintenir à flot. Marie fut pétrifiée par le choc et la joie. Oh, ce rire d'Emmanuel qu'elle entendait pour la première fois. Qu'il était jeune ! Qu'il était joyeux ! Qu'il était communicatif ! Oubliant la position périlleuse dans laquelle elle se trouvait, elle se laissa gagner par l'hilarité ce qui l'empêchait de faire le moindre geste pour reprendre le canot en main.

Après deux ou trois tentatives infructueuses pour grimper à bord, Emmanuel renonça. Il prit l'amarre et tout en nageant, maintenant sérieux, il remorqua lentement la petite embarcation jusqu'à la plage où la petite compagnie les attendait le cœur battant. Elle fut sidérée de voir la complicité et les rires qui ponctuaient le récit que Marie fit de son aventure. Chacun découvrit ce jour là que le petit mousse du *Golden Star* était autre chose qu'un oiseau effarouché : il était capable d'humour et de légèreté tout en conservant ses qualités de sang-froid et de présence d'esprit. Il eut naturellement l'autorisation de se servir du canot et d'y emmener Yannick et Gwénaél.

Chapitre 10

Malgré le spectaculaire pas en avant que constituait le rire d'Emmanuel, sa plus grande proximité avec ceux qui l'entouraient, il demeurait d'une grande fragilité comme en témoigna les événements qui suivirent et qui prouvèrent aux Le Quellec qu'ils ne devaient pas se fier à ce léger mieux.

Paradoxalement, ce fut une tentative de l'ingénieur en vue d'un plus grand rapprochement qui amena ce qu'il fut bien nécessaire d'appeler une régression. Marie avait toujours certifié que l'enfant progressait par paliers. Mais que les retours en arrière fussent si douloureux, pas plus qu'Yves, elle ne s'y était attendue. Ils n'ébruèrent pas la nouvelle auprès de leurs proches ne voulant pas susciter l'animosité toujours vive de Louis de Hautefort ni soucier inutilement James Larkin et Taylor. Ils vécurent donc des jours de souffrance et de vive inquiétude dans une grande solitude.

Tout avait commencé par une invitation de l'ingénieur : il avait proposé à Emmanuel un temps privilégié en sa compagnie. Il s'était aperçu qu'en trois mois de temps, il n'avait eu quasiment aucun contact avec lui. Au départ, il ne s'était pas imposé, laissant à Joséphine d'abord, Mazhev et puis bien sûr à Marie avec l'irruption de la musique, toute latitude pour apprivoiser l'enfant à son rythme. Lorsqu'il était chez lui, Yannick et Gwénaél accaparaient son attention. Il les faisait lire, il ne répugnait pas à jouer avec eux, il échangeait avec eux des banalités sur leur quotidien. Avec Emmanuel, il n'y avait rien de tout cela : il participait si peu à la vie commune ! Yves se dit donc qu'il devait trouver un moyen pour établir une amorce de dialogue avec le petit garçon solitaire. Il lui proposa donc de se joindre à lui lorsqu'il partait le matin faire une longue promenade, soit à pied, soit à cheval, avant de se rendre à son travail. Emmanuel ne lui fit aucune réponse. Néanmoins, le lendemain matin, au lever du soleil, il était là, à la porte des écuries, pour la plus grande surprise de l'ingénieur, déjà résigné à l'échec de sa tentative. Il était évident que, malgré sa présence, il n'était pas là de gaieté de cœur. Son visage, plus apaisé depuis une huitaine de jours était redevenu très sombre, presque farouche, comme il était à ses débuts. Naturellement, il ne desserra pas les dents durant toutes les explications que lui donna Yves pour lui apprendre à seller le poney. Attentif à bien comprendre ce qu'on attendait de lui, il écouta et exécuta rapidement pour la plus grande admiration de l'ingénieur, habitué à ce que ses fils oublient les trois quarts des consignes et finissent par faire n'importe quoi.

– Superbe ! s'écria-t-il, enchanté et désireux de ne pas s'appesantir sur l'humour morose de son petit compagnon.

Loin de se déridier à ce compliment sorti du cœur, Emmanuel s'élança sur sa monture avec l'aisance d'un gabier habitué à se hisser dans la mâture et

frappa l'animal d'un violent coup de cravache. Peu habitué à pareil traitement, le petit poney rua. Yves s'attendit à ce que le cavalier, désarçonné, atterrisse brutalement sur le sol. Il n'en fut rien. Il les vit partir sur la route et craignant un accident se précipita à leur poursuite. Mené un train d'enfer, il traversa la péninsule pour arriver à Bondi Bay. Là, il trouva Emmanuel étendu sur le sable fin, le poney attendant patiemment.

– Emmanuel, tu n'es pas blessé ?

L'enfant se redressa brusquement et sauta sur ses pieds.

– Je vous déteste, je vous déteste ! hurla-t-il pour toute réponse. Laissez-moi !

Profitant de la stupéfaction de l'ingénieur, il remonta sur sa monture et disparut, le laissant terrifié. Qu'avait-il fait ? Qu'avait-il dit ? Pourquoi ce rejet massif ? Pourquoi ces paroles destinées à faire très mal ? Emmanuel allait-il s'enfuir ?

La mort dans l'âme, Yves regagna Ti-Ar-Mor au pas, plongé dans de tristes réflexions, se demandant s'il allait trouver l'enfant de retour chez lui. Le poney était là, non dessellé. Emmanuel n'était pas visible.

L'ingénieur s'occupa d'abord des deux animaux puis, rentra se changer. Là, il entendit les sons rageurs du piano. Ce n'était ni l'heure, ni le style de sa femme. Emmanuel déversait donc sur le clavier une immense souffrance.

Le soir, Marie lui avoua que l'enfant n'avait quasiment pas bougé de son instrument et que, lorsqu'elle lui avait annoncé que le repas était prêt, il lui avait répondu très grossièrement, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Quelle crise secouait donc cet être en phase de reconstruction ? Un tremblement de terre dévastateur ou un soubresaut d'ultime révolte ? Comment le savoir puisqu'une grande partie du problème était lié au fait qu'il refusait de communiquer ? Le couple décida d'attendre pour voir comment la situation allait évoluer. Peut-être n'était-ce qu'un incident de parcours normal.

Le lendemain, une scène quasi identique se renouvela. C'était à ne rien y comprendre : si Emmanuel était en rébellion, s'il se montrait si hostile, s'il rejetait si ouvertement ceux qui l'avaient accueilli, pourquoi s'imposait-il quotidiennement cette promenade avec l'ingénieur ? Car l'affaire se prolongeait. De fait, elle dura quinze longs jours durant lesquels les Le Quellec durent faire bonne figure à l'extérieur et résister à l'angoisse qui les minait à l'intérieur. C'était Yves qui souffrait le plus lors de ces sorties qui ne menaient à rien, mais Marie, souvent, ne pouvait retenir ses larmes, le soir quand elle devait admettre que les progrès récents s'étaient évanouis comme s'ils n'avaient jamais existé : par exemple, quand, par hasard, Emmanuel condescendait à lui faire l'aumône d'une parole, c'était en l'appelant «madame» et non plus «maman». Tout laissait à penser que les choses allaient mal.

Un soir qu'Yves, épuisé, avait décidé d'aller faire un tour à cheval afin de réfléchir à la conduite à tenir –avertir James Larkin et Taylor, leur demander conseil, mettre cartes sur table devant l'enfant en lui disant que cette situation ne pouvait plus durer ?– il trouva Emmanuel dans l'écurie, appuyé à l'encolure du poney qu'il avait monté régulièrement depuis le début. L'enfant se retourna vivement au bruit, cherchant à voir qui avait osé violer le lieu de sa retraite. A cette heure là, il avait dû s'imaginer tranquille, lui aussi. Son visage douloureux était inondé de larmes qui laissaient des traces argentées sur sa peau mate. Un éclair de rage passa dans ses prunelles claires tandis qu'il regardait de tous côtés pour voir si une issue était possible. Puis, comme lassé par ce combat

si inégal, il reposa sa tête sur son bras, resté appuyé sur la crinière du petit cheval.

Yves Le Quellec, pris au dépourvu par cette présence qui changeait ses plans, sentit la panique l'envahir : comment devait-il se comporter ? Devait-il faire comme si de rien n'était, seller son cheval et partir ? Ou alors, devait-il rester ? Et dans ce cas, que dire ? Que faire ? Comment savoir ce qu'un être aussi farouche et imprévisible était capable de vouloir ? D'ailleurs, Emmanuel savait-il lui-même ce qu'il voulait ?

Comme dans toutes les occasions graves de la vie, l'ingénieur s'en remit à Dieu. Mais, pour une fois, sa prière lui sembla vaine. Creuse. Il était sec. Il n'était qu'un pauvre homme tellement préoccupé par l'angoisse de ses limites qu'il ne trouvait aucune lueur d'espoir autour de lui. Cependant, il fallait prendre une décision. Cela ne pouvait plus durer.

Il fit quelques pas en avant, s'attendant à ce que l'enfant détale en le voyant approcher. Lorsqu'il fut tout près, il passa doucement la main sur les boucles désordonnées. Il perçut très nettement le raidissement du petit corps à ce contact. Par respect, il retira sa main.

Emmanuel fit alors un mouvement brusque et redressa la tête. Son regard exprimait un terrible désespoir.

– Ne m'aimez pas, monsieur, s'écria-t-il tandis que ses prunelles humides brillaient avec une intensité insoutenable. Ne m'aimez pas ! Laissez-moi ! Je suis comme l'albatros, j'apporte le malheur. Tous ceux que j'ai aimés et qui m'ont aimés sont morts !...

Sa voix se brisa. Il gémit encore « Ne m'aimez pas ! » avant d'éclater en sanglots. Brisé dans sa révolte, il ne résista pas quand les bras d'Yves Le Quellec se refermèrent sur lui en un geste qui se voulait protecteur et aimant. Lentement sa rigidité disparut pour laisser place à une sorte d'agrippement presque sauvage. Emmanuel se cramponnait à lui, farouchement. Il fallut un certain temps à l'ingénieur pour prendre conscience qu'il parlait au milieu de ses sanglots et qu'il répétait comme une antienne : « Papa ! Papa ». Car c'était bien le dernier mot auquel il se serait attendu, ce qui l'avait rendu si difficile à comprendre.

Comme souvent chez cet enfant qui vivait tout dans l'extrême, la nature malmenée se rappela à son souvenir. Petit à petit, ses sanglots s'espacèrent, la pression de ses doigts se fit moins dure, sa raideur diminua. L'épuisement nerveux anéantit heureusement son corps trop souvent bafoué et son esprit torturé. Une torpeur bienheureuse, proche du sommeil, le terrassa.

Toute la maisonnée dormit beaucoup mieux cette nuit là. Une fois encore, grâce à une crise à la mesure de son tempérament excessif, Emmanuel avait franchi une nouvelle étape. Il y aurait encore certainement d'autres cyclones. L'essentiel était de savoir qu'ils ne signifiaient pas nécessairement catastrophe.

Avec la passion qui le caractérisait, l'enfant se lança avec énergie dans la nouvelle vie qu'il avait choisie. Il semblait vouloir rattraper les mois sombres du *Golden Star* et des débuts à Sydney. Désormais, les lettres de Gupta et du capitaine prenaient un sens qu'il acceptait : vivre, c'était un témoignage d'amour envers les morts. Il lui paraissait toujours plus difficile d'aimer l'ingénieur sans trahir les autres hommes qui avaient contribué à l'éduquer, notamment Ismaël et Oncle Douglas. Avec Marie, ce n'était pas pareil. Elle était tout autre que Diana qui avait été une sœur et non une mère. Et il avait besoin pour grandir de s'étayer sur une femme capable de prendre la place de celle qui l'avait mis au monde et dont il ne se souvenait plus. Avec Yves, c'était plus complexe. La

concurrence était considérable. Non seulement l'imaginaire, mais la réelle en la personne de James Larkin et de Taylor.

Quoi qu'il en fût, Emmanuel mordait dans la vie à pleines dents, en commençant par la musique qui dévorait une grande partie de ses journées, le reste étant consacré à ces activités physiques avec Yannick et Gwénaél. Marie, excellente musicienne elle-même se consacra aux joies de l'enseignement ce qui, avec un élève aussi doué et travailleur était un vif plaisir. Devant la rapidité de ses progrès, elle décida qu'il était temps de l'inclure dans le cercle musical qu'elle avait fondé avec ses deux compatriotes, Louis et Henriette de Hautefort, l'un violoniste, l'autre violoncelliste. Depuis l'arrivée d'Emmanuel, les réunions musicales s'étaient interrompues, les Le Quellec étant beaucoup trop préoccupés pour y songer. Mais maintenant que l'espoir était revenu à Ti-Ar-Mor, les bonnes habitudes pouvaient reprendre.

Par contre, Marie Le Quellec savait qu'elle allait devoir affronter très sérieusement le médecin qui depuis quatre mois ne cachait pas ses sentiments hostiles à l'égard d'Emmanuel. Il avait cessé de le voir, lors de la violente fièvre consécutive à la visite à Taylor, car l'enfant hurlait dès qu'il l'approchait. Elle savait aussi par Joséphine et par le second du *Golden Star* que Louis de Hautefort s'acharnait sur le petit mousse dès qu'il le voyait. Elle aborda donc le problème de front sans s'embarrasser de politesses.

– Ma chère Marie, répliqua le noble avec hauteur, je ne vous ai jamais caché ce que je pense de cet avorton que vous avez eu la folie d'introduire chez vous. Je ne vous ai pas refusé mon aide pour le guérir mais là s'arrête ma mission auprès de vous. Par contre, j'estime toujours avoir auprès de lui celle de m'assurer qu'il ne va pas chercher à prendre une place qui n'est pas la sienne !

– Ce n'est pas à vous de vous ériger en juge, Louis !

– Il faut bien que quelqu'un le fasse !

– Pourquoi vous obstiner à croire que rien de bon ne peut sortir de lui ? Jusqu'à présent, nous ne pouvons nous plaindre...

– C'est que vous n'êtes pas vraiment difficiles et que vous restez aveuglés par votre immense bonté : c'est un gosse que vous n'élevez pas parce qu'il n'est pas éducatible. Vous ne lui interdisez rien, vous le laissez vagabonder sans surveillance...

– Il n'a jamais fait de bêtises et est toujours revenu !

– Il n'est pas idiot : vous lui offrez le gîte et le couvert sans aucune contrepartie. Il serait bien bête de partir dans ces conditions ! Moi, je vous dis, devant vous, il est tout miel, tout sucre, toute hypocrisie. Moi qui le vois dans d'autres circonstances, je peux vous dire que ce n'est pas celui que vous imaginez. Vous persistez à croire qu'un gamin sans famille, abandonné sur un rafiote qui fait le tour du monde, peut développer des qualités de noblesse, de droiture,...

– Oui, Louis, je persiste. Et je peux vous dire aussi que cet enfant a des dons en musique !

– Marie ! s'écria l'aristocrate français en levant les yeux au ciel et en prenant sa femme à témoin. Cessez de divaguer avec cet air sérieux ! Je me demande vraiment si je ne ferais pas mieux de vous interner. Des dons en musique ? Qu'allez-vous inventer ?

Marie s'amusait énormément de cette joute oratoire. Elle était aussi têtue que son compatriote et contrairement à lui, avait les preuves de ce qu'elle avançait.

– Les enfants viennent de rentrer goûter. Je pense que vous n’allez pas tarder à constater de vos oreilles et si vous le souhaitez, de vos yeux !

– Constater quoi ?

– Attendez et préparez-vous à être surpris !

De fait, quelques minutes plus tard, le son du piano se fit entendre. Emmanuel interprétait une sonate de Clémenti qu’il travaillait avec Marie. Bien qu’il se fût armé pour une farouche résistance, il fut évident que Louis de Hautefort était ébranlé par ce qu’il entendait. Henriette, elle, écoutait avec ravissement, enthousiasmée et le montrant ouvertement à son entourage.

– Ce gosse, si c’est lui, a un talent d’imitateur...

– Louis, trancha Marie à laquelle l’amour maternel donnait la férocité d’une tigresse quand un de ses petits était en danger, soyez beau joueur ! Avouez que vous ne vous attendiez pas à cela !

– Oui, Louis, quand même, avouez que c’est merveilleux. Oh, écoutez cette sonatine de Beethoven ! Un délice !

Louis de Hautefort avait ouvert la porte pour mieux entendre. Il finit par se tourner vers Marie :

– Cela fait combien de temps qu’il est avec vous ?

– Quatre mois, maintenant. Où voulez-vous en venir ?

– Que cette histoire n’est pas claire. Et que ce gosse se paye de notre tête...qu’est-ce que c’est que cela encore ? Du violon maintenant ? Non mais, il faut que j’en aie le cœur net !

Il se précipita dans la pièce où Emmanuel, sans se douter nullement de la tempête qui s’amassait sur sa tête, se déliait les doigts avec une gigue irlandaise. Il s’arrêta net à l’intrusion d’un homme qu’il considérait comme un ennemi parce qu’il lui s’acharnait sur lui dès qu’il le voyait, que ce soit moralement ou physiquement. Or jamais Taylor, même au temps de sa plus grande dureté ne s’était attaqué méchamment à ses origines obscures. Il lui en avait voulu pour sa jeunesse, pas pour le drame qui l’avait amené sur le *Golden Star*. Louis de Hautefort, par contre, c’était une autre affaire. Lorsqu’Emmanuel avait mentionné les remarques désobligeantes qu’il lui faisait, ce n’était que la face émergée de l’iceberg. Le noble était véritablement odieux. Aussi sa présence soudaine ne pouvait être un bien. L’enfant fut soulagé de voir que Marie Le Quellec le suivait avec une autre dame qu’il n’avait encore jamais vue.

– Tu nous dois des explications, s’écria Louis, furieux. Pose ce violon et réponds !

– Louis, que cherchez-vous à faire ? gémit Marie qui redoutait les comportements outranciers de son compatriote.

– Louis, soyez calme ! Vous épouvantez cet enfant !

– Je veux la vérité ! Et tu vas me la dire, chenapan !

Emmanuel avait sa tête des mauvais jours. Tenu par le bras, il cherchait à se dégager de la poigne du médecin.

– Quelle vérité ? Que voulez-vous savoir ?

Marie fut surprise de sa combativité immédiate. Si souvent, elle avait vu le petit garçon se replier peureusement sur son mutisme.

– Larkin et toi avez menti honteusement. Tu t’es échappé de ta famille pour courir les mers ! Et tu as quel âge ? Vraiment ? Ne raconte pas de mensonges !

– Je n’ai jamais menti ! rugit Emmanuel qui considérait le mensonge comme un des plus grands crimes. Ni oncle Douglas, ni Ismaël, ni encore moins le maharajah de Gundahar ne se seraient abaissés à un mensonge !

– Alors vas-tu nous dire où et quand tu as appris à jouer ainsi, de deux instruments ?

– Lâchez-moi, vous me faites mal ! demanda Emmanuel qui se tortillait pour reprendre sa liberté.

– Oui, lâchez-le, Louis ! intervint Marie qui voyait mal comment cette scène pénible allait se terminer. D'un autre côté, elle était peut-être nécessaire qu'elle éclate.

– Pour qu'il file sans répondre ?

– Je ne suis pas un lâche ! riposta l'enfant, furieux. Lâchez-moi !

Il y avait une telle autorité dans cette injonction que le médecin consentit à le laisser aller. Emmanuel recula de deux pas et se croisa les bras, d'un air fier.

– Bon, maintenant, réponds.

– A quoi cela servira puisque vous ne me croirez pas ?

– Pas d'insolence ! trancha le noble. Réponds seulement aux questions que je t'ai posées.

– Non. Parce que vous ne toucherez pas à mes morts ! Je n'ai pas fui ma famille. C'est elle qui est morte. Et le capitaine Larkin m'a recueilli. J'ai passé quinze mois sur son bateau. Et vous voulez que je vous dise une chose, c'est que vous ne respectez rien ! Ma nouvelle famille si. Cela fait cinq mois qu'elle me supporte avec mes comportements odieux. Oui, je le reconnais, j'ai été très difficile, mais à cause de leur patience, de leur amour, de leur silence, je suis mieux maintenant. Ils ne m'ont rien demandé. Ils m'ont accepté. C'est tout !

Emmanuel avait terminé d'une voix de plus en plus tremblante. Il résistait vaillamment à l'émotion qui le submergeait mais au dernier mot, il se jeta dans les bras de Marie en éclatant en sanglots.

– Cela ne vous suffit pas, Louis ? murmura la jeune femme en le regardant sévèrement. Que vous faut-il de plus ?

– Venez, Louis, laissons-les ensemble. Je crois que vous avez vraiment fait du mal inutile aujourd'hui ! Vous vous êtes laissé emporter par votre orgueil.

Le médecin n'insista pas car il ne se sentait plus de taille à lutter contre les deux voix de sa mauvaise conscience, incarnées par Henriette et Marie. La spontanéité avec laquelle Emmanuel étreignait la jeune femme l'avait quand même fort étonné. Elle témoignait d'un attachement réciproque qui ne paraissait pas être feint. Mais si le gosse était un comédien... Bizarrement, en repartant, il avait du mal à croire à sa version d'une duplicité diabolique.

Louis de Hautefort bouda les deux rencontres musicales suivantes sans s'opposer à ce que sa femme y participe. Mais il n'échappait pas à ses remarques, ses supplications et sa patiente pression pour qu'il accepte de revenir et de faire une place à leur nouveau musicien.

– Il n'est pas assez bon !

– Apprenez-lui le violon et vous verrez qu'il ne sera pas longtemps médiocre !

Cette demande de cours de violon venait aussi de Marie Le Quellec qui estimait qu'Emmanuel avait suffisamment de dons pour profiter de quelques leçons en attendant mieux. Le médecin affirma qu'il n'allait pas perdre de temps avec «de la racaille». C'était déjà l'aveu d'une faille.

Il résista deux semaines. Puis finit par dire qu'Emmanuel ne parlait pas le français et que le français était la langue de leur groupe musical.

– Eh bien, Louis, pourquoi ne lui apprendriez-vous pas le français en même temps ? rétorqua tranquillement Henriette qui était déterminée à donner toutes ses chances au petit musicien sous le charme duquel elle était tombée.

Pour préserver sa paix conjugale, sérieusement menacée, Louis céda. Il était assez musicien lui-même pour savoir qu’il était là en présence d’un véritable artiste : il l’avait entendu jouer. Il luttait depuis, mais de plus en plus difficilement. C’eût été un véritable gâchis de ne pas soutenir ce talent qui ne demandait qu’à s’épanouir. Par contre, il fut un maître d’une dureté, d’une exigence redoutables. Il imposa à son élève un véritable joug musical et linguistique. Mais Emmanuel venait de sortir de l’éducation de Taylor qui ne laissait place à aucune imperfection. Le résultat fut donc que les progrès furent prodigieux en l’espace de quelques semaines, que ce soit en technique violonistique ou en français qu’il apprenait avec enthousiasme. Son oreille si fine lui permettait de n’avoir quasiment aucun accent en parlant et cela dès le premier jour. Personne ne se douta qu’il avait prononcé ses premiers mots en français, pas même lui qui ignorait où il avait été trouvé par Wilfrid Harrison.

Malgré les remarques de sa femme et des Le Quellec, Louis de Hautefort ne pouvait s’empêcher de laisser ressortir le profond mépris qu’il avait pour cet enfant sans origines. Il insistait lourdement sur la dette qu’il avait, sur la nécessité d’être à la hauteur ce qui ne pouvait qu’être impossible pour un gamin poussé sur le pont d’un voilier. Ces agressions étaient si fréquentes, si pénibles que le stoïque Emmanuel se dit un jour qu’il fallait que cela cesse. Puisque le silence ne portait pas de fruit, il parlerait. Et il le fit très calmement, très froidement, avec une grande maîtrise de l’expression et du comportement :

– Vous me reprochez de ne pas être de votre monde, monsieur, mais je ne souhaite pas devenir comme vous, mesquin et méprisant. Je n’ai pas besoin de vos leçons pour savoir ce que je dois à ma famille. C’est à elle que j’appartiens parce qu’elle habite un monde d’amour. Pas vous !

La gifle vola. Emmanuel ne l’esquiva pas. Il l’avait méritée. Elle le rendait plein d’une immense fierté. La seule réponse du noble avait été la violence. C’était donc qu’il avait frappé juste. Sans un mot de plus, sans une remarque, sans même un regard de victoire, il reprit sa sarabande de Bach.

Au lieu d’une déclaration de guerre, cet incident permit enfin une trêve dans les hostilités. Louis de Hautefort, tout humilié qu’il ait pu être par les propos de l’enfant, savait qu’ils étaient justes. Il était orgueilleux, mais il était honnête. Emmanuel, par son insolence, lui avait montré qu’il ne déviait pas de la ligne enseignée par les parents d’exception qui l’avaient accueilli. L’amour était plus fort que tout. Et il avait fait des miracles : le petit mousse du *Golden Star* semblait véritablement mériter la chance qui lui était donnée. Il était superbement doué en musique, en langues et plus important, c’était un cœur fier. Certes, il ne s’ouvrait pas facilement sur son passé. Mais il semblait digne d’appartenir à la famille Le Quellec. Louis de Hautefort s’amadouait doucement. D’ailleurs, à fréquenter si régulièrement l’enfant, il n’aurait pu faire autrement. Comme tant d’autres avant lui, il succomba au charme sauvage de cet élève hors du commun pour lequel il eut bientôt une franche admiration. Emmanuel, sans rancune, s’adapta à la nouvelle gentillesse du médecin comme il s’était soumis à ses injustices et ses méchancetés. Il n’avait pas d’énergie à perdre avec du ressentiment. Ce n’était pas dans sa nature chaleureuse et s’il avait eu des velléités de revanche, le souvenir de ses modèles l’en aurait dissuadé.

Les événements évoluaient donc lentement, mais favorablement. Emmanuel

retrouvait un peu de la spontanéité qui avait séduit son oncle écossais. Quand il accueillait James Larkin et Taylor qui, désœuvrés, mettaient souvent Ti-Ar-Mor au but de leur promenade, il leur sautait au cou. Cet élan détonait avec la réserve qui suivait. Car il n'était pas devenu bavard pour autant. Et comme les Le Quellec savaient désormais que c'était leur propre discrétion qui avait permis la confiance, ils ne se permettaient jamais la moindre question directe. Ils tendaient cependant des perches, pour maintenir le dialogue. Emmanuel ne les saisissait jamais. Son Panthéon affectif demeurait un sanctuaire inviolable. Ce fut donc James Larkin qui put éclairer ses amis sur le portrait que l'enfant semblait vénérer et qui l'accompagnait toujours de sa chambre au piano.

– Je ne sais pas qui il représente, mais il appartenait à notre cuisinier, Gupta, qui était Indien et qui le lui a légué à sa mort prématurée. C'est pour lui un souvenir très important car je crois qu'il ne possède rien d'autre du passé. Il est arrivé chez moi avec les seuls vêtements qu'il portait et qui ont disparu depuis longtemps.

– Une divinité hindoue, sans doute ! déclara Yves pour clore le chapitre et les spéculations.

Sur le front des garçons, les choses s'améliorèrent aussi. Il fallut cependant que Yannick s'amadouât, ce qu'il fit assez vite étant un enfant qui possédait un très bon caractère et qui aimait s'amuser. Il essaya bien de prendre sa revanche sur le nouveau venu en clamant sa supériorité en français, en trichant honteusement quand il jouait. Gwénaél braillait. Le benjamin des Le Quellec prenait toujours la défense d'Emmanuel qu'il adorait. Les deux enfants avaient très vite sympathisé. L'aîné se faisait protecteur. Le plus jeune appréciait de trouver chez lui plus de douceur et de patience que chez son frère. Ils formaient un duo si soudé que Yannick ne souhaitait qu'une chose, les rejoindre pour partager leur complicité. Ce fut lui qui, en parlant d'Emmanuel, le nomma le premier comme son «frère». Les parents en furent très heureux. Ils avaient un instant craint que leur grand garçon ne restât très jaloux du petit mousse. Il n'était pas dans une position facile vis-à-vis de lui, mais l'idée de Taylor de les faire coopérer pour des activités physiques avait permis de trouver un lieu où ils pouvaient rivaliser sans danger et donc mieux se connaître. Les deux marins qui assistaient de loin à leurs ébats sur la plage de Shark Bay songeaient avec émotion à la métamorphose inespérée de leur petit mousse. Ils louaient tous les deux le ciel et les Le Quellec pour leur intervention conjointe, qui les délivraient chacun d'un lourd poids de culpabilité. Le capitaine avait toujours eu le sentiment très vif d'avoir fait l'erreur de sa vie en imposant à l'enfant une vie de mousse alors qu'il n'avait pas l'âge pour le faire. Sa tricherie lui avait valu de sérieux remous de conscience. Quant au second, depuis sa conversion, il respirait normalement. Et il était surtout reconnaissant à Emmanuel de ne pas le considérer comme un pestiféré. Il estimait qu'il aurait eu toutes les raisons de le faire.

On arriva en décembre 1868 et à Noël, le premier d'Emmanuel dans sa nouvelle famille. Il y avait désormais neuf mois que l'enfant avait planté ses racines à Ti-Ar-Mor et celles-ci semblaient s'être bien développées durant toute cette période, grâce à la musique et à beaucoup de tolérance, d'amour et de patience de la part de ceux qui l'entouraient. Comme sa famille, il descendit à Sydney pour les offices religieux. A sa gêne et à sa maladresse étonnées, il fut visible qu'il n'avait aucune éducation religieuse. Jusqu'à présent, ses parents n'avaient pas eu loisir d'aborder cet aspect qui pourtant représentait une part importante

de leur propre vie. De retour à la maison, ils essayèrent de lui expliquer dans ses grandes lignes le mystère qui était célébré.

Emmanuel se raidit dès les premières paroles. Cette histoire d'enfant né dans une crèche, qui s'appelait Jésus, ne lui plaisait pas. Sans doute le renvoyait-elle à ses propres origines obscures. Il planta là Yves et Marie Le Quellec pour monter s'enfermer dans sa chambre, sans un mot d'explication, le visage convulsé comme aux jours de graves crises. Que faire ? S'il y avait un moment où il fallait préserver la paix et la joie, c'était quand même en cette fête de Noël !

La venue de Taylor et de James Larkin, invités pour l'occasion sauva les parents d'un embarras grandissant. Les deux marins furent presque aussitôt mis au courant de l'incident dont ils se seraient de toutes façons rapidement aperçus puisque Emmanuel n'était pas là pour les saluer.

– L'auriez-vous oublié, James ? dit Peter Taylor après un instant de réflexion. Gupta est mort il y a exactement un an.

– C'est vrai, c'était un 25 décembre... Eh bien, mes amis, vous avez la réponse à votre question...

– Que devons nous faire ?

– Montez le voir, Peter, suggéra James Larkin.

– Non, vous plutôt...

– Non, vous. C'est vous qui avez pensé à Gupta. Vous saurez trouver les mots, je vous fais confiance !

Les Le Quellec approuvèrent d'un signe de tête. Taylor sortit donc.

Emmanuel avait trouvé refuge sous le bureau. Le chat dormait dessus. Il n'était jamais très loin de son maître. Il ouvrit un œil quand le visiteur entra, puis le referma. L'enfant, lui, ne bougea pas, il tournait le dos à la porte.

Taylor s'approcha doucement. Il reconnut le portrait, puis dans les mains d'Emmanuel, la flûte du cuisinier. Son intuition ne l'avait donc pas trompé. Il s'accroupit.

– Tu penses à Gupta, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec beaucoup de douceur.

L'enfant se retourna brusquement. Son visage était tout humide de larmes. Deux éclairs se succédèrent dans ses yeux, l'un de rage, l'autre de soulagement.

– Oui, murmura-t-il d'une pauvre petite voix tremblante. Je ne lui ai pas dit que je l'aimais. Maintenant, c'est trop tard.

– Gupta sait que tu l'aimes...

– Comment ? Il est mort.

– Mais il te voit.

Les yeux d'Emmanuel s'arrondirent comme des soucoupes.

– Oui, insista Taylor très fermement. Il te voit comme te voient tous les morts.

– Mais s'ils sont morts, comment ils voient ?

– C'est par les yeux de l'amour. Ce ne sont plus les yeux physiques.

Emmanuel se redressa un peu pour sortir de sa cachette.

– Ils ne sont pas vraiment morts alors ?

– Si, pour nous, mais ils vivent dans une autre vie.

– C'est possible, cela ?

– Oui, là où ils sont, ils peuvent nous voir, mais nous, nous ne le pouvons pas. C'est très mystérieux, la mort. On ne comprend pas tout.

L'enfant resta un moment silencieux.

– Cela veut dire que...que tous ceux que j'ai aimés et qui sont morts, ils sont vraiment là, avec moi ?

– Oui.

– Vous en êtes sûr ? insista Emmanuel, les sourcils froncés, le front plissé de concentration.

– Moi, oui, affirma le marin d'un ton convaincu, le regard très grave, parce qu'il savait qu'il prononçait là des paroles qui l'engageaient tout autant que son jeune interlocuteur.

– Mais tout le monde ne croit pas cela ? reprit l'enfant qui n'était pas du genre à lésiner sur les assurances qu'il pouvait avoir dans ce domaine mystérieux.

– Chacun a une relation particulière à la mort. Moi, je crois que lorsqu'il y a eu beaucoup d'amour entre les gens durant la vie, cet amour reste.

– Donc, Gupta, il sait que je l'aime même si je ne lui ai pas dit...

– Oui, Gupta,... comme Ismaël...

Il s'arrêta par prudence, redoutant d'être allé trop loin en prononçant le nom d'un des êtres chers d'Emmanuel. Ce dernier ne parut pas choqué. Il réfléchissait à toutes les implications des propos du second.

– Vous croyez, vous, à l'histoire de mes parents au sujet d'aujourd'hui, de Noël ?

Taylor n'avait pas pour habitude de discuter de sa foi avec autrui. Cette discussion sans concession l'obligeait à prendre plus ouvertement position qu'il ne l'avait jamais fait.

– Tu n'en avais jamais entendu parler ?

– De Jésus ou de Dieu ?

– Des deux.

– Pas vraiment. C'est nouveau pour moi. Gupta m'avait raconté des histoires un peu comme cela. Il parlait de Krishna, de Ganesh, de Vishnou. Comment savoir qui dit vrai ?

– Je ne vais pas rentrer dans des détails maintenant parce que tout le monde nous attend pour manger, mais je vais te dire ce qui, pour moi, est essentiel : c'est d'aimer. Et je crois très fortement que l'histoire de tes parents –et aussi la mienne–, c'est une histoire d'amour entre Dieu et ses enfants que nous sommes. Si tu acceptes cela, tu es très proche de la vérité.

– Encore une question, monsieur Taylor, fit Emmanuel comme le second se levait pour partir. L'amour et la mort, cela ne va pas ensemble.

– Je te l'ai dit, l'amour est plus fort que la mort.

– Gupta aussi parlait d'amour... Le capitaine aussi... quand ils m'ont écrit, ajouta-t-il en guise d'explication.

– Bien sûr, c'est l'essentiel de toute vie. Maintenant, sèche tes larmes et descends...

– On ne peut pas être triste quand on aime ? demanda l'enfant en se levant à son tour.

– Bien sûr que si.

– Je voudrais réfléchir... murmura Emmanuel qui, appuyé sur le bureau, caressait son beau chat gris d'une main légère.

– Tu feras cela ce soir, décréta Taylor qui se disait que la discussion aurait pu durer des heures tant son jeune interlocuteur y apportait de sérieux. Pour l'instant, tu vas venir avec nous. Songe que c'est quand même un jour plus

heureux qu'il y a un an et que tu as la chance immense d'être dans cette famille.

Un beau sourire illumina le visage auparavant si grave.

– Vous avez raison. J'arrive !

Il se débarbouilla rapidement pour faire disparaître les traces de ses larmes et redescendit dans la salle à manger avec le second, heureux d'avoir pu répondre à quelques unes des nombreuses questions de l'enfant, tout en devinant que d'autres suivraient certainement. Il embrassa tout le monde et plus longuement sa mère qui, par-dessus sa tête, adressa un remerciement muet à celui qui avait réussi à transformer une grande souffrance en une profonde sérénité. Elle se demanda comment il y était parvenu. Cet homme qui s'était dépeint lui-même comme un tortionnaire le soir de ses aveux avait sans doute fait preuve à son propre égard de la même exigence qu'il avait eu pour son mousse. Car il manifestait en chaque occasion une délicatesse exceptionnelle.

La journée, si mal commencée, se poursuivit donc très agréablement et se termina par un récital donné par Marie et son fils qui, pour la plus grande joie de ses auditeurs, passaient sans difficulté du piano à quatre mains à des œuvres pour piano et violon. Ce qui était le plus beau, ce n'était pas la musique, c'était cette complicité étonnante entre les deux artistes. Taylor fut convaincu que grâce à elle, son petit mousse savait de l'intérieur ce que signifiait cet amour dont il lui avait parlé. D'ores et déjà, il le vivait intensément. Il suffisait de le voir et de l'entendre jouer pour en être sûr. Certes, avec sa vive intelligence et le poids de ses années d'expérience, il croyait fermement douter de tout et tout remettre en question. En grandissant, ce serait sans doute un comportement plus accentué car il ne consentirait jamais à repartir avec des réponses toutes faites ni toutes simples et il lui faudrait tout démolir à nouveau avant de reconstruire. Malgré tout, sa capacité à aimer envers et contre tout sautait aux yeux et aux oreilles. Comme tout ce à quoi il se consacrait, Emmanuel aimait avec passion. C'était pour cela qu'il avait aussi cette incroyable capacité à souffrir. Et à parler au plus secret des cœurs de ceux qu'il rencontrait.

Chapitre 11

En ce début d'année 1869, le jeune Yannick était fort morose : il allait entrer en pension en mars, un événement qui lui déplaisait souverainement. Il se contentait du très peu qu'il savait, préférant plus que tout s'ébattre dans la nature en compagnie de ses frères et de Kinou. Mais ses parents estimaient qu'à dix ans, il était amplement temps d'apprendre à vivre en jeune homme civilisé au lieu de courir les rochers, les plages et la campagne avec insouciance, ignorant qu'il existait une grammaire latine, de la géométrie, de l'histoire et autres sujets enseignés dans une école. Ils l'avaient donc inscrit dans le seul établissement de la ville susceptible de leur offrir toutes les garanties de bonne éducation, de savoir, d'intégrité, de tolérance et d'ouverture. Comme les Hautefort et dans la même situation qu'eux avec leur rejeton, ils appartenaient à la minorité catholique qui, composée en grande partie d'Irlandais, ne jouissait pas toujours d'une bonne réputation. Ces immigrants pauvres n'étaient pas exigeants sur la qualité de l'enseignement. D'autres le furent pour eux. Ce fut le cas du Père Forristal, lui-même Irlandais et fier de l'être, qui se battit pour que change l'image de sa religion dans un pays à dominance anglicane. Il avait aussi la vocation d'éducateur. Après avoir consacré son talent aux enfants de Dublin, il eut l'intuition que sa place était ailleurs, qu'il lui fallait suivre la trace d'illustres prédécesseurs. Il partit donc comme d'autres l'avaient fait avant lui, hésita un moment à se fixer en Afrique, puis aux Indes avant de choisir l'Australie. C'était au moment où l'archevêque de Sydney, Monseigneur John Bede Polding s'inquiétait aussi de l'éducation de ses ouailles. Il avait mis sur pied le collège Lyndhurst dans le quartier Glebe, à l'ouest de la ville. Il approuva qu'un autre établissement ouvre ses portes dans le centre, à la lisière du quartier de Woolloowooloo. En quelques années, le père Forristal sut donner à son modeste établissement une telle réputation qu'il attira les enfants des meilleures familles de la ville et des environs, catholiques ou non. La religion n'était pas un critère d'inscription. L'habituel clivage entre les protestants et les catholiques n'existait plus.

Avant tout, l'homme séduisait par ses manières directes, son regard perçant, sa chaleur humaine, son inlassable dévouement à la cause des enfants. Quelques cas difficiles lui furent envoyés. Il réussit à les intégrer dans une société qui les rejetait et qu'ils rejetaient. Les élèves, en majorité, le vénéraient. Ils acceptaient la discipline de la pension, stricte et exigeante qui faisait d'eux des hommes réfléchis, altruistes et non pas seulement des premiers prix de calcul ou de version latine. A cet égard, l'école se démarquait des autres établissements de tradition purement britannique ce qui lui assurait une grande popularité parmi ceux qui n'étaient pas sujets de sa Très Gracieuse Majesté. On y respectait

davantage l'individu dans sa spécificité au lieu de vouloir le couler dans un moule unique. La multiplicité des origines en était une cause et assurait la pérennité de ce cosmopolitisme. Pour le Père Forristal, la diversité était une richesse qu'il fallait exploiter et non opprimer, le tout dans un esprit de profonde tolérance. Ainsi, le fagisme, habituel dans les pensions anglaises, n'avait pas cours.

Un tel établissement n'avait pu que séduire les Le Quellec –à cause de son ouverture– et les Hautefort –à cause de la parfaite éducation que l'on y recevait–. Toutes ces considérations d'adultes laissaient Yannick de marbre. Dans Saint François-Xavier (le Xavier étant le plus souvent escamoté), il ne voyait que l'arrêt brutal et inutile des folles parties de voile et de ses aventures avec ses frères. Sans compter que, pour le préparer, ses parents avaient eu la désastreuse idée d'amputer ses journées en vue de lui apprendre d'urgence l'orthographe anglaise et ses tables de multiplication !

– Et Emmanuel, qu'en faites-vous ? demanda un soir que James Larkin était monté à Ti-Ar-Mor et que l'ingénieur lui avait fait part de ses déboires pour faire étudier un fils particulièrement récalcitrant.

– Emmanuel ? répéta Yves, sans comprendre où le capitaine voulait en venir. Pourquoi parler de lui alors qu'il s'agissait de Yannick ?

– Oui, je dis bien «Emmanuel». Car il faut enfin que je vous dise qu'en plus d'être musicien, cet enfant est d'une intelligence au-dessus de la normale...

– Qu'en savez-vous ? demanda Marie, très intéressée.

– Nous reviendrons à Yannick ensuite, mais quand Emmanuel est venu sur le *Golden Star*, il lisait et écrivait couramment. Je m'en suis aperçu le jour où j'ai voulu lui apprendre quelques rudiments de lecture qui auraient pu lui servir par la suite. Il m'a stupéfié. Jusqu'à la mort de Gupta, je me suis fait son professeur. Ensuite, il s'est mis à décliner. Plus rien ne l'intéressait. Je pense que le moment serait venu de redonner la nourriture adaptée à son cerveau ! Pour l'instant, il se contente de la musique et de beaucoup de lecture, d'après ce qu'il m'a dit, mais cela ne lui suffira pas...

– Vous avez sans doute raison. Pensez-vous que je devrais m'en occuper ?

James Larkin sourit, un peu malicieux.

– Vous allez hurler. En fait, je pensais à l'envoyer en pension avec Yannick.

– Larkin ! Vous êtes fou !

Le capitaine se mit à rire franchement à cette explosion qu'il attendait.

– Je savais bien que je vous ferais bondir !

– Et cela vous amuse ? Comment pouvez vous envisager une solution pareille ?

Marie Le Quellec paraissait sérieusement en colère. James Larkin la regarda d'un air contrit.

– Pardonnez-moi. Je ne voulais pas vous blesser. C'est qu'il me paraît dommage de ne pas donner à cet enfant les mêmes chances qu'à Yannick.

– Nous sommes prêts à lui payer un précepteur !

– Et pourquoi pas pour Yannick aussi ?

– Parce qu'il a besoin de se confronter à ses congénères et d'être dans une ambiance stimulante. Il ne peut pas vivre replié sur Ti-Ar-Mor !

– Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? S'il y a une urgence, c'est celle d'apprendre à Emmanuel à vivre avec des enfants de son âge. Pour Yannick, cela ne devrait pas être trop difficile. Il est sociable. Mais honnêtement, pour Emmanuel, c'est une autre paire de manche.

– Il n'est pas prêt ! affirma Marie Le Quellec d'un ton fort péremptoire.
 – Bien sûr qu'il n'est pas prêt, répondit le capitaine avec gravité. Et je crains qu'il ne le soit jamais !
 – Il le sera quand il sera plus équilibré, plus certain que tout ce qu'il touche ne meure pas !
 – C'est-à-dire jamais, chère Madame. Il vivra toujours avec cette terrible fragilité parce qu'il sait que tout finit par disparaître dans la mort. A lui d'en faire un aiguillon pour vivre intensément, ce que je crois qu'il fait en ce moment. Par contre, cet enfant n'a vécu qu'entouré d'adultes, dans un monde d'adultes, avec des responsabilités d'adulte. Imaginez ce qu'il pourra éprouver en compagnie d'enfants de son âge mais qui ne partagent aucun de ses intérêts, ni aucune de ses expériences ! Il aura le sentiment d'être sur une autre planète ! En plus de cela, il est musicien, il possède une intelligence hors norme. Vous voyez que le tableau de son intégration sociale n'est pas fameux !

Les arguments du capitaine étaient percutants. Yves, après un moment de réflexion, reprit :

– A-t-il vraiment besoin de cette intégration ?
 – Je trouverais dommage qu'il soit un inadapté social alors qu'il a tant de qualités humaines. Il risquerait de grandir sans amis de son âge ou du moins, jeunes.
 – Il s'entend bien avec Yannick et Gwénaël ! objecta Marie.
 – Très bien. Avez-vous observé leurs relations sans qu'ils s'en doutent ?
 – Ils s'amusent comme des fous !
 – Oh oui, sauf qu'il y a une implacable hiérarchie dans leurs jeux. Emmanuel est le chef incontesté et incontestable. C'est lui qui fixe les règles, qui organise, qui supervise, comme si rien n'était plus naturel. Et pour lui, cela l'est. Il a les compétences, l'imagination, la raison. Ses frères le sentent bien. Vous imaginez cela dans une classe ?
 – Je vous trouve bien pessimiste, mon ami ! fit remarquer l'ingénieur.
 – Pessimisme, moi ? Concernant cet enfant ? Non. Pas après l'année que nous venons de vivre. J'appellerais plutôt cela du réalisme. Il ne faut pas se voiler la face : vous n'avez pas n'importe quel enfant ! Je pense donc que pour vaincre la résistance de Yannick, il serait judicieux de lui dire qu'Emmanuel l'accompagne à la pension. Les deux garçons pourront se soutenir mutuellement, Yannick permettant à son frère de trouver sa place d'enfant dans l'école et Emmanuel aidant Yannick à travailler le mieux possible !

Ni Yves, ni Marie n'étaient convaincus. Mais l'idée était semée dans leur esprit. Ils dirent qu'ils voulaient la considérer à tête reposée. La rentrée était six semaines plus tard, cela laissait du temps pour réfléchir et pour sonder les réactions d'Emmanuel à ce sujet. Comment prendrait-il la chose, lui qui n'avait quasiment pas quitté l'enceinte de Ti-Ar-Mor depuis son arrivée et qui refusait toujours de descendre en ville quand l'occasion se présentait ? Son univers restreint lui suffisait. Il s'y sentait bien, en sécurité. Pourquoi aurait-il cherché à l'élargir quand il le comblait ?

Le fait qu'il rôdât comme une âme en peine autour du bureau de l'ingénieur quand Yannick y travaillait à contrecœur étonna les Le Quellec qui s'imaginèrent qu'il attendait seulement la libération de son frère pour aller jouer. Ils lui expliquèrent donc la nécessité que son aîné avait d'apprendre quelques notions de base avant de partir à la pension.

– Je ne pourrais pas apprendre avec lui ? demanda timidement le petit garçon.

– Cela te ferait plaisir ?

– Oh oui ! s'écria Emmanuel d'un élan enthousiaste qui en disait long sur son désir.

Yves introduisit alors l'enfant dans son bureau. Yannick lorsqu'il eût compris que son frère souhaitait ce qu'il détestait, à savoir étudier, le décréta complètement fou. Pouvait-on aimer le calcul, l'orthographe, la géographie, l'histoire ? Il n'en crut pas ses yeux quand il le vit commencer une page d'exercices de mathématiques et noircir une feuille de papier à une vitesse époustouflante. Son père regardait aussi, prodigieusement intéressé.

– Tu as déjà fini ?

Emmanuel, tout sourire, lui tendit sa feuille.

– C'était très facile ! Avec le capitaine, c'était plus sérieux !

Yves passa le reste de la leçon à évaluer les connaissances de l'enfant, sous le regard éberlué de Yannick qui s'apercevait que son frère, plus jeune et venu d'un voilier, en savait bien plus que lui. De fait, il était extrêmement en avance dans les disciplines scientifiques, à l'exception des sciences naturelles, il écrivait couramment l'anglais quoiqu'avec une orthographe assez fantaisiste. Il n'avait aucune notion d'histoire mais était imbattable en géographie. Bref, non seulement il affichait une certaine culture, mais il prouvait aussi que James Larkin s'était montré, dans les domaines qui étaient les siens, un excellent professeur.

Que faire d'un enfant pareil ?

A la suggestion d'aller avec Yannick en pension que lui fit James Larkin lors d'une visite, il répondit farouchement :

– La pension ? Jamais !

– Et pourquoi non ? Tu pourrais y apprendre plein de choses !

– Je n'ai pas besoin de la pension pour cela. Il y a vous, il y a papa pour m'apprendre. Et je peux lire !

– Ce n'est pas suffisant. Tu n'imagines pas tout ce que tu pourrais découvrir à l'école. Beaucoup plus et des choses très différentes que ni ton papa, ni moi ne savons !

– Si vous ne les savez pas, c'est qu'elles ne sont pas très utiles ! décréta Emmanuel avec une belle assurance.

– Que si, mais nous n'avons pas eu l'occasion de les apprendre.

– Yannick dit que la pension, c'est stupide !

– Ton frère n'aime pas apprendre ! Toi, si !

– Il dit qu'on dort tous dans la même pièce, que la discipline est terrible et que la nourriture est infecte !

James Larkin ne put s'empêcher de sourire. Depuis que Joséphine avait pris en main son alimentation dans le but très avoué de le fortifier, Emmanuel qui quelques mois plus tôt aurait mangé n'importe quoi ou rien s'il n'y avait rien, avait développé des tendances à la gourmandise. Il raffolait des petits plats que préparait la brave bretonne et celle-ci s'en donnait à cœur joie de pouvoir nourrir correctement son « petit squelette » comme elle le nommait parfois affectueusement.

– Tout cela est très exagéré. Et puis, tu as eu l'habitude de vivre avec d'autres...

– Ce n'était pas pareil ! Non, capitaine, je ne veux pas aller en pension ! Vous continuerez à être mon professeur, comme sur le *Golden Star*.

James Larkin n'insista pas. Il était normal que l'enfant rejetât l'idée de quitter le cocon familial. Mais il était important qu'il sût qu'il avait la possibilité de s'en éloigner s'il le souhaitait.

Durant les jours qui suivirent, l'ingénieur continua ses leçons avec Yannick en laissant Emmanuel y assister. Le plus jeune, très silencieux, écoutait sans un mot, attentif à tout. Il sentait Yannick très malheureux et ne voulait surtout pas accentuer son chagrin en le mettant involontairement en position d'infériorité. Il était suffisamment intuitif pour deviner que son frère pouvait éprouver de la jalousie et du découragement à son égard. Il prit la résolution de lui venir en aide et de lui rendre plus faciles ces matières qui lui posaient problème. Sur les rochers de Shark Point, il improvisa des compétitions de calcul mental, reprit les exercices auxquels il avait échoué et les lui expliqua jusqu'à ce qu'il les comprenne. Ils s'amusèrent à se faire des dictées en français et en anglais. Gwénaél était enchanté de ces leçons dont il bénéficiait lui aussi. Petit à petit, Yannick réussit mieux et, en réussissant mieux, trouva davantage de plaisir à étudier. Ce fut lui qui, à table un soir, déclara étourdiment :

– Pourquoi tu ne viendrais pas à la pension avec moi, Emmanuel ? Ce serait tellement plus agréable si nous étions tous les deux. Je me sentirais moins seul ! Papa et maman, vous voudriez bien qu'il vienne avec moi, n'est-ce pas ?

Il y eut un silence, rompu par Gwénaél :

– Non, je ne veux pas rester tout seul, moi !

– Il faudra donc qu'Emmanuel, tu te coupes en deux pour satisfaire tes deux frères !!! s'écria Marie en riant.

Le garçon fit une grimace. Il n'avait pas du tout envie de rire. Depuis un mois maintenant, il travaillait avec Yannick et son père. Il trouvait que cela n'avancait pas vite. Parfois, il se surprenait à penser qu'il aimerait avoir la chance de son frère. Une partie de cette chance. L'étude seule. Pas les camarades. Pas la promiscuité. Pas les terribles nuits dans un immense dortoir sans intimité, sans possibilité de se relever pour se promener sur la côte s'il le souhaitait. Non, il n'imaginait pas la vie sans ses parents, sans Joséphine et Mahzev, sans son chat, sans la musique, sans cette liberté et cette tendresse toujours présentes. Comment pouvait-il concilier son amour de l'étude avec la vie à Ti-Ar-Mor ?

La question de Yannick resta en suspens.

Pour entrer à Saint François-Xavier, l'examen était de rigueur afin de déterminer dans quelle section serait placé chaque nouvel élève. L'âge n'était pas un critère, mais bien les connaissances, car tous les enfants n'arrivaient pas à la pension dès leurs huit ans. Yves Le Quellec suggéra à Emmanuel de passer lui aussi l'examen pour voir un peu quel était son niveau dans toutes les disciplines. Cela ne l'engageait à rien, c'était juste pour s'amuser. L'enfant hésita et chercha à s'entourer de toutes les garanties possibles : cette proposition n'était-elle pas une manière cachée de le piéger ? Ses parents l'assurèrent que non. Ils s'engagèrent à respecter sa liberté, quoi qu'il décidât. Simplement, ils estimaient que c'était bon pour lui de se comparer à d'autres. Curieux de dont il était capable, il céda.

Pour Yannick, les résultats furent sans surprise et il fut aussitôt dirigé vers la deuxième section. Pour Emmanuel, cela fut plus compliqué. Le tableau offert était terriblement hétérogène. Il était inclassable. Devant ce dilemme, le directeur voulut rencontrer l'ingénieur. Celui-ci préféra parler d'abord avec son fils. Celui-ci avait déjà réfléchi. Le simple fait d'être incapable de répondre à

des questions simples l'avait convaincu qu'il lui restait beaucoup à apprendre. Il lui fallait combler ces lacunes. Et la seule solution pour cela semblait être d'aller avec Yannick passer quelques années à remédier à son ignorance. Il voulut quand même être certain qu'il pourrait faire de la musique autant qu'il le voulait. Son père lui promit des leçons de piano et de violon en ville, avec des vrais professeurs. Emmanuel finit par donner son accord à la pension, la veille même de la rentrée, ce qui ne l'empêcha pas de pleurer dans sa chambre toutes les larmes de son corps en songeant à tout ce qu'il quittait pour l'amour des études. La décision avait été terrible à prendre. Et il n'était pas certain qu'elle fût la bonne.

L'ingénieur pria seulement le Père Forristal de faire pour le mieux, sans paraître plus soucieux que cela d'avoir un rejeton si différent des autres. Après de longues hésitations, le directeur finit par décider de mettre l'enfant en quatrième section. C'était une solution bancale, mais il n'y en avait pas de bonne.

Ce fut un moment très douloureux quand les deux garçons se retrouvèrent seuls dans la cour de récréation après le départ de leurs parents, au milieu d'une horde bruyante et animée. Ils se serrèrent l'un contre l'autre tout en sachant qu'il leur faudrait se séparer. Mais tant qu'ils pouvaient rester ensemble, c'était un peu de la chaleur de Ti-Ar-Mor qu'ils conservaient. Ils reconnurent Maximilien de Hautefort qui, comme eux, faisait ses premières armes. Ils ne l'aimaient pas, mais le trouvèrent ce jour là presque sympathique. Il avait le mérite d'être une tête connue dans un océan d'inconnus. Et pour une fois, il n'avait pas cet air suffisant qu'ils détestaient. Maximilien, c'était son père avant sa «conversion» et même bien pire ! Les trois frères ne le supportaient pas.

Emmanuel, plus encore que Yannick, éprouva un effroyable sentiment de solitude et de terreur lorsqu'il se retrouva dans le rang pour monter en classe. Il avait perdu tous ses repères. Un malaise familier lui tordit les intestins. Il appela Ismaël, oncle Douglas, le maharajah de Gundahar à la rescousse. Il lui fallait faire face. Après tout, il avait l'expérience de situations difficiles. Affronter ses congénères ne pouvait être pire que la brutalité de Clarke, les méchancetés de certains matelots. Il était fort, maintenant. Il avait des parents.

Durant cette première journée, il s'efforça avant tout d'évaluer son territoire et les ennemis potentiels. Tous ses sens étaient en alerte comme ceux d'un animal aux aguets. Ceux qui le côtoyaient ne virent en lui qu'un gringalet renfrogné, extrêmement timide. Les uns le trouvèrent insignifiant. Les autres songèrent qu'ils ne feraient qu'une bouchée de lui : il avait tout du bouc émissaire idéal.

Ce jugement péremptoire s'évanouit dès le lendemain matin lorsque des langues bavardes racontèrent alentours que le jeune Le Quellec avait été surpris par le surveillant de nuit en train d'enjamber le mur d'enceinte de la pension. Rumeurs ? Racontars ? Vérité ? Yannick, interrogé, n'avait rien à dire. C'était peut-être vrai, c'était peut-être faux. Lui avait dormi. Il ne savait rien.

Le Père Forristal referma soigneusement la porte de son bureau avant de revenir s'asseoir à sa grande table de travail, couverte de papiers, de livres, de documents de toutes sortes qui donnait à première vue l'impression d'un désordre innommable. De cet amoncellement dans lequel une poule n'aurait pas retrouvé son poussin, il dégagea aussitôt une pile de dossiers dont il extirpa une couverture bleue sur laquelle le nom s'étalait en caractères parfaitement calligraphiés :

Emmanuel Le Quessac

Il ouvrit la chemise cartonnée. Maintenant, il se souvenait. Le nouveau venu était cet enfant aux résultats étranges qui n'avait été inscrit que l'avant-veille, alors que son frère l'était depuis des semaines. Qu'est-ce que cela signifiait ? Le directeur feuilleta le dossier qu'il avait entre les mains. Né le 18 février 1860, à Saint-Malo... Pas de date de baptême... Ah, les copies d'examens... Oui, c'était vraiment surprenant. Des pans entiers de son éducation semblaient avoir été négligés... alors que d'autres étaient approfondis à l'extrême. Étonnant vu la famille et le frère aîné...

Le prêtre referma le dossier et leva les yeux vers son visiteur matinal afin de se faire sa propre opinion sur celui qui n'était pas encore un élève difficile mais qui, avec une fausse manœuvre, risquait de le devenir. De mémoire d'enseignant, il ne se souvenait pas avoir jamais rencontré un garçon aussi jeune capable, dès le premier jour –ou la première nuit– de bafouer ainsi les règles de la pension. Ces frasques étaient généralement réservées aux étudiants de la dernière section durant la semaine qui suivait l'examen final.

Emmanuel paraissait grand pour ses neuf ans mais peut-être était-ce son extrême maigreur qui l'allongeait ainsi. Il semblait avoir poussé tout en hauteur. Comment, à le voir, imaginer un des élèves du prestigieux collège Saint François-Xavier ? Pieds nus, le pantalon maculé et défraîchi, il ne portait évidemment pas l'uniforme réglementaire. Il gardait la tête baissée –à cela plusieurs interprétations!– laissant seulement visibles des cheveux bouclés, soyeux, d'un noir brillant qui dépassaient de plusieurs centimètres la longueur autorisée dans l'établissement. Mais le directeur comprenait que la mère du garçon eût répugné à sabrer une si riche chevelure. Décidemment, tout laissait à penser que le nouveau venu ne faisait guère cas des lois. Était-ce dû à ses origines bretonnes ? Ou était-ce un jeune Samson ?

– Veux-tu du thé, Emmanuel ? demanda le Père Forristal après s'être approché d'un petit meuble, proche de la fenêtre, sur lequel trônaient quelques tasses et une impressionnante théière.

L'enfant sursauta, désarçonné par cette question à laquelle il s'attendait si peu et releva vivement la tête. Le directeur découvrit un visage très brun, serti de deux yeux d'un bleu presque mauve, un visage qui n'avait rien de breton. Encore un mystère.

– S'il vous plaît, monsieur, répondit Emmanuel, interrompant ainsi les cogitations et les interrogations du prêtre sur ses origines.

– C'est bien. Assieds-toi. Du sucre ?

– Non, merci... merci, monsieur.

Le Père Forristal, sa propre tasse de thé à la main, se cala confortablement dans un fauteuil, en face de son jeune visiteur qui avait pris place sur un pouf et qui le regardait d'un air calme, à peine embarrassé par cette situation insolite. Étonnant. Il aurait dû manifester de la gêne, de la culpabilité, du dépit, de l'insolence. Rien de tout cela. Rien qu'un maintien digne, un regard grave, presque triste, certainement douloureux qui lui donnaient un air de maturité et de noblesse surprenantes chez un élève de son âge.

Justement, pourquoi donc cet enfant, en apparence si raisonnable, avait-il cru bon de passer la nuit hors de la pension ? Certains de ses camarades l'y auraient-ils poussé ? C'eût été envisageable plus tard dans l'année. Le jour même de la rentrée, c'était impossible. Et puis, le directeur voyait mal ce garçon qui buvait son thé avec des gestes sûrs se laisser entraîner par autrui. Il était fort capable de dire « non » avec beaucoup de fermeté, cela se voyait à l'imperceptible contraction de ses sourcils. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qu'on manipule impunément. Provocation, alors, vis-à-vis de l'autorité ? Difficile de le penser : nulle arrogance dans son attitude. Il n'affichait pas l'air de bravade de certains qui, pris en flagrant délit, réagissent par le défi.

– Où es-tu allé cette nuit ? demanda le directeur comme l'enfant avait reposé sa tasse vide sur un coin de la table.

Les prunelles de pervenche s'animèrent.

– Au port, monsieur.

Le port ? De tout Sydney, c'était l'endroit à fuir pour ne pas être exposé aux exemples détestables, aux fréquentations les plus douteuses. Si les parents apprenaient cela ! Un élève de Saint François errant sur les quais en pleine nuit ! Il n'avait même pas eu la présence d'esprit de mentir ou de paraître contrit. Au contraire. Quelle naïveté ! Quelle ignorance !

– Qu'est-ce qui t'y attirait ? reprit le prêtre sans montrer son agitation.

– Les bateaux, la mer, tout.

Il y avait dans ce crescendo, dans le dernier mot en particulier, l'aveu d'une véritable passion, trahie par l'intensité lumineuse du regard, si sombre quelques secondes plus tôt. Le cas était plus délicat à traiter en raison de cet enthousiasme.

– Un enfant de ton âge ne traîne pas là, seul, et au milieu de la nuit ! objecta le directeur avec sévérité car la faute était grave.

La contenance du garçon changea à cette remarque. Le visage expressif s'obscurcit d'un lourd nuage de mépris et d'insolence. Les hostilités étaient ouvertes.

– Et pourquoi donc ? demanda-t-il avec hauteur.

Avant de rompre pour préserver l'avenir, le Père Forristal porta un dernier coup.

– Ce n'est pas un lieu sain pour un enfant : il y a trop de risques !

L'orage était imminent, les yeux bleus lançaient des éclairs.

– Je sais tout cela beaucoup mieux que vous, gronda Emmanuel d'une voix altérée par ce que le prêtre prit pour de la colère difficilement maîtrisée et qui n'était qu'une intense émotion.

Il était urgent d'apaiser les éléments déchaînés.

– Probablement, admit gaiement le père Forristal. J'aurais bien besoin que tu m'apprennes à faire la différence entre une goélette et un ketch ! Que veux-tu, je suis un irréductible terrien, bien que je sois né sur une île ! Ma traversée d'Irlande en Australie ne m'a laissé que de mauvais souvenirs !

Emmanuel resta silencieux mais considéra son interlocuteur avec une expression qui allait en s'adoucissant, sensible au fait qu'il eût opposé à son agressivité un calme inaltérable et une bonne humeur communicative. L'homme lui était sympathique.

De son côté, le directeur perçut ce changement progressif et s'en réjouit. Il lui aurait été pénible d'avoir perdu si vite le contact avec l'un de ses nouveaux élèves.

– Je veux que tu me comprennes bien, Emmanuel, afin qu’il n’y ait pas d’ambiguïté entre nous : tu as quitté sans autorisation un lieu dans lequel tu es sous ma responsabilité puisque tes parents, en te plaçant ici, ont délégué cette responsabilité. Cela veut dire que j’ai trahi leur confiance en ne t’empêchant pas de sortir. C’est très grave. Par ailleurs, l’inquiétude que tu n’aurais jamais donnée à tes parents en passant une nuit dehors, qui plus est au port, pourquoi as-tu voulu me la donner ?

Le garçon se troubla. Si la première partie du discours l’avait convaincu car les arguments le touchaient, la dernière phrase amena un sourire amer sur ses lèvres fines : combien de nuits avait-il passé hors de sa chambre durant les premiers mois de son séjour à Ti-Ar-Mor ? Jamais ses merveilleux parents n’avaient émis l’ombre d’un reproche. Ils l’avaient laissé libre de vivre sa vie et son adaptation selon ses propres critères et non les leurs. Pourquoi serait-ce différent à la pension ? Une courte réflexion le fit arriver à la conclusion qu’un tiers était engagé. Le directeur ne pouvait soupçonner ce qui se passait chez lui. Il ne devait d’ailleurs pas le soupçonner. C’était une affaire entre ses parents et lui. Donc, il ne pouvait pas tolérer les mêmes choses.

– Monsieur, puisque je vous ai involontairement mis dans une position délicate, je vous prie de bien vouloir m’en excuser. Je vous promets de tout faire pour que pareil incident ne se renouvelle pas. Je m’en voudrais de vous faire trahir la parole donnée à mes parents.

Ces quelques phrases précises et courtoises laissèrent sans voix le Père Forristal. Une telle maîtrise de l’expression, cette politesse distinguée surprenaient chez cet enfant. Y avait-il affectation ? Pas à le voir. Il était sérieux, digne, avec ce fond de tristesse qui semblait faire partie de sa personne.

Cependant, sa réponse n’était pas l’aveu d’un regret d’être allé au port. Aussi, le prêtre crut-il de son devoir d’insister : si le garçon était inconscient des dangers qu’il courait, il n’aurait pas le sentiment de manquer à sa promesse. Il fallait se méfier de ce qui pouvait se passer dans cette petite tête étrangement faite.

– Je te remercie, Emmanuel. Mais je veux aussi que tu me promettes une chose. Je sais que tu dois ressortir assez souvent le soir pour tes leçons de musique ou les répétitions de l’orchestre. N’aie jamais la tentation de passer près des bateaux et de traîner auprès des matelots et des bars. Je sais ce que tu risques. Ne prends pas cette demande à la légère. Même moi, je n’irais pas dans certains quartiers du port la nuit tombée. Je t’assure que le danger est réel !

Durant ces propos dont le prêtre ne pouvait naturellement pas mesurer la portée, l’enfant luttait frénétiquement contre son premier et violent mouvement de se mettre en colère pour échapper à l’angoisse. Il venait d’être rejeté dans les abîmes de son passé, encore trop récent pour être évoqué sans passion. Ne pas traîner auprès des matelots et des bateaux ! C’était à lui, le mousse qu’on demandait cela, alors qu’il fréquentait les ports depuis son plus jeune âge : Londres, Glasgow, Port Augusta, Sydney... Le danger ! Quel danger de plus que ceux qu’il avait affrontés ?

– Monsieur, à l’égard du danger, laissez moi seul juge ! s’écria Emmanuel, oppressé, mû par une force insurmontable qui avait jailli de ses entrailles et qui remplaçait les larmes qu’il ne s’autorisait pas à verser.

– Que veux-tu dire ? rétorqua vivement le prêtre, extrêmement surpris par ces mots et surtout par le ton avec lequel ils avaient été prononcés.

D'ordinaire, Emmanuel se serait tu. Il gardait si facilement le silence. Qu'est-ce qui le poussait, soudain, à s'exprimer sur des événements si personnels et qui plus est, devant un total inconnu ? Que se passait-il ?

– Que le danger, monsieur, ce n'est pas un groupe de marins ivres ou obscènes, titubant sur le quai, ni le passage du Horn, sur le marchepied couvert de glace, à ferler une voile pesante d'eau et de neige, quand la bourrasque menace de vous projeter trente mètres plus bas, dans les flots déchaînés ! Non, monsieur, ce danger là n'est pas le vrai !

Le Père Forristal hésita, le cœur battant. Dans cette explosion, il devinait les demi aveux d'un drame intime. Devait-il manifester son intérêt, sa sollicitude discrète afin d'aider l'enfant à porter le fardeau de sa souffrance ? Ou devait-il plutôt reculer devant ce qui risquait de ressembler à la violation d'un espace intime ? Le fait d'avoir parlé répondait-il à un désir d'inspirer des sentiments de compassion à son interlocuteur, d'atténuer le poids de sa sérieuse incartade ? Ou les mots lui avaient-ils véritablement échappé contre sa volonté et dans ce cas, non seulement, il s'en voudrait mortellement, mais il serait aussi intolérant à l'égard de celui qui avait été témoin de sa faiblesse ? Faisant confiance à Celui qui l'inspirait en toutes circonstances, il murmura, très doucement, si bas que c'en était à peine audible, laissant ainsi au garçon la possibilité de faire semblant de ne pas l'avoir entendu s'il le souhaitait :

– Quel est-il donc ?

– La mort, monsieur ! répliqua Emmanuel sans hésiter, en plantant sur lui l'éclat lapidaire d'un regard torturé. La mort de ceux que l'on aime et qui vous aiment !

Bien que s'attendant au pire, le Père Forristal demeura choqué par la terrible brutalité de cette réponse. Que signifiait-elle ? Elle ouvrait en tous cas de bien sinistres perspectives sur l'histoire du garçon et certainement sur sa personnalité. Qu'est-ce que l'ingénieur Le Quellec lui avait caché en inscrivant son fils ? Yannick était-il dans le même cas ?

– Ceci dit, monsieur, reprit Emmanuel, d'une voix qu'à force de volonté, il avait su rendre neutre, comme son expression, je vous renouvelle ma promesse : je ne sortirai plus la nuit sans votre autorisation.

Décidemment, l'enfant était déroutant. Il passait de la plus grande tension à un calme olympien. Dans ce frêle corps, comme prématurément marqué par une existence de lutte pour la survie brûlait déjà l'âme d'un adulte fier et droit, qui ne laissait pas longtemps ouverte la porte de son cœur. Il était de ceux qui se rebiffent devant tout apitoiement. Il faudrait certainement être très prudent avec lui. Cette susceptibilité ombrageuse laissait entrevoir de sérieuses difficultés relationnelles par la suite.

Cherchant à sortir de l'atmosphère pesante suscitée par cette discussion, le directeur sourit de ce sourire de grande bonté qui le faisait tant aimer de son entourage.

– C'est bien, dit-il enfin. Je compte sur toi. Maintenant, tu peux aller t'habiller pour aller en cours. Sinon, je serai obligé de sanctionner cette tenue pour le moins incorrecte !

À cette remarque malicieuse, les yeux d'Emmanuel pétillèrent d'étincelles d'humour qui firent se dissiper par miracle l'épais brouillard qui les avait longuement obscurcis. Le prêtre s'approcha alors de lui, massif et imposant dans sa grande robe noire et posa lourdement sa main sur la maigre épaule.

– Tu as un beau nom, Emmanuel... Je suis content de t'accueillir dans cette école...

Il se pencha pour déposer un bref baiser sur son front avant de le laisser partir rejoindre la masse anonyme de ses camarades. Il le suivit du regard jusqu'à ce qu'il franchisse la porte et la referme, puis, sans se préoccuper du travail en attente, il se retira dans un coin du bureau, s'agenouilla devant un crucifix suspendu au mur et, prenant sa tête dans ses mains, pria.

Chapitre 12

Ignorant qu'il était devenu célèbre en quelques heures, Emmanuel reprit sa place en quatrième section, déterminé à se faire oublier. Il n'était pas très content de lui. Il avait eu la stupidité de sortir de la pension et surtout de se faire remarquer en revenant. Plus grave, il s'était laissé dominer par son émotivité dans sa rencontre avec le directeur ce qui l'avait amené à en dire bien plus que ce qu'il n'aurait souhaité. Il n'avait donc qu'une envie, après ces débuts désastreux, se faire le plus petit possible, disparaître sous terre.

Le choix ne lui fut pas donné. Toute l'école avait envie d'en savoir davantage. Il fut d'abord sous le regard inquisiteur des professeurs qui se demandaient ce que l'avenir leur réservait avec un énergumène pareil, à la fois si jeune et si frondeur. Puis à la récréation suivante, il fut en butte à toutes les questions de ses camarades qui le harcelaient pour qu'il leur donne des détails sur sa sortie et les conséquences. Le directeur ne badinant pas avec la discipline, il était surprenant que le coupable ne fût pas exclu ou mis aux arrêts. Qu'est-ce qui avait motivé tant d'indulgence ? Le fait que la fugue ait eu lieu le premier jour de l'année et qu'il était un nouveau ?

Malheureusement pour les curieux, Emmanuel n'avait aucune envie de parler et de raconter cette histoire qui le regardait très personnellement. Il était conscient de la clémence du Père Forristal à son égard. Il n'en connaissait pas les raisons profondes mais, par respect pour lui, il se devait de garder le silence sur leur rencontre. Il se montra désagréable avec ceux qui l'importunaient pour les faire fuir. Loin de les apaiser, ce rejet décupla leur désir de percer le mystère. Emmanuel, rageur et terrifié par cette insistance, chercha à s'échapper. Les curieux se transformèrent en persécuteurs, aiguillonnés par cette résistance et ce rejet. La cloche sonna fort à propos, délivrant l'enfant pour quelques heures.

Ses camarades changèrent alors de stratégie : ils l'isolèrent. C'était ce qui pouvait lui arriver de mieux, au point qu'il ne s'aperçut pas tout de suite que cette tactique était doublée d'une campagne de calomnies sur son compte et plus grave, sur celui de sa mère. Comme il était très brun, on le traita de moricaud et de bâtard. Les deux injures ne pouvaient qu'avoir chez lui une résonance démesurée car elles le renvoyaient à la partie inconnue de son passé et rien ne prouvait qu'elles fussent fausses. Mais fidèle à sa ligne de conduite, fort de son expérience du *Golden Star*, soutenu par l'amour de ses parents, par l'exemple de ses modèles chéris, il garda la tête haute, dissimulant la terrible blessure de son cœur sous le masque du mépris et de l'indifférence.

Ce n'était pas cette arrogance ou ce qu'ils pensaient l'être qui allait lasser le groupe de ses persécuteurs, furieux d'être tenus en échec par cette mauviette. Dès la deuxième semaine, Yannick fut éclaboussé par les rumeurs malsaines

qui circulaient sur le compte de leur famille. Moins armé que son cadet, il ne savait pas que faire : il aurait été si facile de dire la vérité et pourtant, il ne pouvait imposer cela à Emmanuel. Mais pouvait-il accepter qu'on traîne sa mère bien-aimée dans la boue alors que la raison de ces médisances plongeait dans un acte de générosité admirable ? Emmanuel comprit très vite qu'il avait aussi une responsabilité vis-à-vis de son frère. Il ne méritait pas de souffrir. Il fallait donc agir. Comme il ne parvenait pas à trouver le moindre moment pour lui parler, leurs camarades étant toujours entre eux, il fonça sur l'obstacle qu'il avait identifié : Maximilien de Hautefort. Les rumeurs n'avaient pu venir que de lui : il détestait ses compatriotes et connaissait parfaitement les circonstances de l'arrivée du mousse chez eux, son père ayant à ce moment là assez vitupéré à ce sujet.

Aussi, dès la récréation suivante, Emmanuel passa-t-il à l'offensive. Au lieu de chercher à s'éloigner rapidement comme il tentait d'ordinaire de le faire, il ralentit devant le groupe de garçons qui faisaient à mi-voix des commentaires désobligeants sur lui, sa filiation et sa mère. Il ne pouvait pas ne pas entendre.

– Maximilien de Hautefort, dit-il d'une voix tendue car son cœur, malgré les apparences, battait à grands coups dans sa poitrine, lui rappelant d'autres terribles émotions à bord du *Golden Star*. Ta présence ici me surprend. Tu devrais rougir des amitiés de tes parents. Si ma mère est ce que vous dites, ce n'est pas flatteur pour la tienne qui est sa meilleure amie !

L'effet de surprise avait été total, lui permettant de parler dans le silence. La douzaine de garçons resta immobile à considérer le jeune noble qui avait blêmi en entendant des propos de son compatriote. D'autant plus qu'Emmanuel, loin de baisser les yeux, le tenait sous l'éclat limpide de ses prunelles bleues.

Jusqu'alors, Maximilien de Hautefort n'avait absolument pas pensé aux conséquences des rumeurs répandues par ses soins. Car c'était bien lui qui avait méchamment contribué à ce que Marie Le Quellec soit mêlée à cette affaire, Emmanuel avait vu juste. Démasqué par son ennemi, il n'eut plus d'autre ressource que de laisser parler ses poings, dans l'espoir de régler un compte débiteur depuis une année.

Emmanuel oscilla à peine sous le coup qu'il avait habilement esquivé comme s'il l'avait anticipé. A peine Maximilien se fut-il remis en position pour frapper de nouveau qu'il se retrouva sur le sol avant même d'avoir compris quel cataclysme s'abattait sur lui. Les élèves présents applaudirent spontanément, appréciant la beauté et la rapidité du geste. Par cette simple riposte, Emmanuel les avait fait passer dans son camp.

– Qu'est-ce que cela signifie ? tonna soudain la voix bien connue du directeur, arrivé sans bruit sur les lieux.

Certains garçons, restés prudemment en arrière, s'esquivèrent avec une discrétion exemplaire. Ceux de devant ne purent se le permettre. Ils durent rester là, penauds, sachant que si le Père Forristal tolérait beaucoup de choses, il rejetait les pugilats et les bagarres contraires à la non-violence évangélique. Pour canaliser l'agressivité souvent à fleur de peau de ses élèves, il les incitait à faire beaucoup d'activités physiques.

– Qui a frappé ?

Il s'attendait à un silence apeuré. Or Emmanuel n'eut pas une hésitation pour répondre sans forfanterie, sans assurance excessive, mais avec fermeté :

– Moi, monsieur !

Le prêtre posa sur l'enfant un regard perçant où se lisaient la déception et la surprise. S'il avait cru s'en sortir si facilement avec le nouveau venu, c'était raté. Il ne fallait vraiment pas se fier aux apparences.

– Peux-tu expliquer cet acte inqualifiable ? demanda-t-il avec un accent de sévérité qui glaça les anciens car ils savaient par expérience qu'il n'augurait rien de bon.

Le calme d'Emmanuel ne fut pas ébranlé par la froide colère du directeur. Elle n'était rien à côté de celle de Taylor.

– Ce n'est pas à moi de le faire, monsieur !

– Alors, Hautefort, c'est donc à toi !

Le jeune noble s'était relevé, encore éberlué qu'en quelques secondes, il eût été si complètement roulé dans la poussière. Mais plus que tout, il était terrorisé. Le jeu cruel s'était retourné contre lui. Avec la présence du directeur, l'affaire allait devenir publique et celle des adultes. Donc, son père allait être mis au courant dans les plus brefs délais. Il aurait tout donné pour que cela ne se produisît pas. Louis de Hautefort ne badinait pas avec les questions d'honneur. En plus, il avait une sincère amitié pour ses compatriotes, y compris pour le moricaud. En face du châtiment paternel, les sanctions du Père Forristal ne pèseraient pas lourd.

– J'exige des explications ! ordonna le prêtre que ce silence exaspérait.

D'un côté, il avait les larmes, de l'autre un grand détachement. Devinant qu'il ne tirerait rien des deux coupables, il se tourna vers les quelques garçons toujours présents :

– Je vous écoute.

Comment oser dire la vérité ? Ce qui s'était passé semblait soudain si disproportionné, si mesquin, si scandaleux !

– Je me dévoue, finit par dire un élève de la classe d'Emmanuel.

– Bien, Wilson. Je t'écoute.

Le garçon se racla la gorge, regarda brièvement ses deux camarades dont l'un sanglotait en fixant ses pieds et l'autre lui rendit son regard, puis dit d'une voix sourde :

– C'est une vilaine affaire qui nous concerne tous. Depuis quelques jours, il y a des rumeurs qui circulent sur... la... mère... sur la naissance... enfin sur la moralité de la famille Le Quellec. Aujourd'hui, Emmanuel a fait une remarque à Maximilien sur les fréquentations de sa mère. Maximilien a riposté par un coup de poing. Emmanuel, je ne sais pas comment, l'a expédié à terre comme vous avez pu le constater. Voilà.

– Merci, Wilson. Vous pouvez aller en cours, maintenant. Sauf vous deux !

Tandis que, soulagés de s'en tirer à si bon compte, les élèves quittaient la cour, le prêtre observait les coupables d'un air soucieux. Les propos d'Emmanuel quelques jours plus tôt lui revenaient en mémoire... Qu'est-ce que cela signifiait ?

– Vos parents seront convoqués. D'ici là, vous êtes aux arrêts de rigueur. Allez !

Maximilien, tête basse, secoué de violents sanglots, s'éloigna. C'était affreux. Pourquoi la terre ne s'ouvrait-elle pas ? Pourquoi le feu ne se déclarait-il pas soudain ? Pourquoi un raz de marée ne survenait-il pas ? Ou une trombe ? N'importe quel cataclysme ferait l'affaire. Tout était bon pour éviter une confrontation qui ne manquerait pas d'être terrible avec son père.

– Vous allez me renvoyer, n'est-ce pas ? demanda Emmanuel qui était resté derrière avec le prêtre.

– Essayerais-tu d'implorer ma clémence ?

Les yeux si bleus de l'enfant fulgurèrent à cette question.

– Je n'aurais pas cette bassesse ! Simplement, si vous me renvoyez, que ce soit sans mêler les parents à cette histoire !

– Tu te prends pour qui de poser des conditions ? Je rêve ou quoi ? Je n'ai jamais rencontré une insolence pareille !

Furieux, le Père Forristal avait vu dans la demande une outrecuidance là où il n'y avait que la supplication d'un enfant désolé à l'idée de confronter ses parents à ceux de Maximilien. Il lui prouva donc, assez durement qu'il avait beau être tolérant, il existait des limites à ne pas franchir.

Le lendemain, Yves Le Quelle rejoignit Louis de Hautefort dans le bureau du directeur et manifesta sa surprise d'y trouver son ami.

– Te voilà là aussi ? s'écria-t-il en lui serrant la main. Que nous vaut cette entrevue ?

– Vous vous connaissez ? s'étonna le prêtre.

– Bien sûr, mon père ! répliqua le médecin en souriant au jeune ingénieur. Compatriotes et amis. Pourquoi nous avoir convoqués ?

Le Père Forristal hésita à répondre. Il venait soudain de comprendre pourquoi Emmanuel, la veille, lui avait craché sa haine au visage, pourquoi il l'avait insulté comme jamais il ne s'était fait insulter de toute sa vie (injures qui venaient d'ailleurs tout droit du port).

– Il se trouve que, conformément au règlement de la pension, je me vois dans la triste obligation de vous informer que vos enfants sont soumis à une procédure de renvoi.

– Les deux ? s'écria Yves Le Quellec qui s'attendait à tout, sauf à cela.

– Non, Emmanuel seulement et Maximilien.

– Et pourquoi ? s'enquit Louis de Hautefort d'un ton impérieux.

– Les échanges de coups de poing et les bagarres sont interdits au sein de mon établissement. Or, hier, les deux garçons ont été surpris en flagrant délit.

– Vraiment ? Et pourquoi ? Quel était le motif de leur différent ?

– Appelons-le une affaire d'honneur...

– D'honneur ? Qu'est-ce à dire ? Expliquez-vous, je vous en prie ! Votre air grave nous incite à croire qu'il y a autre chose qu'un simple échange de coups de poing entre garçons qui se détestent.

– L'affaire est très délicate, messieurs. Croyez que j'aurais aimé qu'elle ne vienne pas jusqu'à vos oreilles, mais l'école entière est au courant. Il circule depuis quelques jours des rumeurs quant à la naissance d'Emmanuel et donc la moralité de sa mère, madame votre femme, monsieur Le Quellec. Or, il semblerait bien que ce soit votre fils Maximilien, monsieur de Hautefort, qui soit à l'origine de ces rumeurs !

Louis de Hautefort était devenu méconnaissable sous la colère et la honte qui l'avaient submergé en entendant l'accusation portée contre son fils. Pourtant, son premier mouvement fut de se tourner vers l'ingénieur que le choc avait pétrifié.

– Yves, Yves ! s'écria-t-il avec des larmes dans les yeux et dans la voix, pardonne-lui et pardonne-nous !

La visible détresse de cet homme si orgueilleux toucha vivement son compatriote qui trouva sublime ce témoignage d'amitié. Il n'hésita pas à lui tendre la main :

– Louis, reprends-toi !

– Comment veux-tu ? reprit le noble, désespéré. C'est Henriette et moi qui avons fait naître ces pensées chez notre fils ! Il a pris modèle sur moi ! Ne cherche pas d'excuses ! J'implore seulement ton pardon et celui de Marie...

– Tu l'as, Louis. Il y a aussi celui d'Emmanuel. C'est lui qui a dû le plus souffrir !

– Oui, et penser qu'à cause de quelques coups de poings vengeurs, il est menacé de renvoi, c'est injuste ! Mon père, permettez que j'intercède pour l'injurié, pour la victime, pour l'innocent ! Vous aviez raison, c'est une affaire d'honneur. Et quand sa mère est attaquée, il est normal pour un fils de la protéger. Emmanuel n'a fait que son devoir en cognant. Je m'étonne qu'il n'ait pas fait pire. Il aurait dû tuer le menteur, l'infâme, sur place.

– N'exagérons pas, dit le prêtre avec un sourire.

– Vous auriez toléré, vous, qu'on dise du mal de votre mère, de manière si indigne, si abjecte ? rétorqua l'aristocrate français de la plus vive manière. Je peux vous assurer qu'en pareilles circonstances, j'aurais vu rouge et je n'aurais pas fait de quartier ! D'ailleurs, vous ne nous avez pas dit comment s'est soldé le pugilat !

– Je suis arrivé à temps. D'après les témoignages des élèves présents, c'est votre fils qui a porté le premier coup...

– En plus ? rugit Louis de Hautefort. Il n'a donc aucune décence ?

– Et Emmanuel s'est défendu en l'expédiant à terre !

– C'est tout ? Et vous voulez renvoyer cet enfant pour un simple réflexe de défense ? Alors que tous les torts sont du côté de mon fils, un goujat qui a déshonoré le nom de ses ancêtres ? Mon père, vous n'êtes pas sérieux !

– Figurez-vous que c'est Emmanuel lui-même qui m'a demandé son renvoi immédiat avec pour condition de ne vous parler de rien. Devant mon refus, il m'a abreuvé d'injures qui vous feraient rougir si je vous les répétais, espérant me donner ainsi de vrais motifs de renvoi. Maintenant que je sais que vous vous connaissez bien, je comprends nettement mieux sa démarche et sa volonté farouche de ne pas vous souiller avec ce qui venait de se passer ! J'avoue honnêtement être passé complètement à côté et l'avoir puni pour ce que je considérais être de l'insolence.

Louis, accablé, cacha son visage dans les mains. Il était partagé entre l'humiliation d'avoir été la cause première du comportement indigne de son fils et la reconnaissance pour la manière dont Emmanuel avait souhaité l'épargner. L'ingénieur, resté très silencieux, lui aussi épouvanté par ce qu'il entendait, posa sa main sur son épaule :

– Louis, vois l'aspect positif : Emmanuel ne t'en veut pas !

Le noble redressa un visage défiguré par la souffrance :

– Parce qu'il est le fils d'un père et d'une mère admirables ! Et mon abject fils est le fruit d'un abject père !

Terrifié par le regard et l'expression de son compatriote, Yves saisit sa main et la serra avec force :

– Ne sois pas trop dur, ni pour lui, ni pour toi ! Louis, je t'en supplie ! Emmanuel ne voudrait pas qu'il vous arrive quelque chose ! Ne rends pas son

sacrifice inutile, c'est le seul moyen de te racheter ! Pense à lui ! Tu ne peux accepter de lui faire encore mal !

Il y eut un lourd silence. Le père Forristal se tenait coi. Il avait parfaitement conscience qu'il était de trop dans cette discussion entre les deux français. Il se contenta de prier pour la paix des cœurs si cruellement meurtris, qu'ils soient coupables ou victimes.

Louis de Hautefort finit par rendre la pression de main à son interlocuteur. Ses traits s'étaient légèrement détendus, mais des larmes brillaient dans ses yeux. Il ne songeait même pas à dissimuler son intense émotion.

– Merci, Yves. Tu m'as rendu à mon devoir. L'orgueil blessé m'avait aveuglé. Merci.

Incapable d'en dire davantage, il sortit à grandes enjambées.

L'ingénieur et le prêtre se regardèrent un moment sans parler.

– Voilà un ami, un vrai, murmura enfin Yves. Maintenant, je le sais.

On était jeudi. Le père Forristal conseilla donc à l'ingénieur de ramener chez lui ses deux garçons pour le congé de fin de semaine, afin de laisser à tout le monde un peu de temps pour récupérer après cette grave crise. Naturellement, Emmanuel n'était pas renvoyé. La veille, il avait reçu les coups de canne sanctionnant sa terrible révolte et ses injures ce qui suffisait comme châtiment. L'affaire était désormais close.

Les Le Quellec étaient si inquiets sur les conséquences de l'incident qu'ils se rendirent le soir même chez les Hautefort, chose qu'ils ne faisaient jamais d'ordinaire. Ils trouvèrent Henriette en larmes. Elle venait juste d'apprendre la triste nouvelle par son mari. Comme lui, elle savait qu'ils étaient seuls responsables de ce qui s'était passé. Maximilien avait su se souvenir de leurs propos désobligeants à l'encontre du mousse, bien après que celui-ci fût agréé par ses parents. En fait, plus que de faire du mal aux Le Quellec, il avait surtout voulu se rendre intéressant auprès de ses camarades. Ensuite, il n'avait plus rien maîtrisé.

– Oh, mes amis, comment osez-vous encore venir nous voir ? s'écria Henriette en tombant dans les bras de Marie. Vous êtes trop bons ! Et Emmanuel est votre digne fils ! Comment avons-nous pu dire tant de méchancetés sur lui ? Comment pouvons-nous réparer le mal que nous avons fait ! Marie, à cause...

– Chut, Henriette ! Nous sommes justement venus vous dire de ne pas trop remuer le passé ni de ressasser votre culpabilité. C'est inutile, cela vous fait du mal, cela nous fait du mal. Notre amitié est passée par l'épreuve du feu. Elle est plus solide qu'elle ne l'a jamais été ! Soyez en convaincus !

Les Hautefort ne pouvaient l'être. Ils ne se pardonnaient pas leur bassesse des premières semaines de la vie d'Emmanuel chez les Le Quellec. Ils ne se sentirent mieux qu'en venant le lendemain à Ti-Ar-Mor pour rencontrer l'enfant. Celui-ci les accueillit avec sa chaleur habituelle.

– Non, bien sûr, je ne vous en veux pas, dit-il gravement. J'en veux à Maximilien. Parce qu'il pouvait me traiter de moricaud sans mêler Maman à tout cela. C'est à cause de ce qu'il a fait à maman que j'ai souffert. Elle ne méritait pas d'être traînée dans la boue ! On fait de la musique ?

C'était le meilleur moyen de retrouver une certaine sérénité. Emmanuel le savait. Il était important de reprendre les habitudes du passé.

Le lundi matin, très tôt, Yves Le Quellec déposa ses deux garçons devant la porte de Saint François Xavier. Yannick appréhendait ce retour. Il avait très mal vécu cet épisode dans lequel il n'avait pas brillé par son courage et n'avait

pas vraiment soutenu son frère. Et comme celui-ci, il était hors de lui que sa mère bien aimée ait été salie par l'ignoble Maximilien.

Durant leur absence, tout était sagement rentré dans l'ordre. Les enseignants en avaient profité pour tenir des discours éminemment moraux et didactiques sur les méfaits des fausses accusations, de la jalousie et insistèrent sur la nécessité de rester en toute occasion honnête et courageux, comme l'avaient été les deux français dont l'attitude particulièrement digne fut mise en valeur. L'exclusion d'un an de Maximilien fut annoncée, pour bien montrer où se situaient les torts.

Bientôt, grâce au cycle infernal des études et des leçons, le voile de l'oubli tomba sur ce début de trimestre plutôt houleux. Les deux français retrouvèrent un anonymat qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Il n'y eut qu'un homme dont le regard, en se posant sur l'élève de quatrième section, était différent, plus attentif, plus insistant, plus aimant.

Le jour du renvoi de Maximilien, après le départ du vicomte de Hautefort, le père Forristal avait retenu l'ingénieur.

– Monsieur Le Quellec, pour la paix de mon âme et la bonne continuation de mon œuvre, j'ai une question très intime à vous poser.

Yves avait posé sur lui ce regard droit et vif qui faisait de lui un interlocuteur d'emblée sympathique :

– N'allez pas plus loin, mon père, avait-il dit sans embarras, malgré un ton grave qui trahissait l'importance de ses propos. Je la devine. Il n'y a pas de fumée sans feu. Emmanuel n'est pas la chair de notre chair, même si elle est celle de notre cœur.

– Je le soupçonnais. Il a un jour laissé échapper des paroles surprenantes pour un enfant, des paroles de mort. Or vous êtes bel et bien vivant !

Yves Le Quellec avait alors résumé brièvement ce qu'il savait de la vie de son fils.

– Nous aurions pu vous dire tout cela lors de l'inscription, avait-il conclu. Mais nous ne l'avons pas souhaité pour faire d'Emmanuel un enfant semblable aux autres aux yeux de tous.

– Cette discrétion est toute à votre honneur et je vous approuve. Il est évident que jamais je ne me serais permis une intrusion dans ce domaine si privé s'il n'y avait eu ces rumeurs et notre rencontre d'aujourd'hui. Emmanuel ne m'avait pas fait de confidences et je n'allais certes pas les susciter. Mais les événements m'y ont quelque peu obligé.

– Finalement, je n'en suis pas fâché. Vous comprendrez peut-être mieux son comportement...

– Rebelle, je l'ai déjà constaté, mais sans bassesse.

– C'est pour lui apprendre à vivre en société que nous avons voulu l'inscrire chez vous !

Le père Forristal avait souri :

– Nous en reparlerons ! Ce n'est pas gagné, surtout avec l'expérience de la vie qu'il a eue. C'est une forte personnalité, ce garçon, mais c'est avant tout un être d'amour. Il suffit de croiser une fois son regard pour le savoir. Que Dieu vous bénisse tous, vous les parents et lui, l'enfant privilégié sauvé par vous du désespoir et de la mort ! Qu'il vous protège dans cette sainte œuvre !

La conversation s'était arrêtée là. Et depuis, le directeur de Saint François Xavier priait particulièrement pour ce petit garçon à l'itinéraire affectif si chaotique qui avait enfin trouvé une famille et qui bataillait dur pour la garder.

Les compositions venaient chaque mois encourager ou sanctionner le travail de quatre semaines. Si pour les élèves, la dernière était la plus importante et la plus angoissante parce qu'elle déterminait le passage ou non dans la section supérieure, la première intéressait particulièrement les professeurs. C'était grâce à elle qu'ils pouvaient se faire une idée du niveau de leurs nouveaux élèves et savoir si les résultats obtenus confirmaient ceux de l'examen d'entrée. Le comportement en classe ne leur donnait qu'imparfaitement des éléments de réponses. Il y avait toujours des garçons vifs qui donnaient l'illusion d'en savoir bien plus qu'ils n'en savaient en réalité et des garçons effacés capables de briller à l'écrit. C'était à l'occasion de cette première évaluation que des ajustements de sections pouvaient se faire. C'était assez rare. Dans l'ensemble, les professeurs avaient bien jugé leurs candidats dès l'examen.

Il n'y avait qu'un cas qui leur posait véritablement problème, celui d'Emmanuel Le Quellec. L'enfant avait fait beaucoup parler de lui au tout début du mois, puis, personne ne l'avait plus remarqué, sauf pour s'étonner de son extrême discrétion en toutes circonstances. Or, son profil était tout sauf banal. Il semblait perdre son temps en quatrième section dans les disciplines scientifiques (James Larkin était passé par là). Dans les matières n'ayant pas besoin de grosses connaissances antérieures, comme il apprenait parfaitement ses leçons, il obtenait aussi d'excellents résultats qui masquaient une immense ignorance, ses enseignants en étaient convaincus : pour le piéger, il suffisait de poser une question toute simple en dehors de ce qui était précisément dans la leçon du jour. Mais ils s'accordaient tous pour dire qu'il avait sa place dans cette section à condition de lui fournir du soutien dans les domaines plus fragiles. Le professeur de latin s'engagea à le remettre à niveau certain qu'avec quelques leçons particulières, il pourrait suivre sans problème.

Cette aide se greffait sur un emploi du temps déjà extrêmement chargé car il quittait tous les jours l'étude avant les autres pour étudier le piano et le violon pendant au moins deux heures. Le travail était toujours fait, soigneusement, rapidement, avec un souci de clarté et de rigueur. Le bureau qu'il laissait derrière lui était dans un ordre impeccable.

Avec le temps et l'intérêt que chacun prenait pour lui, on fut frappé par sa puissance de concentration alors qu'il était à un âge où souvent la règle est la dispersion, l'étourderie, la désinvolture. Cette précieuse faculté, jointe à une intelligence particulièrement souple et à une détermination quasi farouche, en faisait cet élève efficace, trop silencieux, trop effacé, qui trouvait le temps de tout mener de front.

Emmanuel, artiste, sensible jusque dans ses moindres fibres, trompait son monde. Il apparaissait comme un esclave de l'organisation. Ses journées étaient minutées, remplies de diverses contraintes scolaires et musicales qui ne lui laissaient aucun moment de liberté. Il semblait d'ailleurs que cette activité qui frôlait le surmenage fût un réflexe de défense pour dominer une insidieuse angoisse. L'enfant détestait la pension, surtout la nuit et ne rêvait qu'aux bienheureuses fins de semaines chez ses parents où il pouvait jouer du piano toute la nuit s'il le souhaitait, aller se promener avec Kinou sur les rochers, tirer des bords dans la baie avec le canot, bref où l'oiseau captif retrouvait sa liberté. L'étude acharnée l'empêchait de sombrer dans la dépression.

C'était l'opinion du directeur qui avait compris dès son premier contact avec Emmanuel combien celui-ci était un écorché vif. Il avait été très surpris par cette discipline draconienne qu'il s'imposait le sachant allergique à toute

contrainte extérieure imposée. Un moment, il craignit que l'enfant ne s'enferme dans l'intellectualisme pour échapper à ses démons. Il fut très satisfait d'apprendre et de constater de ses yeux qu'il se donnait autant aux activités physiques qu'à l'étude et même qu'il en remontrait à beaucoup : tout maigrichon qu'il fût, il possédait une endurance enviable, il courait comme un lièvre et n'était guère embarrassé aux agrès. Mais dans le sport comme dans le reste, il demeurait très individualiste, ne parvenait pas à s'intéresser à un jeu collectif et mettait invariablement son équipe dans une position délicate pour avoir été distrait au moment crucial. Durant les récréations, il recherchait la compagnie de son frère, lui-même assez isolé et ils s'inventaient tous les deux un monde d'où leurs camarades étaient d'autant plus exclus qu'ils communiquaient entre eux en français. Leur grand jeu était de s'imaginer entourés d'ennemis dont il s'agissait de tromper la vigilance. Et en fin de semaine, avec Gwénaél, ils mettaient au point des stratégies pendables pour éviter leurs congénères pendant la semaine qui allait venir.

Malgré cela, les garçons de deuxième section avaient bien accepté Yannick, élève moyen, sans histoire, sympathique même s'il ne les fréquentait pas beaucoup. Ils n'avaient rien à lui reprocher. En quatrième section, le tableau était tout différent. Bon nombre d'élèves ne supportaient pas cet enfermement si extrême d'Emmanuel sur lui-même et sur ses études. Ils ne pouvaient penser, dans l'ignorance et la cruauté de leur âge qu'une des raisons de la distance de l'enfant à leur égard était une peur intense d'être rejeté par eux à cause de sa trop grande différence d'âge et d'intérêts. L'un d'eux particulièrement avait fait d'Emmanuel une cible de choix. Dominique Williams était un garçon bâti comme une armoire qui mangeait plus qu'il ne travaillait et préparait plus de mauvais coups que de devoirs. Il s'était hissé péniblement de classe en classe, avec un nombre impressionnant de blâmes et de punitions. Ce n'était pas tant son habileté à se tirer des mauvais pas qui lui avait permis de rester à la pension que la volonté du directeur de ne pas rejeter un être qui avait besoin de sa discipline ferme et juste. Dominique était orphelin de père et de mère et vivait chez son oncle, un brave homme célibataire qui ne savait pas vraiment l'éduquer. Saint François lui fournissait un cadre, avec limites et garde-fous.

Ce Goliath adolescent n'était guère aimé de ses camarades qui, sans être de petits anges non plus, lui reprochaient sa force brutale, son absence totale de moralité et sa méchanceté gratuite. L'isolement qui en découlait renforçait l'agressivité et la rancune du garçon qui se jugeait traité en paria sans l'avoir mérité. Emmanuel cristallisa sa haine : il ne supportait pas son attitude devant le travail, ni ses bons résultats, ni l'aura de mystère qui l'entourait. Il se jura de tout mettre en œuvre pour l'empêcher d'étudier.

Ce furent des jours très difficiles pour l'enfant qui découvrit qu'il pouvait y avoir pire que les persécutions des matelots. A bord du *Golden Star*, on l'embêtait plutôt tandis que là, c'était des attaques ciblées : ses livres disparaissaient, un encrier était renversé sur ses cahiers, ses crayons étaient systématiquement cassés, ses vêtements étaient déchirés. Ce fut quand il trouva deux cordes arrachées à son violon qu'il décida de faire front. Il fallait démasquer le ou les coupables et leur passer l'envie de continuer à en faire un bouc émissaire. Il mit Yannick dans la confidence. L'aîné des Le Quelled se sentait toujours très valorisé quand son frère avait besoin de lui. Marqué par l'incident du début de l'année durant lequel il n'avait pas fait preuve d'un soutien à toute épreuve, il souhaitait se racheter. Et puis, c'était une mission réelle,

pas seulement imaginaire comme les autres. Avec ses risques. Il écopa d'un devoir supplémentaire pour être monté au dortoir au lieu d'aller aux toilettes extérieures, mais sa joie d'annoncer à Emmanuel : «c'est Williams» n'en fut pas ternie. Enfin, quelque chose de passionnant à vivre au milieu de la monotonie des cours et des leçons.

Dès le lendemain, Emmanuel coinça le garçon entre deux portes à la sortie du réfectoire.

– Demain matin, à cinq heures, derrière le terrain de cricket. A mains nues. Trouve-toi un témoin. J'ai le mien.

Ce fut dit très vite, d'une voix ferme, avec cet accent impérieux qui l'assimilait instinctivement à un chef. Dominique Williams, sidéré par cet aplomb auquel rien ne l'avait préparé, n'eut ni le temps, ni la présence d'esprit de répondre. Il eut seulement un vague, très vague pressentiment que l'affaire dans laquelle il allait s'engager risquait de l'attirer plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Que signifiait cette soudaine intervention de son ennemi ? Savait-il donc qui était à l'origine des méchancetés dont il était l'objet ? Non, c'était impossible. Personne n'avait pu être témoin de ses méfaits. Il avait pris tant de précautions. Le cerveau de Dominique fonctionnait mal. Il paniquait, comme pris dans un invisible filet. Devait-il accepter ce combat matinal ? Oui, sans doute, à moins de passer pour un lâche. Mais il ne ferait qu'une bouchée de cet avorton et alors, l'affaire serait ébruitée et il serait renvoyé. S'il ne se présentait pas, comment réagirait son provocateur ? Il avait sûrement une raison pour avoir fait ce qu'il avait fait. Mais laquelle ? Laquelle ?

Le garçon ne put fermer l'œil de la nuit. Il ressassait dans sa tête toutes les éventualités et pour la première fois, redoutait sérieusement de ne pas se sortir de ce guépier avec sa chance habituelle. Il avait eu du mal à trouver un témoin. Tous ceux qu'il avait sollicités avaient refusé, ne souhaitant pas se mêler d'une mauvaise querelle. Un seul s'était ravisé, Horatio May, pris de remords. Mieux valait voir ce qui allait se passer et pouvoir intervenir en cas d'urgence.

Lorsque Horatio vit que son camarade allait affronter, il eut la tentation de s'enfuir réveiller le directeur. Il lui semblait qu'en restant là, il serait le témoin horrifié d'un carnage. L'adversaire de Dominique était son exact contraire, une gazelle face à un rhinocéros. Il était impossible de les mettre en présence sans condamner le plus jeune et le plus faible à mort.

Les deux français paraissaient parfaitement détendus, presque guillerets. Horatio jugea cette bonne humeur suspecte. Que complotaient-ils ?

Dominique piaffait d'impatience, désireux d'en finir le plus rapidement possible. Plus ils traîneraient là, plus ils auraient de chance d'être surpris ce qu'il ne fallait absolument pas. Mais Emmanuel, partisan de ses aises, enlevait tous les vêtements qui auraient pu le gêner, ne gardant que l'indispensable pour rester décent.

– Je suis prêt, dit-il enfin.

Horatio frémit : ainsi dévêtu, Emmanuel faisait plus fragile que jamais, mais à voir la lueur moqueuse qui dansait dans ses yeux, il n'était pas dupe de l'effet qu'il produisait et devait compter sur lui pour en obtenir un bénéfice.

– Que le meilleur gagne ! annonça alors Yannick de sa voix juvénile.

Dominique n'attendait que cela. Sans plus se poser de questions, il attaqua puisqu'il était là pour cela. Son poing rencontra le vide. Un rire insultant retentit à ses oreilles, le jetant dans une rage folle. Ah, ce démon ne le tiendrait

pas longtemps en échec. Il allait le châtier de manière exemplaire ! Il ne serait pas dit qu'il se laisserait ridiculiser par un pareil gringalet !

Mais c'était ignorer qu'Emmanuel souple, mince, aussi nerveux qu'un chat, allait lui imposer un combat pour lequel il n'était pas préparé. Le feu-follet tournoyait, léger, aérien, l'entraînant dans une danse démoniaque, le taquinant constamment, lui tirant les cheveux, le pinçant, l'obligeant à courir de tous côtés à la recherche de sa proie. Le gros garçon, peu habitué à un exercice physique aussi intense, suait, haletait, sans consentir à céder.

– Allez-vous arrêter ?

Les rires qui secouaient Horatio et Yannick depuis quelques minutes s'arrêtèrent dans leur gorge. Tout au spectacle insolite et comique, ils avaient l'un et l'autre complètement oublié où ils étaient et ce qu'ils faisaient là. L'arrivée du directeur se chargea de les ramener très vite sur terre. Emmanuel, surpris dans un entrechat, se figea un instant dans une pose gracieuse avant de reprendre son équilibre. Prestement, il se saisit de ses vêtements et se rhabilla en un tour de main. Dominique Williams, au bord de la suffocation, ne voyait dans la présence d'un intervenant extérieur que l'arrêt d'un supplice qui n'avait que trop duré. Il avait le sentiment que ses poumons allaient éclater. Le père Forristal n'était pas seul. Il était accompagné du professeur de mathématiques dont les fenêtres donnaient sur cette partie de la pension et qui, s'étant levé très tôt pour corriger des copies, avait vu des mouvements d'élèves très surprenants à cette heure matinale. Charles Henry se retenait visiblement pour ne pas sourire devant le tableau cocasse que formaient les quatre garçons, mais le directeur, lui, n'était pas disposé à trouver drôle ce rassemblement. Son regard était furibond.

– Emmanuel Le Quellec, commença-t-il sans aménité, tu sembles vraiment avoir le coup de poing facile ! Ton comportement me déçoit beaucoup ! Je t'ai fait grâce du renvoi deux fois ! Pas la troisième !

– Vous l'ai-je jamais demandé ? répliqua l'enfant qui, à force de maîtrise de soi finissait par tomber dans l'insolence et oubliait à qui il s'adressait.

Le prêtre, tout saint homme qu'il fût, connaissait des limites à sa patience. Qu'un de ses élèves osât lui parler sur ce ton dépassait les bornes. Sa main partit toute seule imprimer sa marque sur la joue d'Emmanuel qui, loin de s'en trouver calmé, y puisa un nouvel aliment pour sa colère.

– Voilà la pratique de l'enseignement que vous prônez ! Je suppose que je dois tendre l'autre joue pour vous prouver que j'ai bien compris la doctrine chrétienne ?

Charles Henry considérait son meilleur élève de mathématiques avec terreur. Quelle mouche le piquait donc, lui si timide, si taciturne ? C'était inouï ! Le moins surpris était le père Forristal qui avait déjà entendu ce ton dans la bouche du garçon. Au moins, jusqu'à présent, Emmanuel était resté dans les limites de la correction du langage. Il était capable de tellement pire quand il le décidait. Ce souvenir calma le directeur qui essaya de renouer le dialogue sans se laisser entraîner par la passion.

– Je suppose qu'il y a un offensé et un offenseur. Lequel est lequel ?

Dominique Williams ne parvenait pas à reprendre son souffle. Ses poumons le brûlaient. Emmanuel le considérait avec inquiétude : son camarade allait-il faire un malaise ? Dans une louable intention de justice, il répondit gravement :

– C'est moi qui ai demandé cette rencontre, monsieur.

Le père Forristal avait depuis longtemps cessé d'exiger que l'enfant renonce à ce « monsieur » qui niait son appartenance au sacerdoce. Chaque chose en son

temps. Il ne s'agissait pas de braquer le rebelle.

– Rencontre ? répéta-t-il, narquois. Aurais-tu peur des mots ?

– C'est exact, dit Emmanuel sans s'émouvoir. Le terme est impropre. Dominique Williams saura mieux vous l'expliquer que moi puisqu'il sait qu'il ne m'a pas rencontré !

Yannick, à cette remarque de son frère, pouffa de rire de manière très irrévérencieuse. Horatio May sentit qu'il était temps de sortir de son rôle de simple spectateur et de s'engager un peu.

– Mon père, il n'y a eu aucun coup échangé entre Williams et Le Quellec !

– Comment cela, aucun ? Sommes-nous arrivés avant ?

– Pas du tout ! reprit Horatio avec vigueur. En fait, Emmanuel n'a pas dû vouloir affronter Dominique selon des règles normales parce qu'il savait qu'il ne faisait pas le poids. Alors, il s'est contenté de le harceler en le faisant courir et de le taquiner ce qui, comme vous l'avez vu, était très amusant à voir !

– Vraiment ? Aucun coup de poing ?

– Vraiment, mon père. Aucun ! s'écrièrent les deux témoins avec un ensemble parfait.

Interrogé du regard, Emmanuel sourit.

– Réfléchissez, monsieur, à ce que je suis devant Dominique. En plus, je suis musicien. Est-ce que vous pensez vraiment que je suis capable de m'abîmer les doigts en martelant une pareille masse ?

Comme d'habitude, les yeux du garçon brillaient avec une extraordinaire intensité. Il était impossible de croire à un mensonge. Le directeur le crut sur parole.

– Soit. Mais me diras-tu pourquoi cette mascarade ?

Comme quelques semaines plus tôt avec Maximilien, Emmanuel garda le silence. C'était donc qu'il avait quelque chose à cacher. Le prêtre n'insista pas. Il fit ce qu'il faisait en pareilles circonstances : il prit chacun des quatre protagonistes à part et lui fit passer un interrogatoire en règle. Il commença par Horatio qui ne sachant rien des motifs de ses camarades l'avoua aussitôt. Il insista sur les raisons de sa participation, dans le but d'empêcher Williams d'assommer son adversaire qu'il n'avait connu qu'à la dernière minute.

Dominique, qui avait recouvré une respiration et un teint normaux, se hâta d'accabler les deux français qui venaient de le ridiculiser de la plus détestable manière. C'étaient eux les coupables. Ils étaient odieux, sournois et impitoyables. Cette charge virulente contre les frères Le Quellec ne sut convaincre le directeur. Non seulement le passé de Dominique ne prévenait pas en sa faveur, mais en plus, il se montrait trop tranché dans le récit qu'il faisait. A l'en croire, il était innocent de tout et ne comprenait pas pourquoi on s'en prenait à lui, victime sans défense.

Un peu écœuré par cette attitude, le père Forristal entendit ensuite Emmanuel dont il n'attendait rien, mais dont le regard droit et lumineux l'apaisa. Le garçon admit à nouveau avoir été à l'origine de la rencontre matinale, sans vouloir en dire plus. Il estimait que c'était une affaire qui le concernait seul et qu'il s'était amplement fait justice en s'amusant aux dépens de Dominique. Il ne s'agissait pas de l'enfoncer encore davantage puisqu'il était déjà en mauvaise posture.

Yannick fut beaucoup plus prolix. Bien qu'Emmanuel lui eût pourtant demandé le silence, il fut incapable de résister à l'interrogatoire très cordial du directeur. Ce dernier connaissait ses ouailles. Le jeune français ne partageait

pas les convictions de son frère quant aux vertus du silence. Il raconta tout, les brimades de Dominique, ses méchancetés, ses persécutions à l'égard de son cadet. Le père Forristal se montra très satisfait de ce qu'il apprenait qui dévoilait ainsi deux personnalités dissemblables, l'une désireuse de faire le mal et accusant les autres des pires méfaits, l'autre subissant sans un mot de révolte et se débrouillant pour restaurer le droit et la justice dans la discrétion. Il ne punit pas davantage Dominique Williams, estimant que l'humiliation subie devant témoins lui servirait de leçon. De plus, il ne voulait pas priver Emmanuel des conséquences de sa générosité. Les deux garçons se retrouvèrent donc en classe sans que l'incident ait été ébruité en dehors. Le plus jeune se remit au travail comme si rien ne s'était passé, l'aîné couvait dans son cœur les braises d'une vengeance future, l'ensemble sous les yeux avertis de Charles Henry qui venait de découvrir un peu de la vérité de ses élèves.

Chapitre 13

Le hasard –ou peut-être, était-ce l’Esprit-Saint– fit que lors des répartitions des élèves et de leurs tuteurs, le père Forristal hérita d’une vingtaine de garçons parmi lesquels les jeunes Le Quellec. Les listes étant faites par ordre alphabétique et tirées au sort, il ne pouvait y avoir de contestation, de protestation ou de changement. Chaque adulte prenait le groupe qui lui était donné et vice-versa. Yannick se montra ravi : il trouvait le directeur digne de confiance. Emmanuel, par contre, grommela. Par principe, il rejetait cette contrainte qui consistait à rencontrer chaque semaine son tuteur pour évoquer avec lui les problèmes auxquels il avait pu se heurter, qu’ils soient de nature religieuse, scolaire, matérielle ou affective. Pour lui, c’était une perte de temps. Il n’avait pas pour habitude de partager ses difficultés. Par contre, tous les autres garçons appréciaient beaucoup ce système qui leur permettait de parler à un adulte en abandonnant l’habituelle relation maître-élève.

Le père Forristal avait coutume de dire qu’il travaillait dans l’éternité et que le temps n’était rien pour lui. Il avait été plus que satisfait de voir qu’Emmanuel serait parmi les élèves qu’il suivrait. Il n’aurait pas aimé confier cette mission à d’autres sachant avec quel doigté il fallait approcher le musicien. Ce n’était pas par défiance vis-à-vis des autres adultes, mais il savait qu’il avait commencé à tisser un lien entre eux deux, lien qu’il était important de renforcer s’il voulait continuer à accueillir l’enfant à la pension dans les meilleures conditions. Il ne prit pas pour une insulte personnelle le fait que le garçon n’avait rien à lui dire lors de leurs rencontres formelles. Il s’attendait à ce silence. Il les supprima donc et lui demanda s’il acceptait d’apprendre l’orgue sous sa direction afin de tenir l’instrument de la chapelle lors des offices religieux. Les yeux du petit musicien brillèrent d’intérêt. Il ne fréquentait pas ce lieu mais se sentait attiré par les chants qui en sortaient à chaque office.

– Je ne suis pas chrétien, objecta-t-il.

– La musique a besoin de ton cœur, Emmanuel, répondit le prêtre qui savait désormais pourquoi l’un des deux frères était assidu aux offices et l’autre non.

Rassuré sur les intentions du directeur –il n’aurait pas aimé être piégé par la religion–, l’enfant se mit à l’étude de l’orgue, sous la direction intelligente de son professeur. Comme toujours lorsqu’il mettait son énergie à quelque chose, il progressa vite et durant ces heures de proximité, se rapprocha insensiblement de cet homme qu’il avait insulté plusieurs fois, qui ne lui en avait jamais tenu rigueur et qui, par de nombreux côtés, par la paix et la lumière qui émanaient de lui, lui rappelait son cher Ismaël. Il lui faisait confiance, à sa manière farouche, refusant toujours de s’attacher ou de paraître s’attacher. Mais le père Forristal, au fur et à mesure des semaines et des mois qui passaient, sentait s’amadouer le

petit animal sauvage. Emmanuel n'était plus autant sur la défensive, comme s'il redoutait qu'on lui pose des questions embarrassantes sur son passé ou qu'on exige de lui qu'il devienne chrétien.

– Tu sais que Maximilien de Hautefort revient à la pension l'année prochaine. Lui as-tu pardonné ?

On était fin novembre. Les derniers examens étaient terminés. Les résultats allaient être connus le surlendemain lors de la distribution des prix.

Emmanuel venait d'achever son cours d'orgue hebdomadaire et debout, déjà prêt à partir, reçut comme une torpille cette question posée négligemment par le prêtre resté assis sur son tabouret. Sa contenance changea, passant de la stupéfaction à la rage. Le père Forristal qui lisait sur son visage expressif comme dans un livre ouvert s'attendit à une explosion verbale.

– Vous savez bien que c'est à maman qu'il a fait du mal ! J'aurais mieux aimé qu'il me tue plutôt qu'il ne fasse du mal à maman ! Comment pouvez-vous imaginer que je pardonnerais ce mal fait à celle que j'aime plus que tout ?

Il était beau d'amour filial en répondant ainsi. Le directeur ne regretta pas de l'avoir provoqué. Au moins cela prouvait que l'enfant si ballotté s'était trouvé un point d'ancrage et qu'il s'y agrippait envers et contre tout.

– Parce que tes parents, ta maman ont peut-être pardonné, eux !

– Bien sûr qu'ils ont pardonné ! s'écria fougueusement Emmanuel. Comment pouvez-vous douter...

Le père Forristal n'avait pas eu l'impression d'avoir osé le faire...

– Ils sont tellement admirables, tellement merveilleux, tellement charitables ! Et en plus, vous devriez le savoir, ils sont chrétiens, eux. Avec des actes et pas seulement des paroles ! Mais moi, je ne suis pas chrétien ! Je ne veux pas l'être ! Je ne veux pas d'une religion qui me forcerait à pardonner, si facilement, aux assassins de ma famille...

Emmanuel n'avait pas plus tôt prononcé ces paroles qu'il se troubla, furieux de s'être laissé emporter par son indignation et d'avoir ainsi révélé son secret. Qu'il était donc idiot ! Comment se faisait-il que le directeur réussisse toujours à lui en faire dire plus qu'il ne voulait ? L'enfant était bien sévère avec lui-même. En bientôt neuf mois, il n'avait pas vraiment dit grand-chose le concernant sinon cette dernière réplique qui complétait les confidences de l'ingénieur Le Quellec.

Le père Forristal vit cette confusion et l'attribua à ce qu'elle était, à la colère d'en avoir trop dit. Il se hâta d'intervenir, ne voulant pas que s'instaure un climat malsain entre eux.

– Assieds-toi ! Et écoute-moi !

Un peu subjugué par cette autorité, Emmanuel se rassit sur le banc de l'orgue, le souffle rapide.

– Mon petit, tu as parlé ainsi dans la souffrance d'une blessure très réelle dont rien ni personne ne pourra jamais te guérir complètement. Et je n'ai pas d'autre réponse à te faire, dans ta terrible détresse d'orphelin, que celle que fit Jésus à son Père, sur la Croix : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Je ne sais pas si tu as remarqué, mais ce n'est pas Jésus qui pardonne directement en ce moment suprême de son agonie. Il demande à son Père de le faire, c'est-à-dire de pardonner aux assassins de son fils. Car qu'y a-t-il de plus terrible pour des parents que de perdre leur enfant ?

– Oui, interrompit Emmanuel avec l'énergie que lui donnait sa douleur, mais le père de votre Jésus, c'était Dieu. Alors, il savait bien qu'il le res...ras...

comment dit-on déjà?... ressusciterait. Et puis, si c'est Dieu, il peut tout faire, même pardonner l'impossible!

– Oui, mon petit, tu l'as dit : pardonner l'impossible.

Il parlait avec une conviction si tranquille, le regardait avec tant de bonté compatissante que l'enfant en fut bouleversé.

Il y eut un silence.

– Mais, reprit Emmanuel qui n'était pas de nature à rendre les armes sans avoir combattu jusqu'au bout, si on n'est pas Dieu, si on ne croit pas en Dieu, que reste-t-il ?

Il y eut un autre silence, rompu par le père Forristal au bout d'un certain temps de recueillement :

– L'amour, Emmanuel, murmura-t-il d'une voix très grave.

Le garçon baissa la tête. Par ce simple mot, le prêtre rejoignait la cohorte des ombres et des vivants qui se relayaient constamment pour l'inviter à ne pas abandonner ce chemin. Même Taylor s'y était mis le jour de Noël. L'amour, toujours l'amour. Il ne le rejetait pas, mais il voyait ou croyait voir ses limites : il n'arrêtait pas la mort, ni le mal, ni l'injustice, ni l'innocence bafouée. Alors comment pardonner ? Amour et pardon étaient-ils indissolublement liés ? Ne pourrait-il vraiment aimer qu'en pardonnant ? Mais pardonner à ceux qui l'avaient arraché à ses parents, à ceux qui avaient tué Ismaël et ses amis écossais, à Maximilien qui avait voulu salir sa mère ? Emmanuel se révoltait à cette idée. Des larmes jaillirent de ses yeux dans ce combat torturant qui ramenait ses chers disparus et sa souffrance au premier plan.

Le Père Forristal ne parut pas étonné de ces larmes, avoué de l'ulcère intérieur qui rongait ce cœur d'enfant intensément vulnérable aux agressions de la vie tout en refusant de s'y soumettre. Malgré de dures expériences, il continuait de se battre, d'essayer de mettre un sens derrière tout cela, même si c'était au prix de contradictions et de déchirements. Car ce n'était pas en égoïste qu'il affrontait la souffrance. S'il se révoltait autant, c'était parce que d'autres que lui étaient touchés. C'était par amour pour les autres qu'il refusait de pardonner ! Cela plaisait au prêtre qui voyait dans cette attitude la confirmation de la richesse de ce tempérament. Et sa capacité de compassion vraie pour les êtres qui évoluaient autour de lui. S'il parvenait à poser ce regard sur les responsables des agressions contre ceux qu'il aimait, il saurait pardonner. Sur une terre aussi généreuse, les propos semés germeraient en leur temps, le directeur en était convaincu. Il estimait qu'en huit mois, la situation avait bien évolué. Elle continuerait à le faire.

La distribution des prix mit un terme à une année fructueuse. Toute la famille Le Quellec, accompagnée de Joséphine et de Mazhev, vint se joindre à la foule des autres parents. James Larkin, Taylor et O'Brien, invités, n'auraient manqué la cérémonie pour rien au monde. Elle commença par un petit spectacle, une pièce de théâtre, quelques chants et un récital donné par Marie Le Quellec et Emmanuel. Il avait fallu beaucoup prier ce dernier pour qu'il accepte de jouer en public. Toujours émotif, il fut malade le matin qui précéda sa prestation, ce qui ne l'empêcha pas de tenir sa place sans difficulté : une fois plongé dans la musique, il oubliait où il se trouvait. Yannick et Gwénaél n'étaient pas peu fiers de voir ainsi leur mère et leur frère ! Un peu de leur gloire et des applaudissements rejaillissaient sur eux. Beaucoup de garçons leur enviaient une maman aussi gracieuse et talentueuse. Quant aux trois marins, ils étaient béats d'admiration.

Ce fut pour les parents une grande joie de voir que Yannick recueillait des lauriers qu'ils n'auraient jamais osé espérer un an plus tôt. Ils savaient qu'il les devait au soutien indéfectible d'Emmanuel qui se trouvait toujours à proximité pour lui donner un coup de main. Le directeur avait encouragé cette collaboration, même si elle renforçait un peu l'isolement des deux garçons au sein de la pension. Il estimait qu'elle était plus productive que négative. Le musicien, quant à lui, rafla de nombreux premiers prix qui le comblèrent de joie car il était toujours avide de lecture et de beaux livres. Il eut même un accessit en latin pour récompenser le travail fourni durant l'année. Il avait quasiment rattrapé son retard, mais comme d'habitude, modeste, il en attribua tout le mérite au professeur qui l'avait aidé à se remettre à niveau. De la même manière, il dédia son prix de mathématique et celui de physique au capitaine Larkin.

Plus que tous ces prix, ce fut la transformation «de la chenille en papillon» selon l'expression de James Larkin qui fit le bonheur des adultes présents. Dix huit mois s'étaient écoulés et quelle métamorphose pouvait-on constater !

– Gupta et tous ceux que tu aimes doivent se réjouir de voir ce que tu es devenu ! dit Taylor en embrassant l'enfant au moment de prendre congé. Ils peuvent être fiers de toi !

Emmanuel ne répondit que par un sourire fort éloquent.

Dès le premier jour des vacances, Ti-Ar-Mor fut emportée par un cyclone. Les deux pensionnaires, entraînant Gwénaél dans leur sillage, semblèrent vouloir relâcher toute l'énergie accumulée pendant des mois de discipline. C'étaient des hurlements, un débordement de vitalité, des escapades de jour en jour plus dangereuses. Un matin, Emmanuel décida de traverser la baie à la nage tandis que Yannick et Gwénaél l'accompagnaient avec le canot. Naturellement, ils faisaient de Shark Island un but d'aventures, y jouaient aux pirates, aux naufragés, y amenaient avec le canot de quoi construire un radeau et tout à leurs jeux, oubliaient l'heure des repas. Parfois, ils partaient à cheval, Gwénaél, terrifié, agrippé à l'un de ses frères mais qui ne serait resté en arrière pour rien au monde. Marie tremblait de les voir s'éloigner, se demandant quelle allait être leur prochaine invention catastrophique. Malgré la confiance qu'elle avait en Emmanuel et sa maturité, elle savait fort bien que sa conception du danger et celle du garçon étaient fort différentes. Le musicien ne négligeait jamais l'aspect de la sécurité, cela faisait partie du jeu, mais pour quelles folles entreprises !

Ce fut alors qu'après des mois de travaux, le *Golden Star* fut prêt à reprendre du service pour du petit cabotage sur les côtes australiennes, jusqu'en Tasmanie et en Nouvelle-Zélande. En fait, cela faisait deux mois que le capitaine mettait la dernière main à l'appareillage, avec le concours de son fidèle Taylor et d'O'Brien. Le maître d'équipage avait passé quelques mois en mer sur un autre bâtiment. De retour à Sydney, il avait appris que son ancien bâtiment était réarmé et, pris d'une impulsion, avait été trouver Taylor pour lui demander s'il avait de la place pour lui. Ravi, le second l'avait embauché sur le champ. C'était pour cela qu'il l'avait amené à la distribution des prix, sachant quel intérêt il avait toujours pris au plus jeune des marins sous ses ordres.

Le capitaine, mis au courant des déboires de la pauvre Marie avec cette progéniture horriblement agitée dont elle ne venait plus à bout, proposa de prendre Yannick à bord pour ce premier voyage qui devait durer de quatre à cinq semaines, juste à temps pour la rentrée scolaire.

– Prenez aussi Emmanuel, soupira-t-elle, reconnaissante.

James Larkin la regarda, interloqué. Elle ne pouvait être sérieuse.

– Si, renchérit l'ingénieur. Cela ne lui fera pas de mal.

– Vous croyez ?

– J'en suis certain. De quoi avez-vous peur ? Ce n'est pas comme il y a trois ans : Emmanuel est fort, il a une famille, il aura Yannick avec lui. Il adore tout ce qui touche à la mer et aux bateaux !

– Et ses mains d'artiste ?

– Rassurez-vous, il saura les protéger. Il sait y faire, vous savez, à ce sujet. Il veille dessus avec des manies de vieille dame !

– Ne pensez-vous pas qu'il faut demander son avis ?

– Bien sûr. Mais il sautera d'allégresse ! C'est à vous de savoir si vous voulez vous embarrasser des deux garçons.

– Aucun problème. Je réponds de Taylor et d'O'Brien comme de moi-même.

De fait, Yannick rugit de joie en apprenant la décision de ses parents. Emmanuel, plus mesuré, reçut la nouvelle comme un gros choc : il ne s'attendait pas du tout à cela. Il lui fallut le temps de digérer tout cela. C'était toute une partie de son passé qui revenait, un passé dont finalement, il ne se souvenait pas vraiment car pour se protéger, il en avait effacé certains épisodes. Il n'imaginait pas comment il avait pu avoir aussi peur de Taylor. A force de réfléchir, il finit par se traiter de poule pusillanime. Il allait réparer tout cela !

Ce mois et demie de vie au grand air combla les garçons qui se couchaient tous les soirs, épuisés par le travail qui ne leur était pas épargné. L'équipage avait vu d'un mauvais œil ces deux très jeunes pilotins, certains que ces gosses de riches seraient des boulets à traîner. Ils furent surpris. Yannick, trop enthousiaste pour être désarçonné par un accueil plutôt hostile, se montra un mousse d'une proverbiale bonne humeur, chantant tout le temps, s'amusant de ses erreurs et des punitions qui suivaient, mangeant comme quatre et se croyant un homme parce qu'il buvait de l'eau rougie et fumait en cachette. Comment les hommes auraient-ils pu résister longtemps à un pareil boute-en-train, à sa gentillesse sans affectation ?

Avec Emmanuel, ce fut différent parce qu'il était novice et donc placé un cran plus haut dans la hiérarchie du bâtiment. Il se fondit immédiatement dans l'équipage et lui prouva par son comportement qu'il n'était pas un vulgaire terrien, qu'il avait fait ses classes comme Yannick et qu'il n'était vraiment pas un néophyte. De plus, il parlait comme eux –le père Forristal eût été scandalisé par sa manière de s'exprimer–, il connaissait leur répertoire musical et rythmait les manœuvres et les moments de loisirs avec son violon –Louis de Hautefort eût certainement désapprouvé certaines tenues d'archet–. Un peu caméléon, le garçon s'adaptait à tous ses environnements à tel point qu'il était parfois difficile d'imaginer auquel il appartenait vraiment. O'Brien n'en revenait pas : il avait bien vu l'enfant à la pension, mais il s'était dit qu'à bord, il reprendrait ses airs effarouchés. Or, rien de tout cela. Il n'était pas aussi expansif que Yannick, mais sa réserve ne cachait pas d'appréhension. Il était fort capable de remettre un matelot en place de la plus verte manière, chose inconcevable pour qui l'avait connu au début de sa vie sur le *Golden Star*. Le maître d'équipage en fut ravi : il avait toujours gardé dans son cœur une place privilégiée pour l'orphelin et se réjouissait de le voir aborder la vie dans d'excellentes conditions.

Après cet épisode marin, les deux garçons n'eurent que trois jours de repos avant de reprendre le chemin de la pension et de se plonger dans les études, la tête et les yeux encore pleins d'embruns, d'iode et d'images merveilleuses. Il

s'agissait de faire aussi bien, voire mieux que l'année précédente. C'était le but qu'ils s'étaient donnés tous les deux. Après le défi physique de ces vacances en mer, ils s'en lançaient un plus intellectuel.

En cette fin d'après-midi, Emmanuel revenait à la pension après sa répétition d'orchestre hebdomadaire. Selon une habitude depuis longtemps passée dans les mœurs, il passa par les quais. C'était un détour d'une heure environ sur lequel le père Forristal s'était résigné à fermer les yeux, préférant savoir la vérité sur la désobéissance du garçon qui l'avait supplié de le laisser faire ce crochet indispensable à son équilibre. Il avait seulement fait promettre à cet élève trop précocement émancipé de ne jamais s'attarder à la nuit tombée. Emmanuel respectait toujours cette promesse et s'arrangeait pour prévenir le directeur si James Larkin et Taylor le retenaient à dîner ce qui était fréquent quand le *Golden Star* faisait escale dans le port. Et le capitaine ou le second ou parfois les deux ramenaient le retardataire jusqu'aux portes de la pension.

Ce jour là, après deux mois d'absence, il distingua la silhouette familière et sympathique du vieux bâtiment au milieu de la forêt de mâts. Quelques minutes plus tard, O'Brien répondait par un large sourire à l'appel qu'il lui lançait de sa voix juvénile.

– Ah, c'est toi, loustic ! Monte donc ! Le capitaine n'est pas là, ni monsieur Taylor non plus, mais que cela ne te soit pas une excuse ! Monte !

Encouragé de la sorte, Emmanuel ne se fit pas prier. Il conservait toujours une secrète reconnaissance et une profonde affection pour le rude bosco qui s'était montré tellement humain lors de ses débuts à bord. Sa poignée de main fut donc cordiale et aussi vigoureuse que possible au vu des circonstances : le maître d'équipage possédait une force musculaire bien supérieure à la sienne et son énorme paume englobait entièrement sa fine main d'artiste.

– Alors, tout va bien ?

L'enfant jeta un coup d'œil autour de lui. Il lui avait semblé qu'O'Brien était en conversation avec un autre homme au moment de son arrivée. Il n'aurait pas aimé faire preuve d'impolitesse à son égard. Mais l'inconnu s'était éloigné de quelques pas pour les laisser en tête à tête.

– Tout va bien, maître !

– Ne sois pas si avare de récits, mon garçon ! Raconte-moi un peu ce que tu as fait ces dernières semaines !

De la part d'O'Brien, cette demande trahissait un intérêt vrai pour ce qui touchait à la vie de son ancien moussaillon. Il n'était pas homme à bavarder, ni à supporter les bavardages d'autrui quand il estimait qu'ils étaient inutiles. Il savait qu'Emmanuel n'était pas du genre loquace. Il péchait plutôt par défaut que par excès. L'enfant le renseigna de bonne grâce sur les petits détails de sa vie de pensionnaire, demanda comment la traversée vers Auckland s'était faite et prit congé assez rapidement.

– Tu n'attends pas le capitaine ? Il ne devrait pas tarder, ni monsieur Taylor non plus.

– Je suis désolé, je ne peux pas. J'ai beaucoup de travail ce soir. Nous sommes en compositions. Saluez-les tous les deux pour moi ! J'essayerai de repasser dans la semaine !

O'Brien ne le retint pas. Comme le directeur de Saint François-Xavier, il préférait voir le garçon hors du port à une heure où les incidents arrivent vite. Il le suivit des yeux, reporté trois ans en arrière. Le temps passait et les événements les plus dramatiques ne s'achevaient pas nécessairement en

tragédie. Quel soulagement de penser que cet enfant exceptionnel avait désormais une famille et pouvait se payer le luxe de venir tâter de la vie de marin pour le simple plaisir, sans que ce soit une obligation pour lui de gagner son pain !

– Jim, qui est ce jeune visiteur ?

O'Brien se retourna vivement. Tout à ses réminiscences, il en avait oublié la présence de l'homme auquel il parlait avant l'arrivée d'Emmanuel.

– Excuse-moi, Jon. Je manque à tous mes devoirs. Tu aurais dû rester, je t'aurais présenté !

– A qui donc ?

O'Brien se mit à rire de l'intérêt de son ami.

– Tu as été séduit par son charme ?

– Il semble en effet ne pas en manquer ! admit l'inconnu avec un sourire un peu crispé. Qui est-il ?

– Un ancien mousse. Une longue histoire.

– Vraiment ? Tu ne veux pas m'en dire plus ?

– Ecoute, Jon, je te revois après dix ans, par le plus grand des hasards et tu...

– Justement, Jim, cet enfant pourrait être ton fils !

– Tu as perdu la tête, mon ami ! s'écria l'Irlandais en levant les bras au ciel. Non, il ne l'est pas. Malheureusement pour moi. Très heureusement pour lui ! Es-tu satisfait ? Je ne te savais pas si curieux.

Jonathan Wilson semblait embarrassé.

– Pour tout te dire, Jim, j'ai l'impression d'avoir déjà vu cet enfant... en d'autres lieux et d'autres circonstances...

– Quoi ? Tu...

Il s'interrompit car, au même moment, James Larkin montait à bord.

– Voilà le capitaine, reprit-il d'une voix un peu altérée. Si tu as des questions, mieux vaut les lui poser directement. On se revoit ?

– Demain, si tu peux. Je suis au Queen's Head.

– Fichtre, mon cher ! Tu as les moyens ! Bon, je te présente au capitaine. A demain !

James Larkin accepta de recevoir l'ami de son maître d'équipage et le fit introduire dans le carré.

– Que me vaut l'honneur de cette visite, monsieur ? Nous ne nous connaissons pas, il me semble ?

– Non, capitaine, dit Wilson à cet accueil peu amène. Je vous prie d'excuser cette intrusion alors que vous êtes si occupé...

– Venez-en au fait, alors ! Je vous écoute !

James Larkin se croisa les jambes et alluma sa pipe.

– Eh bien, voyez-vous, je parlais avec monsieur O'Brien que je n'avais pas vu depuis bientôt dix ans...

Un mouvement d'impatience du capitaine incita Jonathan Wilson à ne pas se perdre dans des détails.

– ... il est alors arrivé un petit garçon...

Le visage de James Larkin s'éclaira magiquement d'une lumière affectueuse.

– Ah, mon Emmanuel ! Il est venu ! Il n'a pas perdu de temps !

Le visiteur sentit qu'il avait su capter l'intérêt du capitaine pour sa présence.

– Eh bien, conclut-il abruptement, j'aurais voulu savoir qui il était !

De manière toute aussi soudaine, les yeux bleus s'injectèrent de sang et le visage buriné prit une teinte violacée de mauvais augure.

– Voyez-vous cela ? Je ne vous connais ni d'Eve, ni d'Adam et vous venez me demander tranquillement des détails sur les gens que je fréquente et qui viennent me voir ! Pour qui vous prenez-vous, monsieur ? Etes vous de la police ? Suis-je venu vous accoster pour vous demander votre arbre généalogique ou la couleur des yeux de votre grand-mère ? Pourquoi me demander à moi qui est ce garçon ? Ne pouviez-vous pas vous adresser directement à lui ? Sortez, monsieur ! Sortez ! Votre question ressemble à une inquisition policière que je ne saurais tolérer !

Jonathan Wilson ne bougea pas. Son propre calme rendit un peu le sien au capitaine qui s'arrêta de vitupérer. Il en profita pour dire :

– Sans doute me suis-je montré maladroit dans ma démarche, mais elle n'est pas si déplacée que cela. C'est qu'en voyant cet enfant, j'ai eu la conviction de l'avoir déjà vu quelque part... il y a très longtemps...

– Quoi ???

Tout le sang reflua des joues de James Larkin après cette exclamation stupéfaite.

– Vous... vous avez déjà vu cet enfant ? demanda-t-il, le souffle court.

– Je le pense.

– Et... qu'est-il arrivé à cet enfant ? poursuivit-il, de plus en plus oppressé.

– Il a été considéré comme mort quand un des hommes qui l'avaient enlevé a avoué l'avoir tué et même mangé pour subvenir à ses besoins...

James Larkin était gris.

– Où était-ce ? Quand ?

– C'était dans la péninsule d'Eire. Vous situez ?

– Oui, du côté de Port Augusta ?

– Dans ce coin là. C'était en décembre 66 ou janvier 67, je ne me souviens plus exactement.

– Janvier 67, murmura le capitaine pour lui-même. Est-ce possible ?...

Il y eut un silence. Il finit par demander :

– Etes-vous le père de cet enfant ? Je veux dire celui qui serait mort assassiné ?

Jonathan Wilson sourit à cette question inattendue.

– Moi ? Pas du tout. Je suis marin...

– Savez-vous qui est le père de l'enfant ? Sa famille ?

– Je sais qui était son père adoptif. Le capitaine Wilfrid Harrison !

– Je connais ce nom là ! Il a circulé dans tous les ports avec une sacrée mauvaise réputation attachée à lui ! Je le croyais mort depuis plusieurs années !

– Il ne navigue plus. En fait, il y a cinq ans... je ne vous embête pas, au moins ?

– Pas du tout, continuez, je suis toutes ouïes !

– Il y a quelques années, donc, il a perdu son bateau à la suite d'une mutinerie et s'est retrouvé à passer de longs mois en captivité chez les sauvages, en Australie. Un de ses parents lointains, le comte d'Arran, sous les ordres de qui j'ai l'honneur de servir, a décidé de monter une expédition pour le rechercher. C'est au cours de celle-ci que le petit Emmanuel a été enlevé et tué. Du moins, c'est ce que tout le monde croyait jusqu'à tout à l'heure. Mais la vue de votre petit visiteur m'a fait douter. Vous me dites qu'en plus, il s'appelle lui aussi Emmanuel. Et j'ai pu remarquer qu'il transportait avec lui un violon. Or

l'enfant dont je vous parle était aussi musicien... vous voyez, cela fait beaucoup d'éléments troublants...

– Monsieur...

– Wilson, acheva le marin.

– Monsieur Wilson, reprit James Larkin qui, bien que fort secoué par le récit de son compagnon, tentait de faire face avec le calme qu'il réservait aux occasions exceptionnelles, le 14 janvier 1867, un petit garçon décharné, famélique s'est présenté à mon bord pour être mousse. Il affirmait avoir perdu toute sa famille dans le bush australien et souhaitait travailler pour vivre. J'appareillais dans les heures qui suivaient, j'avais besoin d'un mousse, j'ai accepté cet enfant courageux...

– Le nom de Harrison n'avait donc rien évoqué pour vous ? Ni celui du comte d'Arran ?

Jonathan Wilson paraissait fort surpris.

– Emmanuel ne les a jamais prononcés devant moi, ni devant personne. Sa vie semblait s'être arrêtée avec le drame qui lui avait arraché sa famille... adoptive... Qu'en est-il de l'autre ?

– Je l'ignore, capitaine. Je ne sais pas du tout comment il est arrivé chez le capitaine Harrison !

– Qu'est-ce qui s'est passé dans la tête de ce fou ? Je ne le voyais pas adopter un enfant ! En avait-il d'autres ?

– Oui, une fille d'une vingtaine d'années et un garçon de quinze ans environ.

– Une femme ?

– Non. Il avait réussi à la faire mourir. De chagrin, sans doute !

– Eh bien, monsieur Wilson, maintenant, qu'allez-vous faire ?

James Larkin s'était rejeté en arrière dans son siège et tout en tirant des bouffées sur sa pipe, considérait gravement le marin écossais.

– Tout d'abord vous demander ce qui est advenu de cet enfant, si tant est qu'il est bien celui que nous avons cru mort.

– L'affaire se tient. Je pense que nous tenons enfin le chaînon manquant à cette douloureuse histoire. Pour ce qui est de l'histoire récente, après quelques mois à bord, Emmanuel m'a quitté pour rejoindre une famille merveilleuse qui lui a rendu la force de vivre et d'aimer. Comme vous l'avez constaté, il est pensionnaire dans un établissement de la ville, se montre un brillant élève et un musicien accompli. Il se remet après les épreuves de sa petite enfance. Maintenant, je vous repose ma question : qu'allez-vous faire ?

– Faire ? Que voulez-vous que je fasse ?

– Il est bien naturel que vous fassiez quelque chose : vous venez de découvrir qu'un enfant, présumé mort depuis trois ans était en fait en vie...

– C'est le hasard...

– Oui, mais si vous avez reconnu cet enfant, d'autres pourront le faire...

– Ils sont tous en Ecosse, le risque n'est pas grand...

– Le capitaine Harrison...

– N'a pas repris de service après avoir été sauvé. Cela nous, vous, laisse le temps de nous retourner. Vous semblez terrorisé à l'idée que je puisse vous enlever Emmanuel pour le ramener dare-dare auprès du capitaine Harrison...

– Mettez-vous à ma place ! C'est normal que je sois épouvanté par les conséquences de votre découverte ! Emmanuel vient à peine de prendre racine ici...

– Alors, capitaine, soyons clair. D’abord, je ne suis qu’un marin, sous les ordres du comte d’Arran lequel m’a laissé venir ici pour régler un problème tout à fait personnel. Je n’ai donc aucun pouvoir. La seule chose qui est en mon pouvoir est de rapporter au comte d’Arran les propos que nous avons échangés...

– Au comte d’Arran ? Pourquoi lui et pas au capitaine Harrison ?

Jonathan Wilson se troubla.

– Pardonnez-moi. C’est vrai, cela serait plus logique, mais... je viens de sortir honteusement de ma position pour exprimer un avis personnel... Pardonnez-moi.

– Expliquez-vous, plutôt ! ordonna James Larkin, les sourcils froncés.

– Eh bien, comme le capitaine Harrison n’est pas connu pour sa douceur et sa gentillesse, je m’étais dit que... ce serait mieux d’en référer avant tout à mon maître...

– Quel rapport a-t-il avec tout cela ?

– Durant toute l’expédition, il a été très proche de lui. Emmanuel l’adorait.

– Dans ce cas, il voudra qu’il revienne en Ecosse.

– Pas sûr. Il voudra surtout le bonheur de l’enfant qui, d’après ce que j’ai vu, est bien assuré ici... C’est pour cela que je souhaite lui raconter cette entrevue, si vous m’y autorisez, naturellement...

– Je vais vous faire la même réponse que vous m’avez faite tout à l’heure : je ne suis qu’un pauvre marin et je me dois, moi aussi, d’en référer aux premiers intéressés, à savoir ceux qui sont devenus le père et la mère de cet enfant.

– Cela me paraît parfaitement juste. Ce sont eux qui doivent savoir ce qui est le mieux pour leur enfant...

– Oh, c’est évident ! s’écria le capitaine avec feu, avant d’ajouter soudain timidement, comme pris en défaut : enfin, pour moi... Je ne suis malheureusement pas juge...

– Non, mais vous partagez mes sentiments : Emmanuel est mieux ici qu’en Ecosse.

– Le pensera-t-il lui aussi ? Ce coup va être terrible pour lui !

– Vous allez le mettre au courant ?

L’Écossais paraissait stupéfait.

– Il le faudra bien !

– Oui, en son temps et en son heure. Rien ne presse, capitaine, rien ne presse. Prenons tout notre temps !

– Vous avez certainement raison ! J’ai du mal à aligner deux idées sensées bout à bout...

– Eh bien, réfléchissez calmement à tout cela. Je me tiens à votre disposition si vous souhaitez que je rencontre la famille d’Emmanuel. Je loge au Queen’s Head.

– Merci, monsieur Wilson. Je vais effectivement essayer de prendre un peu de recul par rapport à cette situation nouvelle. Dès que je suis prêt, je fais appel à vous.

– Faisons comme cela.

Jonathan Wilson prit congé, laissant le capitaine épuisé. L’arrivée de Taylor avec une cafetière fumante lui fut un indicible réconfort : il n’allait plus être seul pour porter le poids de sa terrible découverte. Le second était un ami qui pouvait tout entendre. Emmanuel n’était pas étranger à ce rapprochement.

– Mon cher James, dit le second une fois que le capitaine lui eût relaté par le menu son entrevue avec Wilson, soyez confiant. Cet Écossais me paraît très sensé : ne précipitons rien, n’agissons pas de manière inconsidérée...

– Il faut pourtant informer nos amis Le Quellec !

– Bien sûr et le plus tôt sera le mieux. Là se borne notre responsabilité.

– Ils peuvent avoir besoin de nous...

– Oui, pour les aider à réfléchir. Pas pour nous substituer à eux ! En aucun cas, nous ne devons les influencer, même si nous n’approuvons pas ce qu’ils font. Nous ne sommes pas les parents, James !

– Certes, mais penser que le petit risque de quitter...

– N’anticipons pas ! déclara Taylor avec assurance car il sentait que son capitaine, confronté à une éventuelle séparation d’avec son moussaillon, risquait de très mal réagir.

Mais lui non plus, malgré ses airs tranquilles, ne dormit très bien cette nuit là.

Le lendemain, le capitaine fit savoir à Yves et à Marie qu’il monterait en soirée pour leur rendre visite avec Taylor et un ami qui souhaitait faire leur connaissance.

Le premier mouvement du couple fut de se raidir en entendant la nouvelle : la famille d’Emmanuel n’était pas morte et vivait en Ecosse. Tout allait si bien depuis deux ans, le garçon s’équilibrait enfin. Cette stabilité si chèrement acquise allait-elle s’effondrer ?

– Il est évident, dit Yves Le Quellec avec un calme forcé, que notre seul désir, très égoïste, est de nous enfermer sur notre petit bonheur familial pour ne pas risquer de le faire éclater. Mais nous ne pouvons le faire pour deux raisons. La première, c’est qu’il serait cruel de laisser la famille d’Emmanuel dans la certitude de sa mort alors qu’il est vivant. La deuxième concerne notre enfant : il s’est construit sur –malgré ?– la conviction que son passé est un gouffre de morts et de disparitions. Il a toujours un peu peur d’avancer sur le chemin de la vie à cause de ce poids qui le ralentit et parfois le fait tomber. Il est donc temps de l’assurer que son enfance ne se résume pas à des hommes et des femmes qui sombrent brusquement dans le néant. Maintenant, par qui devons-nous commencer ? Et quels membres de sa famille... adoptive, si j’ai bien compris ?

– Tout à fait, approuva Jonathan Wilson. Ainsi que je l’ai dit au capitaine, il est inutile au stade où nous en sommes d’informer Harrison, celui qui se dit le père adoptif de l’enfant. Si vous voulez mon avis, c’est au comte d’Arran que doit aller la primeur de la révélation. Parce qu’il avait une relation très forte avec son petit neveu qui l’appelait «oncle Douglas». Il y avait une extraordinaire complicité entre eux. C’était beau à voir !

Yves et Marie se regardèrent, étonnés.

– Nous n’avons jamais entendu ce nom. Par contre, pourriez-vous nous renseigner sur un certain Ismaël et une certaine Diana ?

– Diana est la fille aînée du capitaine Harrison, une jeune fille qui a élevé l’enfant durant la disparition du père. Elle vient d’épouser le comte d’Arran. Quant à Ismaël...

Un nuage de grande tristesse envahit durablement l’honnête visage du marin et un douloureux soupir s’échappa de sa poitrine.

– Il est mort ? suggéra Marie Le Quellec, que son anxiété incitait à faire de sombres pronostics.

– Comment vous dire ? Il n'est pas mort physiquement, mais il est mort pour le monde...

– Précisez, je vous prie !

– Il a demandé au comte d'Arran de le laisser sur une île déserte du Pacifique...

– Pourquoi diable ? rugit James Larkin. C'était un mutin ou quoi ? On ne réserve même plus ce sort aux criminels !

– Oh, un mutin, lui, capitaine ? Un criminel ?

– Je ne sais pas, moi, je ne le connais pas !

Jonathan Wilson poussa à nouveau un profond soupir.

– Lorsque j'ai connu Ismaël, c'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. C'est grâce à lui que Wilfrid Harrison et deux de ses compagnons ont été retrouvés. Ne me demandez pas comment les choses se sont passées. L'équipage n'était pas tenu informé de tous les détails de cette affaire qui concernait l'arrière. Je sais seulement qu'Ismaël était très proche du petit Emmanuel...

– Lui aussi ? C'était un enfant populaire, alors ?

– Il savait attirer l'affection de ceux qui l'approchaient. Mais Ismaël aussi. J'ai fait sa connaissance après l'assassinat d'Emmanuel. C'est le genre de figure qu'on n'oublie pas. Il ressemblait à un ange. Je n'ai pas compris comment mon capitaine qui semblait l'aimer a consenti à l'abandonner seul si loin de tout. Personne n'a rien demandé. C'était visiblement une affaire privée. Mais incompréhensible !

– Qu'allons-nous dire à Emmanuel ? gémit Marie, déjà affolée à l'idée de lui expliquer où se trouvait son ami sans être capable d'en fournir les raisons.

– Pour l'instant, rien, répliqua Yves d'un ton très ferme. Nous allons progresser très doucement, sachant que nous avons la distance pour nous. Monsieur Wilson, jusqu'à quand restez-vous à Sydney ?

– Je dirais jusqu'à novembre ou décembre.

– Ensuite, vous retournez en Ecosse...

– Oui, pour retrouver mes fonctions de matelot à bord du yacht du comte d'Arran.

– Bien.

L'ingénieur réfléchit encore un moment avant de dire :

– Voici ce que je vous propose : monsieur Wilson sera chargé de raconter de vive-voix au comte d'Arran ce qu'il a découvert ici et de lui donner une lettre que nous allons avoir tout le temps de rédiger. Six mois plus tard, nous aurons une réponse, soit écrite, soit en chair et en os, si le comte vient chercher directement le petit. Cela nous laisse neuf mois pour nous retourner.

– Mais Yves, s'écria Marie, épouvantée, tu ne peux suspendre une telle épée de Damoclès au-dessus de la tête d'Emmanuel. Tu imagines le comte débarquant ici sans crier gare et nous arrachant le petit ?

– Madame, soyez sans crainte, intervint Jonathan Wilson avec un grand calme. Je me porte garant de monsieur le comte d'Arran : il n'est pas homme à agir de manière impulsive, sans égard pour les sentiments d'autrui. Il pensera avant tout au bien d'Emmanuel et s'il estime que celui-ci est de rester auprès de vous, il vous le fera savoir...

– Mais s'il estime au contraire...

L'Écossais l'interrompit avec un sourire :

– Madame, n'oubliez pas que c'est moi qui lui ferai les récits ! Je crois savoir où se situe le bonheur de votre enfant !

– Merci, monsieur, merci !

Le marin partit avec le capitaine et Taylor en promettant de revenir dans quelques semaines chercher la lettre ou tout autre document que les Le Quellec souhaiteraient faire parvenir au comte d'Arran.

Chapitre 14

Les mois s'écoulèrent après cette entrevue. Décembre arriva avec une nouvelle distribution des prix et les vacances. Jonathan Wilson, ses affaires privées terminées, s'embarqua sur le *Diamond* pour rentrer à Londres. Il était porteur d'une longue lettre dans laquelle les Le Quellec racontaient au comte d'Arran les événements qui avaient suivi son supposé assassinat. James Larkin et Taylor y étaient aussi allés de leur paragraphe. Y étaient joints le palmarès de la distribution des prix qui venait d'avoir lieu ainsi que deux photos, l'une d'Emmanuel seul, son violon à la main, l'autre où il était entouré de toute la famille. Le comte d'Arran aurait ainsi à sa disposition tous les éléments pour s'assurer que l'enfant était heureux dans sa nouvelle famille. D'ailleurs, Jonathan Wilson pouvait le certifier, lui aussi. N'avait-il pas échangé quelques mots avec le garçon, un jour que celui-ci, en courant comme était sa désastreuse habitude, l'avait heurté assez violemment dans la rue ? Emmanuel n'avait pu naturellement le reconnaître. Il s'était confondu en excuses. Le marin, troublé, s'était cru à bord du *Conqueror*. Il revoyait ces yeux d'un bleu soutenu dont il avait cru la lumière à jamais disparue. Or elle était toujours présente, garante d'un bonheur profond.

Après de nouvelles vacances exaltantes à bord du *Golden Star*, les deux aînés emmenèrent Gwénaél dans leur sillage à la pension. Marie aurait bien couvé son benjamin une année de plus, mais l'enfant s'ennuyait loin de ses frères qui formaient son unique univers. Il était plus sauvage encore qu'Emmanuel, ce qui n'était pas peu dire, se repliait sur lui et haïssait les foules. Par exemple aller à la messe était pour lui un supplice à cause du monde qui l'entourait. Il était donc largement temps de l'habituer à fréquenter ses congénères. L'exemple d'Emmanuel prouvait que c'était plus facile qu'il n'y apparaissait. C'était du moins l'avis de ses parents.

En fait, Gwénaél causa beaucoup de problèmes durant les premiers mois au point que le directeur songea à le renvoyer. Il refusait de s'alimenter durant la semaine et dépérissait rapidement. Mais, contrairement à Emmanuel, il s'exprimait. Il déclara qu'il ne voulait pas être séparé de ses frères, ni à l'étude, ni au dortoir, ni au réfectoire. Le père Forristal n'était pas homme à se bloquer sur des règlements. Il autorisa ce regroupement familial, avec pour condition une amélioration du comportement. Il confia à Yannick le soin de veiller sur son cadet. L'aîné des Le Quellec chercha à repousser cette responsabilité sur Emmanuel qui, selon lui, avait plus d'influence sur son petit frère. C'était justement ce que le directeur voulait éviter. Il connaissait bien le musicien, ses révoltes contre l'institution et son peu de cas des lois quand elles ne cadraient pas avec ses propres convictions. Or, dans son établissement, il n'avait pas besoin de

deux rebelles. Un seul suffisait. Yannick était plus respectueux, plus discipliné, moins indépendant. Il saurait mieux montrer le bon chemin à Gwénaél.

Lentement, très lentement, l'enfant se fit à la pension, élève rêveur, instable, plus rapide à crayonner ou à écrire un poème qu'à résoudre ses opérations, solitaire, sans contact avec ses camarades dont le bruit et l'animation le dérangeaient. Il attendait le samedi midi avec impatience mais ne pouvait rien avaler le dimanche soir à l'idée de retrouver Saint François-Xavier. Emmanuel ne disait rien. Il se contentait d'entourer son petit frère de plus d'affection, sans lui avouer qu'il menait le même combat, semaine après semaine, depuis deux ans et que le seul moyen de le gagner était de se noyer dans le travail pour éviter de trop penser à la séparation d'avec le royaume magique de Ti-Ar-Mor. Heureusement, Yannick prenait la vie du bon côté et s'adaptait à toutes les situations.

L'année se poursuivit donc sans incident majeur jusqu'au jour où, en octobre 1871, Yves et Marie trouvèrent dans leur courrier une épaisse enveloppe portant le cachet de Londres. L'écriture, très personnelle, leur était totalement inconnue. Pour la première fois depuis des mois, les Le Quellec eurent peur. Ils avaient presque fini par oublier la rencontre de Jonathan Wilson. Le vieux continent était si loin et ils étaient si heureux avec leurs trois garçons !

Ils se réfugièrent dans leur petit salon privé pour être sûrs de ne pas être dérangés. D'une main nerveuse, presque tremblante, l'ingénieur dut s'y reprendre à deux fois avant de parvenir à ouvrir l'enveloppe. Ses yeux anxieux cherchèrent aussitôt la signature pour s'assurer qu'elle était bien celle qu'ils attendaient et redoutaient.

«Douglas, comte d'Arran.»

Yves laissa ses bras retomber, sans force, sans avoir le courage d'aller plus loin. Leur verdict était là.

– Lis, lis, que nous en ayons le cœur net, s'écria Marie, très agitée. C'est déjà bien, il a écrit, il n'est pas venu !

– C'est vrai, admit l'ingénieur.

«Mes amis du bout du monde,» commençait Douglas. Sans l'angoisse qui les étreignait, Yves et Marie auraient été très honorés d'être ainsi nommé par un lord écossais qui ne les connaissait pas. *«Vous avez fait d'Emmanuel votre fils. Qu'il le reste à jamais !»*

– Oh, Yves, Wilson avait raison ! souffla Marie, bouleversée tandis que des larmes de soulagement montaient à ses yeux.

Oui, le brave marin avait vu juste. Et Douglas, dans sa délicatesse, avait tenu à aller droit au but dès les premiers mots de sa missive sachant combien les parents les attendaient et pouvaient être effrayés à l'idée que ce lointain parent puisse éloigner d'eux celui dont ils avaient fait leur fils.

Tout à leur bonheur, les heureux parents savourèrent la nouvelle dans les bras l'un de l'autre. Enfin de la stabilité dans la vie d'Emmanuel ! Enfin l'assurance qu'il ne serait pas à nouveau coupé de ses affections et re-transplanté dans un endroit inconnu.

Une fois apaisés, ils purent reprendre calmement la lecture de la longue lettre. Douglas exprimait avant tout sa reconnaissance envers ceux qui avaient fait d'Emmanuel l'enfant décrit par Wilson et leurs récits. Puis, il raconta tout ce qu'il savait du passé du petit garçon, depuis sa découverte par le capitaine Harrison jusqu'à sa disparition prématurée dans la péninsule Eire, la

rude éducation reçue pendant six mois de l'irascible capitaine, la rencontre providentielle avec Ismaël Raynes, les jours de misère à Londres avec pour tout réconfort la tendresse de Diana, l'épisode écossais avec ces mois si profitables à bord du *Conqueror*, la tentative de meurtre de Francis, les retrouvailles avec Ismaël... bref, il n'oublia rien ou le moins possible, essayant de communiquer la tendresse et l'admiration qu'il avait pour son petit neveu. Il disait aussi que ses brillants résultats scolaires et musicaux ne le surprenaient pas car il avait lui-même été le témoin émerveillé de ses capacités précoces.

Après ces récits qui concernaient très précisément chaque épisode de cette vie courte et pourtant bien tourmentée, il s'attarda sur le personnage d'Ismaël Raynes et sur les raisons de son exil.

« Vous me demandez l'impossible en souhaitant que je vous explique pourquoi et comment j'ai pu laisser –abandonner– mon ami sur une île du Pacifique, avec pour unique promesse de venir le chercher quand mon neveu –le fils de mon frère Paul– aurait quatorze ans. Comment vous expliquer ce que je ne m'explique pas moi-même ? Comment justifier ce qui semble l'injustifiable ? Car Ismaël est devenu un ami, le premier de mon existence d'homme mûr. Et c'est cet ami que j'ai laissé ainsi, à l'autre bout du monde... Tout nous sépare pourtant. Il est pauvre, je suis riche. Il n'a qu'une instruction limitée, je suis diplômé d'Oxford. Il a des origines sociales modestes, je suis pair du royaume. Il a la foi, je suis athée. Nous étions appelés à ne jamais nous rencontrer. Et pourtant, la vie nous a réunis autour de l'amour que nous portions à un petit orphelin. Eh bien, mes amis, je peux vous assurer que je n'arrive pas à la cheville de mon ami. C'est d'ailleurs parce qu'il me dépasse infiniment, parce qu'il appartient davantage à Dieu qu'aux hommes, que je me suis soumis à son exigence folle. Ma culture, ma science sont trop limitées pour que je comprenne vraiment ses motivations profondes. J'ai entendu dire que cet exil était une autre forme de suicide, qu'il était une fuite, qu'il était un acte de désespoir. C'est faux. Je ne nie pas qu'il ait été terriblement secoué par la mort d'Emmanuel. Mais ce n'est pas elle seule qui l'a fait basculer dans ce choix excessif : c'est le lien qu'elle avait avec sa propre responsabilité et le sacrifice auquel il avait consenti, retrouver Wilfrid Harrison et ses deux matelots, l'homme qui l'avait courbé plus bas que terre. Sauver son bourreau et celui de son petit ami et découvrir que cet acte surhumain entraînait la mort de l'enfant, imaginez-vous ce que cela doit être ? Après pareille épreuve, il a souhaité se remettre entre les mains du Dieu auquel il croit, afin d'apprendre à pardonner. Cette conscience si haute ne peut concevoir de vivre dans le monde sans avoir accédé à ce pardon total... Est-ce cela, est-ce autre chose ? Maintenant, qu'importe ? Car Emmanuel est vivant. Je vous confie donc une mission, mes amis : allez délivrer Ismaël de son exil ».

En conséquence et pour ce faire, Douglas ouvrait aux Le Quellec un crédit illimité pour armer un bâtiment et partir rechercher Ismaël. Il expliquait qu'il aurait pu revenir lui-même avec le *Conqueror*, prendre Emmanuel et rejoindre l'île. Mais il estimait que c'était à l'enfant de s'en occuper afin qu'il prenne la

mesure de ce qu'avait été le sacrifice du marin. Il avait une dette à son égard. Venir personnellement le chercher était un moyen de la payer un peu.

Le comte d'Arran précisait qu'il n'avait encore parlé à personne des révélations de Wilson ni de la lettre des Le Quellec. Il le ferait à sa femme Diana après la naissance de leur premier enfant prévu deux mois plus tard. Mais il souhaitait vivement qu'Emmanuel apprenne au plus vite ce qui s'était passé et qu'il lise lui-même l'intégralité de son message.

«Je viendrai le voir dans quelques années, à moins qu'il ne vienne étudier ici. Si tel était le cas, je peux l'accueillir à Londres et l'aider à trouver les meilleurs professeurs de musique du royaume. Je doute qu'il désire vous quitter dans l'immédiat et se rapprocher du capitaine Harrison de sinistre mémoire. Ce dernier vit à côté de chez nous, moins pire qu'il ne l'a été. Il vieillit et s'assagit. Il a aussi été très secoué par le sacrifice d'Ismaël auquel il doit la liberté. Son fils, par contre, me cause bien du souci : c'est un faible que j'ai pris en main trop tard».

Le comte d'Arran concluait par des souhaits chaleureux pour toute la famille et annonçait l'arrivée prochaine d'un violon en souvenir de leur première rencontre sur le *Conqueror*.

Les Le Quellec lurent et relurent certains passages mal compris ou oubliés à une lecture trop rapide. L'enveloppe contenait en plus le fac-simile du message trouvé sur l'enfant, une enveloppe à son nom (pour quand il saurait la vérité) et une série de photos, montrant le mariage de Douglas avec Diana, Altaïr et Sirius, le couple Masefield et leur petit garçon Edward-Emmanuel.

– Mais, Yves, dit soudain Marie, toute pâle, le petit va peut-être vouloir partir, lui !

– C'est une éventualité, mais je n'y crois pas beaucoup, entre nous. Le mieux que nous ayons à faire, c'est maintenant de lui dire la vérité.

C'était plus facile à souhaiter qu'à mettre en place. Un choc de cette nature, même heureux, même salulaire, pouvait sérieusement ébranler les nerfs toujours fragiles de l'enfant : une nature aussi sensible et impressionnable réagirait certainement de manière intense à un événement d'une telle gravité. Or les examens terminaux approchaient. Devaient-ils risquer un échec ou attendre le début des vacances pour parler ? Ils ne purent se résoudre à garder le secret pendant six semaines. Tant pis pour les examens.

Le samedi soir suivant, ils le rejoignirent dans la salle de musique où il travaillait jusque tard dans la nuit suivant une habitude de personne ne songeait plus à lui faire perdre.

– Tu t'abîmes la santé à étudier sans cesse ! s'écria Marie, faussement grondeuse. Viens donc plutôt te promener avec nous jusqu'à la pointe. Il fait un temps superbe !

– Je répète pour le concert de fin d'année.

– Cela peut attendre ! Tu as le temps ! Ou préfères-tu ton piano à une sortie avec ton père et ta mère ?

– Oh, maman, comment pouvez-vous insinuer des choses pareilles ? rétorqua Emmanuel en se pendant à son cou d'un air câlin comme un jeune chat. Sortons !

Malgré le badinage qui accompagna les premiers mètres de la promenade, les cabrioles de Kinou, le musicien perçut tout ce que l'événement avait d'in-

habituel, la présence de ses deux parents quand c'était plus souvent l'un ou l'autre, leur embarras évident. Il resta lui-même silencieux, oppressé, porteur d'une sourde angoisse. La beauté de cette soirée déjà presque estivale, le calme du sentier qui descendait aux rochers, la tiédeur de la brise océane ne parvenaient pas à apaiser sa nervosité.

– Que se passe-t-il ? finit-il par demander en s'arrêtant soudain. Vous avez quelque chose à me dire et vous ne le dites pas. Est-ce donc si grave ?

– De quoi peux-tu avoir aussi peur pour être aussi agité ? répliqua l'ingénieur en réponse, voyant, en dépit de la pénombre envahissante, le visage inquiet du garçon et son regard plein d'appréhension.

– On ne sait jamais, murmura Emmanuel comme malgré lui.

– Qu'est-ce qu'on ne sait jamais ? demanda Marie à son tour.

Pris dans l'atmosphère particulière du crépuscule mêlée à ses propres fantômes intérieurs, l'enfant répondit, toujours dans un souffle :

– La vie est cruelle. Le bonheur est court. Or, il dure pour moi depuis trop longtemps. Il faudra bientôt que je reprenne ma route.

– Aurais-tu donc si peur de nous quitter ? s'enquit Marie avec une brusquerie qui voulait dominer l'émotion environnante.

Emmanuel, d'ordinaire si maître de ses réactions, abandonna toute tentative de censure pour se nicher dans les bras de sa mère.

– Oui, sanglota-t-il. Oui. Je pense tout le temps que ce n'est pas normal d'être si heureux. J'ai tellement peur que le rêve se brise. Avant, quand je suis arrivé, je ne voulais pas rester, à cause de cela. Parce que j'étais trop bien. Ce sera encore plus dur quand tout s'écroulera.

– Pourquoi veux-tu que tout s'écroule ?

– Je ne le veux pas ! rugit Emmanuel avec désespoir. Bien sûr que je ne le veux pas ! Mais c'est la vie.

Yves et Marie échangèrent un long regard.

– Non, mon trésor, reprit la jeune femme avec douceur, ce n'est pas la vie. Pourquoi tout s'écroulerait-il ? Pourquoi nous quitterais-tu ? Douterais-tu que tu es notre enfant pour toujours ?

– Tout le reste s'est bien écroulé avant, soupira l'enfant tristement. Tout.

– Tu veux dire tout ce qui a précédé ton arrivée sur le *Golden Star* ? Ton oncle Douglas ? Ta sœur Diana ? Ton ami Ismaël ? Le capitaine Harrison...

Emmanuel aurait été mordu par un serpent qu'il n'aurait pas réagi avec plus de violence. Il sauta en arrière surprenant Kinou qui était couché à ses pieds et sur lequel il trébucha sans toutefois tomber. Ses yeux clairs fulguraient d'une haine mêlée d'effroi. Mais aucun son ne sortait de sa gorge contractée de colère et d'émotion.

– Un nom qui ne t'est visiblement pas sympathique à ta réaction plutôt hostile, reprit l'ingénieur avec un calme plus apparent que réel. Nous ne pouvons t'en blâmer d'après ce que nous connaissons de ce sinistre personnage...

– Connaissez ? interrompit Emmanuel qui était certain que ce nom n'avait jamais franchi ses lèvres. Mais comment ? Comment ?

– Par un homme qui t'aime énormément et qui t'aurait certainement recueilli si nous ne l'avions pas fait avant...

– Le capitaine Larkin ?

– Non, ce n'est pas lui...

– Qui alors ?

– Le comte d'Arran, que tu appelles «oncle Douglas».

– Onc...

Une pâleur extrême avait envahi le visage expressif. L'enfant chancela, se rattrapa de justesse à son père et se raidit pour ne pas tomber.

– Que... que voulez-vous... dire ?

– Que ton oncle Douglas vit en Ecosse, qu'il vient de se marier à ta sœur Diana, qu'ils attendent un enfant, que le capitaine Harrison a été retrouvé et que si l'expédition du *Conqueror* n'avait eu à déplorer ta mort, elle aurait été un franc succès.

Emmanuel, incapable d'en supporter davantage, se laissa tomber sur le sol. Il se sentait devenir fou. Il tremblait de tous ses membres, claquait des dents et ruisselait d'une sueur glacée. Il ne parvenait même plus à penser, à comprendre ce qui se passait autour de lui.

– Je n'aurais pas dû être si brutal ! s'accusa Yves avec remords, tandis que Marie recouvrait l'enfant de son châle et le serrait fortement contre lui.

– Rentrons à la maison ! Nous serons mieux !

Heureusement, ils n'en étaient pas trop loin. Quelques minutes plus tard, Joséphine qui savait toute l'histoire depuis le début, força une des tisanes miraculeuses entre les lèvres décolorées.

– Dame non, c'est pas bon, mon p'tit gars. Mais pour ce qui est de l'effet, tu m'en diras des nouvelles !

Un faible sourire, un battement des paupières, une respiration plus ample annoncèrent un retour à des facultés plus normales. Sa mission accomplie, la brave femme embrassa l'enfant, adressa un regard victorieux à monsieur Yves qui se moquait toujours de ses herbes et de ses potions, puis regagna la cuisine.

Les yeux d'Emmanuel, plus vifs, allaient alternativement de sa mère à son père, lourds de questions.

– Redites-moi, répétez... Expliquez-moi, je ne comprends plus rien !

– Ta famille écossaise est en vie. Tu peux donc aller la rejoindre. D'un autre côté, si tu le souhaites, tu peux rester toute ta vie auprès de nous et être Emmanuel Le Quellec, c'est-à-dire notre fils pour toujours.

– Vous voulez dire que c'est vrai ? Qu'ils sont vivants et que moi, je reste ici ?...

– Si tu le souhaites. Tu peux naturellement rentrer en Ecosse...

– Oh, maman, papa ! Jamais ! Je suis si bien ici !

Il leur tendit les bras et les serra tous les deux contre lui dans une étreinte passionnée qu'ils lui rendirent de même, la gorge nouée d'émotion. Ils n'avaient pas besoin de plus de preuves pour comprendre combien l'enfant leur était attaché.

– Maintenant, racontez-moi ! Tout !

Était-ce l'effet de la potion de Joséphine ou la certitude concernant son avenir ? Il avait recouvré sa détermination et son calme. Yves et Marie, tour à tour, satisfirent sa curiosité, reprenant les détails donnés par Wilson et Douglas.

– Et Ismaël ? demanda-t-il dès qu'il perçut un manque inacceptable dans le récit.

Conscients qu'ils ne pouvaient éluder plus longtemps ce sujet épineux, ils essayèrent d'expliquer le choix du jeune homme. Les beaux yeux d'Emmanuel se remplirent de larmes.

– Pardonner... murmura-t-il comme pour lui-même. Pardonner... je comprends mieux maintenant... Il est chrétien...

Puis il se redressa, l'œil étincelant :

– Il faut que j’aïlle le rechercher ! Pouvez-vous m’aider ?

Ses parents furent surpris de sa promptitude à saisir où se situait son devoir : malgré son très jeune âge au moment des faits, l’enfant n’avait besoin de personne pour lui rappeler que le marin avait sacrifié sa carrière, puis sa vie pour lui. L’amitié qu’ils avaient scellé un jour sur le *Lady Helena* n’était pas un vain mot : elle les engageait tous les deux, jusqu’au bout.

L’ingénieur lui fit part de la proposition du comte d’Arran et ajouta :

– Nous avons songé à un moyen plus simple. Le *Golden Star* doit revenir dans quelques jours. Nous pensons demander à James Larkin de prendre la tête de l’expédition pour rechercher Ismaël sur son île. Le comte nous en donne les coordonnées et tout ce qu’il faut pour y accoster sans danger.

– Il faut attendre ? gémit Emmanuel qui aurait bien mis à la voile dans la foulée.

– Je le crains. Un pareil voyage doit s’organiser pour se faire au mieux ! Il te faudra être très patient, mon garçon ! Maintenant, si tu veux bien, j’ai une question !

Vigilant, Emmanuel attendit. Il n’aimait pas trop les questions.

– Pourquoi n’as-tu jamais évoqué ton passé ? Pourquoi n’as-tu jamais partagé l’amour que tu as pour ceux qui ont été ta famille pendant quelques mois ou années ?

Le visage d’Emmanuel s’assombrit considérablement, inquiétant ses parents qui y revoyaient le spectre du mutisme total. Mais, après un long silence, ils eurent quand même droit à une réponse.

– On ne dérange pas les morts, murmura-t-il.

– Afin de les oublier ? insista l’ingénieur avec douceur. Ce n’est pourtant pas l’impression que tu nous as donnée.

L’enfant hésita à parler. C’était la première fois qu’il devait mettre en mots ce passé si douloureux. Craignant que son silence ne fût interprété comme un manque de confiance à l’égard des êtres les plus chers qu’il avait sur cette terre, il secoua sa tête bouclée.

– Je vous demande pardon de m’être tu...

– Ce n’est pas le problème. Mais tu te repliais sur ceux que tu aimais et que tu croyais morts sans rien révéler de ce qui te liait à eux...

– On ne parle pas quand on n’a que des choses pénibles à dire. On ne profane pas non plus le souvenir des morts par des mots qui ne veulent rien dire. Les mots, c’est toujours pauvre. Et puis, il faut bien survivre...

– Le silence ne t’y a pas aidé, mon trésor, intervint Marie. Il a même failli te tuer.

– On lutte comme on peut, rétorqua Emmanuel avec un soupir.

– Mais le silence te laissait seul devant ton passé !

– On est toujours seul devant la mort de ceux qu’on aime. Alors, il faut apprendre à faire face seul...

– C’est de l’orgueil... ou du mépris pour les autres !

A ce constat un peu sévère et réducteur de l’ingénieur, quelques larmes roulèrent sur les joues brunes d’Emmanuel.

– Facile pour vous de dire cela, grommela-t-il.

– Oui, Yves, tu es cruel, s’écria Marie, outrée de l’intervention de son époux. Le pauvre petit n’avait personne à qui se confier !

– Même sans se «confier» comme tu dis, il pouvait dire son nom au capitaine Larkin qui à Londres, aurait pu faire des recherches...

– Jamais ! rugit Emmanuel avec un tel mouvement de révolte que les larmes en suspens dans ses yeux se dispersèrent dans un affolement général.

– Oserais-je te demander pourquoi ?

– Je n’allais quand même pas donner un nom qui n’était pas le mien !

Ce fut dit avec une intonation de haine farouche.

– Tu acceptes bien le nôtre ! objecta Marie, conciliante.

– Oh, maman ! Comment pouvez-vous comparer ? Vous, vous m’aimez et je vous aime !

La jeune femme le tint longuement embrassé, bouleversée par cet aveu jailli du fond du cœur. Yves les enveloppa tous deux d’un regard de tendresse, ne regrettant plus de s’être montré inquisiteur. Grâce à lui, Emmanuel avait pu dire des choses qu’il n’aurait jamais admises autrement, même s’il n’avait rien raconté de son passé, son oncle l’ayant fait pour lui. Car il y a des mots impossibles à prononcer, même devant ceux que l’on aime plus que tout. Peut-être justement parce qu’on les aime tellement.

– Tu vas maudire ma curiosité...

– Oui, Yves, tu es insatiable ! s’écria Marie qui tremblait toujours de voir l’escargot se renfermer dans sa coquille.

Emmanuel s’assit plus confortablement sur le canapé.

– Non, maman, ce n’est pas grave. Dites toujours, papa !

– Eh bien, cela paraît inconcevable que ta famille ait cru à ta mort et que tu aies cru à la sienne.

– Mais j’avais vu Ismaël tomber, j’ai entendu des coups de feu. Et ensuite, les bandits m’ont dit qu’ils avaient tué tout le monde. Pourquoi je ne les aurais pas crus ? Ils étaient violents et cruels. Ils me faisaient très très peur. C’est pour cela que je me suis enfui dès que nous avons approché d’un port. Je savais qu’il fallait que je quitte l’Australie pour ne pas risquer d’être assassiné par ces méchants hommes. C’est pour cela que je suis monté à bord du *Golden Star*. Le reste, vous le savez...

– A cette époque là, tu voulais vivre... C’est après que tu as choisi la mort...

– Je ne sais pas si j’ai choisi quoi que ce soit, répondit Emmanuel, pensif, le menton sur une main. Je ne sais vraiment pas. Au début, je voulais surtout échapper aux bandits. Sur le *Golden Star*, j’ai retrouvé des habitudes que j’avais sur le *Conqueror*. Je voulais être digne d’Ismaël et d’oncle Douglas. Et puis, Gupta était très gentil, le capitaine aussi...

– Et Taylor ?

– Il n’était jamais satisfait, mais il était toujours juste.

– Tu as un souvenir du moment où tu as cessé de lutter ?

– Je crois que c’est venu petit à petit. Quand je pensais, je ne voyais pas d’avenir, de raison de me battre. J’avais l’impression que rien n’avait de sens. Après la mort de Gupta, j’ai vraiment voulu mourir, je m’en souviens très bien, mais j’avais encore dans la tête la promesse que je lui avais faite. Alors j’espérais mourir sans devoir en passer par le suicide pour rester fidèle à ma promesse...

– C’est le geste de Taylor qui t’a fait oublier cette promesse ? murmura Marie, timidement.

A cette mention, les yeux d’Emmanuel s’embuèrent.

– Il m’a obligé à faire ce que je n’avais encore jamais fait, à le supplier de m’épargner. Et à m’apercevoir que je n’étais pas capable d’accepter la mort

quand elle se présentait. Alors, j'ai décidé de prouver que j'étais vraiment capable d'aller jusqu'au bout !

– Et tu as sauvé nos garçons...

– Oui...

– Et quand as-tu retrouvé le goût de vivre ?

– Le vrai ?... Quand j'ai entendu de la musique, quand j'ai pu jouer à nouveau. La musique m'a sauvé. Je crois que c'était parce que, elle au moins, n'était pas morte. Elle avait survécu à tout. Et puis, tout le monde était si bon pour moi ici ! Voilà !

Après cette discussion, le garçon se métamorphosa, comme si les révélations de ses parents avaient fait voler en éclats la chrysalide formée de mille écailles de souffrance et de mort. De retour à la pension, il attaqua ses compositions avec une allégresse déconcertante laquelle lui valut des notes plus brillantes que jamais, y compris en rédaction où jusqu'alors, il s'était montré d'une rigueur académique qui frôlait la sécheresse. Pour la première fois, il laissa parler son cœur dans une prose riche et lyrique, surprenant son professeur qui ne le connaissait pas sous ce jour. Décidément, cet étrange élève réservait toujours des surprises à son entourage. Cette ivresse dura peu. Elle n'était pas dans sa nature profonde. Alors, elle s'intériorisa. L'exaltation du début passée, Emmanuel retrouva son attitude habituelle, digne, un peu distante, mais chacun, à commencer par le père Forristal, sentit que sa conception de l'existence avait radicalement changé. Un nouvel équilibre lui donnait une force insoupçonnée, le faisant comme rayonner au milieu des autres. Le directeur ne retrouvait plus en lui ces courants dévastateurs, porteurs de révolte et de désespoir : la nuit de la mort semblait s'être déchirée sur une lumière de résurrection.

Ce fut dans ce climat que les Le Quelled attendirent avec une impatience de plus en plus fébrile l'arrivée du *Golden Star*. Emmanuel, après ses cours de musique ou ses répétitions, traînait de plus en plus pour rentrer à la pension en dépit des remontrances du directeur qui les ponctuait même de quelques punitions. Rien n'y fit. L'enfant n'était pas accessible : il était dans son monde, d'où la musique elle-même était exclue.

Yves Le Quelled le retrouva un soir, assis sur les rochers de Shark Point, un de ses refuges favoris. Il avait une attitude qui rappelait tristement ses grands désespoirs. Ses yeux étaient humides bien qu'il ne pleurât pas.

– J'ai peur, finit-il par murmurer après un interminable silence au cours duquel son père se laissa aller quelques instants au sommeil. Peur de revoir Ismaël et peur de ne pas le revoir... C'est affreux de penser à cela. Mais tant de choses ont pu lui arriver. Je sais que je dois y aller parce qu'Ismaël le mérite et qu'il a fait pour moi un sacrifice bien plus grand. Et pourtant, je n'ai pas de joie de le revoir. Que de la peur. S'il est devenu fou ? S'il est mort tout seul, sans réconfort... je m'en voudrai toute ma vie !... Ce n'est pas tout... Comment va-t-il réagir ?... Quel va être son avenir ?... Que fera-t-il ?... comment pourrai-je lui rendre un peu du bien qu'il m'a fait, lui qui, tant de fois, par la seule force de son souvenir, m'a gardé en vie ?... Papa, s'écria-t-il en saisissant les mains de son père et en les broyant dans les siennes, suis-je normal d'éprouver tant d'angoisse, presque de la répulsion à l'idée de retrouver Ismaël ? Je me déteste de poser tant de questions, de paraître hésiter... Car je l'aime... mais comme on aime un saint... un être immatériel... un ange gardien... Ismaël n'a plus de réalité physique pour moi. Il n'est plus de ce monde... C'est terrible...

L'ingénieur n'avait pas interrompu ce cri du cœur, heureux de la confiance et de la lucidité qu'il trahissait. Avec sa sensibilité à fleur de peau, son intuition, sa délicatesse, sa maturité, Emmanuel était naturellement porté à une douloureuse introspection. Elle avait le mérite de ne pas créer un rideau d'illusions sur cette rencontre à venir et témoignait en même temps de cette extraordinaire faculté à souffrir par et pour les autres que possédait le petit musicien. Que répondre à de si justes propos ?

– Oui, mon garçon, tu es normal. Il n'y a rien de scandaleux à se poser de telles questions qui montrent que tu as parfaitement saisi l'enjeu de cette future rencontre. Je crois qu'il faut s'abandonner à l'amour et surtout à l'espérance, celle qui nous vient de Dieu et qui n'est pas nécessairement la nôtre. Si Ismaël est mort, ce qui est dans les choses possibles, il ne faut pas le nier, il est auprès de ce Dieu auquel il a fait le don de sa jeune vie et sans doute est-ce à ses yeux ce qui pouvait lui arriver de mieux. S'il vit, il est normal que tu te tourmentes un peu, car les conditions de votre amitié ne seront plus du tout les mêmes. Tu n'as pas à rougir des pensées qui te viennent à l'esprit, de la peur qui te tenaille. Mais je pense qu'il faut que tu envisages l'avenir dans la sérénité, pour te faire le plus accueillant possible à la réalité à laquelle tu seras confronté.

– Si Ismaël est mort, comment je pourrai lui manifester ma reconnaissance ?...

– Comme tu l'as fait par le passé, Emmanuel. Tu as cru Ismaël mort pendant quatre ans. Son souvenir, tu l'as dit, t'a permis de vivre. Il faudra continuer. Devenir le jeune homme qu'il aurait souhaité que tu sois...

– Ça à oui ! Je m'y engage ! s'écria le garçon avec flamme, les yeux brillants de détermination, mais c'est usant d'attendre ! Je voudrais être arrivé au but, bon ou mauvais, parce que c'est vraiment pire que tout de redouter quelque chose dont on ignore la teneur.

L'ingénieur partageait ce point de vue, d'autant plus que le vieux voilier avait une bonne semaine de retard. Or aucun coup de vent n'avait été annoncé dans les parages.

L'année scolaire s'acheva peu après. Aucun des nombreux prix d'Emmanuel ne parvint à le déridier, ce qui ulcéra ses camarades. Il avait fait encore mieux que les années précédentes et se permettait, selon eux, de jouer au personnage blasé et indifférent. Certains professeurs durent même intervenir pour calmer les esprits échauffés.

– On veut bien qu'il soit le meilleur ! expliqua un des garçons en se faisant le porte-parole de tous. Ce n'est pas là le problème. Mais on lui demande d'être humain, quoi, d'être content, de sourire !

Les professeurs devaient admettre que la morosité d'Emmanuel avait en effet quelque chose d'insultant. Ils ne comprenaient d'ailleurs pas pourquoi il était redevenu sombre et taciturne après une période beaucoup plus faste.

Le père Forristal auquel ces échos étaient parvenus n'avait pas cherché à se montrer indiscret, fidèle en cela à sa ligne de conduite. Mais il avait constaté lui-même l'ouverture suivie, depuis une semaine, d'un repli proche de ses débuts à la pension. Il avait cru l'enfant stabilisé et voilà qu'il semblait rechuter gravement. Il n'était pas question de faire quoi que ce soit pendant les vacances, le garnement étant retourné dans son fief de Ti-Ar-Mor d'où il n'éprouvait pas le besoin de sortir puisqu'il y avait ses parents, ses frères, ses instruments de musique, son chat et la mer à proximité. Il faudrait donc attendre la prochaine

rentrée pour revoir cet élève énigmatique. Il ne restait plus au directeur qu'à prier.

Or, cinq jours ne s'étaient pas écoulés qu'on frappait à la porte de son bureau, une fin d'après-midi. Il n'attendait personne. Il ouvrit. Emmanuel Le Quellec était là, seul, ne cachant pas un certain embarras.

Le prêtre aimait tous ses élèves d'un même amour chrétien, mais quoiqu'il s'en défendît, certains avaient une place de choix dans son cœur. Le deuxième fils des Le Quellec était de ceux là. Ce ne fut donc pas sans laisser paraître un peu de la joie qu'il avait à l'accueillir qu'il le fit entrer.

– Du thé ?

Grand amateur de ce breuvage, il vivait une tasse à la main et s'imaginait que tous ses visiteurs partageaient cette passion.

– Merci, fit Emmanuel qui adorait le thé.

Il s'assit devant la grande table qui lui sembla un peu plus encombrée de papiers et de livres que lors de sa première visite, trois ans plus tôt. Il se demandait sincèrement comment le directeur pouvait s'y retrouver dans ce fatras. C'était tellement contraire à ce qu'il était lui-même, méticuleux jusqu'à l'obsession. Son esprit n'était certes pas moins ordonné que son pupitre ou sa chambre.

– Que me vaut le plaisir de ta venue ?

– Je voudrais savoir si je peux être baptisé...

Le prêtre ne put masquer son extrême surprise à cette question brusque. Il n'y avait pas si longtemps que le garçon avait catégoriquement refusé d'être disciple d'un Dieu qui, par amour de l'homme «tolérait l'intolérable». Meurtri par tant de morts, de disparitions inexplicables, de souffrances, il se sentait le frère de toutes les détresses, savait être concerné par chaque drame personnel qu'il vivait comme si cela avait été le sien propre.

– Vous ne vous attendiez pas à cela de ma part, n'est-ce pas ? reprit-il à sa manière abrupte qui n'était qu'une manière de dissimuler sa fragilité et qui n'avait rien d'insolent, le directeur le savait maintenant. Il était pourtant temps de prendre une décision. Oh, j'hésite encore à franchir le pas. Je bouillonne de doute. L'injustice, la violence, la mort, la souffrance me hantent, me bouleversent et me révoltent. Je n'y peux rien... Mais je me dis que ce Dieu auquel je refuse de croire doit quand même bien exister, d'une manière ou d'une autre, parce que sinon, je n'aurais pas tant d'efforts à faire pour me débarrasser de son idée. Et puis, très sincèrement, je pense qu'il est plus facile pour moi d'accepter la réalité du Christ... Puisqu'il faut passer par le Christ pour aller à Dieu, je ne répugne plus autant à me faire chrétien. Le Christ, c'est quand même quelqu'un qui a souffert. Il est proche de nous... Je me dis aussi que le baptême, c'est en fait comme si on nous donnait la clé d'une porte que nous aurions à franchir... Cela reste confus, vous voyez, et plein de questions. Mais j'ai envie d'en savoir plus...

Le père Forristal, tout en l'écoutant, se demandait pourquoi, si soudainement, le déclic s'était fait. Emmanuel n'avait pas évolué dans ses théories. Il était et restait un rebelle qu'aucune force, aucune religion ne parviendraient jamais à empêcher d'agir ou de se révolter. Malgré cela, il acceptait de dire «oui» au Christ. Ce que le prêtre ignorait, naturellement, c'était que depuis quelques semaines, la mort avait cessé d'être le scandale de son existence brisée. Douglas, le couple Masefield, Diana et surtout Ismaël étaient revenus de l'au-delà pour reprendre leur place dans la vie. Plus que tout, c'était le portrait fait par son

oncle du jeune Gallois qui l'avait le plus remué. Comment résister à ce rayonnant exemple après avoir passé quatre ans avec les Le Quellec qui, sans rien lui imposer de leurs convictions religieuses, lui avaient cependant transmis des valeurs éminemment chrétiennes ? Emmanuel, pris dans cette atmosphère, rêvait de concilier l'héroïsme du maharajah de Gundahar avec les vertus d'abnégation, d'amour, de fraternité de sa famille. Le Christ lui semblait un beau mélange de tout cela. Dans ce cas, pourquoi ne pas adhérer à cette foi qui faisait des hommes et des femmes comme Ismaël, son père, sa mère, le capitaine Larkin, Taylor et bien évidemment le père Forristal ? Certes, oncle Douglas revendiquait son athéisme, mais il avait toutes les qualités des autres... La balance penchait quand même fortement du côté du Christ. Emmanuel estimait qu'il était temps d'approfondir un peu le mystère qui faisait de son entourage ce qu'il était.

Chapitre 15

Le *Golden Star* n'arrivait pas. L'inquiétude grandissait à Ti-Ar-Mor. Les trois garçons, pourtant peu enclins à aller en ville, descendaient tous les jours au port, abandonnant leurs jeux habituels devenus soudain insipides, dans l'espoir d'apprendre quelque chose. S'ils ne traînaient pas sur les quais, ils allaient s'installer sur Shark Point de manière à pouvoir identifier tous les bateaux qui passaient.

Ce fut ainsi que le 24 janvier 1872, le *Lightning* répandit la nouvelle du naufrage du vieux bâtiment dont il avait sauvé tout l'équipage qui dérivait depuis six jours déjà sur deux chaloupes.

Un attroupement s'était fait autour du voilier. Les trois frères se mêlèrent à la foule excitée et hurlante qui les empêchait d'avancer puis les repoussa pour laisser passer une civière que l'on hissa dans une voiture.

– C'est le capitaine, s'écria Gwénaél qui, plus petit, s'était glissé dans les conversations des adultes. On le transporte à l'hôpital! Venez! On y va!

Se tenant par la main pour ne pas se perdre, les trois garçons s'élançèrent dans la direction de la voiture, peu soucieux de bousculer ou d'être bousculés. Ils se firent insulter et traiter de voyous et d'autres termes fort peu flatteurs mais n'en continuèrent pas moins leur course aveugle, indifférents aux obstacles. Il s'en présenta un pourtant qu'ils n'avaient absolument pas prévu : on leur interdit l'entrée de l'hôpital.

Emmanuel, que le choc de savoir son *Golden Star* au fond de l'océan et son capitaine sans doute gravement blessé avait jusque là laissé en pleine possession de ses moyens, céda à cette contrariété imprévue et sans appel. Il éclata en violents sanglots que ni Yannick, ni Gwénaél ne parvinrent à apaiser.

– Rentrons à la maison! suggéra l'aîné avec bon sens. Papa et maman sauront que faire.

En voyant la mine funeste de ses joyeux drilles, Marie Le Quellec comprit que le malheur tant redouté depuis trois semaines s'était abattu sur eux. Elle écouta le récit de Gwénaél avec attention.

– Rien ne dit que le capitaine est gravement blessé, dit-elle d'un ton calme et rassurant. Il est peut-être seulement très fatigué et on a cru plus prudent de l'emmener voir un médecin. Il va sans doute ressortir très vite!...

Emmanuel, prostré sur un tabouret, secoua la tête d'un air lugubre. Non. Même blessé, même fatigué, le capitaine était homme à rester sur ses deux pieds pour affronter le monde. S'il était à l'hôpital, c'était que c'était grave.

A cet instant, on frappa à la porte. Peter Taylor, pâle et défait, fut introduit dans la cuisine par Joséphine. A l'expression de ses hôtes, il comprit aussitôt qu'ils savaient.

- Il faut que vous veniez voir James !... dit-il seulement, sans songer à saluer.
- Asseyez-vous !

Marie Le Quellec installa de force le marin devant une tasse de café, le sentant à bout de forces et de nerfs. Joséphine ajouta sur la table des gâteaux, estimant qu'une saine alimentation était indispensable pour bien réagir aux événements.

– Il faut voir James ! répéta-t-il d'une voix qui n'était pas la sienne. Ses paupières étaient rougies par des nuits de veille et de fatigue, ses traits creusés, ses épaules voûtées.

– Est-il gravement blessé ? demanda Marie qui estimait que tout valait mieux que l'incertitude.

Taylor considéra les cinq visages autour de lui, ceux des deux femmes, pleins de sollicitude, ceux des trois garçons dont l'expression allait de l'inquiétude à l'appréhension la plus extrême. Celui d'Emmanuel était gris.

– Son cœur est brisé, murmura-t-il d'une voix éteinte, après avoir tenté de porter sa tasse à sa bouche et l'avoir reposée, comme s'il n'avait même plus la force d'un geste aussi simple. Il veut mourir. Il a cherché à se suicider quand il a compris que le *Golden Star* était perdu à jamais. Je ne peux pas le laisser seul une minute. Il en profite pour attenter à ses jours...

– Il ne nous aime donc plus ? demanda Gwénaël avec une douleur si naïve et si sincère que le marin en fut bouleversé.

– Je ne sais pas, petit, soupira-t-il. Je ne sais plus. Il me semble qu'il ne vit plus dans le même monde que nous, que je ne peux plus communiquer avec lui.

– Ce n'est pas possible ! intervint à son tour Yannick qui avait besoin de se raccrocher à des solutions bien terre à terre. Nous irons le distraire. Emmanuel lui fera la musique qu'il aime. Joséphine lui fera des petits plats, n'est-ce pas, Joséphine, que tu feras cela pour le cher capitaine ?

La brave bretonne opina vigoureusement.

– Nous lui dirons que nous l'aimons beaucoup ! renchérit Gwénaël, que le côté affectif préoccupait beaucoup plus que son frère.

– Alors, allons-y maintenant ! décida Marie d'un ton résolu.

Dans la voiture qui les emmena tous à l'hôpital, Taylor raconta ce qui s'était passé : le vieux voilier, malgré le sursis donné par les travaux effectués trois ans plus tôt, était arrivé au terme de son existence. Le bordé s'était disjoint. La laine entassée dans la cale avait formé éponge et le bâtiment, alourdi, avait inexorablement sombré. L'évacuation, par une mer calme, avait ressemblé à un exercice. Mais O'Brien et Taylor avaient dû faire violence au capitaine qui voulait mourir avec son bateau et s'agrippait désespérément à la moindre aspérité pour éviter d'être traîné de force dans la chaloupe et sauvé contre sa volonté. La nuit suivante, il avait tenté de s'ouvrir les veines. Depuis, O'Brien et Taylor l'avaient constamment surveillé pour qu'il ne renouvelle pas son geste. Alors, il se laissait mourir de faim.

James Larkin, muré dans ce qu'il estimait être son déshonneur, ne manifesta rien lors de la visite de son fidèle ami et des quatre Le Quellec. Les yeux clos, la barbe en broussaille, on eût dit un corps sans âme. Aucune parole, aucun geste en réponse aux gentilleses dont il était l'objet. Gwénaël ne pouvait retenir ses larmes. Yannick essayait de faire bonne figure, mais était troublé. Marie considérait Emmanuel avec angoisse : son silence était un aveu du drame qui le secouait. Il n'avait rien dit, rien fait, rien exprimé. Une phrase prononcée quelques semaines plus tôt revint à l'esprit de la jeune femme : « tout

s'écroulera». Cela avait-il été un cri prémonitoire ? Avait-il raison ? Car la perte du *Golden Star* entraînait aussi la prolongation d'Ismaël sur son île.

– Maman, on ne peut pas laisser le capitaine ici !

C'était Yannick qui parlait à la sortie de la salle dans laquelle se côtoyaient les pires misères.

– Oui, poursuivit-il avec énergie, il faut le ramener à la maison. Il a besoin de nous.

– De notre tendresse ! ajouta Gwénaël.

Marie Le Quellec, malgré la gravité du moment, songea qu'Yves et elle n'avaient pas trop mal réussi l'éducation de leurs garçons. Ni Yannick, ni Gwénaël n'étaient d'excellents élèves, n'étaient très sociables envers leurs camarades de la pension. Néanmoins, ils avaient un cœur largement ouvert sur le monde extérieur. N'était-ce pas la plus belle récompense que d'assister à l'éclosion de facultés de charité et de partage ?

Elle consulta Emmanuel du regard. L'enfant, livide, acquiesça d'un battement de paupières. Le choc avait été terrible pour lui de voir cet homme qu'il estimait, qu'il admirait, rendu à l'état de loque en un lieu qui exhalait une odeur à soulever le cœur. La réalité de la mort remontait à la surface avec ces miasmes et ces corps souffrants.

Et pourtant, ce fut vers lui, en cet instant si fragile, si intimement secoué, que Taylor se dirigea pour lui murmurer à l'oreille :

– Sauve-le ! Toi seul en as encore le pouvoir !

Emmanuel leva les yeux vers cet homme qui avait été un second redouté et inflexible et qui là, n'était plus qu'un être désemparé, se raccrochant à la moindre bouée. Son regard blessé de mille souvenirs, de tant de morts et de souffrance perdit peu à peu sa dureté égoïste. Il se chargea d'une profonde compassion et d'une farouche détermination.

– Je m'y emploierai ou je périrai !

Taylor serra dans ses bras l'enfant qui venait de lui répondre avec une fermeté dont il ne se sentait plus capable.

Pendant les jours suivants, la vie fut extrêmement difficile à Ti-Ar-Mor. Le capitaine demeurerait apathique, sourd et aveugle à ce qu'on disait ou faisait autour de lui. Aucune violence. Aucune tentative de se supprimer. Il n'en avait même plus le désir, la force, la pensée.

Yves et Marie serraient les dents de contrariété. Autant ils avaient eu une infinie patience lorsqu'ils avaient accueilli Emmanuel dans son dénuement affectif, autant ils s'énermaient de voir un homme mûr se laisser aussi complètement aller. Les enfants se lassèrent de chercher à distraire ce demi cadavre. Yannick abandonna le premier. Gwénaël s'obstina un moment à lui apporter les desserts préparés par Joséphine. Il n'était pas totalement perdant car les sucreries boudées par le malade lui revenaient de droit. Mais il ne tarda pas à préférer les gambades et les activités estivales au rôle d'infirmier. Ce fut alors qu'Emmanuel furieux d'être ce qu'il considérait comme le dindon de la farce, d'être l'idiot qui continuait de faire quelque chose quand les autres, avec bon sens, occupaient leur temps de manière plus souriante, Emmanuel donc, se transforma en un cyclone verbal d'une rare violence. Il accabla l'infortuné d'une bordée de reproches virulents, d'insultes, de grossièretés, bref, il apporta la preuve que les soupçons de Louis de Hautefort quant à son vocabulaire n'étaient pas sans fondement –le père Forristal aurait pu l'en informer bien avant–. Mais ce jour-là, pour l'entendre, il n'y avait qu'un malheureux déprimé dont les facultés

paraissaient suspendues. En apparence seulement. Les injures infâmantes et vulgaires, inconvenantes dans la bouche d'un mousse s'adressant à son supérieur eurent un effet radical. D'une main prodigieusement lestée pour quelqu'un qui refusait de s'alimenter depuis une bonne semaine, James Larkin envoya à l'impertinent un magistral pare-à-virer qui l'expédia par terre non sans qu'il se cogne brutalement sur le coin d'une table.

Aussitôt relevé malgré le sentiment que sa tête éclatait et le fait que du sang commençait à couler en abondance sur son visage, Emmanuel hurla en braillant :

– Papa! Maman! Vite! Venez voir! Il est sauvé! Il est sauvé!

En l'absence d'Yves, au travail, ce furent Marie et Joséphine qui firent irruption dans la pièce, terrorisées par ces hurlements. Elles le furent encore plus en voyant l'enfant couvert de sang. Elles se précipitèrent sur lui, appliquant un mouchoir sur la plaie. Joséphine, outrée, n'hésita pas à prendre le relais du garçon pour vomir ses accusations à l'encontre du coupable. Et quand elle s'y mettait, elle n'avait pas sa langue dans sa poche!

– Non, Joséphine! Non! s'écria Emmanuel en l'entendant. Regarde! Il est guéri! Il a réagi comme un capitaine! Je t'assure, il est guéri!

Marie ne voulut rien entendre avant d'avoir lavé la plaie et lui avoir appliqué une compresse pour arrêter l'hémorragie. Ses explications lui semblaient pour le moins confuses. Joséphine, quant à elle, ne décolerait pas. Pas moyen de la faire taire.

– Guéri? Un beau capitaine, tiens! Ah, si j'étais la maîtresse ici, il y a longtemps que je l'aurais expédié dehors avec un bon coup de pied quelque part! Il aurait ainsi pu méditer sur son égoïsme! Ah, les hommes! De vraies mauviettes dans les cas graves!

De fait, James Larkin n'en menait pas large. Honteux comme un ivrogne dégrisé, il n'osait lever les yeux pour constater les dégâts causés par son intempérance.

Il fallut attendre encore quelques jours pour que tout rentre dans l'ordre. A l'humiliation d'avoir perdu son bâtiment –celui de la famille Le Quellec qui en était l'armateur–, s'ajoutait celle d'avoir frappé celui qui était sa principale raison de vivre. C'était un fardeau bien lourd pour ses épaules affaiblies. Mais il n'était pas le seul à le porter. Les efforts qu'il faisait étaient relayés par Emmanuel et ses parents. Joséphine, rancunière quand elle estimait que ses proches avaient subi un préjudice, de quelque nature que ce soit, ne daigna lui accorder son pardon qu'après avoir jugé sur pièce l'évolution favorable de la situation. Pour bien montrer son mécontentement à l'égard d'un homme qui avait osé frapper un de ses petits, elle se refusa à lui faire des petits plats spéciaux.

– Mais, protesta Yannick, tu en faisais bien pour Emmanuel!

– C'était pas pareil! rétorqua la Bretonne d'un ton péremptoire. C'était mon Emmanuel!

Yves et Marie, présents à la discussion, échangèrent un sourire de connivence : ce n'était un secret pour personne que Joséphine avait toujours eu un faible pour le petit orphelin et qu'elle avait le sentiment, très juste, d'avoir été un des rouages essentiels du mécanisme de sa guérison.

James Larkin, dès qu'il le put, regagna son domicile personnel pour la plus grande satisfaction de Taylor qui avait un moment redouté perdre son ami. Les deux hommes montaient tous les jours à Ti-Ar-Mor où ils prêtaient main forte

à Marie pour s'occuper d'un trio toujours en quête de nouvelles aventures ou d'acrobaties de toutes sortes. Les garçons étaient ravis : les marins les passionnaient par les récits de leurs traversées, de leurs expériences, des légendes qu'ils connaissaient.

Les adultes avaient été très surpris qu'Emmanuel n'évoque jamais la ruine de l'expédition prévue pour aller rechercher Ismaël. Pourquoi ce silence ? De sa part, ce n'était certainement pas un oubli. Plutôt une délicatesse. Parler aurait pu mettre le capitaine dans une situation pénible alors qu'il venait juste de surmonter sa grave dépression. Yves, lui, avait chargé les deux marins de rechercher un bâtiment à vendre. Cela occupait un peu leurs journées quand ils n'étaient pas à Ti-Ar-Mor.

Incidemment, ils apprirent que durant ce temps, les trois garçons mijotaient un plan tout différent pour le même but. Emmanuel avait décidé de donner des concerts et des leçons afin de pouvoir armer un voilier.

– Non ! trancha l'ingénieur quand l'information vint jusqu'à lui. Il est hors de question que tu te serves de ta musique pour gagner de l'argent !

– Pourquoi donc ? rétorqua Emmanuel, furieux de ce refus qu'il n'attendait pas. Ma musique, c'est à moi. Pourquoi je n'utiliserais pas mon talent pour contribuer au sauvetage de mon ami ? Il a bien tout donné pour moi !

– Il n'y a pas besoin de cet argent ! Ce n'est pas lui qui manque puisque ton oncle Douglas nous a ouvert un crédit. Nous sommes déjà à la recherche du bateau !

– Alors, je n'ai rien à donner, moi ? se plaignit le garçon, navré.

Il ne resta pas longtemps sur ce constat. Oui, il aurait quelque chose à donner ! Sa musique lui servirait à cela. Pas de leçons, pas de concerts. Un don bien plus précieux : il composerait spécialement pour son ami. Ce fut désormais son obsession. Depuis plusieurs années déjà, il s'était initié aux techniques du contrepoint et de l'harmonie, puis de l'orchestration, rassemblant toutes les informations qu'il pouvait glaner de part et d'autre, lisant tous les ouvrages possibles que ses parents avaient fait venir d'Europe pour lui. Il avait écrit de nombreuses courtes pièces pour le piano regroupées sous le nom de « Mers » qui comportaient entre autres : Ressac, Grand Lague, A la cape, Cap Horn, Orage, Mer calme, Service funèbre, Coucher de soleil sur le Pacifique. On y sentait l'influence de Chopin, de Mendelssohn et de Schumann, tout en trouvant chez lui des sonorités et des rythmes très personnels. Il décida d'aller beaucoup plus loin. Il se fixa comme objectif d'orchestrer des pièces de Mendelssohn et de Schumann justement, qu'il affectionnait tout particulièrement, puis de transcrire pour piano seul ou piano et violon des œuvres de Vivaldi et de Bach. Ces exercices préliminaires étant en bonne voie d'être maîtrisés, il se lança alors dans la composition proprement dite, puisant dans l'univers sonore très riche qu'il s'était constitué durant sa courte existence. Il écrivit deux pièces significatives durant cette année scolaire : un concerto pour piano en mi bémol majeur, secrètement dédié au maharajah de Gundahar et une sonate pour violon et piano, dédiée à la fois à son bien aimé Ismaël et à sa mère, qui devait tenir le piano. La première des œuvres était d'une vitalité explosive, bouillonnante, héroïque, pleine d'une jeunesse enthousiaste. L'orchestration témoignait d'une grande maîtrise d'écriture, non sans audace, parfois, tandis que l'instrument soliste ne laissait jamais la virtuosité étouffer l'élan de la sensibilité. Quand à la sonate en la mineur, de l'avis de tous ceux qui l'entendirent et d'abord de sa dédicataire, elle parlait au cœur. Le grand dépouillement de la ligne mélodique

dans laquelle on retrouvait des rythmes et des sonorités celtiques, l'équilibre parfait entre les deux instruments, la sérénité profonde du deuxième mouvement (« intensément chrétien », déclara le père Forristal à la première audition) en faisait une œuvre bouleversante et sans mièvrerie. Emmanuel, comme toujours, avait su rester fort et pudique dans l'expression de ses sentiments.

Parents et amis n'osaient même plus se demander comment l'enfant parvenait à tout concilier alors que pour lui comme pour eux, les journées n'avaient que vingt-quatre heures.

– Il se brûle ! se lamenta le père Forristal un soir qu'Yves Le Quellec venait ramener son fils après un concert tardif. Il ne tiendra jamais toute sa vie à ce rythme infernal !

– A qui le dites-vous ! soupira l'ingénieur. Il nous épuise tous ! Nous avons donc la preuve que nous ne naissons pas tous égaux, ni physiquement, ni intellectuellement !

– Sans doute, mais il est encore si jeune ! Ce surmenage peut lui être préjudiciable !

– Vous ne m'apprenez rien ! Avez-vous déjà essayé de lui inculquer des notions de modération ?

Le prêtre se mit à rire avec humour :

– Autant que vous et avec le même succès ! Il nous reste beaucoup à lui apprendre et je ne serais pas surpris qu'il se montrât particulièrement borné dans certains domaines !

Pendant ces discours inquiets, Emmanuel rêvait : Taylor venait de lui adresser un message palpitant. James Larkin, toujours à la recherche du bâtiment pour aller rechercher Ismaël, semblait avoir trouvé son bonheur à Melbourne sous la forme d'une goélette à huniers. Le lendemain, après avoir courtoisement prévenu le directeur par une lettre glissée sous sa porte, il faisait l'école buissonnière pour accompagner le second à Melbourne où ils rejoignirent James Larkin.

L'examen du bâtiment les déçut. La carcasse ne valait pas grand-chose de bon, le gréement n'était pas des plus maniables et l'ensemble coûterait certainement très cher à aménager. Mais les voiliers à vendre n'étaient pas légion et le capitaine hésitait à rejeter celui qu'il avait déniché après des semaines de quête infructueuse. Le hasard les favorisa. En discutant de ci de là et en écoutant les conversations, il rencontrèrent un armateur désireux de remplacer son ketch caboteur par un vapeur. C'était l'occasion rêvée. Le prix demandé était honnête, d'autant plus qu'il faudrait ensuite prévoir des aménagements intérieurs, l'idée des Le Quellec étant, après le sauvetage d'Ismaël, de confier à James Larkin le soin d'organiser des croisières, activités qui ne manqueraient pas d'être lucratives : partir une semaine ou quinze jours en mer, dans des conditions de confort idéales, pouvait séduire une clientèle huppée, avide de distractions nouvelles.

Le capitaine décida qu'il ne trouverait pas mieux et télégraphia à l'ingénieur qui arriva trois jours plus tard. L'acte de vente fut établi au nom d'Emmanuel Le Quellec qui, surpris et radieux, devenait ainsi propriétaire d'un joli petit bâtiment dont l'usage, comble de bonheur, allait servir non seulement à ramener Ismaël dans le monde des vivants mais aussi à rendre à James Larkin sa combativité d'antan, sérieusement mise à mal par le naufrage du *Golden Star*.

– Pourquoi moi ? demanda le garçon qui n'en revenait pas.

– Parce que c’est ainsi que l’a voulu ton oncle Douglas qui finance. Et puis, Ismaël étant ton ami, c’est normal que repose sur toi l’ensemble des responsabilités inhérentes à ce voyage!

Il n’y eut plus qu’à rallier Sydney. Dans sa naïveté, l’ingénieur s’était imaginé que le capitaine allait engager quelques hommes pour ramener le *Saint-John* –c’était le nom du ketch– à son nouveau port d’attache. C’était compter sans l’audace des trois marins qui l’accompagnaient et qui tinrent son opinion pour acquise et favorable : ils manoeuvreraient le voilier à eux quatre, quatre parce qu’il était impensable qu’Yves ne les accompagnât pas. Lorsqu’il se plaignit d’avoir été berné, «on» lui répondit avec hauteur qu’il pouvait toujours rentrer à Sydney par ses propres moyens et qu’ «on» se débrouillerait parfaitement à trois. Yves soupira. Il ne lui restait plus qu’à rejoindre cet équipage plus que réduit plutôt que d’attendre dans la plus folle inquiétude le retour des trois insensés.

Se joindre était un bien grand mot. Il commença par être terrassé par un terrible mal de mer, aggravé dès qu’il descendait. Il resta donc sur le pont, plié en deux de souffrance, trempé, frigorifié, ignoré du capitaine et du second qui avaient d’autres urgences à affronter. Seul Emmanuel, complètement immergé dans son élément vint à son secours, lui apportant deux couvertures bien chaudes et une bouteille de rhum dérobée dans la cambuse. Yves n’avait pas envie de boire de l’alcool que de manger, mais ce simple détail lui fit un bien immense. Il avait été vu, son fils lui avait parlé. Il avait même plaisanté gentiment sur sa piteuse situation, mais en l’assurant qu’elle n’allait pas durer. Après avoir vingt fois cru mourir, après avoir vidé ses entrailles à bâbord et à tribord en se demandant comment il pouvait encore avoir des nausées alors que son estomac était vidé depuis longtemps, il finit par se remettre sur ses deux jambes et être assez fort pour aider ses compagnons dans leur tâche. Ce fut pour lui l’occasion d’une profonde réflexion sur lui et sur les autres. Tout à coup, il n’était plus que le dernier des derniers. James Larkin et Taylor ne se privaient pas de l’insulter quand il comprenait de travers ou hésitait à agir parce qu’il ignorait le sens du mot utilisé. Il n’avait pas l’habitude de se faire ainsi traiter et se rebiffa. Il se fit rappeler à l’ordre par l’autorité. Il comprit qu’il n’était plus ingénieur, que ses diplômes ne servaient à rien dans cet environnement et qu’il n’avait plus qu’à obéir à ceux qui tenaient sa vie dans leurs mains. Tout aurait été mieux si son corps l’avait suivi dans cette volonté, mais la fatigue le rendait grincheux ; il avait mal au dos, aux mains, aux pieds. Ses muscles peu habitués à un tel exercice physique le faisaient atrocement souffrir. Et en plus, il n’avait même pas le droit de dormir une nuit entière! Sans les encouragements silencieux d’Emmanuel, il aurait avalé sa honte et serait parti se cacher en admettant sa totale incompetence. Mais le jeune garçon, contrairement à ses supérieurs, ne le laissait pas tomber. Il venait à sa rescousse dès qu’il le pouvait, lui expliquait ce qu’il devait faire et parfois l’effectuait à sa place ou avec lui pour aller plus vite. Il était toujours souriant, n’avait jamais un mot de contrariété ou un geste d’énervement. Il bondissait dès qu’un ordre était donné, s’élançait dans les enfléchures ou se postait au gouvernail avec la même aisance.

La traversée dura trois semaines en raison du peu de toile que portait le ketch. L’ingénieur poussa un soupir de soulagement lorsqu’il vit la côte, la baie, qu’il doubla Shark Point et Shark Island et qu’enfin, le *Saint-John* s’amarra à un des quais. L’épreuve était finie! Sans merci, le capitaine lui lança d’un ton

dédaigneux :

– Peuh, tu n’as rien vu. C’était une vraie promenade!

– Je ne veux rien voir de plus! répliqua Yves, ulcéré et épuisé. Je vous laisse à ce qui est pour vous une croisière d’agrément. A moi le bon plancher des vaches!

James Larkin haussa dédaigneusement les épaules, méprisant ce terrien qui ne savait pas apprécier les joies de la mer et de la navigation. En ces quelques jours, il avait rajeuni de dix ans! Cette expérience maritime avait eu des effets extrêmement bénéfiques sur sa confiance en lui. Emmanuel, qui taciturne comme à son habitude, était témoin de cet échange verbal, souriait d’un air amusé. Il ne prenait pas ouvertement parti, ayant des sympathies dans les deux camps. Mais il comprenait quand même bien son père et avait pitié de lui. Il trouvait qu’il s’en était très honorablement sorti, ce qu’il lui dit à la première occasion où il le retrouva seul.

Le départ fut fixé au tout début des vacances scolaires. Cela laissait au capitaine et à Taylor deux mois pour faire les aménagements nécessaires à l’arrière, embarquer des provisions pour six semaines et surtout pour trouver un équipage. Yves et Marie Le Quellec avaient eu une idée «brillante» qui n’enchantait qu’eux : pour préparer James Larkin à ses futures croisières, ils avaient organisé une tombola à la pension : cinq places à bord du *Saint-John* étaient réservées à cinq élèves dont les billets seraient tirés au sort. Les trois autres places disponibles étaient naturellement pour leurs trois garçons. Il avait un moment été question que les parents viennent, mais Yves Le Quellec ne se voyait pas remettre un pied à bord avant très longtemps.

– Tu m’imposes des gamins? rugit le capitaine, furieux.

– Oui, pour plusieurs raisons : d’abord parce que je veux te faire payer cher ces trois maudites semaines!

Il souriait en le disant, ce qui laissait à penser qu’il s’agissait là d’une plaisanterie. Il ajouta :

– Plus sérieusement, nous avons pensé que c’était un moyen de sortir nos enfants de leur forteresse familiale...

– Et ils sont d’accord?

– Pas vraiment, admit l’ingénieur à contre cœur.

– Pas du tout, devrais-tu dire, rectifia Marie. Nous devons affronter une véritable tornade.

– Ce n’est pas très étonnant, déclara Taylor. Vous les avez mis devant le fait accompli, comme nous.

– Nous avons cru bien faire. Nous sommes tellement soucieux de les voir repliés sur eux, sans aucun ami de leur âge, ni les uns, ni les autres. Yannick a quatorze ans!

– Et Emmanuel approche de ses treize ans! Le but de la pension était de les socialiser. Or ils ne vivent toujours qu’à trois!

James Larkin secoua la tête :

– Ma chère amie, vous vous faisiez tant de soucis il y a quelques années concernant les relations entre les trois frères. Et maintenant ces mêmes relations vous inquiètent!

– Nous ne sommes jamais satisfaits, n’est-ce pas? Essayez donc d’élever trois gamins comme les trois nôtres et vous verrez si c’est facile!

Ni James Larkin, ni Taylor ne tentèrent d’aller davantage contre la volonté des Le Quellec. Ils comprenaient qu’ils essayaient de faire au mieux et qu’ils

n'avaient choisi cette solution que parce qu'elle leur semblait répondre à leurs souhaits.

L'année scolaire s'acheva dans ces remous familiaux tandis que l'aménagement du *Saint-John* avançait à grands pas. Emmanuel allait souvent sur place pour suivre l'évolution des travaux. Même s'il faisait toute confiance au capitaine et au second, il aimait se rendre compte par lui-même de ce qui se passait sur son voilier.

Si le musicien avait compris que ses parents, même s'ils l'avaient souhaité, ne pouvaient pas revenir sur leur décision de tombola, Yannick et Gwénaél manifestaient leur déplaisir chaque fois qu'ils rentraient et tentaient de faire fléchir tour à tour leur père ou leur mère. Cette insistance eut le don d'exaspérer l'ingénieur qui était d'autant plus susceptible qu'il était conscient d'avoir commis une terrible bévue. Il menaça tout bonnement d'exclure les protestataires du voyage et de les remplacer par deux autres garçons de la pension. La menace fit son effet. Terrifiés parce qu'ils savaient que leur père pouvait effectivement mettre sa sanction à exécution, ils ne pipèrent plus un mot. Ce fut alors qu'Emmanuel, très silencieux durant toute cette affaire, prit la parole :

– Je crois, papa, que vous n'avez pas bien compris pourquoi nous sommes si désolés. Ce n'est pas de l'égoïsme. C'est un besoin naturel que nous éprouvons, que j'éprouve surtout, à vouloir être seul pour aller rechercher Ismaël. C'est tellement personnel, cette recherche. Et vous nous imposez des témoins. C'est dur. Je sais que vous avez fait cela avec les meilleures intentions du monde et que nous sommes un peu des sauvages, mais...

Il n'acheva pas. C'était inutile. Les parents avaient parfaitement compris le message. Reconnaissant leur monumentale erreur avec beaucoup d'humilité, ils essayèrent de savoir comment ils pouvaient réparer.

– C'est fait, c'est fait ! Nous ferons face, répliqua seulement Emmanuel d'un ton grave.

Les Le Quellec admirèrent cette réponse. Ce qui n'empêcha pas Marie d'ajouter plus tard lorsqu'elle fut seule avec l'ingénieur :

– Tu sais, mon chéri, nos garçons ne seraient peut-être pas aussi hostiles à notre idée si nous les assurions que Maximilien de Hautefort n'a pas les mêmes chances que les autres d'être tiré au sort !

– Tu crois ? Tu dis cela pour me reconforter !

– Pas totalement. Je pense sérieusement que c'est une éventualité qui n'est pas absente de l'esprit de nos garçons.

Quinze jours plus tard, à Saint François Xavier, la distribution des prix se fit dans une indifférence inhabituelle : tout le monde attendait avec impatience le tirage de la tombola.

– Morgan Kennedy ! annonça le père Forristal tandis qu'un tonnerre d'applaudissements acclamait l'heureux élu.

– Luigi di Napoli !... Maximilien de Hautefort !...

Yannick serra les poings à s'en faire mal. Gwénaél se jura d'envoyer l'indésirable par-dessus bord à la première occasion. Emmanuel choqua son entourage immédiat en poussant un juron sonore qui n'aurait jamais dû être proféré dans l'enceinte de la pension.

– Michael Clarke !... Dominique Williams !

Et, dans la confusion générale, les cris de joie et les exclamations de toutes sortes, Emmanuel, fou de rage, s'enfuit de la pension, en courant droit devant lui avec des sanglots convulsifs...

Table des matières

Chapitre 1	3
Chapitre 2	15
Chapitre 3	27
Chapitre 4	41
Chapitre 5	55
Chapitre 6	67
Chapitre 7	81
Chapitre 8	89
Chapitre 9	103
Chapitre 10	115
Chapitre 11	127
Chapitre 12	139
Chapitre 13	153
Chapitre 14	167
Chapitre 15	179